





# L'ESPRIT DES

## JOURNAUX,

*FRANÇOIS ET ÉTRANGERS.*

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS-DE-LETTRES:



M A I, 1782.



T O M E V.

O N Z I E M E A N N É E.



A P A R I S,

Chez VALADE, Imprimeur-Libraire, rue des  
Noyers, vis-à-vis Saint-Yves.

*Pour les Pays étrangers, à LIEGE,*

Chez JEAN-JACQUES TUTOT, Imprimeur.



AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

---

## Conditions pour l'Abonnement.

On s'adressera , pour toute la France , à Paris , chez *Valade* , Imprimeur-Libraire , rue des Noyers , vis - à - vis Saint Yves , aux conditions suivantes ; savoir : le prix de la Souscription est de 27 liv. pour Paris , & de 33 pour la Province , rendu franc de port par - tout le Royaume.

A Liege , pour les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur - Libraire , & à *M. Mauff* , Officier au Bureau des Postes Impériales , pour toute l'Allemagne.

A Bruxelles , à *M. Horgnies* , Expéditeur des Gazettes étrangères , pour tous les Pays-Bas Autrichiens ; chez *B. Lefrancq* , Libraire.

A Amsterdam , chez *Van-Harrevelt* , Libraire ; dans le Kalvestraat , pour toute la Hollande , & *B. Vlamm* , Libraire.

A Stockholm , chez *Oerstrom* , Libraire de la Société.

A Pragues , chez *Wolfgang-Gerle* , Libraire.

A Vienne , chez *Græffer* , Libraire.

A Hambourg , chez *Virchaux* , Libraire.

Les Libraires , & autres personnes qui voudront faire annoncer des Livres , Estampes , Musique , & autres objets , dans l'*Esprit des Journaux* , sont priés de les adresser au Directeur du Journal , chez *Valade*. Et pour les mêmes objets , pour tous les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur-Libraire , près St. Hubert , à Liege.





# L'ESPRIT

DES

# JOURNAUX.

---

*OBSERVATIONS sur les loix criminelles de France ; par M. BOUCHER D'ARGIS, conseiller au Châtelet. A Amsterdam ; & se vend à Paris, chez le Boucher, libraire, quai de Gevres, près le Pont Notre-Dame. Petit in-12. de 195 pages. 1781.*

**M.** Boucher d'Argis, fils du célèbre avocat de ce nom, & conseiller au châtelet de Paris, est auteur de cet ouvrage, qui ne peut faire que beaucoup d'honneur à son cœur & à ses talens ; ce ne sont que de simples observations qu'il avoit faites, comme il le dit lui-même dans un avertissement très-modeste, pour répondre à différentes questions que lui avoit faites un homme de lettres, & qu'il n'avoit pas dessein de rendre publiques ; mais on a désiré qu'elles fussent imprimées. On a pensé, dit-il, que sous une administration comme la

#### 4 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

nôtre, où le souverain n'est occupé que du bonheur de ses peuples, on ne rejetteroit pas avec mépris les vœux d'un bon citoyen, qui, pénétré de respect pour les loix, a cru cependant y découvrir quelques dispositions susceptibles de changemens ou d'interprétation.

Il n'est assurément pas le seul à qui ses idées se soient présentées : quelques précautions que l'on prenne, quelque attention que l'on apporte à la confection d'une loi, il est tant de nuances qu'il est difficile de saisir, tant de cas qu'il est presque impossible de prévoir, qu'un législateur ne peut jamais être sûr de faire une loi invariable, également propre à tous les cas, à tous les lieux & à tous les tems ; le changement des mœurs, l'augmentation des sujets, la différence des crimes, nécessitent souvent, comme notre auteur le dit, ou des changemens ou des interprétations. Aussi la réforme de nos loix criminelles est-elle l'objet de tous les vœux ; ceux des magistrats se réunissent à ceux des citoyens ; c'est ainsi que s'exprimoit M. Servant, avocat-général au parlement de Grenoble, dans un discours imprimé en 1767. Les corps littéraires eux-mêmes proposent aujourd'hui pour sujet des prix qu'ils distribuent ; la discussion de cette matiere importante. M. Boucher d'Argis connoît tous les auteurs qui, depuis quelques années, ont écrit sur ce sujet ; il a lu les ouvrages de M. le président de Montesquieu, du marquis de Beccaria, de M. le Trosne, & en dernier lieu celui de M. Vermeil, avocat, dont nous avons rendu

compte il y a quelques mois dans ce journal. (\*) Il ne dissimule pas qu'il ne vient qu'après tous ces auteurs célèbres; il est, dit-il, des vérités, dont l'importance justifie la répétition & l'auteur qui les expose. Je n'ose me flatter, dit-il, dans un autre endroit avec une modestie très-louable, de procurer, par mes seules observations, des changemens si nécessaires; mais ma réclamation pourra en exciter d'autres, qui, mieux conçues & mieux présentées, seront peut-être accueillies.

Après cet avant-propos fort sage & fort bien écrit, l'auteur entre en matière; & sans entrer dans les détails historiques de notre droit criminel, il examine ses inconvéniens, & il les considère sous deux points de vue, en la forme & au fond. En la forme, parce qu'elle lui paroît trop contraire aux accusés; au fond, parce que, dans beaucoup de cas, les peines ne lui paroissent pas proportionnées aux crimes, étant trop rigoureuses dans les uns & illusoires dans les autres.

Il distingue dans notre procédure criminelle quatre époques très-intéressantes, dont deux seulement offrent quelques ressources aux accusés, & deux leur sont absolument contraires. Ces quatre époques sont l'information, l'interrogatoire, le récolement des témoins & la confrontation : l'interrogatoire & la confrontation sont deux époques précieuses à l'accusé, en ce

---

(\*) Volume de *janvier*, 1782, page 3 & suivantes.

## 6 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

qu'elles lui présentent quelques moyens de défenses ; mais l'information & le récolement lui sont absolument contraires, puisque tout se passe dans le cabinet du juge , entre lui & le témoin , hors la présence de l'accusé. M. Boucher d'Argis peint avec force le malheur d'un homme qu'un décret de prise de corps arrache à sa famille , à ses amis , à son commerce , &c. » Ne comparons pas, dit-il, nos » prisons & leurs abus à ces gouffres, où les » inquisitions Espagnole & Portugaise précipitent chaque jour tant de victimes de leur » avarice. Cependant à Paris comme à Séville, » comme à Goa, l'homme sur lequel la justice déploie son bras & qu'elle menace de » son glaive, est jetté dans un cachot impénétrable à la lumière ; il partage cette horrible » demeure avec une foule d'animaux destructeurs , qui viennent à la faveur de l'obscurité , dévorer sa nourriture, ronger ses vêtements , & qui l'attaquent souvent lui-même. » Inaccessible à sa femme , à ses enfans , à ses amis , il passe ordinairement plusieurs jours » enterré dans ces tombeaux , que leur profondeur remplit toujours d'une humidité mortelle, & il en sort l'imagination égarée par » l'horreur de la solitude , pour subir un interrogatoire d'où dépend quelquefois son » salut ou sa mort. « L'auteur convient qu'il peut être important de séquestrer un accusé qui n'est pas encore interrogé ; il ne faut pas qu'il puisse soustraire les traces de son crime , s'il en a commis ; il ne faut pas lui laisser les

moyens de braver la justice & de lui échapper. Mais une prison telle qu'on vient de la dépeindre est une affreuse punition, & celui qui la souffre n'est pas encore reconnu coupable : or la détention d'un accusé ne doit pas être une peine, mais seulement une précaution pour s'assurer de sa personne jusqu'à la fin du procès. On élève dans un des quartiers de la capitale un édifice destiné uniquement à renfermer les débiteurs ; ils laisseront nécessairement un vide dans les prisons : M. Boucher d'Argis est d'avis qu'il faudroit y construire des cellules pour *les accusés qui sont encore au secret.*

Quand on interroge un accusé, on exige de lui le serment de dire vérité. » Cette disposition pieuse de la loi seroit sage sans doute, » si l'amour de la vérité pouvoit l'emporter sur » celui de la vie : mais quelle confiance donner au serment d'un malheureux, qui ne peut » rendre hommage à la vérité, sans se trahir » lui-même, sans être tout à la fois son juge » & son bourreau ! La vérité n'a point assez » d'empire sur l'homme, pour opérer ce prodige. La religion d'ailleurs exige-t-elle de » pareils sacrifices ? Nous laisserons aux théologiens le soin de prononcer sur cette question : mais il est certain que l'usage de faire » prêter serment aux accusés est illusoire, ridicule, & qu'il seroit plus sage de le supprimer que de le maintenir. «

En parlant du récolement des témoins, qui suit l'interrogatoire de l'accusé & précède la confrontation, M. Boucher d'Argis remarque

## 8 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

une contrariété qui lui semble *bien extraordinaire.* » L'information , dit-il , n'est censée com-  
» plète qu'après le récolement , & cependant  
» l'accusé est décrété sur l'information avant  
» le récolement. Lorsqu'au récolement , le juge  
» demande au témoin s'il persiste dans la dépo-  
» sition , dont on vient de lui faire lecture , le  
» témoin est le maître de la réformer , de l'at-  
» ténuer , d'en aggraver les circonstances ; il  
» peut , suivant les motifs qui l'ont fait parler  
» & qui le font parler encore , venir au secours  
» de l'accusé , ou l'écraser. Cependant l'accusé  
» a déjà été emprisonné sur la foi de l'infor-  
» mation , & elle n'étoit pas censée complète ,  
» puisque le récolement n'étoit pas fait , puis-  
» que le témoin peut absolument varier jusques  
» & compris le récolement. Il semble qu'ici  
» l'ordre des choses est renversé , & ce seroit  
» le cas de le rétablir. Il faudroit que le réco-  
» lement précédât l'examen , que fait le juge ,  
» pour savoir s'il décrétera ou non ; la pré-  
» caution que le législateur a voulu que prit  
» le magistrat de s'assurer de la vérité des  
» faits par une déclaration géminée des témoins ,  
» a besoin d'être perfectionnée , & elle le sera ,  
» quand avant de décréter , le juge se fera  
» assuré par le récolement de la veracité des  
» témoins. «

Après ces réflexions , notre auteur passe à l'examen de la question de savoir s'il ne faudroit pas , comme en Angleterre , & comme paroissent le penser plusieurs auteurs , que la procédure criminelle fût publique ? Et il se dé-

cide en faveur de l'usage de tenir cette procédure secrète. Il voit, avec peine, qu'en adoptant la procédure angloise & beaucoup d'autres usages de ce peuple, on veuille sans cesse élever une nation rivale au mépris de notre patrie, & parce qu'un abus est consacré chez elle par un long usage, l'ériger en œuvre de sagesse. » N'est-ce donc, dit-il, que sur les » bords de la Tamise que la raison a fixé son » empire ? Il semble que l'anglomanie s'étudie » aujourd'hui sur tous les objets indifféremment ; ce goût d'une mode étrangère s'est » accru par degrés des vêtemens aux mœurs, » & des mœurs aux loix. « Nous nous garderons bien de décider cette importante question ; nous nous contenterons de dire que ceux qui sont d'avis de la publicité de l'instruction criminelle, en ont donné des raisons très-plausibles, (\*) & que M. Boucher d'Argis en donne dans son ouvrage en faveur du secret qui nous ont paru avoir aussi beaucoup de poids ; peut-être pourroit-on accorder ces différens avis en rendant cette procédure publique à une certaine époque, à laquelle on ne risqueroit plus de perdre de réputation pour toujours un accusé qui, par le jugement définitif, peut être absous, & on rendroit le public, intéressé à la punition des crimes, témoin des motifs qui ont décidé les juges à la punition des coupables. Au reste, notre auteur voudroit que, dès

---

(\*) Voyez le journal de mars, pag. 158.

## 10 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

que l'accusé est confronté , on lui délivrât des copies tant des plaintes que des informations & de ses interrogatoires.

» Souvent, dit-il, un homme d'une complexion foible est troublé quand il paroît devant son juge , & la force ne garantit pas toujours de cet effroi, sur-tout si ce juge est dur dans ses discours, s'il y joint des menaces ; l'accusé se trouble ; il n'entend qu'imparfaitement les questions qui lui sont faites ; il y répond mal , & sa défense est incomplète. Si on lui délivroit la copie de la procédure, il la méditeroit dans le silence de la prison ; rendu à lui-même , ses réflexions seroient plus sûres , comme ses idées seroient plus calmes ; il conféreroit avec ses conseils , & il se prépareroit pour l'interrogatoire qui précède le jugement. Si l'accusé est pourvu de quelque fortune, il trouve bien les moyens d'éluder cette prohibition ; mais s'il est pauvre , il n'a pas cet avantage , & souvent il est la victime de son *inopie*. «

Nous avouerons , avec l'impartialité dont nous nous sommes fait une loi , que dans un ouvrage qui nous a paru en général aussi-bien écrit que celui-ci , nous avons été surpris de trouver le mot *inopie* , qui , quoiqu'on entende ce que l'auteur a voulu dire , n'est point un mot de notre langue , & ne se trouve dans aucun de nos dictionnaires.

Un autre article de la jurisprudence criminelle, semble à M. Boucher d'Argis, susceptible de réforme, c'est celui qui défend d'ordon-



ner la preuve d'aucuns faits justificatifs qu'après la visite du procès : en sorte que » si un homme est poursuivi par un ennemi puissant, qui ait le secret de multiplier les procédures, d'élever chaque jour de nouveaux incidens, d'accumuler les informations, les procès-verbaux, les vérifications, en un mot, toutes les ruses de la chicane, il faudra qu'il demeure des années entières privé de sa liberté, que son honneur soit suspendu, & il ne lui sera pas permis de se défendre. Il faudra qu'il attende vainement la conclusion d'un procès qu'on aura le secret d'éterniser, & pendant tout ce laps de tems, la preuve de son innocence s'éclipsera, les témoins en état de l'attester mourront ou s'éloigneront, & il sera impossible de les retrouver pour les faire entendre. Une pareille disposition de la loi est trop abusive, expose les accusés à trop de vexations, pour n'être pas changée; si le gouvernement daigne s'occuper quelque jour de la réformation de notre code pénal. «

Il paroît encore très-abusif à l'auteur de faire subir à un accusé l'infamie de la fellette, avant qu'il soit déclaré coupable, & cela d'après les conclusions d'un seul homme, que l'on n'adopte pas toujours dans le jugement définitif. Il finit par des remarques très-judicieuses sur la disproportion fréquente des peines avec les délits, & nous ne nous arrêterons pas sur cet article qui a déjà été traité par d'autres jurisconsultes; mais nous croyons qu'on ne peut trop applaudir.

## 12 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

dir aux excellentes vues que présentent ces observations ; & nous joindrons nos vœux à ceux de l'estimable magistrat , auquel nous en sommes redevables. » Espérons , dit-il , à la fin » de la préface , que notre auguste monarque , » après avoir préparé le soulagement de ses » peuples par le rétablissement de l'ordre dans » ses finances , daignera s'occuper d'une manière toute particulière de la réformation de » nos loix , & singulièrement de celles qui statuent sur la vie & l'honneur des hommes ; & » LOUIS XVI , restaurateur des tribunaux , » des finances , des loix & des droits de l'humanité , ne méritera-t-il pas de réunir tous » les titres de sage , de bon , de grand & de » bien aimé , accordés séparément à plusieurs » de nos rois ? «

( *Journal des savans ; Journal de Paris.* )



STORIA politica e litteraria della Grecia, &c.  
*Histoire politique & littéraire de la Grece ; par*  
*CHARLES DENINA, professeur émérite d'élo-*  
*quence dans l'université royale, directeur des*  
*études d'histoire & de belles-lettres dans l'aca-*  
*démie royale de Turin, associé de l'académie*  
*royale de Naples, &c. & membre de celle de*  
*Florence. Tome I & II. De l'imprimerie royale.*  
 1781. In-8vo.

**A**PRÈS l'étude de l'histoire nationale, per-  
 sonne ne doute qu'en fait d'histoire profane,  
 on ne doive regarder comme la plus utile &  
 la plus intéressante, l'étude de l'histoire grec-  
 que & celle de l'histoire romaine ; celle-ci par  
 l'importance des événemens & des personnages  
 qu'elle nous présente, & l'autre par ces mêmes  
 motifs, & en outre, parce qu'elle renferme la  
 plus brillante période de l'histoire des progrès  
 de l'esprit humain dans la carrière des sciences  
 & des beaux-arts, qui, chez les Grecs, se sont  
 élevés à un si haut degré, & qui ont été trans-  
 mis aux Romains leurs vainqueurs.

*Græcia victa ferum victorem vicit & artes*  
*Intulit agresti latio. . . . .*

On a certainement beaucoup écrit sur une  
 nation, qui, outre qu'elle a été la maîtresse

#### 14 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de toutes les autres qui ont existé après elle ; nous a ensuite transmis dans presque tous les genres de littérature & dans les beaux-arts des modèles inimitables , qui ne cessent tous les jours d'exciter l'admiration de ceux qui ont le plus de goût & de jugement.

On a toujours désiré un corps élémentaire & suivi de l'histoire de cette grande nation , considérée dans tous ses aspects , & écrite avec cette critique , avec ces connoissances , & ces lumières qu'exige notre siècle , & qui en rendent la lecture utile & agréable. C'est sous ce point de vue que M. l'abbé Denina , déjà connu par plusieurs bons ouvrages , a entrepris d'écrire en italien l'histoire de la Grèce ; c'est aussi dans le même dessein que M. Cousin Despréaux vient de donner à la France une excellente histoire de cette même nation (\*). Ces deux historiens rendent par leurs ouvrages , un service éminent à la littérature. On dira peut-être que nous avons Mrs. Rollin , Hardion , &c. Mais quoique M.

---

(\*) *Histoire générale & particulière de la Grèce , contenant l'origine , le progrès , la décadence des loix , des sciences , des arts & des lettres , de la philosophie , &c. précédée d'une description géographique , de dissertations sur la chronologie , les mesures ; la mythologie , &c. & terminée par le parallèle des Grecs anciens avec les Grecs modernes ;* par M. Cousin Despréaux , de l'académie des sciences , belles-lettres & arts de Rouen , &c. A Rouen , chez le Boucher ; & à Paris , chez Durand. Voyez l'*Esprit des Journaux* , août 1781 , pag. 3 & suivantes.

Rollin ne mérite certainement pas d'être critiqué avec autant de sévérité, qu'il l'a été par quelques écrivains trop injustes; néanmoins on ne peut nier qu'il ne soit excessivement diffus, plein de lieux communs, de réflexions froides & minutieuses, manquant de philosophie, assez superficiel & inexact à observer l'origine & le progrès des sciences, des arts & de l'esprit humain. Pour ce qui est de M. Hardion, il eût sûrement fait un excellent ouvrage, s'il eût pensé à séparer l'histoire grecque de l'histoire sacrée, de l'histoire orientale & romaine, & en outre s'il y eût joint l'histoire littéraire qui y manque. Mrs. Millot & Condillac ont parlé à la vérité de l'histoire grecque; mais ils n'ont eu d'autre but que de faire des abrégés, & on fait en général combien peu on retire de ces sortes d'ouvrages. En outre, ceux-ci & autres écrivains historiques de ces derniers tems, se sont trop attachés aux réflexions critiques & philosophiques, & à faire des portraits de leurs personnages, & par-là ils ont le défaut de trop omettre les faits, qui doivent toutefois servir de base aux tableaux, à la critique & aux réflexions. Un autre défaut presque commun à tous ceux qui ont traité l'histoire de la Grece, & dont n'ont pu se garantir même les meilleurs écrivains, ç'a été de confondre les âges les plus différens & les plus éloignés, en citant par exemple, lorsqu'il est question d'édifices, d'habits, d'armes & d'arts, les tems d'Homere avec le siècle de Thémistocle, & de Periclès, & celui d'Alexandre. Ce qui est la même chose

## 16 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

que si, pour tracer un tableau de l'Italie, on prenoit les costumes des siècles barbares, du tems de Léon X, & du siècle actuel. Il manquoit donc à l'Italie un cours complet d'histoire grecque, qui fut séparé de tout autre histoire, & qui put faire connoître dans tous ses aspects cette nation célèbre. L'ouvrage de M. l'abbé Denina prouve combien son auteur a su remplir heureusement le vœu de la littérature italienne. Il se propose de renfermer en quatre volumes & en quinze livres l'*Histoire de la Grece libre*, c'est-à-dire, cette période de l'histoire grecque qui s'étend depuis les tems les plus reculés jusqu'à la mort de Philippe; 344 ans avant J. C. Il nous donnera ensuite en autant de volumes, d'une étendue à peu près égale aux premiers, l'*Histoire de la Grece sous les rois de Macédoine*, c'est-à-dire, l'histoire d'environ cent quatre vingt dix ans, qui s'écoulerent depuis le regne de Philippe jusqu'au tems où la Macédoine devint une province de l'empire Romain, l'an de Rome, 585 & 587, avant l'Ere chrétienne 146. Les deux premiers volumes, qui paroissent actuellement, & dont nous nous proposons de rendre compte, contiennent les huit premiers livres, & nous conduisent jusqu'à l'année 428 avant J. C.

Les deux premiers livres de cette histoire sont employés à décrire les tems fabuleux & héroïques de la Grece, & nous conduisent depuis les commencemens les plus reculés & les plus obscurs de cette nation, jusqu'au rétablissement des olympiades, où l'histoire grecque

commence à être plus certaine & moins enveloppée d'obscurité. Il pourra peut-être paroître étrange, au premier coup-d'œil, que dans cette histoire il soit fait mention d'Hercule, de Thésée, de Jason, d'Œdipe, des Argonautes, & de la guerre de Troye, comme si l'auteur confondoit la fable avec l'histoire, & prétendit faire passer toutes les fictions poétiques pour autant d'événemens réels. Mais M. l'abbé Denina nous raconte ces histoires fabuleuses, pour y prendre quelques étincelles de vérité, qui s'y font toujours appercevoir, ou au moins pour les faire servir de jour aux tableaux des mœurs primitives de la Grece; ces fictions répandent souvent une lumière intéressante. De-là, après avoir rapporté légèrement les foibles & ténébreuses notices qui nous restent sur l'origine des Grecs, M. l'abbé Denina nous parle de l'enlèvement d'Europe, bisaïeule de Minos, législateur & roi de Crete; reconnoissant dans le taureau ravisseur, où le nom de quelque capitaine Crétois, qui enleva cette jeune princesse, & qui la transporta vers cette partie du monde, qui par la suite fut appelée Europe, ou plutôt la forme, & quelque particularité du vaisseau sur lequel elle fut enlevée. Sous cette même allégorie, il nous rapporte la fable de Danaé, fille d'Acrisius, roi d'Argos, devenue enceinte par le moyen d'une pluie d'or, & les vaillans exploits de Persée, son fils, qui, après avoir tué Acrisius son aïeul, prit en horreur le séjour d'Argos, & vint à Micenes pour y jeter les fondemens d'un nou-

## 18 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

veau royaume. Nous devons envisager sous le même point de vue les aventures fabuleuses d'un héros contemporain de Persée, nous voulons parler de Bellerophon. Il étoit petit-fils de Sisyphe, roi de Corinthe, qui, selon la fable, est condamné dans les enfers à porter sur la cîme d'une montagne un énorme rocher, qui, sur le champ, roule en bas avec précipitation. Ce trait fait allusion aux fatigues, aux travaux, aux efforts qui lui coûterent pour l'établissement de la ville de Corinthe, dont il est cru le fondateur. La plus célèbre action de Bellerophon est la défaite de la Chimère, monstre épouvantable, dont la tête étoit celle d'un lion, vomissant des flammes, le corps celui d'une chèvre, & la queue un serpent vivant. Qui sait, dit M. l'abbé Denina, si par cette action de Bellerophon on ne doit point entendre qu'il ait purifié & rendu habitable quelque pays montagneux, qui, sur des hauteurs avoit un volcan vomissant des flammes, qui au centre étoit un séjour de chèvres sauvages, & un repaire de serpents dans des vallons marécageux. Bellerophon attaqua le monstre en montant sur le Pégase; ce qui doit peut-être signifier, selon notre auteur, qu'il approcha de ce pays par mer, monté sur le vaisseau de Persée, qui, par sa célérité, égaloit un cheval ailé.

Après avoir décrit avec force les histoires tragiques de la famille de Cadmus, & de Laïus; roi de Thebes, & celles de la famille de Pelops & d'Atrée qui fut roi d'Argos & de



Sparte , notre auteur parle des exploits mémorables du plus fameux de cette nombreuse suite de héros ; nous voulons dire Hercule. M. Denina rapporte tous ses travaux jusqu'à l'expédition des Argonautes. Nous citerons la fable de l'Hydre de Lerne , ou du serpent horrible à plusieurs têtes , auquel , si on lui en abattoit une , il en renaissoit deux à la place , & qui de son souffle empoisonné infectoit tout le pays de Lerne. Comme le mot *hydra* signifie *eau* , on peut conjecturer avec quelque raison plausible qu'Hercule entreprit de dessécher quelques marais du voisinage de Lerne , lesquels par leurs exhalaisons méphitiques infectoient l'air & tous les environs ; & ( ce qui a coutume d'arriver en nettoyant les endroits marécageux ) comme l'eau regorgeoit & se portoit de plusieurs côtés , toutes les fois qu'Hercule s'efforçoit de la détourner ; de-là est probablement née la fable de l'hydre ( c'est-à-dire , de l'eau ) à plusieurs têtes , à qui dès qu'on en abattoit une seule , il en repoussoit sur le champ plusieurs à la place. M. Denina interrompt ici l'histoire des exploits d'Hercule pour faire la description de l'expédition de Jason & des Argonautes , ainsi que la conquête de la toison d'or dans la Colchide , entreprise la plus célèbre , dont parlent les auteurs Grecs avant la guerre de Troye. Ici paroît sur la scène le grand Thésée , à qui est apportée l'origine de la nation Athénienne , restée dans l'obscurité jusqu'au tems de ce héros , qui en outre eût si grande part à tous les plus célèbres événe-

## 20 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

mens de la Grece, arrivés en son tems , qu'il étoit dit en proverbe *nil sine Theſeo*. Ce héros partagea avec Hercule la gloire de pluſieurs de ſes entrepriſes , & entr'autres celle de la guerre contre les Amazones , & de la défaite du Centaure ; ces différentes aventures , dépouillées de quelques acceſſoires abſurdes , par notre auteur , paroiffent mériter quelque croyance. A l'hiſtoire de Théſée eſt jointe preſque immédiatement celle de la plus ſanglante entrepriſe arrivée vers la fin des tems héroïques de la Grece , la fameuſe guerre de Troye. Il eſt certain qu'Hélène , la cauſe ou le prétexte de cette guerre , fut dès l'âge de dix ans l'épouſe de ce héros , qui l'enleva de la maiſon paternelle , & dont il eut , ſelon quelques-uns , Iphigénie , qui paſſa enſuite pour fille d'Agamemnon & de Clytemneſtre. Mais que ce fait ſoit vrai ou faux , après la mort de Théſée , cette rare beauté revint auprès de ſon père Tyndare , roi de Sparte , & malgré ce qui lui étoit arrivé dans ſon premier enlèvement , elle fut bientôt recherchée en mariage par les plus illuſtres perſonnages de la Grece , entre leſquels fut préféré Ménélauſ , frère d'Agamemnon , roi d'Argos & de Micenes , qui avoit déjà épouſé ſa ſœur Clytemneſtre. Le ſecond enlèvement de cette beauté , fut , comme tout le monde ſait , la cauſe ou le prétexte de la fameuſe guerre de Troye. Dans le fond il eſt plus raifonnable de croire , qu'Ulyſſe , Ajax , Philoctète , Idoménée & autres princes d'endroits de petite étendue , ſe ſervirent de ce prétexte pour cou-

vrir leur ambition & le desir qu'ils avoient de faire des conquêtes, & de tirer de riches dépouilles de l'Asie, pays naturellement meilleur, plus fertile, & même plus riche que ne l'étoit la Grece. Notre auteur suit l'illustre chancre de cette longue guerre dans le dénombrement, qu'il fait des princes & des peuples, qui eurent part à ces mémorables événemens; c'est une occasion heureuse de présenter aux lecteurs les noms de ceux dont il doit faire mention par la suite. Notre auteur termine ici son premier livre, & cette partie de son histoire, qui regarde les tems héroïques de la Grece, après avoir rapporté en autant de chapitres différens, *les causes de la longueur de la guerre de Troie, les différens succès des capitaines Grecs au retour de cette guerre, & enfin, le royaume d'Athenes jusqu'à Codrus, qui en fut le dernier roi, & qui se sacrifia pour son peuple, pro patriâ non timidus mori.* M. l'abbé Denina a su parcourir beaucoup de pays & les tems les plus éloignés de la Grece, en donnant un aspect presque historique, & une disposition presque chronologique à des faits si détachés & remplis d'autant de fictions absurdes, qu'il en pouvoit naître chez une nation aussi vaine & aussi avide de gloire que la Grece.

On ne peut refuser des éloges à l'érudition philologique & philosophique avec laquelle notre auteur parle dans le livre suivant des usages & coutumes des Grecs, vers les tems les plus reculés de leur antiquité. Le manger, le boire, les vêtemens, les maisons, le système

## 22 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

civil & politique , l'art militaire des premiers Grecs , leur religion , leur morale , le progrès rapide de leur littérature , tous ces sujets & autres objets analogues , sont savamment développés par M. Denina dans les chapitres du second livre , chacun desquels demanderoit un extrait particulier , pour peu qu'on en voulut faire mention ; pour ne point excéder les bornes prescrites à nos extraits , nous passerons avec beaucoup de regret cette intéressante partie du second livre , pour reprendre le fil de l'histoire grecque au livre suivant.

Le comput des Olympiades a commencé , comme on fait , l'an 776 avant J. C. , époque à laquelle les jeux Olympiques , institués par Hercule & deux fois suspendus , furent néanmoins continués dans des tems plus malheureux , sans éprouver aucune interruption. Quant à tout l'espace du tems qui les précède , les époques des événemens les plus importans , quoique très-certains , sont très-douteuses dans les histoires des anciens écrivains , & dans les opinions des chronologistes modernes. Il y en a par exemple , qui avancent ou retardent la vie de Lycurgue de plus de cent années. Mais on ne peut s'écarter de beaucoup , en plaçant sous les premières Olympiades l'histoire de ce célèbre législateur. On sait que Sparte , par un exemple peut-être unique dans les annales du monde , étoit gouvernée par deux familles dites *Héraclides* , parce que toutes les deux descendoient d'Hercule.

Lycurgue étoit frère d'un de ces rois , nommé

Polydeſte, lequel étant mort ſans laiſſer d'enſans mâles, l'auroit conduit ſur le trône, ſi la découverte, que la reine veuve étoit enceinte, n'eût rendu la ſucceſſion incertaine pour lui. La reine propoſa à Lycurgue de l'épouſer, en lui promettant de trouver le moyen de faire diſparoître ſa groſſeſſe. Lycurgue déteſtant dans ſon cœur une propoſition auſſi criminelle, diſſimula toutefois ſon averſion, & fit réponſe à la veuve de Polydeſte, qu'elle ne devoit point expoſer au danger ſa propre vie, en cherchant à faire diſparoître ſa groſſeſſe par le moyen d'un breuvage préparé, parce qu'il avoit penſé à faire mourir ſon enfant ſi-tôt qu'il ſeroit né. Il fit cependant veiller ſur elle avec attention, & lorsque la reine mit au monde ſon enfant, il ſe le fit ſur le champ apporter, & le préſenta à l'aſſemblée des principaux citoyens de la ville, en diſant : *Spartiates, voici votre roi.* Pour appaiſer les cris de l'envie qui ne manque jamais de ſ'attacher à la vertu & au mérite, il quitta peu après Sparte pour aller voyager. Riche des connoiſſances qu'il avoit acquiſes dans ſes différens voyages, & deſiré de tous ſes concitoyens, qui avoient appris à leurs propres dépens la perte de ſon abſence, il revint quelques années après, & alors avec le conſentement de toutes les aſſemblées de la ville, il établit cette excellente conſtitution politique, qui rendit le peuple de Sparte, la terreur & l'admiration de l'univers, tant que ſes loix furent obſervées. Après nous avoir donné une idée claire & ſuccincte de ce chef-d'œuvre de

## 24 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

législation, M. l'abbé Denina vient à parler de l'institution postérieure des Ephores, magistrats qui réunissoient en quelque sorte les fonctions des censeurs & des tribuns de Rome; ensuite il expose les premières entreprises militaires des Spartiates. Quittant après cela les Lacédémoniens, il étend ses regards sur la Grece en général, pour examiner les changemens survenus alors dans la tactique, par la substitution de nombreuses troupes d'infanterie aux petits corps de cavalerie, qui servoient alors à faire la guerre, & en même tems pour parler des colonies grecques, qui s'établirent dans l'Asie Mineure, dans la Thrace, dans l'Italie & ailleurs; du premier commerce des Grecs avec les Egyptiens & avec divers peuples de l'Asie, & enfin de l'état de ces peuples à cette époque. Cependant dans les villes Grecques les soulèvemens populaires, qui paroissoient devoir produire la liberté commune, ouvrirent la route à la tyrannie; de là on passa, du gouvernement d'un petit nombre d'hommes, au despotisme d'un seul. Par exemple, à Corinthe, Gipsel chassa les Bacchiades, prétendus descendans de Bacchus, qui y commandoient, & après avoir possédé le sceptre de sa patrie, toute sa vie, il le transmit ensuite à Periandre, son fils, qui ne put le transmettre à ses descendans. Notre auteur nous parle dans le dixieme & pénultieme chapitre, de ce Periandre, qui, malgré sa tyrannie, fut mis au nombre des sept sages de la Grece. Le onzieme & dernier chapitre du troisieme livre traite du

*premier*

*premier âge, de la philosophie grecque, & notamment de Thalès & des sept sages.*

Le quatrième livre nous fait connoître cet autre célèbre législateur de la Grece, Solon, qui mérita si bien d'être compté parmi un petit nombre de sages. Après la mort de Codrus, le gouvernement d'Athenes ne fut jamais stable ni fixe. On créa d'abord un archonte perpétuel; ensuite la durée de ce magistrat fut de dix années seulement. On voulut après substituer un conseil de neuf archontes à la place d'un seul, qui conservoit encore trop de ressemblance avec l'ancien gouvernement des rois. Enfin, la constitution politique d'Athenes, après la mort de Codrus, ne put jamais avoir une forme durable ni permanente. Dracon, ayant été élu archonte l'an 623, avant l'ère chrétienne, essaya d'introduire l'ordre dans la ville & de mettre un frein à la licence des citoyens. Mais le caractère des Athéniens n'étant point fait pour suivre sa législation plus dure & plus sévère que celle de Crete & de Sparte, Solon eut l'entière gloire de réformer sa ville & d'en rendre solide la constitution politique. Ce législateur se signala dans la première guerre sacrée où *Amphictionique*, entreprise par tous les états de la Grece contre des peuples situés vers le Golfe de Corinthe, qui exigeoient avec violence des exactions de ceux, qui venant d'Italie, de Sicile & de la partie occidentale du Peloponèse, étoient contrainsts de passer auprès de leurs terres pour aller voir le fameux oracle de Delphes. Com-

me c'est la première fois qu'il est fait mention dans l'histoire grecque du *Conseil des Amphictions*, notre auteur destine un chapitre séparé pour traiter de son origine & de ses fonctions, qui répondoient presque à celles des états-généraux de Hollande & à celles de la diète impériale. Notre auteur fait ici une digression non moins naturelle qu'intéressante, pour parler du caractère & de la puissance de Clistène, qui, par le moyen des richesses excessives, qu'il avoit acquises dans le commerce, se fit tyran de Sicyone sa patrie, & se distingua beaucoup dans la guerre-sacrée. De-là M. l'abbé Denina revient à Solon, à qui ses concitoyens donnèrent plein pouvoir de réformer l'état & d'y établir les loix qu'il jugeroit à-propos. Il nous présente avec beaucoup de clarté un tableau exact & abrégé des judicieux réglemens & de la sage réforme, que Solon introduisit dans sa patrie, & des moyens qu'il prit pour les faire exécuter & les rendre stables. Mais l'ambition de Pisistrate, qui, pendant beaucoup de tems fit semblant de seconder Solon, éclatant d'une manière ouverte dans l'absence de ce dernier, produisit dans Athènes beaucoup de changemens. Notre auteur décrit sommairement les principales actions de ce fin & rusé tyran, qui, après avoir perdu deux fois & recouvré autant de fois la souveraine puissance de sa patrie, non-seulement mourut dans la paisible possession du sceptre, mais le laissa en héritage à ses enfans. M. Denina nous montre ensuite Policrate, tyran de Samos & contemporain de Pisistrate.



Le quatrieme livre commence par un essai sur le progrès de la littérature grecque à cette époque. Les riches & puissans tyrans , qui s'éleverent dans toute la Grece depuis la quatrieme jusqu'à la sixieme olympiade , donnerent origine à deux nouveaux genres de poésie diamétralement opposés , savoir les satyres ou invectives , & les odes ou chants d'éloges. Ceux qui se distinguerent dans cette nouvelle carriere poétique font Archiloque , Alcée , Alcmane , Sterficore & Anacréon. Mais l'homme le plus célèbre de cette époque de la littérature grecque , & peut-être le plus illustre de tous les philosophes qui ayent jamais existé , est le grand Pythagore , dont l'origine incertaine , les voyages & la doctrine font le sujet des deux pénultiemes chapitres de ce livre ; & comme la musique & l'astronomie furent particulièrement cultivées par Pythagore & ses disciples , notre auteur prend de-là occasion de traiter de l'un & l'autre objet , & sur-tout de faire voir la grande passion que les Grecs montrerent pour le premier de ces arts. Le dernier chapitre du quatrieme livre est destiné à donner quelque notice sur Esope , ainsi que sur le célèbre Scythe Anacharsis & autres , qui , en séjournant en Grece , & en fréquentant Pythagore & Solon , devinrent des philosophes renommés.

Ce fut un bien pour la Grece , que par le moyen de la sublime législation de Lycurgue , Sparte fût devenue un peuple de héros , & que les sages institutions de Solon eussent réveillé

## 28 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

dans les Athéniens un patriotisme plein d'énergie & de grandeur. Sans ces heureuses circonstances, elle seroit devenue une conquête aisée à la formidable monarchie de la Perse, qui, étant toutefois dans la vigueur de sa première institution, après avoir détruit les Médes, les Babyloniens, les Lydiens, les Egyptiens, & beaucoup d'autres peuples moins connus, paroïssoit menacer d'engloutir, non-seulement la Grece, mais presque tout l'univers. M. l'abbé Denina pour nous mettre mieux au fait des nouveaux désastres & de la nouvelle gloire de la Grece, commence le second volume & son cinquieme chapitre par un léger exposé sur l'origine & la grandeur de la monarchie Persane, parlant rapidement du grand Cyrus son fondateur, de ses heureuses expéditions contre les Médes, les Babyloniens, & contre Crésus, roi de Lydie, de même que des succès de Cambyse contre Amasis, roi d'Egypte & contre Polycrate, tyran de Samos. On sait que Cambyse étant mort sans laisser de successeur, après différens débats, les sept grands Satrapes de la Perse s'accorderent à choisir pour roi celui d'entre eux, dont le cheval henniroit le premier dans un lieu, où tous les sept seroient venir chacun le leur; Darius, fils d'Hystape, par une certaine précaution de son palefrenier, fut, en vertu de l'accord, proclamé & reconnu roi, sans aucune contestation. Tandis que ces choses se passoient dans l'Asie, on vit arriver à Athenes cette mémorable révolution, par laquelle la démocratie s'y éta-

blit sur de solides fondemens. Des deux fils de Pisistratè, savoir Hypparchus & Hyppias, le premier fut tué dans une conjuration, & le second, pour délivrer ses fils tombés dans les mains des Spartiates, fut contraint de faire un pacte avec eux, & laissant Athenes libre il se retira dans les états du roi de Perse avec sa famille, & ce qu'il put ramasser de trésors. Peu de tems après on vit encore recourir à la protection de Darius, roi de Perse, un autre prince Grec; savoir, Demaratus, un des deux rois de Sparte, que Cléomene, qui partageoit le trône avec lui, eut l'art de faire déclarer illégitime & incapable de régner, en gagnant à prix d'argent une prêtresse de Delphes. Ces deux princes infortunés, pour tirer vengeance de leurs ennemis, & pour tenter de recouvrer leur souveraineté perdue, ne manquèrent pas l'occasion d'engager Darius à porter les armes contre les Grecs. Un autre incident, qui, quoique éloigné des faits politiques, put servir encore à lui aigrir l'esprit, fut la tromperie employée par le médecin Démocède, laquelle est rapportée par notre auteur dans le quatrième chapitre de ce livre. Ce Démocède étoit au service de Polycrate, tyran de Samos, & ayant été fait prisonnier avec son maître, il fut conduit avec d'autres de ses amis d'abord à Sardes, & ensuite à Suze. Une maladie de Darius, à laquelle ses médecins ordinaires ne pouvoient trouver de remède, le fit appeler à la cour. Il guérit heureusement le roi, de manière qu'il s'acquit une grande réputation. De-

### 30 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

firant toutefois de s'en retourner dans sa patrie, il fit réveiller dans l'esprit du roi, par le moyen de la reine, l'idée de la conquête de la Grece, en démontrant la facilité de l'entreprise & la gloire qui en reviendrait au roi; & lui-même il s'offrit à faire, en qualité d'espion, ce que le roi voudrait lui commander. Pour cet effet deux galeres furent bientôt préparées pour conduire une nombreuse élite de Persans. On mit bientôt à la voile, mais dès que Démocede fut près de Tarente, il trouva moyen de prendre la fuite, & les Persans, qui l'avoient accompagné, durent s'en retourner bien trompés. Mais la principale cause de la premiere guerre Persane furent la révolte de Milet & de toute l'Yonie, & le secours que les Athéniens prêterent aux rebelles. Le soulèvement de l'Yonie fut facilement apaisé par les généraux Persans; mais Darius fut si fort enflammé de colere contre les Athéniens, qui avoient prêté du secours aux rebelles, qu'il jura solennellement d'en tirer vengeance, & qu'il commanda expressément à un de ses esclaves de lui répéter chaque jour, à haute voix : *Seigneur, ressouvenez-vous des Athéniens.* M. l'abbé Denina, après avoir développé avec ordre & netteté les causes éloignées & prochaines de la premiere guerre, que les Persans firent aux Grecs, & notamment aux Athéniens, vient à en décrire les divers événemens; savoir les différentes ambassades envoyées à cette occasion par Darius aux divers états & princes de la Grece, & entr'autres celle

dépêchée en Macédoine, dont les rois ne commençoient qu'à cette époque à faire quelque figure dans l'histoire grecque; ensuite les faciles conquêtes que fit l'innombrable armée des Persans, & enfin leur défaite totale par les Athéniens commandés par Miltiade, aux champs de Marathon. Cependant au moment où il faisoit faire de grands préparatifs dans tout son immense royaume pour renouveler la guerre & venger la honte reçue à Marathon, Darius vint à mourir d'une manière imprévue, laissant son fils Xerxès pour succéder à sa couronne ainsi qu'à sa haine contre les Athéniens. La seconde guerre fut plus vive & plus furieuse que la première; mais la Grece avoit alors un Thémistocle pour opposer au torrent impétueux, qui menaçoit de l'inonder. La fameuse bataille de Salamine porta à son comble la gloire d'Athènes & obligea Xerxès de s'enfuir honteusement dans ses états. M. l'abbé Denina n'a certainement pas dû avoir grande peine à faire les portraits de Miltiade, de Cimon, d'Aristide, de Thémistocle, & des autres héros, qui figurent dans cette brillante époque d'Athènes; par la raison que tous les historiens grecs ont parlé au long de leurs actions mémorables. Les autres événemens de cette guerre, comme la victoire remportée à Platée en Béotie par l'armée grecque sur Mardonius, général des Persans, & la défaite d'une flotte persane par Leutichides, roi de Sparte, & Xanrippe, Athénien, sont décrits par M. l'abbé Denina au commencement du livre sixième. On voit ensuite paroître

### 32 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

tre sur la scene Pausanias , qui avoit eu le commandement en chef des forces grecques à la journée de Platée , & qui s'étoit illustré par ses exploits. Il s'accoutuma à la liberté de la vie militaire , & redoutant de reprendre , aussi-tôt que la guerre seroit finie , la discipline austere de la vie des Spartiates , de concert avec Xerxès , il trama le dessein de faire tomber Sparte & toute la Grece au pouvoir des Persans. Mais son complot fut découvert , & il eut la fin qu'il méritoit. Thémistocle , pour sa vanité insupportable & sa popularité suspecte , avoit été banni d'Athenes par la loi de l'ostracisme. Ce général , ne se voyant point en sûreté dans aucun lieu de la Grece , après avoir cherché un asyle en divers endroits , se réfugia enfin à Suse , où il reçut d'Artaxerxès , successeur de Xerxès , toute sorte de bons traitemens. Thémistocle étant en exil , & Aristide étant mort vers le même tems , Cimon , fils de Miltiade , devint le personnage le plus célèbre de tous les Athéniens , & même de toute la Grece ; & Sparte même , quoique jalouse du rapide accroissement d'Athenes , se reposant sur la modération connue de Cimon , ne laissa échapper aucune occasion de le favoriser. Il commanda les forces combinées des Grecs dans la Thrace , y reprit le Chersonese , & remporta plusieurs victoires signalées sur mer & sur terre contre les Persans , après les avoir attaqués le premier dans leurs propres états. Mais par l'intrigue de Periclès & de ses autres rivaux , qui l'accusoient de trop de partialité pour les Spartiates , il fut contraint

d'obéir à la dure loi de l'ostracisme. Mais peu de tems après, Periclès lui-même, pour abaisser le crédit des autres généraux qui lui portoient ombrage, le fit rappeler de son exil avant le terme préfix de dix années. Mais il ne put long tems goûter ce bienfait apparent, reçu d'un ennemi; puisque ayant été envoyé pour porter du secours aux Egyptiens, il mourut en chemin, d'une blessure reçue au siege d'une place de l'isle de Chypre. Cimon n'étant plus, toute l'autorité du gouvernement athénien fut réunie dans Periclès; il signala les commencemens de son administration par attaquer & réduire sous la domination des Athéniens l'isle d'Eubée & celle de Samos. Il est pourtant vrai que, dans la conquête de Samos, il écouta moins l'amour de la patrie que l'amour de sa belle Aspasia, qui fut l'engager à soutenir les intérêts de Milet sa patrie, qui étoit en guerre avec Samos. M. l'abbé Denina finit le sixieme livre de son histoire par exposer les principes & les causes de la fameuse guerre du Peloponese, qui pendant tant d'années déchira intérieurement la Grece, & lui prépara de loin les chaînes de Philippe & de Rome. L'ambition de la prééminence, dont Sparte jusqu'ici s'étoit glorifiée, & qu'Athenes commençoit à lui disputer, fut la véritable & intrinsèque cause de cette funeste guerre, qui est si mémorable dans les fastes de l'histoire grecque.

Avant de nous attrister par le récit lugubre de la guerre du Peloponese, M. l'abbé Denina nous invite dans le septieme livre à nous arrê-

### 34 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ter quelque tems à contempler la Grece dans son jour le plus favorable. Quand on parcourroit de mémoire l'espace de trente ou quarante siècles, on ne trouveroit sûrement jamais un pays plus peuplé, plus puissant, mieux cultivé & plus voisin du point inaccessible de la perfection. Sparte & Athenes eurent peut-être plus de soldats vers cette époque, que de citoyens aux tems d'Agésilas & de Philippe. L'admirable législation de Lycurgue & de Solon, qui étoit dans toute sa force; la science & la discipline militaire, qui, dans les glorieuses guerres contre les Persans, étoit montée au plus haut degré d'honneur & de perfection; les conquêtes & les riches dépouilles faites sur ces ennemis opulens, qui avoient accru le luxe, étendu le commerce intérieur & étranger, & par conséquent multiplié les besoins de la vie; le patriotisme, qui, depuis l'expulsion des Pisistratides, & des autres tyrans, avoit acquis la plus grande énergie; voilà quelles furent les causes principales de la prospérité non commune, dont jouissoit la Grece à cette époque. De-là, les commodités & les aïssances de la vie augmentées dans le manger, dans les habillemens, & dans les bâtimens; de-là les beaux-arts presque portés au comble de leur perfection; de-là l'institution de tant de jeux publics solemnisés avec tant de pompe; de-là l'origine des théâtres & de la poésie dramatique; de-là enfin tant de nouvelles écoles de philosophie & de médecine, & un si grand nombre de maîtres & de disciples dans toutes les sciences.



Alors on vit fleurir le fameux sculpteur Phidias, qui de son tems fut en Grece, ce que Michel-Ange Buonarotti étoit en Italie à la renaissance des arts. Ce fut alors que l'éclat & la pompe des jeux publics, joints à l'enthousiasme des Grecs pour ces sortes d'exercices, excitèrent Pindare à chanter les vainqueurs de ces jeux. Ce siecle donna naissance aux trois grands poëtes de la Grece, Eschyle, Sophocle & Euripide, qui dans les pieces grossieres de Thespis, prirent le sujet des chef d'œuvres de l'art dramatique, qu'ils nous ont transmis; enfin parurent alors Empédocles, Xénophanes, Héraclite, Démocrite, Anaxogoras, Hérodote, pere de l'histoire grecque, &c..... L'examen de toutes ces matieres & autres du même genre; les portraits & les notices de la vie de ces grands génies, qui illustrerent la Grece; le jugement exact de leurs opinions, de leur système & de leurs ouvrages, fournissent à M. l'abbé Denina un ample & agréable sujet pour le septieme livre, qui est sûrement un de ceux qui font le plus d'honneur à la variété & à la profondeur de ses rares connoissances, ainsi qu'à la finesse de son discernement en matiere de goût.

Le huitieme livre, qui termine le second volume, est principalement consacré à décrire les principaux événemens de la fameuse guerre du Peloponese. Les premiers à donner le signal furent les Thébains, qui ne pouvoient supporter de voir Platée, ville située dans la Béotie, dépendre des Athéniens. Avant donc que les Athéniens pussent y faire passer du secours,

## 36 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

les Thébains s'avancèrent avec une partie de leurs forces pour surprendre cette place. On vit alors en mouvement tous les états de la Grece & tous leurs alliés , pour se disposer à cette horrible guerre intestine. Sparte & Athenes étoient à la tête des deux partis ; la première étoit la plus puissante des villes de la Grece , sur terre , & la seconde l'étoit sur mer. Les Béotiens , les Phocéens , &c. envoyèrent de la cavalerie aux Spartiates ; les Corinthiens , les Sycioniens , &c. fournirent à ces derniers un bon nombre de vaisseaux. Les Athéniens n'eurent pas un égal besoin de demander des vaisseaux à leurs alliés , ils se contenterent d'en tirer quelques-uns de Mytilene. Les Thessaliens , qui étoient alliés des Athéniens , & quelques-autres peuples fournirent leur contingent en troupes de terre , dont les Athéniens avoient le plus grand besoin , sur-tout en cavalerie. Périclès , qui , pour lors avoit la conduite des affaires d'Athenes , connoissant la supériorité des ennemis par terre , fut d'avis de s'y tenir simplement sur la défensive , & d'envoyer toutefois des vaisseaux pour ravager & dévaster le pays ennemi situé près des côtes. Ainsi se passa la première campagne. Ayant cessé , à cause de l'approche de l'hiver , toutes les hostilités , Périclès trouva , par les funérailles qu'il avoit coutume de faire à ceux qui mouroient dans la guerre , une occasion favorable de ranimer les esprits des citoyens , qui , par les désastres qu'ils avoient à souffrir , paroissoient s'ébranler & perdre courage. Outre qu'il étoit le plus

célèbre orateur de son tems & le premier de la ville, en qualité de capitaine-général, il sembloit probable qu'il se fit élire lui-même pour cette fonction, desirant de trouver le moyen de parler au peuple au sujet des affaires publiques. Le discours funebre que Thucydide rapporte comme ayant été prononcé par Périclès à cette occasion, est cité pour un des plus anciens & des plus beaux modeles d'éloquence. Mais les Athéniens eurent la seconde année de cette guerre un fléau bien horrible. Une cruelle peste, qui vint de l'Ethiopie & s'étendit dans la Lybie, l'Egypte & les provinces soumises à la Perse, vint ravager l'Attique & principalement Athenes. La description pathétique de cette contagion mortelle que nous a laissée Thucydide, a mérité d'être non-seulement imitée par les poëtes, mais encore éclaircie par Galien, la lumiere de la médecine. Au milieu de tant de désastres, qui n'étoient jamais compensés par un succès avantageux, les Athéniens non-seulement déposèrent Périclès du généralat, mais encore le condamnerent à une amende considérable. Inconstans & légers, comme ils l'étoient, & se trouvant encore plus mécontents du nouveau général qu'ils ne l'étoient de Périclès, ils allerent supplier celui-ci de vouloir revenir pour les gouverner. Périclès survécut peu à son rétablissement. Après la mort de ce grand homme, à qui les Athéniens sont beaucoup redevables de leur gloire, la souveraine autorité passa à Nicias, qui, non-seulement étoit très expérimenté dans les affaires civiles

### 38 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

& jouissoit de l'estime d'un homme de bien ; dans toute la Grece , mais qui avoit encore donné sous Périclès plusieurs preuves de sa bravoure & de ses talens militaires. Dès la premiere année de son généralat , il se mit en mer avec une flotte de soixante vaisseaux , battit les Beotiens , & ravagea les rivages des Locriens ; ses lieutenans ne furent pas moins heureux que lui. Démosthene vainquit les alliés des Lacédémoniens , & se tournant ensuite vers les Messéniens il prit Pilos , une des portes de la Laconie , distante de Sparte d'environ 50 milles , ( 400 stades. ) Pachetes , autre commandant subalterne , attaqua pareillement & défit la flotte des Mitylénien , & finit par prendre Mitylene , capitale de l'isle de Lesbos. Tous ces sinistres avantages ne pouvoient être contre-balancés par la prise de Platée , dont le siege fameux est décrit par notre auteur d'une maniere très-circonstanciée. Les éphores , à la nouvelle de la prise de Pilos , rappellerent sur le champ les forces qui étoient dans l'Attique , & les envoyerent pour recouvrer cette conquête. Un échec qu'éprouva , près de Pilos , la flotte spartiate de la part de celle des Athéniens , commandée par Démosthenes , accrut tellement la consternation des Lacédémoniens , que malgré leur orgueil naturel , ils résolurent d'envoyer des ambassadeurs à Athenes pour demander la paix. Nicias y auroit consenti , & en effet c'étoit pour les Athéniens le moment le plus favorable de la leur accorder. Mais depuis Périclès , dont la qualité dominante

fut certainement l'art de bien parler, le regne des orateurs étoit déjà commencé à Athenes, & Cléones, le premier & le plus hardi d'entre eux, ennemi des Lacédémoniens, peut-être seulement parce que Nicias les favoriffoit, parla fi vivement & avec tant de force contre toute proposition de paix, que la négociation fut rompue. Les Athéniens se repenirent bientôt d'avoir refusé la paix. Cléones, pour soutenir son sentiment, ne cessoit d'accuser les commandans de négligence, au point que Nicias, ennuyé à la fin de l'imprudence de ce grand parleur, pour se moquer de lui, proposa de lui confier toute l'entreprise de la guerre. Cléones, qui n'entendoit rien à l'art militaire, eut la témérité d'accepter la proposition, & même eut le bonheur de réussir. Tels sont les principaux événemens de la fameuse guerre du Peloponese, qui sont décrits par M. l'abbé Denina dans le huitieme livre de son histoire. Il nous laisse dans une époque trop intéressante, pour que nous ne soyons pas impatiens de voir la suite de son ouvrage.

(*Efemeridi letterarie.*)



---

*COLLECTION des moralistes anciens, dédiée au roi. Manuel d'Épictète, traduit par M. N., petit format. A Paris, chez Didot l'aîné, imprimeur-libraire, rue Pavée, & Debure l'aîné, libraire, quai des Augustins.*

**L**ES diverses sectes de philosophie chez les anciens, observe Montesquieu, pouvoient être considérées comme des espèces de religion. Jamais on n'en vit dont les principes *fussent plus dignes de l'homme & plus propres à former des gens de bien que celle des Stoïciens*. Elle n'outroit que les choses dans lesquelles il y a de la grandeur ; le mépris des plaisirs & de la douleur. Elle seule savoit faire les citoyens ; elle seule faisoit les grands hommes ; elle seule faisoit les grands empereurs. » Faites un moment abstraction des vérités révélées, ajoute le même auteur ; cherchez dans toute la nature, & vous n'y trouverez pas de plus grand objet que les Antonins. Julien même, Julien, (un suffrage ainsi arraché ne me rendra point complice de son apostasie ; ) non, il n'y a point eu après lui de prince plus digne de gouverner les hommes. «

Personne n'a plus simplifié la morale qu'Épictète ; il en réduisoit les plus utiles leçons à cette formule, *s'abstenir & souffrir*. Pour bien juger de la force & du ressort que donne à

l'ame le mépris de la douleur & de la mort ; il faut voir ce que les Romains ont fait d'utile & de grand ; il faut lire & étudier Epiétète : c'est-là , dit son éloquent interprète , qu'on voit le calme & la sérénité dans le malheur & les traverses de la vie , l'élévation des sentimens dans la servitude & l'abaissement , le courage dans les souffrances , la patience dans la misère & la pauvreté , le pardon des injures ; en un mot , toutes les vertus dont la pratique exige le plus de sacrifices.

En toute chose , dit Epiétète , il faut faire ce qui dépend de soi , & rester ensuite ferme & tranquille. » Je suis obligé de m'embarquer ; » què dois-je faire ? Bien choisir le vaisseau , » le pilote , les matelots , la saison , le jour , » le vent. Voilà tout ce qui dépend de moi. » Dès que je suis en pleine mer , il survient » une tempête ; ce n'est plus là mon affaire , » c'est l'affaire du pilote. Le vaisseau coule à » fond ; que dois-je faire ? Je fais ce qui dépend de moi ; je ne crie point , jè ne m'en » prends point à dieu. Je fais que tout ce qui » est né doit mourir ; c'est la loi générale : » il faut donc que je meure. Je ne suis pas » l'éternité , je suis un homme , une partie du » tout , comme une heure est une partie du » jour. Une heure vient , elle passe ; je viens » & je passe aussi. La maniere de passer est » indifférente ; que ce soit par le fer , par » la fièvre ou par l'eau , tout est égal. «

Pour parler le langage de Montagne , de telles maximes ne sont-elles pas bien propres

## 42 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

à *grossir* le cœur de courage , d'indépendance & d'intrépidité ?

Que n'obtiendrait-on pas des hommes , ( c'est une réflexion de l'éditeur , ) si , au lieu de l'éducation pusillanime & contradictoire qu'ils reçoivent dans nos climats , & qui assure à leurs enfans une partie de leur foiblesse , de leurs vices & de leur misère , on s'occupoit de bonne heure à fortifier leur corps par l'exercice & le travail , à rectifier leur jugement par l'étude des sciences exactes , à les accoutumer , par de bons exemples , au spectacle utile & consolant des choses honnêtes , ( car ce sont les bonnes habitudes qui font les bonnes mœurs ) ; à leur inspirer le mépris des grandeurs , de la fortune , & sur-tout de la vie , sans lequel ils auront toujours l'esprit étroit & l'âme commune ; enfin , à exciter en eux l'enthousiasme de la vertu , par les préceptes mâles & austères de ce stoïcisme , si fécond en grands hommes , & que Montagne appelle , avec raison , *la première école philosophique & surintendante des autres !*

M. N. reproche , avec raison , à l'auteur des *Annales de la vertu* , d'avoir parlé des stoïciens & de leurs maximes sans les avoir entendus. Elle n'en a donné que des notions vagues , incomplètes & souvent fausses. Il observe , en faveur de ceux à qui l'autorité de cet auteur pourroit en imposer , que tous les endroits de son ouvrage où il est particulièrement question des philosophes anciens , doivent être lus avec précaution , » soit pour la manière peu exacte



» & insuffisante dont leurs opinions y sont  
» exposées, soit pour le jugement qu'on en  
» porte (\*) En effet, quelle connoissance pré-  
» cise peut-on prendre, dans ce livre, de la  
» doctrine de Zénon, de Sénèque, d'Épictète  
» & de Marc-Antonin? Pourquoi ne pas pré-  
» senter au lecteur, d'après leurs écrits scru-  
» puleusement analysés & jugés sans partialité,  
» un abrégé fidele de la morale des Stoïciens?  
» Et comment, avec une ame douce & sensible  
» parle-t-on aussi froidement d'une secte qui a  
» donné le précepte & l'exemple de toutes les  
» vertus sociales; qui regardoit l'univers comme  
» un royaume dont dieu est le prince, &  
» comme un tout à l'utilité duquel chaque par-  
» tie doit concourir & rapporter ses actions,  
» sans préférer jamais son avantage particulier  
» à l'intérêt commun; qui enseignoit que cha-  
» cun doit aimer son semblable, veiller sur ses  
» besoins, les prévoir même, s'intéresser à tout  
» ce qui le regarde, le supporter, ne lui faire  
» aucun tort, & croire que l'injure, l'injustice  
» est une espece d'impiété..... Se contenter  
» d'avoir fait une bonne action, & du témoi-  
» gnage de sa conscience; s'oublier soi-même,  
» au lieu de chercher des témoins, ou de se  
» proposer quelque récompense, ou d'agir en  
» vue de son intérêt particulier.... Pendant  
» tout le cours de sa vie accumuler bonne  
» action sur bonne action, sans laisser entre

---

(\*) Voyez le volume de mai 1781, pag. 37 & 38.

#### 44 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» elles le moindre intervalle ni le moindre  
» vuide , comme si c'étoit-là l'unique avantage  
» d'exister ; se croire suffisamment payé par  
» cela seul qu'on a eu occasion de rendre ser-  
» vice à autrui ; en témoigner sa reconnois-  
» sance à ceux qui nous l'ont offerte , comme  
» une chose qui nous est utile à nous-mêmes ;  
» ne chercher par conséquent hors de soi ni  
» le profit ni la louange des hommes ; n'esti-  
» mer rien , & n'avoir rien tant à cœur que  
» la vertu & l'honnêteté ; ne se laisser jamais  
» détourner de son devoir , ni par le desir de  
» la vie , ni par la crainte des tourmens ou de  
» la mort , ni par celle de l'ignominie , pire  
» que la mort , &c. &c. «

Toutes ces maximes sont extraites mot pour mot des ouvrages d'Epictète , Sénèque & de Marc-Antonin , dont on trouve les propres paroles dans la savante préface de Garaker , sur le livre de cet empereur. Sous les Néron , les Tibère & les Domitien , des esclaves , des ambitieux & des hypocrites firent un crime aux Stoïciens du courage avec lequel ils parloient de la dignité & de la liberté de l'homme ; on les peignoit comme des esprits inquiets qui portoient impatiemment le joug des loix & de l'autorité , comme des ennemis secrets du prince & de l'état. Epictète entreprit l'apologie de sa secte : » Les Stoïciens , dit-il , enseignent  
» que l'homme est libre ; ils enseignent donc  
» à mépriser l'autorité de l'empereur. A dieu  
» ne plaise ! nul philosophe n'enseigne à des  
» sujets à se révolter contre leur prince , ni

» à soustraire à sa puissance rien de tout ce  
» qui lui est soumis. Tenez, voilà mon corps,  
» mes biens, ma réputation, ma famille, je  
» vous les livre ; & quand vous trouverez que  
» j'enseigne à quelqu'un à les retenir malgré  
» vous, faites-moi mourir, je suis un rebelle.  
» Ce n'est pas-là ce que j'enseigne aux hom-  
» mes, je ne leur enseigne qu'à conserver la  
» liberté de leurs opinions, dont dieu les a fait  
» seuls les maîtres. «

Quoiqu'Epiétète n'enseignât rien qui put allarmer le despote le plus ombrageux, il n'en fut pas moins compris dans l'absurde décret de Domitien, qui obligeoit tous les philosophes de sortir de Rome ; ce sage se retira à Nicopolis, pour dérober sa tête à la fureur du tyran & à celle d'un sénat corrompu, & tellement avili par l'esclavage, qu'il n'avoit plus d'autre passion que celle de l'or, d'autre volonté que celle d'un maître imbécille ou féroce, d'autre courage que celui de dévorer en silence les affronts qu'il en recevoit.

Il faut lire ce que dit M. N. . . sur ce sujet & sur plusieurs autres non moins dignes d'attention, dans un discours qui est à la tête du *Manuel d'Epiétète* ; on y trouvera un grand nombre de vues saines, de réflexions profondes & courageuses, qui décelent à la fois l'écrivain éloquent, l'ami du peuple, le défenseur des droits de l'humanité, un homme qui connoît parfaitement les auteurs anciens & modernes, qui les cite avec goût, & les juge avec équité.

## 46 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

Maintenant, pour donner une idée du Manuel d'Epiétète, & sur-tout de la manière dont il est traduit, nous allons en transcrire quelques morceaux.

*Page 38.* » Souviens - toi que tu es ici - bas  
» comme sur un théâtre, pour y jouer le  
» rôle qu'il a plu au maître de te donner.  
» Qu'il soit long ou court, peu importe. S'il  
» veut que tu fasses celui de pauvre, tâche de  
» bien représenter ce personnage. Fais - en  
» de même, soit qu'il te confie le rôle d'un  
» bonheux, d'un prince ou d'un simple particulier; car c'est à toi de bien jouer le rôle qu'on  
» te donne; mais c'est à un autre à te le choisir. «

*Page 99.* » Nous pouvons connoître l'intention de la nature par les sentimens qu'elle  
» inspire à tous les hommes dans ce qui ne  
» les intéresse pas personnellement. Par exemple, lorsque l'esclave de ton voisin a cassé  
» un vase ou quelque'autre chose, tu ne manques pas de lui dire, pour le consoler, que  
» c'est un accident très-commun; sois donc  
» aussi tranquille s'il arrive à ton esclave de  
» faire la même faute. Appliquons cette maxime  
» à des objets plus sérieux. Si quelqu'un perd  
» sa femme ou son fils, il n'y a personne qui  
» ne lui dise que c'est le sort de l'humanité.  
» Eprouvons - nous le même accident; nous  
» nous désespérons, nous nous écrierons aussitôt: « Ah! que je suis malheureux! » Il  
» falloit se souvenir du sang-froid que nous  
» avons montré en apprenant qu'un autre avoit  
» eu le même malheur. «

*Page 107.* » Sache que le principal fonde-  
» ment de la religion est d'avoir des idées  
» saines & raisonnables des dieux ; de croire  
» qu'ils existent , qu'ils gouvernent le monde  
» avec autant de justice que de sagesse ; d'être  
» persuadé que tu dois leur obéir & te sou-  
» mettre sans murmure à tous les événe-  
» mens , comme étant produits par une intel-  
» ligence infiniment sage. Avec cette idée  
» des dieux , tu ne pourras jamais te plaindre  
» d'eux , ni les accuser de négligence à ton  
» égard. «

» Mais il est un moyen d'atteindre ce but ;  
» c'est de renoncer à toutes les choses sur les-  
» quelles tu n'as aucun pouvoir , & de ne  
» placer ton bonheur ou ton malheur que dans  
» ce qui dépend de toi. «

*Page 116.* » Abstiens-toi , autant qu'il est  
» possible , des plaisirs de l'amour avant le ma-  
» riage ; si tu les goûtes , que ce soit suivant  
» la loi. «

*Page 120.* » Il est dangereux de tenir des  
» discours obscènes. Si tu assistes à quelques-  
» unes de ces conversations , & que l'occasion  
» soit favorable , reprends avec vigueur celui  
» qui se permet ces propos indécens , ou du  
» moins fais-lui connoître ton mécontentement  
» par ton silence , par la rougeur de ton front  
» & par la sévérité de ton visage. «

*Page 138.* » En toute occasion , aie tou-  
» jours présent à la mémoire cette prière :  
» Grand Jupiter , & vous , puissante Desti-  
» née , conduisez-moi par-tout où vous avez

## 48 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» arrêté dans vos décrets que je dois aller ;  
» je suis prêt à vous suivre constamment. En  
» effet , quand je m'obstinerois à vous résis-  
» ter , il faudroit toujours vous suivre malgré  
» moi. «

Cette morale est sans doute admirable dans un philosophe du paganisme.

On se propose de publier successivement ; & dans le même format , la morale de Sénèque , celle de Tacite , Isocrate , Confucius , Marc-Antonin , Socrate , Epicure , les caractères de Théophraste , les préceptes de Phocylide & de Théognis , & les vers dorés de Lyfis attribués à Pythagore , les pensées morales de Cicéron , extraites de ses œuvres , &c. Tous ces ouvrages seront imprimés avec autant de soin que le Manuel d'Epiétète , c'est-à-dire , avec une perfection typographique qui étoit presque devenue étrangère à l'imprimerie française. Didot l'aîné nous semble fait pour lui rendre son ancienne célébrité. Le volume que nous annonçons est d'une beauté admirable. Le papier sur-tout est supérieur à celui d'Hollande , par la solidité , la finesse & la blancheur. On le tire des fabriques d'Annonai , en Vivarais.

( *Mercur de France.* )

LETTRES

---

*LETTRES familières de WINCKELMANN, deux volumes in-8vo. A Amsterdam; & se vend à Paris, chez Couturier fils, quai & près les Grands-Augustins, 1781.*

**R**IEN de ce qui vient d'un savant, tel que M. Winckelmann, ne peut être indifférent aux amateurs des arts & de l'antiquité. Les lettres de cet homme célèbre, outre un grand nombre de particularités intéressantes touchant les arts, les artistes, & les monumens anciens découverts pendant son séjour à Rome, nous offrent des détails curieux sur sa vie, également propres à nous faire connoître son caractère, & à nous tracer la marche qu'il a tenue pour parvenir à ce degré de savoir & de goût, qui font l'étonnement de tous ceux qui étudient véritablement ses ouvrages.

Winckelmann étoit né à Stendal, dans la vieille-marche de Brandebourg. Il fut sept ans professeur au college de Seehausen, près de Salswedel: de-là il passa en Saxe, où il fut pendant sept ans bibliothécaire de M. le comte de Büнау, à Nothenitz. C'est dans ce temple des muses que Winckelmann, doué de toutes les qualités d'un excellent bibliothécaire, acquit les connoissances qui ont excité l'admiration de l'Europe savante. Il fit ensuite un séjour de quelque tems à Dresde, où il se lia avec les

*Tome V.*

C

plus habiles artistes , & particulièrement avec M. Oefer , l'un des meilleurs dessinateurs de ce siècle. En septembre 1755 il partit pour l'Italie , dans le dessein de voir la bibliothèque du Vatican , & sur-tout d'acquérir de nouvelles connoissances dans l'examen des ruines d'Herculanum. De Rome , il fit différentes excursions littéraires , à Naples , à Florence , & dans les autres villes de l'Italie qui renferment des monumens & des collections précieuses pour les arts. Il voulut en 1768 , revoir l'Allemagne & la Suisse ; mais à peine fut-il à Vienne , que malgré l'accueil gracieux & distingué qu'il y reçut , il fut saisi tout-à-coup d'une inquiétude secrète , & d'une envie extraordinaire de retourner à Rome , & reprit le chemin de l'Italie. En passant par Trieste , Winckelmann y fut assassiné le 8 juin 1768 , par un scélérat nommé *Arcangeli*, dont il avoit fait connoissance en route. Au milieu de la plus violente douleur causée par cinq coups de couteau qu'il avoit reçus , il eut assez de force & de présence d'esprit pour dicter un testament , par lequel il nomma le cardinal Alexandre Albani son légataire universel. Quelques-uns de ses manuscrits passèrent à Vienne , où l'on annonça dès-lors l'édition refondue de son *Histoire de l'art*.

Ces lettres sont précédées d'un éloge très-bien fait de Winckelmann par M. Heyne , professeur d'éloquence à Gottingen. Ce n'est point par des louanges fastidieuses & inutiles qu'il cherche à nous faire connoître Winckelmann , c'est en examinant où , & à quel degré ce savant



*trouva l'étude de l'antiquité, & à quel point il laissa lui même cette science, qu'il établit les fondemens de sa réputation : avant de nous mettre sous les yeux ses travaux & ses succès, M. Heyne commence par exposer quelles sont les qualités & les talens que, ceux, qui veulent courir la carrière de Winckelmann, doivent préalablement acquérir.*

» L'étude de l'antiquité, dit-il, & particulièrement celle des anciens ouvrages de l'art, exige la combinaison d'une infinité de connoissances, une grande force d'esprit & des circonstances heureuses qui se trouvent rarement ensemble. De même que le naturaliste doit connoître & avoir présent à la mémoire, dans un ordre méthodique, tous les objets que présente la nature, & que le littérateur doit embrasser d'un coup-d'œil toutes les productions du genre de littérature auquel il se consacre, de même l'antiquaire doit avoir une connoissance parfaite de tous les monumens de l'antiquité, suivant les différens degrés de leur importance, à laquelle il doit joindre l'aptitude d'expliquer tous ces objets, & de déterminer l'art, le siècle, l'authenticité & le mérite de chacun en particulier. Quelles études immenses ne demande pas cette connoissance ? Il faut que l'antiquaire possède l'histoire ancienne en général, & celle de Rome & de la Grece en particulier ; il doit avoir fouillé dans la nuit des siècles les plus reculés, être pénétré des idées & des mœurs des tems héroïques, ne rien

## 52 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» ignorer de tout ce qui tient aux différentes  
» parties de la fable & de la mythologie ;  
» après quoi il faut qu'il passe à l'histoire de  
» l'art, des artistes & des ouvrages de l'art  
» dans toute son étendue ; & comme il se voit  
» souvent forcé de tirer des éclaircissémens des  
» médailles & des inscriptions dont la connois-  
» sance tient d'ailleurs si intimément à celle de  
» la sculpture, il ne peut se passer d'en faire  
» une étude profonde. Pour parvenir dans toutes  
» ces sciences à un certain degré de perfection,  
» il doit préalablement avoir fait une lecture  
» immense & raisonnée des meilleurs auteurs  
» anciens, grecs & latins, & particulièrement  
» des poètes : & pour tirer quelque fruit de  
» cette lecture, il est nécessaire qu'il soit doué  
» d'une critique éclairée dans les langues sava-  
» ntes, & d'une grande familiarité à les expliquer.  
» Mais à cette vaste connoissance de la littéra-  
» ture ancienne, il doit encore joindre celle  
» des principes de la peinture, de la sculpture  
» & de l'architecture, & la partie mécanique  
» de ces arts ne doit même pas lui être tout-  
» à-fait étrangère. Il faut enfin qu'il ait beau-  
» coup vu, qu'il se soit formé des idées justes  
» par la contemplation des meilleurs ouvrages  
» de l'art, tant anciens que modernes, & qu'il  
» n'ignore rien de ce qui a été dit & pensé  
» à ce sujet «.

» Au milieu de cette mer de sciences son  
» esprit doit conserver toute son énergie &  
» toute sa fraîcheur, pour examiner, comparer  
» & juger ; & le sentiment du beau, du vrai

» & du grand, s'être épuré chez lui par la  
» nature, par l'étude & par une longue mé-  
» ditation : enfin un coup-d'œil juste & sûr ;  
» une imagination ardente & prompte à s'en-  
» flammer, mais accoutumée à obéir à l'esprit,  
» une mémoire vaste & heureuse, jointe au  
» don de distinguer facilement l'analogie & le  
» rapport des choses, & d'en assigner les diffé-  
» rences, un goût délicat & épuré qui, dans  
» chaque siècle, & dans chaque style, reste  
» fidèle à la nature, au vrai, & au beau :  
» voilà quelles sont les qualités caractéristiques  
» d'un esprit que la nature a destiné à être  
» antiquaire, & celles que possédoit éminemment  
» Winckelmann ».

Ses premiers pas annoncèrent un homme de génie ; mais quel concours de circonstances ne fallut-il pas pour développer le germe qui reposoit en lui ? La solitude, la beauté du lieu qu'il habitoit, les rêveries platoniciennes dont il nourrissoit son esprit ; tout servit à préparer son ame à l'enthousiasme que lui inspira la vue des chefs-d'œuvre de l'art. La magnifique galerie de tableaux de Dresde, & le cabinet d'antiques de cette ville, la conversation des artistes & des amateurs, le séjour qu'il fit à Rome, l'amitié de Mengs, sa demeure dans les palais & les maisons de campagne du cardinal Alexandre Albani, sa place même de *scrittore* au Vatican, & celle de président des antiquités, furent autant d'avantages qui servirent à lui procurer des matériaux & à développer ses talens.

## 54 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

M. Heyne vient ensuite à la discussion de la première partie de la question qu'il s'est proposée : où, & à quel degré *Winckelmann* trouvait-il l'étude de l'antiquité ? Et il observe que de la manière dont on avoit dirigé en général jusqu'alors l'étude de l'antiquité, il étoit impossible de donner à cette science une forme régulière, & d'en composer un tout.

» Après la renaissance des lettres, dit-il,  
 » on commença d'abord par s'occuper de la  
 » topographie de Rome, & pendant long-tems  
 » les inscriptions firent la seule, ou du moins  
 » la principale occupation des savans. Les uns  
 » se bornèrent à la connoissance des médailles,  
 » les autres n'eurent pour objet que les vases  
 » & les ustensiles, ou bien les mœurs & les  
 » usages des anciens. Souvent on se conten-  
 » toit d'une nomenclature latine des choses les  
 » plus communes ; & lors même qu'on com-  
 » mença à songer au véritable antique, c'est-  
 » à-dire, aux ouvrages de l'art des anciens ;  
 » on ne pensa pas au tout, mais on s'arrêta  
 » seulement à quelques objets particuliers. Il  
 » seroit naturel de croire que les Italiens au-  
 » roient été les premiers à étudier & à dé-  
 » crire les grands & magnifiques ouvrages qu'ils  
 » ont chez eux, tels que le *Laocoon*, l'*Apol-  
 lon*, la *Niobé*, &c. Mais c'est ce qu'ils n'ont  
 » pas fait. Ils nous ont donné des dissertations  
 » aussi longues qu'ennuyeuses sur de petites  
 » figures & des idoles de bronze, qui n'offrent  
 » pas le moindre intérêt. Les explications &  
 » les éclaircissémens même que nous avons

» d'eux , combien ne s'écartent-ils point pres-  
 » que tous du but & du goût qui marquent un  
 » connoisseur éclairé ?

» La plupart des antiquaires prenoient au  
 » hazard quelques pensées qu'ils appliquoient  
 » bien ou mal-à-propos au monument dont ils  
 » vouloient parler , suivant les systêmes reçus  
 » de la mythologie & de l'antiquité , copioient  
 » des citations inutiles , ou qui ne prouvoient  
 » rien , sans avoir même une connoissance as-  
 » sez approfondie des langues & de l'antiquité ,  
 » pour comprendre la pensée des anciens au-  
 » teurs , & pour saisir l'esprit des anciens ou-  
 » vrages de l'art ; le plus souvent ils ne di-  
 » soient pas un mot du mérite que l'art donne  
 » à ces ouvrages , jamais ils ne parloient de  
 » leur grandeur , ni de leur moindre applica-  
 » tion. «

En effet des compilations indigestes sans vé-  
 ritable savoir , sans goût & sans jugement ,  
 voilà ce qui composoit la plupart des livres  
 qui concernent des ouvrages anciens , *tel est le*  
*point où Winckelmann trouva l'étude de l'antiquité :*  
*voyons maintenant à quel point il laissa lui-même*  
*cette science.*

Cet homme de génie alluma au milieu de  
 Rome le flambeau de la saine étude des ou-  
 vrages de l'antiquité. Nourri de l'esprit des an-  
 ciens , exercé dans la bonne critique , versé  
 dans la connoissance grammaticale des langues  
 savantes , accoutumé à puiser à la source &  
 à faire une lecture comparée des auteurs Grecs ,  
 familiarisé avec les poètes & avec leurs fables ,

## 56 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

il lui fut facile de porter plus de certitude dans ses explications, & dans ses conjectures mêmes.

» Il renversa un grand nombre de principes  
 » arbitraires & d'anciens préjugés ; son plus  
 » grand mérite est d'avoir indiqué à l'étude  
 » de l'antiquité sa vraie source qui est *la con-*  
 » *noissance de l'art*. Comme aucun artiste n'avoit  
 » encore écrit sur les anciens ouvrages de l'art,  
 » mais seulement quelques savans qui en avoient  
 » à peine une connoissance superficielle, ou un  
 » foible sentiment, on n'avoit jusqu'alors re-  
 » gardé comme digne de considération, que  
 » quelque particularité de la mythologie, quel-  
 » que cérémonie, ou quelque usage inconnu,  
 » ou tout au plus l'explication de quelques  
 » passages d'un ancien auteur qui y avoient  
 » plus ou moins de rapport ; sans que le plus  
 » savant antiquaire songeât à tourner ses re-  
 » gards sur *l'origine de l'art*, ni sur la manière  
 » de le traiter & de l'exécuter. Mais Winckel-  
 » man porta en Italie le sentiment du beau &  
 » de l'art, sentiment qui lui fit d'abord admi-  
 » rer les chefs-d'œuvre du Vatican, & avec  
 » lequel il commença à les étudier. Ce ne fut,  
 » ajoute M. Heyne, qu'après avoir ainsi épuré  
 » son goût, & conçu l'idée du beau idéal,  
 » avec laquelle il s'éleva jusqu'à l'inspiration,  
 » & pénétra dans les plus grands secrets de  
 » l'art ; ce ne fut qu'alors qu'il commença à  
 » penser à la recherche & à l'explication des  
 » autres monumens.

Notre immortel comte de Caylus traitoit à-

peu-près à cette époque la science de l'antiquité, de la même manière; il avoit une connoissance profonde & étendue des arts, il en possédoit le mécanisme, il dessinoit & gravoit supérieurement, talens qui ont donné à tous ses ouvrages un prix inestimable. Son rival n'étoit pas doué des mêmes avantages, mais il avoit accumulé une vaste érudition classique que n'avoit pas le comte de Caylus; & tandis que celui-ci s'occupoit de petits objets dont il nous a donné de si excellentes explications, l'autre savant étudioit & écrivoit dans Rome à la vue des plus grands monumens de l'art chez les anciens.

Aussi bientôt il fit paroître son *histoire de l'art*, dont M. Huber doit, dit-on, nous donner incessamment une traduction en trois volumes. Cet ouvrage unique dans son genre fut suivi d'un second qui a pour titre : *Monumenti inediti*. L'un & l'autre sont des ouvrages classiques, & ont contribué à l'avancement de l'étude de l'antiquité, ainsi qu'à la connoissance du beau, tant dans les idées, que dans leur exécution, & ont servi sur-tout à développer de plus en plus le germe du bon goût en Allemagne. L'enthousiasme & la chaleur avec lesquels il a parlé de la beauté idéale du *Torse*, de l'*Apollon*, & d'autres grands ouvrages antiques, a enflammé l'imagination des artistes & des gens de lettres qui se destinent à cette étude, & leur a inspiré le vrai sentiment du beau. Il en est résulté le fruit heureux que les idées, tant des antiquaires, que des amateurs de l'antiquité,

## 58 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

se sont agrandies & étendues en même tems ; sur tout ce qui tient à l'art. Une petite pierre gravée , de peu d'importance , un magot de bronze , une vieille clef ne fixent plus aujourd'hui toute l'attention d'un savant , & ne le conduisent plus à des conjectures aussi fausses que puériles , pour donner à ces bagatelles une valeur qu'elles n'ont point.

» Chaque morceau de l'antiquité , chaque  
 » classe , chaque espece est maintenant estimé  
 » suivant son importance & son utilité : on ne  
 » préfère plus ce qui est rare à ce qui est  
 » beau : les petites choses ne sont plus regar-  
 » dées que comme de petites choses , & néan-  
 » moins on fait en tirer quelque'avantage , à la  
 » place qu'elles méritent d'occuper.

Tels sont les services rendus aux arts par *Winckelmann* , & le point où il a laissé l'étude de l'antiquité. Nous observerons que l'exposé simple & sans prétention que M. Heyne vient d'en faire , est le plus beau monument qu'on puisse élever à la mémoire de cet écrivain célèbre. Les titres d'un homme tel que *Winckelmann* , sont ses travaux , & personne n'étoit plus propre que M. Heyne à les apprécier & à les faire connoître.

Le grand mérite des lettres de *Winckelmann* , consiste dans la naïveté & l'abondance de cœur avec lesquelles elles sont écrites. On y voit ses goûts , ses habitudes , ses mœurs , sa maniere de voir , d'observer & de juger. C'est sous cet aspect seul , c'est sur-tout parce qu'elles peuvent servir à nous apprendre le se-



cret de ce grand homme , qu'elles sont recommandables , & que les jeunes artistes en peuvent tirer le plus grand fruit. Au reste , on sent bien qu'une pareille collection est peu susceptible d'extraire , & nous nous contenterons d'en citer quelques passages curieux & instructifs , qui nous paroîtront les plus propres à faire connoître à nos lecteurs , la tournure d'esprit , le ton & le genre de leur auteur.

On trouve dans la lettre 7 & la suivante , quelques traits qui peuvent servir à faire connoître le caractère du célèbre cardinal Passionei.

» Cette présentation ( au pape , ) dont je ne  
» voulus pas être redevable à M. le gouver-  
» neur , & dont il ne fut même pas instruit  
» avant qu'elle eût été faite , est en même tems  
» cause qu'il n'ose plus me faire certaines pro-  
» positions. Cependant je n'ai pu me refuser  
» à être présenté au cardinal Passionei , mais  
» seulement dans la vue de m'obtenir l'entrée  
» de sa bibliothèque. S. E. me reçut comme  
» un étranger , c'est-à-dire , avec cette poli-  
» tesse qu'un homme de lettres doit à un au-  
» tre. Ce cardinal ne se soumet pas dans sa  
» vie privée au cérémonial en usage à Rome.  
» Quoique sa bibliothèque ne soit pas publi-  
» que , il est néanmoins défendu à tous ceux  
» qui la fréquentent d'ôter leur chapeau , ou  
» de se tenir la tête découverte lorsqu'il y  
» vient , & c'est ce que S. E. me dit aussi lors-  
» qu'elle me conduisit elle-même à sa bibliothe-  
» que pour me faire voir ses manuscrits. Je

## 60 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» demandai au cardinal de combien de volu-  
 » mes, étoit composée celle de Campini, quand  
 » il l'acheta, comme le dit Lenglet Dufrenoy.  
 » Il me dit qu'il n'en avoit pas fait l'acqui-  
 » sition, & me demanda à voir le passage où  
 » cet écrivain avance ce fait dans sa *methode*  
 » *d'étudier*, & il m'en témoigna sa surprise en  
 » m'ajoutant qu'il avoit beaucoup connu Du-  
 » frenoy qui étoit tombé dans sa cheminée,  
 » où il avoit été brûlé, faute de secours. «

Quel est celui de nos lecteurs qui ne trou-  
 vera pas infiniment plus de véritable grandeur  
 dans cette simplicité obligeante de ce savant &  
 illustre cardinal, que dans la morgue & l'af-  
 fectation ridicule, qui dans beaucoup de *grands*  
 ne servent qu'à cacher la bassesse de leur ame,  
 & le néant de leur esprit ?

» J'ai jetté sur le papier, ajoute Winckelmann  
 » dans la lettre suivante, le plan du premier  
 » ouvrage que je fais à Rome sur la *restauration*  
 » *des statues antiques*, où l'on trouvera,  
 » j'espère, beaucoup de choses nouvelles ; &  
 » j'ai déjà commencé un grand ouvrage intitulé :  
 » *Du goût des artistes Grecs*. Je me propose  
 » en outre de donner une description des galeries  
 » de Rome & de l'Italie dans le goût de celle  
 » que nous avons de Richardson, qui n'a fait  
 » que parcourir Rome. J'avois aussi intention  
 » de prendre quelques anecdotes grecques au  
 » Vatican, mais il n'est pas possible d'y par-  
 » venir. On communique bien les manuscrits  
 » des ouvrages qui ont été publiés, mais il  
 » n'est pas possible d'obtenir les autres. «

» Le cardinal Passionei desire beaucoup de  
» recevoir les derniers volumes du catalogue  
» de votre excellence , je veux dire ceux qui  
» ont paru depuis mon départ ; j'ai été trop  
» empressé à lui offrir , la premiere fois que  
» je lui parlai , d'écrire à votre excellence ,  
» & il m'en a fait ressouvenir il y quelque  
» tems. Il les auroit déjà fait venir si je ne  
» lui avois pas donné l'espoir de les obtenir de  
» vous-même. Il se trouve maintenant à la  
» campagne à *Frascati* , d'où il doit revenir  
» dans 15 jours. Sa bibliotheque , qu'il croit  
» être la plus considérable qu'aucun particulier  
» ait au monde , doit néanmoins céder le rang  
» à celle *Nothenitz* ( celle du comte de Bünan  
» à qui il écrit ; ) il se peut que sa collection  
» de bibles soit plus considérable. Il regarde  
» comme la plus rare une bible espagnole de  
» 1553 , imprimée à Ferrare en Italie. Il se  
» réjouit quand il trouve l'occasion de faire  
» voir qu'il connoît mieux ses livres que son  
» pauvre bibliothécaire , qui est un abbé Fran-  
» çois. Il monte par-tout avec moi pour cher-  
» cher ce que je demande. »

On trouve dans la lettre dixieme un passage trop remarquable pour le passer sous silence. Il achevera de faire connoître le cardinal Passionei , & fait plus d'honneur qu'on ne pense au premier moment , à l'esprit qui regne à Rome.

» C'est en général un excellent homme ( le  
» cardinal ) & un ami sincere de la vérité.  
» Un seul exemple suffira pour vous faire con-

## 62 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» noître son caractère. Je ne fais aucune diffi-  
 » culté d'écrire ceci à votre excellence, parce  
 » que la chose est vraie, & que j'ai la plus  
 » grande vénération pour ce prélat. En sortant  
 » ensemble nous rencontrâmes un cardinal dans  
 » sa voiture. Connoissez-vous cet homme, me  
 » demanda-t-il ? oui : de vue, lui répondis-je.  
 » Monsieur, continua son excellence, il faut  
 » apprendre à connoître les gens à fond ; ce  
 » cardinal est un misérable... &c.... n'est-il  
 » pas vrai, Monsieur, que ce discours vous  
 » surprend ? c'est ainsi qu'on parle à Rome,  
 » ajouta-t-il, le seul endroit au monde où il  
 » soit permis d'exprimer si librement sa pen-  
 » sée, comme je puis l'affurer avec certitude,  
 » parce que j'ai passé quelque tems dans toutes  
 » les républiques de l'Europe. Votre Exc. ré-  
 » pondis-je, oublie pour le moment *la sainte*  
 » *inquisition. Ne m'en parlez pas*, reprit-il. Mais  
 » vous devez savoir qu'à moins de dresser une  
 » chaire dans la place d'Espagne à Rome,  
 » pour y enseigner publiquement *que le pape*  
 » *est l'Ante-Christ*, on n'a rien à craindre ici  
 » de ce tribunal. Pour le reste on peut dire  
 » ce qu'on juge à propos, sans être inquiété  
 » par qui que ce soit : *Les tems de Pie V ne*  
 » *sont plus, & l'esprit de la tolérance chrétienne*  
 » *est devenu plus général ici.* »

Nous avons vu jusqu'ici Winckelmann écri-  
 vant à son protecteur & à son bienfaiteur :  
 descendons maintenant plus avant dans son  
 cœur, & voyons de quelle nature & sur quel  
 ton il écrivoit à ses amis.

On lit dans sa premiere lettre à M. Franken, savant distingué.

» Joie & santé à mon ami ! Après un voyage  
» de deux mois je suis arrivé à Rome le 18  
» novembre ( 1755 ) joyeux & en bonne santé.  
» La partie la plus agréable de mon voyage  
» a été dans le Tyrol & dans le canton de  
» Baviere que j'ai eu à traverser depuis Augs-  
» bourg. J'ai été plus content dans un village  
» situé au milieu des montagnes couvertes de  
» neige, que dans l'Italie même. On n'a rien  
» vu de singulier & d'étonnant quand on n'a  
» pas vu ce pays avec l'œil observateur dont  
» je l'ai considéré. On trouve sur les plus hau-  
» tes montagnes des chemins aussi commodes  
» que dans une chambre. Les paysans du Ty-  
» rol armés de marteaux de fer, abattent les  
» pierres de taille pour les réduire en gravier.  
» Toutes les demi-lieues on trouve au pied  
» des montagnes d'une beauté agreste de gran-  
» des auberges, même dans les endroits où il  
» n'y a point de village, où regnent la pro-  
» preté & l'abondance. Les lits ne manquent  
» nulle part, & l'on est par-tout servi en ar-  
» genterie. Nous nous sommes quelquefois  
» trouvés vingt personnes à table, sans que  
» les couverts manquaissent ; mais à peine est-  
» on entré dans le Trentin ( dans l'Italie ) que  
» la mal-propreté & la misere succedent à ces  
» commodités. Il y a néanmoins par-tout de  
» belles personnes, & toutes les filles que j'ai  
» vues à Bolfano étoient jolies, je puis même  
» dire belles. «

» Mon plus grand bonheur est d'avoir été  
 » chargé d'une lettre pour M. Mengs , qui  
 » m'a rendu & me rend encore tous les ser-  
 » vices d'un vrai ami. Sa maison me sert d'a-  
 » syle , & je ne suis nulle part plus content  
 » que chez lui. Je me vois libre jusqu'à pré-  
 » sent & j'espère de rester libre. Je suis tou-  
 » jours habillé de même & je vis en artiste.  
 » Je passe même pour tel dans les endroits où  
 » l'on permet aux jeunes artistes d'étudier , tel  
 » que le Capitole , où est le vrai trésor des  
 » antiquités de Rome , en statues , sarcopha-  
 » ges , bustes , inscriptions , &c. Et l'on peut  
 » y passer en toute liberté la journée. On va  
 » par-tout à Rome sans cérémonie , c'est la  
 » mode. Je ne dîne qu'avec des artistes Fran-  
 » çois & Allemands , mais je regrette beau-  
 » coup la cuisine Allemande ; le matin & l'a-  
 » près-midi on se rend dans un café public  
 » où la tasse de café se vend six *pfenning* de  
 » Saxe. On peut facilement se passer de feu  
 » ici , & mes fenêtres sont ouvertes toute la  
 » journée ; mais comme je ne dors pas bien ,  
 » & que je me lève de bonne-heure , je fais  
 » du feu & prends mon thé. «

» L'expérience m'a appris qu'on ne raisonne  
 » que fort mal des ouvrages des anciens d'a-  
 » près les livres , & je me suis déjà aperçu  
 » de plusieurs erreurs que j'ai commises. Je  
 » désirerois d'entendre un jugement impartial  
 » sur mes deux ouvrages qui ont été publics ,  
 » à ce que je crois. J'ai vu le pape. J'avois

» presque oublié de vous dire cette nouvelle  
» importante. «

Quel ton ! quelle modestie ! quelle simplicité ! & c'est un des plus grands hommes qui écrit cette lettre à un savant.

» J'ai formé le plan d'un grand ouvrage  
» (écrit ailleurs Winckelmann) *sur le goût des*  
» *artistes Grecs* : comme ce travail demandera  
» quelques années, & que je devrai relire  
» de nouveau plusieurs anciens auteurs, ce que  
» j'ai déjà commencé à faire par Pausanias,  
» j'essaierai d'abord par un volume pour parler des statues du Belvedere. Le commencement en est déjà fait ; cet ouvrage m'occupe tellement que j'y pense par-tout où je suis. J'ai payé, comme il est d'usage, une certaine somme d'argent pour voir, quand je le voudrai, l'*Apollon*, le *Laocoon*, &c.  
» afin de donner plus d'effort à mon esprit, par la vue de ces ouvrages ; le *Belvedere* est à un grand quart de lieue de ma maison. Je ne pourrai néanmoins en tirer aucun résultat certain, avant d'avoir fait le voyage de Naples ; car ce ne sera sans doute que par la comparaison des monumens d'*Herculanum* que je pourrai déterminer le tems auquel ces statues ont été faites. Les occupations que je me suis données sont cause que je passe de nouveau mon tems dans des médiations solitaires, & que je dois me priver de toute société. La description de l'*Apollon* demande le style le plus sublime, & une élévation d'esprit au-dessus de tout ce qui

## 66 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

» tient à l'homme ; il est impossible de vous  
» dire quelle sensation produit la vue de cet  
» ouvrage. «

Voyons comme Winckelmann parle le langage  
de l'amitié.

» Mon ancien , digne , fidele & très - cher  
» ami ! je voudrois volontiers répandre toute  
» mon ame sur le papier , en retour de la char-  
» mante lettre que j'ai reçue aujourd'hui de  
» votre chere main , & à laquelle je réponds  
» sur le champ. La plupart des lettres que je  
» reçois d'Allemagne sont conçues de maniere  
» qu'on diroit qu'on ne cherche qu'à m'affliger.  
» Voilà pourquoi je les laisse souvent un jour ,  
» ou même plus long - tems , sans les ouvrir ,  
» parce que je cherche à conserver ma gaieté.  
» Mais lorsque j'apperçois les caractères de mon  
» fidele collegue , mon cœur vole au-devant  
» de lui , & je rappelle tous mes sens pour  
» jouir de son amitié. La douce espérance étoit  
» déjà au guet de cette lettre , & j'ai voulu  
» vous prévenir plusieurs fois , parce que je  
» suis persuadé que tout ce qui vient de moi  
» vous est cher «.

Et plus loin : » Je ne puis m'éloigner d'ici ;  
» ( Rome ) sans porter préjudice à mes intérêts.  
» Je me propose de m'en consoler un peu par  
» un autre petit voyage à Naples , & par mon  
» séjour ordinaire à Porto-d'Angio , près de la  
» mer , où je suivrai dans peu la princesse  
» Albani. C'est-là le lieu de mes délices ; c'est-là ,  
» mon ami , que je voudrois vous voir , pour  
» nous promener ensemble sans souci & sans



» inquiétude , le long de la tranquille mer ,  
» sur une côte élevée & couverte de myrthes ;  
» on peut la regarder sans crainte lorsqu'elle  
» est en fureur , placé sous une arcade de  
» l'ancien temple de la Fortune, ou sur le balcon  
» de ma chambre même. Un mois passé dans  
» un pareil séjour , & la jouissance de la belle  
» nature & de l'art , qui nourrit le cœur &  
» l'esprit, surpasse tout ce que l'éclat des cours  
» & leur brillant tumulte peuvent nous offrir. «

Un pareil passage suffit pour donner une véritable connoissance de la trempe du cœur & de l'imagination de notre auteur. Il ajoute plus bas : » C'est ainsi que je jouis de tout ,  
» quelque pauvre que je sois, excepté de mon  
» estomac , qui devient d'autant plus mauvais  
» & plus rebelle , que ma tête travaille davantage. Il ne faut sans doute pas en être surpris , car personne ne peut se faire une idée  
» des peines que je me donne. Mais le repos  
» viendra enfin un jour dans ces lieux où nous  
» nous reverrons pour jouir de notre amitié ,  
» ce à quoi je ne puis penser sans un plaisir  
» secret & sans répandre des larmes de joie. Je  
» m'y rendrai comme un léger piéton , tel que  
» je suis venu dans le monde. Je consacre les  
» larmes que je répands dans ce moment à  
» cette sublime amitié, qui émane du sein de  
» l'amour éternel , & que j'ai eu le bonheur  
» de trouver en vous «.

Pour toute réflexion sur ce passage , nous nous contenterons de citer avec attendrissement la note du traducteur.

## 68 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» Cette lettre fut écrite environ quatre mois  
» avant la fin tragique de M. Winckelmann.  
» M. Franken a écrit en marge qu'il n'a ja-  
» mais lu ce passage sans l'arroser de ses  
» larmes «.

Nous ne pouvons nous refuser la satisfaction de transcrire ici un autre passage bien propre à servir de leçon à nos jeunes littérateurs, qui sachant à peine bégayer le langage des arts, se permettent de parler des plus grands hommes avec tant de légèreté & si peu de ménagemens.

» Je n'ai rien encore appris du Polybe de  
» M. Ernest. J'attends de Suisse son Homere.  
» Je n'envisage un tel homme que la tête ren-  
» versée en arriere comme on regarde un rem-  
» ple élevé, & je ne pense ensuite à son mérite  
» que les yeux baissés.

Cherchons maintenant à connoître le discernement, le goût, & l'art de décrire de Winckelmann.

» Je ne mets au nombre des belles pierres  
» que celles qui le méritent par la beauté du  
» dessin & la partie idéale, & il n'est guere  
» possible d'assigner le premier rang parmi tant  
» de belles choses ( il parle d'une collection de  
» pierres gravées. ) Je pourrois citer le beau  
» *Méléagre* qui a été gravé, & qui est géné-  
» ralement connu ; un autre auroit peut-être  
» choisi une Victoire qui est plus belle encore  
» que celle des belles médailles de Syracuse,  
» dont la draperie ressemble à celle des dan-  
» seuses de Borghèse ; un troisieme ne voudroit

» pas qu'une grande Atalante, en améthyste,  
» cédât le premier rang à telle autre pierre  
» que ce fût. Elle semble fendre l'air avec la  
» vitesse qu'Homere donne à Minerve. Les  
» Zephyrs amoureux jouent dans sa belle dra-  
» perie, dont les Graces nous semblent disposer  
» les plis ; le beau nud paroît au travers de  
» cette draperie aussi distinctement qu'on se  
» voit soi-même dans une glace. En courant,  
» elle jette en arriere un regard amoureux, &  
» laisse voir de profil son beau sein nud à celui  
» qui la poursuit. «

» Entre les têtes je choisirois celle d'un vieil  
» Hercule, en cornaline, avec le nom de  
» ΟΛΑΝΟC, & un Hercule adolescent pareil-  
» lement gravé en cornaline. Pour bien appré-  
» cier le prix de cette dernière tête, il fau-  
» droit avoir les yeux de la belle Glycere.  
» *Un beau jeune homme, dit cette fameuse Grecque,*  
» *est celui sur le visage duquel la différence du*  
» *sexe est douteuse.* Cette maxime n'est pas faite  
» par la tête d'un grand professeur ; mais  
» c'est ainsi que pensoient les artistes Grecs «.

Quel pinceau aimable ! quelle imagination  
brillante & fraîche ! & qu'il est rare de ren-  
contrer une érudition profonde, unie à tant  
d'aménité & de graces !

On lit dans une lettre curieuse à M. Mun-  
chausen : » Dans une chambre du Gymnase de  
» cette ville (Pompeii) à la découverte de  
» laquelle on est maintenant occupé, & à  
» laquelle on travaillera encore tout l'hiver,  
» on a trouvé un cheval entièrement enharna-

» ché; c'est-à-dire, le squelette de cet animal;  
 » dont tout le harnois, qui est de métal tel que  
 » les fers, &c. a été bien conservé, à l'excepti-  
 » on du bois de la selle qui étoit pourri.  
 » Dans une autre chambre à côté de celle-ci  
 » on a trouvé le squelette d'un guerrier ayant  
 » le casque en tête, ainsi que le corps d'une  
 » femme revêtue d'une étoffe brodée en or,  
 » mais dont je ne fais pas encore bien la con-  
 » texture : car il y a plusieurs choses qu'on  
 » renferme immédiatement après les avoir trouvées,  
 » & qu'on ne communique pas dans les premiers  
 » tems. » Winckelmann ne fait ici aucune ré-  
 » flexion, mais il ajoute, ce qu'on aura peine à  
 » croire un jour en réfléchissant qu'il écrivoit dans  
 » le dix-huitième siècle : » Le desir que montre  
 » votre excellence, ainsi que tous les amateurs  
 » des arts de voir paroître, *de la part de la*  
 » *cour de Naples même*, une description de cette  
 » découverte, ne sera que difficilement rempli,  
 » --- on pousse la sorte jalousie si loin qu'on  
 » ne m'a pas permis de marcher d'un pas régulier,  
 » parce qu'on soupçonnoit que je voulois pren-  
 » dre les dimensions des lieux, comme je l'ai  
 » aussi fait en effet. Cela m'engagea à ne point  
 » leur donner l'explication d'une très-belle &  
 » très-savante statue. Elle ne pourra jamais  
 » être réparée, si l'on n'en connoît point le  
 » sujet, qu'il sera difficile de savoir à tout autre  
 » qu'à moi. J'en aurois donné néanmoins l'ex-  
 » plication, si l'on m'avoit seulement permis  
 » d'en prendre l'esquisse. Cette statue a été  
 » découverte par une lavasse, non à Pompeii,

» mais à Baye, où sont enfouis des trésors  
 » de l'antiquité qu'il n'est permis à personne de  
 » chercher ».

Nous nous interdisions également toutes réflexions ; mais on ne peut s'empêcher de plaindre le sort d'un si beau pays. Faut-il donc que les *principes exclusifs* s'étendent jusques sur les arts ?

Nous terminerons cet article par un abrégé de la description très-curieuse du temple de la Concorde à *Girgenti*, anciennement *Agrigente*, qui termine le premier volume de ces lettres. Non-seulement elle est propre à instruire les architectes, mais encore à fixer les idées sur le goût des anciens, dans la construction des monumens publics.

*REMARQUES sur l'architecture de l'ancien Temple de GIRGENTI, par WINCKELMANN, avec la description de cet édifice.*

Le temple de la Concorde à *Girgenti*, en Sicile, est sans doute un des plus anciens édifices grecs qu'il y ait au monde, & sa partie extérieure s'en est conservée en entier. Ce temple est de l'ordre dorique & *hexastypéptérique*, c'est-à-dire, dont le pourtour porte sur une suite de colonnes isolées, & qui en a six par-devant & six par-derrière, qui forment le *Pro-naos* & l'*Opisthodomos*, ou deux portiques libres à l'entrée, & par-derrière, de chaque côté, il y a onze colonnes ou bien treize, en comptant deux fois celles des angles.

Les colonnes du temple de *Girgenti* n'ont pas

tout-à-fait, y compris les chapiteaux, cinq diamètres, près de leur base, de hauteur, comme celles de *Pestum*.

Cette proportion est bien éloignée de celle enseignée par Vitruve, qui assigne à la colonne dorique quatorze modules ou sept diamètres, & dont on n'oseroit pas s'écarter sans croire manquer aux principes suivis par les anciens. Quoi qu'il en soit, Winckelmann observe qu'à l'égard de la hauteur des colonnes dont il s'agit, il faut en chercher la raison dans le plan du temple, & non pas dans les colonnes mêmes; car leur proportion ne peut pas être déterminée par leur diamètre entier, puisqu'il manque un pied & un pouce à ce qui est au-dessus de quatre diamètres.

» Je trouve, dit-il, que la hauteur des colonnes est égale à la largeur du temple; la-  
 » quelle étoit toujours, aux tempies doriques,  
 » de la moitié de la longueur de tout le temple ou de la nef seulement. Il ne faut donc pas  
 » chercher la savante proportion dans quelque  
 » chose d'étranger à l'édifice, puisque cette proportion se trouvoit dans ce temple même. «

(\*) Un passage de Pline semble annoncer que, dans les tems les plus reculés, la hauteur des colonnes étoit du tiers de la largeur du temple; mais il n'est pas bien sûr qu'on doive le prendre à la lettre; car alors les colonnes seroient encore plus courtes que celles dont il s'agit, puisqu'en portant à cinquante pieds la longueur du temple, &, par conséquent, sa

---

(\*) *Antiqua ratio erat columnarum altitudinis, tertia pars latitudinem delubri.* Hist. nat. Lib. 36, c. 56.

largeur à vingt-cinq, les colonnes auroient environ huit pieds de hauteur ; & qu'en prenant deux pieds pour le diametre des colonnes, elles n'auroient que quatre diametres d'élévation.

» Les colonnes sont d'une forme conique, dont  
 » il faut moins attribuer la cause à la proportion de ces colonnes, qu'aux vues de l'architecte ; car une forme cylindrique, avec des  
 » diametres égaux par le haut & par le bas ;  
 » auroit exposé les pierres dont les colonnes  
 » sont faites, à se fendre & à se crevasser, parce  
 » que le poids de l'entablement auroit principalement porté sur l'axe du cylindre. Mais  
 » la diminution conique rassemble davantage le  
 » point d'appui. Ces colonnes ont des cannelures doriques, c'est-à-dire, que deux canaux  
 » se joignent par un angle aigu : au lieu que les  
 » cannelures ioniques & corynthesiennes ont des  
 » angles plats. «

» L'entablement de ce temple consiste en trois  
 » parties : l'*architrave* qui porte directement sur  
 » le chapiteau des colonnes ; la *frise* & la *corniche*. «

Il est à observer que Vitruve veut que la hauteur des parties de l'entablement soit proportionnée à la hauteur des colonnes ; & quelques architectes modernes prétendent que l'*architrave* ne doit pas avoir beaucoup au-delà de la moitié de la *frise* ; cependant on ne trouve pas que l'une & l'autre de ces regles aient été connues de la haute antiquité ; car Winckelmann remarque qu'au temple de Girgenti, ainsi qu'à ceux de Pestum, l'entablement est grand & magnifique, & plus fort que la hauteur des colonnes ne l'exigéoit. Il ajoute qu'à vue d'œil l'*architrave* & la *frise* paroissent avoir la même hauteur.

Le temple de Girgenti a cinq grandes ouver.

tures circulaires par le haut qui lui servent de fenêtres ; mais il n'est pas douteux , & notre auteur l'assure , qu'elles ont été percées dans des tems postérieurs , & probablement par les Sarrafins qui s'en sont servi ; car les temples quarrés des anciens ne tiroient en général le jour que par la porte d'entrée.

» La fermeture des portes de celui dont il  
 » s'agit , a été enlevée , ainsi que celle du tem-  
 » ple de *Pestum* ; mais il est à croire qu'elle  
 » aura été plus étroite par le haut que par le  
 » bas , dans le goût des portes doriques , décrites  
 » par Vitruve , & comme on le voit dans un  
 » autre petit temple de Girgenti , auquel les  
 » habitans ont donné le nom de chapelle de  
 » *Phalaris* , dont la porte a cette espèce de fer-  
 » meture. «

Cette espèce de porte n'étoit pas particulière à l'ordre dorique seul , comme on pourroit le croire d'après Vitruve ; mais il paroît que , dans la haute antiquité , on leur donnoit souvent cette forme. Du moins est-il certain qu'elles étoient en usage chez les Egyptiens , comme on peut s'en convaincre par les portes qu'on voit sur la table isiaque , & sur plusieurs pierres égyptiennes , gravées. La solidité étoit le motif qui leur faisoit donner cette forme ; car le fardeau de l'édifice ne porte pas seulement sur l'architrave de la porte , mais encore sur les deux montans des côtés placés de biais.

» Les ornemens de ce temple sont , comme  
 » l'étoient en général ceux des plus anciens  
 » tems , *simples & massifs*. Les anciens cher-  
 » choient la *grandeur* , dans laquelle consiste la  
 » vraie magnificence. C'est pourquoi les parties  
 » de ce temple sont fort saillantes , & beau-  
 » coup plus que du tems de Vitruve , ou que



» cet architecte ne l'enseignoit lui-même. «

Il y a un passage de Diodore de Sicile, bien propre à nous démontrer ce qu'avance ici Winckelmann sur le goût des anciens pour le *grand*. Diodore, en parlant du temple de Jupiter Olympien à Agrigente, nous donne une idée sensible de la grandeur des colonnes. Il dit qu'un homme pouvoit se placer dans les canelures, dont il doit y en avoir vingt à une colonne dorique.

Cette description nous a paru très-propre, non-seulement à faire connoître le goût des anciens qui, sur-tout en architecture, ont été nos maîtres, mais encore à engager ceux de nos architectes qui entreprennent des monumens publics, à faire de profondes réflexions sur les proportions modernes, & sur leurs différences avec celles des plus beaux monumens de l'antiquité.

Nous terminerons cet article en transcrivant ici un passage de Winckelmann, qui démontre que, malgré l'étendue de nos connoissances en mécanique, les anciens doivent encore être nos maîtres à cet égard.

» On trouve encore, dit-il, dans quelques  
» grosses pierres de l'entablement des marques  
» du mécanisme dont on s'est servi pour la  
» bâtisse de ce temple. Ce sont des entailles en  
» formes d'une demi-ellipse aux deux côtés de  
» la pierre. Dans ces entailles on passoit une  
» corde ou une chaîne qui, en élevant ces gran-  
» des masses de pierres, alloient se joindre en-  
» semble par le haut. «

» Par ce moyen, on plaçoit les pierres les  
» unes à côté des autres, sans le secours d'au-  
» cun levier; & lorsque ces pierres se trouvoient  
» à leur place, on en ôtoit le cable ou la chaîne,

» & l'on bouchoit ensuite avec du bois l'entree de l'entaille qui étoit en haut, afin qu'il n'y pénétrât aucune humidité. «

On voit par-là combien la maniere d'opérer des anciens étoit simple ; & il paroît que, malgré leurs arts & les secours de l'algebre, les modernes n'ont pas encore pu parvenir à la perfection des forces mouvantes des anciens. Qu'on se rappelle la grandeur énorme des obélisques. Tout l'univers a retenti des préparatifs de Fontana pour dresser un obélisque sous le pontificat de Sixte V, tandis qu'on ne trouve rien sur la maniere dont les anciens s'y prenoient pour les élever.

( *Journal d'agriculture, commerce, arts & finances.* )

*LES Bizarries du destin, ou mémoires de Miladi Kilmar, publiés par M. l'abbé SABATIER DE CASTRES, nouvelle édition, revue & corrigée ; 2 vol. in-12. d'environ 250 pages chacun. A Paris, chez Moutard, imprimeur-libraire de la reine, rue des Mathurins, avec approbation & privilege du roi.*

L'AUTEUR apprend à MADAME, dans sa dédicace, qu'il a déjà eu l'honneur de lui présenter la vie de *Charles Emanuel III*, roi de Sardaigne, son aïeul ; il ose se flatter que MADAME ne trouvera pas mauvais qu'il lui dédie un ouvrage capable d'intéresser son cœur.

M. l'abbé Sabatier a emprunté presque toute son intrigue des romans les plus communs. On trouve par-tout une jeune fille qui ne connoît ni son pere, ni sa mere; une bonne femme, sa nourrice, qui finit par attachement ce qu'elle avoit commencé par intérêt; toutes ces orphelines sont belles, adroites aux ouvrages de leur sexe. De l'esprit, des graces, de la noblesse, notre héroïne a toutes les perfections. Un chevalier *Costers* séduit les bonnes gens qui lui servent de parens, sous prétexte d'épouser la jeune *Betti*, l'emmene à son château, où les nœces doivent se faire avec le plus grand secret. Un ministre dont la figure déplaît à *Betti*, & quelques mots qu'elle a entendus, lui causent tant de frayeur, qu'elle exige un autre ministre, & deux témoins de plus. On veut la forcer, elle résiste; & à l'instant où le mauvais chevalier vouloit se passer de ministre & de témoins, paroît un jeune lord, neveu du chevalier, qui arrive à propos pour empêcher la pauvre *Betti* de se trouver mariée sans le vouloir. L'on pense bien que ce mylord devient le héros du roman. Tandis que le chevalier, qui a tiré son épée, est aux mains avec son neveu, *Betti* s'enfuit, court les champs, rencontre deux grandes dames dans un bel équipage. La plus âgée lui offre des secours & son amitié; sa niece, après avoir entendu *Betti* raconter son histoire, ne paroît pas si empressée à l'aimer; elle se doute que le libérateur de notre héroïne est le jeune lord qu'elle aime, & à qui elle est promise;

elle ne se trompe pas. Peu de tems après, on le rencontre, & ses craintes sont confirmées. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que le jeune lord se déguise en postillon, vient offrir ses services à Miladi *Plewbroq*, bienfaitrice de Betti, & tante de Ladi *Juliette*, sa future épouse; que toutes ces personnes-là le connoissent dès l'enfance; & cependant il est assez long-tems dans la maison, il fait un voyage avec ces dames, & Betti est la seule qui le reconnoisse. Il faut avouer que si les yeux de l'amoureuse Betti sont bien pénétrants, ceux de la jalouse Juliette ne le sont guere. Enfin mylord *Kilmar* enleve sa maîtresse; mais Betti est trop sage pour n'être pas bien fâchée; & ce n'est qu'en lui amenant sa bonne nourrice *Valmingue*, qu'il obtient sa grace, & la permission de les voir quelquefois dans une petite demeure qu'elles vont habiter. Peu de tems après il profite de la permission; son visage rayonne de joie, toutes ses dispositions sont faites pour passer en France; il veut épouser Betti, avant de partir, & l'emmener avec lui; mais la délicatesse de son amante détruit un projet si charmant; le lord veut se tuer, Betti se fâche, lui fait un beau sermon, & le renvoie tristement résigné aux volontés de sa jeune maîtresse.

Comme il faut des aventures extraordinaires dans un roman, le lendemain à son réveil, on enleve la tendre & vertueuse Betti, par je ne sais quel ordre du ministre, qui n'en lâche guere de pareil en Angleterre. Quoi qu'il en

soit , on enferme notre héroïne avec des filles dont la conduite scandaleuse a mérité cette correction ; mais elle est bientôt retirée de cette prison , par le crédit de Miladi Plewbroq , qui lui propose de passer secrètement en France ; elle veut l'adresser à la comtesse de \* \* , sa sœur , pensionnaire dans un couvent , avec laquelle Betti sera très-heureuse de vivre ; & la bonne Valmingue qui la suivra , lui tiendra lieu de femme-de chambre. Betti embrasse sa bienfaitrice , & lui laisse la liberté de disposer de son sort. Tout est préparé pour son départ , quand elle apprend que son amant est dangereusement malade : cependant elle part , le désespoir dans l'ame. Arrivée à Douvres , son inquiétude sur la santé de celui qu'elle aime la jette dans un profond abattement. Valmingue , tremblante pour les jours de cette chere enfant , propose d'envoyer un exprès à Londres ; cette proposition rend la vie à Betti : le courrier part , revient , mylord est hors de danger , & Betti s'embarque.

La voici à Paris , descendue au couvent de la comtesse , à qui elle est adressée , & qui , dès la première vue , conçoit pour elle la plus vive amitié , en lui donnant le tendre nom de fille. Un jour cette comtesse reçoit une lettre de la mere du lord Kilmar. Miladi lui apprenoit la maladie de son fils , son amour pour une petite aventuriere , & le chagrin qu'elle en ressentoit ; elle va envoyer le jeune lord en France , pour tâcher de le distraire de cette folie ; elle prie la comtesse de lui donner ses

conseils, & de veiller sur sa conduite, ce qui n'est pas aisé dans un couvent. Elle ajoute qu'on soupçonne la petite créature d'être à Paris, & la conjure d'employer tous ses soins pour empêcher qu'il ne la retrouve. Quoi! la comtesse est en commerce réglé avec Miladi Plewbroq, sa sœur, & Miladi Kilmar, sa belle-sœur; & dans tout cela pas le moindre mot qui fasse soupçonner que Miladi Plewbroq se soit chargée de la petite aventurière? L'invraisemblance est un peu forte; mais il ne faut pas y regarder de si près.

Enfin le jeune lord arrive à Paris, & vient au couvent pour rendre visite à sa tante. Valmingue le rencontre à propos pour l'avertir qu'il va voir sa maîtresse, & qu'il doit feindre de ne la pas connoître : tout cela se passe à merveille. Le lord continue ses visites à la comtesse, & Betti est priée de lui tenir compagnie, quand il se trouve quelqu'autre visite à recevoir. Les entretiens font croître de plus en plus l'amour de Betti, qui promet enfin à son amant de n'être jamais qu'à lui. Kilmar veut fixer le jour de son mariage; mais Betti répond assez singulièrement, *qu'il faut attendre qu'elle n'ait plus d'autre ressource, & qu'elle y soit forcée par les circonstances.* Le compliment n'est pas délicat.

Un jour, dans une effusion de cœur, la comtesse se trouve engagée à faire le récit de ses tristes aventures à sa chère Betti. Elle a été séduite par un seigneur François à qui elle a sacrifié sa famille & sa fortune : mais depuis

vingt ans qu'ils sont mariés secrètement, il y en a dix-huit que les affaires de son époux l'ont appelé au-delà des mers; elle n'a reçu que deux lettres de lui; cependant elle fait qu'il existe, & par conséquent qu'il l'a oubliée; elle s'écrie : *ô malheureuse enfant !* & s'arrête après cette exclamation, craignant même d'en avoir trop dit. Quelques mots de plus lui faisoient retrouver sa fille dans sa chère Betti; mais il n'étoit pas encore tems. Voilà bien des *bizareries* qui ne sont pas celles du *dessein*. Cette conversation a si fort agité la comtesse qu'elle tombe malade, une langueur affreuse fait craindre pour ses jours. Miladi sa sœur lui écrit de venir passer quelque tems chez elle, que l'air natal pourra la guérir. La comtesse veut emmener sa jeune amie; mais sa sœur lui écrit que le moment n'est pas encore venu de ramener la jeune personne en Angleterre. Cependant le moment étoit favorable, puisque lord Kilmar étoit à Paris. Dans toutes ces lettres de Miladi Plewbroq, pas le moindre mot à sa sœur des précautions qu'il faudroit prendre contre l'amour du lord pour la jeune personne dont elle est chargée. La comtesse est obligée d'ignorer tout cela, & part. Betti résiste encore deux mois aux tendres sollicitations de son amant, mais enfin elle consent à lui donner la main.

Mylord Kilmar est lié avec le duc-de\*\* ; qui sollicite pour lui du service à la cour de France; il obtient l'agrément du roi pour le régiment de\*\* ; ce duc est l'homme charmant

## 82 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

du jour, fêté à la cour, recherché des sociétés les plus brillantes ; il paroît amoureux de la jeune Miladi , lui procure les plaisirs les plus variés , la présente & la suit par-tout ; plaisante de son tendre attachement pour son mari , & se flatte de lui faire prendre bientôt les mœurs du pays qu'elle habite ; il se flatte envain , & cet aimable corrupteur trouve enfin une femme fidelle. Bientôt il part pour l'armée , & mylord avec lui. La princesse de \* \* , amie de Miladi , lui propose d'aller passer le tems de l'absence de mylord dans une de ses terres ; Miladi accepte , & c'est-là que son époux doit lui donner de ses nouvelles.

Mais un matin , la princesse entre dans sa chambre , la consternation peinte sur le visage , elle annonce à Miladi les plus grands malheurs. Tremblante , elle interroge la princesse qui lui apprend que son mari vient d'être arrêté par ordre du général , qu'on ignore les raisons de sa détention , mais qu'il est enfermé dans la citadelle de \* \*. Miladi oubliant la foiblesse de son sexe , sa grossesse déjà avancée , prend la poste & arrive à l'armée. Nouveaux sujets de désespoir : mylord a été conduit en Angleterre. Tant d'infortunes accumulées accablent Miladi ; une fièvre ardente circule dans ses veines. Cependant les soins de la tendre Valmingue la rappellent des portes du tombeau. Elle veut voir le duc , intéresser sa générosité ; il vole à ses ordres , lui dit que c'est le roi d'Angleterre qui a demandé mylord , ne voulant pas qu'il servît dans une guerre opposée à ses in-



térêts. Miladi feint de le croire, & se dispose à partir malgré sa foiblesse. Elle se déguise : Valmingue passe pour une marchande Hollandoise qui retourne dans son pays ; & Betti pour sa fille : elles arrivent heureusement dans une ville libre, d'où elles se rendent à Amsterdam.

Il faut bien aussi un incident en Hollande ; sans cela l'action languiroit. Betti affligée & languissante est aperçue à sa fenêtre par un François qui loge dans la même maison. L'air triste de la jeune Miladi le frappe & l'intéresse ; il lui fait une visite dans l'intention de la consoler. Après quelques autres visites, il demande à Betti le sujet d'une si profonde rêverie, lui offre ses services, & pour lui donner plus de confiance, lui raconte qu'il est un mari infidèle, cherchant par-tout la malheureuse épouse qu'il a sacrifiée à une passion funeste, & qu'il ne forme plus d'autre vœu que d'expirer à ses pieds, si elle ne lui pardonne pas. Que ne peut-il au moins trouver l'infortunée victime.... peut-être vit-elle encore. Ces mots lui échappent, c'est à sa fille qu'il parle ; un peu plus de détails, & il la reconnoît ; mais le roman finiroit trop vite. Betti lui apprend qu'elle a passé quelque tems dans le même couvent où étoit la comtesse. Allez, lui dit-elle, allez rendre la joie à cette femme incomparable ; des raisons m'empêchent de partir avec vous ; il part, & Betti s'embarque bientôt après. Elle espère d'arriver à Londres avant d'accoucher, mais les chagrins joints

## 84 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

aux fatigues du voyage ont hâté le terme ; & l'obligent de s'arrêter sur la route ; elle veut nourrir le fils auquel elle a donné le jour ; mais sa foiblesse s'y oppose ; Valmingue trouve une honnête nourrice qui se détermine à les suivre à Londres. A son arrivée, Betti envoie Valmingue s'informer des affaires de mylord ; elle apprend que depuis quinze jours toute sa famille est dans une terre dont on ne peut lui dire le nom ; elle envoie chez Miladi Plewbroq sa bienfaitrice ; elle est allée marier sa niece ; mais on tait le nom de l'époux. La pauvre Betti se croit trahie , abandonnée. Cependant elle veut encore douter de son malheur ; mais une des femmes de Miladi se trouve logée dans la même maison , & à la première requête de la questionneuse Valmingue , tout est révélé à Betti. Son mariage est cassé , Betti passoit pour morte , & mylord est à la veille d'épouser Ladi Juliette. Betti désespérée ne veut plus même revoir l'enfant du perfide. Enfin elle apprend que c'est au château de Kilmar que les deux familles sont réunies , que mylord diffère toujours la célébration ; mais qu'on espere que tout sera fini dans quelques jours. Betti part avec Valmingue , la nourrice & son fils ; à trois milles du château , elle écrit à l'infidèle , lui rend sa foi , en l'assurant que celle qui ne vouloit vivre que pour lui , ne vivra désormais que pour le fuir & détester sa perfidie. Elle joint à cette lettre l'acte de son mariage , l'attache au col de son fils , se rend dans une forêt proche du château , envoie

la nourrice faire la commission, & s'évanouit. Valmingue ne manque pas de la faire revenir. Alors elle apostrophe sa malheureuse destinée, passe en revue toutes les infortunes qu'elle a éprouvées depuis sa naissance équivoque ; tout est discuté, approfondi. Elle péroroit ainsi douloureusement, lorsqu'elle entend plusieurs cavaliers qui s'empresrent ; elle juge par quelques mots que c'est elle qu'on poursuit ; elle se cache sous des feuillages épais, où elle échappe à leur recherche. La nuit arrive, il faut prendre un parti. Betti sort de la forêt, trouve heureusement la maison d'un laboureur, où elle reçoit l'hospitalité, & le lendemain elle retourne à Londres.

Notre héroïne, rendue à elle-même ; se reproche amèrement la précipitation cruelle, avec laquelle elle s'est privée de son fils, le seul bien qui lui restoit : elle a cru se venger de l'infidèle, elle a sacrifié son propre bonheur. Enfin désespérée, elle veut retourner en France, quitter la bonne Valmingue, & supporter seule toute son infortune. Qu'osez-vous me dire ? lui répond Valmingue, je mourrai avant de consentir à notre séparation ; non, ma fille, je serai votre mère jusqu'au dernier soupir. Parlez, que faut-il que je fasse ? Ordonnez de mon sort. Elles se déterminent à chercher une autre demeure, & malgré les offres de la généreuse Valmingue, Betti reprend son travail. Quel contraste ! elle venoit de vivre au sein des grandeurs & de l'opulence ; & Miladi Kilmar, fêtée, chérie de tous ceux qui la con-

## 86 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

noïssent, se trouve Betti, abandonnée de son époux, obligée de travailler pour se procurer le simple nécessaire. Un an se passe; Betti fait de vaines recherches, pour s'instruire du sort de son époux; elle commence à supporter son état avec plus de tranquillité. Un homme, qui demeurait dans la même maison; devient amoureux d'elle. C'étoit un militaire d'un certain âge, qui avoit fait une grande fortune dans les colonies. Un jour il entre chez elle, & du ton de la plus honnête franchise, il lui dit que, depuis long-tems, sa conduite & sa beauté ont fait sur lui l'impression la plus vive; il vient mettre à ses pieds sa fortune, & lui offrir sa main. Betti, pénétrée de reconnoissance, la refuse, en l'assurant qu'elle a pour toujours renoncé au mariage, qu'elle est contente de sa condition, & que rien désormais ne pourra l'engager à quitter la vie simple & obscure à laquelle elle s'est dévouée. L'honnête chevalier Blacford se retire, affligé de cette réponse, après avoir obtenu la grace de visiter quelquefois Betti; il revient; ses procédés ne se démentent point. Un jour que Betti s'étoit livrée plus fortement au souvenir de tous ses malheurs, le sage Blacford la pressa si vivement de les lui confier, que, vaincue par les tendres sollicitations de ce respectable ami, elle lui en fit le triste récit. Plusieurs jours se passent depuis cette conversation. Betti attend le chevalier, il ne paroît pas; il est absent, & en fait un mystère; elle s'allarme; il reparoît, ne parle de rien, fait une courte

visite, & s'en va. Le lendemain, il vient de meilleure heure qu'à l'ordinaire. J'ai pensé plus d'une fois, lui dit-il, à ce que vous m'avez raconté ; vous vous êtes privée de votre fils. Si cet enfant si cher étoit entre vos mains, quel doux soulagement à vos peines que ses innocentes caresses ! A ces mots Betti fond en larmes, elle convient de la faute qu'elle a faite en se privant de son unique consolation ; il sort, & un instant après il reparoit tenant l'enfant dans ses bras. Betti se leve avec précipitation, prend son enfant, le serre contre son sein, & tombe évanouie. Cette scene est une des plus touchantes du roman ; & le caractère de Blacford, le plus intéressant. Il raconte à Betti que c'est aux soins du comte & de la comtesse de \*\*, que son fils devoit sa subsistance, que mylord Kilmar est parti quelques jours après son nouveau mariage, & que l'on ignore où il est allé ; qu'une femme lui a confié, pour une légère récompense, le lieu où on élevoit son fils, qu'il l'a enlevé, & que, pour le dédommager du bien que le comte & la comtesse avoient résolu de lui faire, il vient de lui assurer tout le sien. Betti tombe aux genoux de ce généreux bienfaiteur ; son cœur ne peut suffire à l'excès de sa reconnoissance ; elle hésite ; sa voix entrecoupée expire à chaque mot qu'elle veut prononcer ; mais le chevalier la force d'accepter le bonheur de son fils, & la laisse enivrée de la plus douce joie. La bonne Valmingue embrasse son élève, & la supplie de bannir désormais tout sujet d'affliction : mais

## 88 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

mylord Kilmar n'est point oublié. Sa fuite ; sa tristesse , depuis le jour qu'il a reçu la lettre qui lui reprochoit sa perfidie , tout semble le justifier ; un rayon d'espoir luit enfin pour la tendre Betti ; on pourroit dissoudre son nouveau mariage , il n'est pas consommé ; & la famille de Ladi Juliette y donneroit son consentement.

Il faut bien qu'enfin notre héroïne retrouve les auteurs de ses jours , & voici comment cela arrive. Betti , pour se désennuyer , demande à Blacford quelques papiers publics. Un jour qu'elle les parcouroit , elle lit ces mots : *On avertit les personnes qui s'intéressent aux noms les plus chers à la nature , de faire part de leurs connoissances au sujet d'une fille qui fut confiée ; il y a vingt & un ans , à la femme d'un laboureur , nommé Valk , habitant du village de Gatton , dans le comté de Surrey.* A cette lecture , elle jette un cri ; Valmingue accourt ; tenez , lui dit Betti , lisez. Ah ! ma fille , c'est vous , quel bonheur ! Betti écoute froidement la bonne Valmingue qui est transportée de joie ; elle n'ose offrir à ses parens une fille dans la position où elle se trouve. Blacford arrive ; l'émotion qu'il remarque l'intéresse ; & lorsqu'il en fait le sujet , il veut voler chez la personne indiquée ; Betti a bien de la peine à modérer son zèle ; enfin elle lui demande quelque tems pour se déterminer. A dire vrai , toute cette conduite blesse la vraisemblance , & ne sert d'ailleurs à rien pour la reconnoissance de l'héroïne & de ses parens ; mais l'auteur va l'amener

par un moyen plus extraordinaire & moins froid.

Un affaire engage Betti à sortir avec Valmingue. Au détour d'une rue du quartier Saint-Paul, elle rencontre le méchant *Costers* ; il se jette hors de sa voiture, s'approche de Betti, & lui ordonne de le suivre, si elle veut éviter de plus grands malheurs. Betti, à cette affreuse apparition, perd connoissance, & le monstre l'enleve. Revenue à elle-même, elle crie, accable son ravisseur des noms les plus affreux ; mais l'homme féroce leve les glaces de sa voiture, & ne l'écoute pas. Enfin, la faveur du ciel se déclare pour notre infortunée. Un carrosse qui alloit avec vitesse, accroche celui de *Costers*, & le renverse ; *Costers* s'élanche de sa voiture, une roue du carrosse l'écrase. Une voix s'élève qui ordonne de secourir *Costers*, Betti leve les yeux & reconnoît Miladi Plewbroq, qui la reconnoît à son tour & l'emmene chez elle. Autre incident : on annonce Miladi Kilmar, qui vient dire à Miladi Plewbroq, que son frere, le malheureux *Costers* touche à son dernier moment, & qu'il demande la misérable petite-fille, cause de tous leurs chagrins. Vous l'avez, dit-on, emmenée avec vous ; tout m'annonce que c'est elle que je vois. Betti, révoltée de la dureté de Miladi Kilmar, se plaint noblement d'un pareil outrage, en l'assurant qu'elle n'est plus une orpheline délaissée de ses parens, & que peut-être sa naissance vaut la sienne. Elle envoie Valmingue chercher le papier qui atteste cette vérité ;

mais à peine Valmingue est sortie, qu'une chaise de poste arrive dans la cour, c'est la comtesse de \*\*. Valmingue reparoit avec elle. La comtesse instruite du tout, vole dans les bras de Betti, & reconnoît sa fille, qui, dans l'excès de son ravissement, tombé en foiblesse, & ne revient de cet état que pour voir la bonne Valmingue aux genoux de la comtesse.

» Je vous la rends, Madame, lui dit-elle  
 » avec l'expression de la plus vive tendresse ;  
 » je l'ai élevée comme si elle m'eût appartenue ;  
 » je ne vous demande rien ; je vous la rends,  
 » mais permettez-moi de ne la plus quitter,  
 » je mourrai s'il faut que je me sépare d'elle. «  
 La comtesse l'assure qu'elle ne la quittera point. Arrive une lettre de Costers ; il connoît la naissance de Betti, il va mourir, se repent de tout le mal qu'il lui a fait, & laisse tout son bien à son neveu Kilmar, à condition qu'il réparera tous ses torts envers Betti. Celle-ci se rend aussi-tôt dans sa modeste demeure, avec sa mere ; elle étoit fort inquiète de son fils qu'elle avoit laissé endormi, mais Blacford veilloit, & ce généreux ami le tenoit dans ses bras. Au moment qu'il lui demande la cause d'une absence qui l'alarmoit, il apperçoit la comtesse de \*\*, son amie ; nouveau sujet de surprise ; enfin tout s'explique, & Betti apprend à sa mere tout ce qu'elle doit à ce respectable ami.

Quelques jours après, elles font une visite à Miladi Kilmar, qui les reçoit avec un dépit concentré ; Betti l'embrasse avec franchise, puis



s'approche d'une table, où elle écrit ces mots : *Je renonce à tous les avantages que le chevalier Costers a voulu me faire ; je rends la liberté à Mylord ; j'abandonne tous : &* elle signe, porte le papier à sa mere qui l'approuve, & le remet à Miladi Kilmar, qui ne peut plus tenir contre ce trait de générosité. On se décide à informer le comte de \*\*, qui est en France, de tout ce qui vient d'arriver. Une lettre de Ladi Juliette dérange ce projet. Malgré les précautions qu'on a prises pour lui cacher ces événemens, elle est instruite de tout ; elle quitte sa terre, & doit être à Londres le même jour. Pour éviter une entrevue aussi désagréable, Blacford leur conseille de passer en France, & d'aller combler son ami de la plus vive joie. Cette proposition est reçue avec transport ; on s'étonne de n'avoir pas eu cette idée. Bientôt tout est prêt pour le départ. Blacford est du voyage. Ils arrivent à Paris, se rendent à l'hôtel où logeoit le comte de \*\*. Grandes effusions de joie & de tendresse, le pere enfin a retrouvé sa fille. L'auteur amene cette reconnaissance avec beaucoup de préparations qui la font languir.

Un triste événement vient troubler le bonheur de la sensible Betti. Valmingue, si nécessaire à sa consolation, & si chere à son cœur reconnoissant, la bonne Valmingue est dange-reusement malade. Malgré tous les secours de l'art, & les plus tendres soins, Valmingue expire en formant des vœux pour le parfait bonheur de sa chere enfant, Betti, pénétrée

de douleur , se livre à la plus noire mélancolie. Ni les consolations de Blacford , ni l'amitié des auteurs de ses jours , ni les touchantes caresses de son fils , ne peuvent la distraire du chagrin profond où elle est plongée. Son pere achete une terre dans la \*\* ; il lui propose d'y aller passer quelques mois ; ils partent peu de tems après la mort de Valmingue. La cour accordé au comte un commandement dans la province qu'ils vont habiter. L'intention du comte est de se fixer en France ; Blacford ne veut pas les quitter. Tous les gentilshommes de la province recherchent Betti , qui passe pour une riche veuve. Nouveau surcroît d'ennui ; elle ne s'en dédommage que dans la conversation instructive & plaisante du bon ami Blacford , & dans le souvenir douloureux & tendre de son cher Kilmar.

Une lettre de Miladi Plewbrog leur annonce que la maladie de Ladi Juliette , qu'ils avoient déjà apprise , est fort augmentée , que sa tête est totalement aliénée ; que la mere de mylord a des attaques de consomption qui font trembler pour ses jours , qu'enfin l'on n'a pu savoir aucune nouvelle de son fils ; qu'un homme de considération , qui ne s'étoit jamais voulu faire connoître , avoit péri sur un vaisseau qui passoit en Amérique , & qu'on soupçonne avec effroi que ce peut être lui. Cette funeste idée ranime le désespoir de Betti ; elle ne veut plus voir le jour , & ne s'occupe que des moyens d'abrégér une vie qu'elle a en horreur. Dans cet affreux projet qui révolte contr'elle , au

lieu d'intéresser, elle prépare tout ce qui lui est nécessaire pour l'accomplir. Le jour fixé, elle reste dans son appartement pour écrire ses dernières volontés. Elle oublie de s'enfermer, & sa mere la surprend. Son abattement est si grand qu'elle ne la voit pas. La comtesse jette les yeux sur ce qu'elle écrit, pousse un cri d'horreur & d'effroi, & lui dit : Barbare, il falloit commencer par nous ; oui, ce doit être-là votre premier coup d'essai. Puis, fondant en larmes, vivez, ajouta-t-elle, ou donnez-moi la mort : elle se jette sur le fatal breuvage & le renverse. Enfin, après avoir épuisé tout ce que la tendresse maternelle & la religion lui offroient de plus consolant, elle parvient à défiller les yeux de sa fille qui lui demande pardon, & l'assure qu'elle ne veut plus mourir que de la douleur de l'avoir outragée.

Une nouvelle lettre de Miladi Plewbroq achève de remettre le calme dans leur ame. Mylord Kilmar n'est pas mort ; on l'a vu en Amérique, & sa malheureuse épouse tire à sa fin, sa mere est toujours en danger. Le comte & la comtesse ramènent leur fille à Paris. Déjà son fils a cinq ans, Blacford veut être lui-même le gouverneur de ce cher enfant ; toute la famille accepte avec transport le nouveau bienfait de ce véritable ami. En arrivant à Paris, une troisieme lettre de Miladi Plewbroq leur annonce l'apparition de Ladi Juliette ; elle demande à Betti des attentions & de la complaisance pour son infortunée cousine qui veut la voir avant que de mourir. Betti, malgré sa

répugnance à revoir l'auteur de tous ses maux, écrit à sa rivale, & s'occupe du soin d'adoucir son triste sort. Un mois après, Miladi Plewbroq arrive avec Juliette presque mourante, qui, serrant la main de sa cousine, semble chercher dans ses yeux le pardon de toutes les peines qu'elle lui a causées. Betti ne peut s'empêcher de répandre des larmes; sa cousine s'en aperçoit, & lui dit : que ma mort, s'il se peut, leve tous les obstacles qui s'opposent à votre bonheur ! Cependant l'air de France & l'habileté des médecins diminuent l'activité de la maladie. *Déjà son cœur se dégage des noires vapeurs qui l'empoisonnoient,* & les procédés de la sensible Betti contribuent beaucoup à lui faire recouvrer un peu de tranquillité. Ses forces reviennent : Betti lui propose d'aller prendre l'air ; elles vont aux boulevards. Un cabriolet accourt avec vitesse ; celui qui le mène regarde ces dames, & s'écrie : Ah ! grand Dieu ! ce sont elles-mêmes ; puis s'éloigne avec la même rapidité. Cette aventure, ce son de voix frappe Betti du plus grand étonnement. Juliette n'a rien entendu. Le lendemain, la femme de chambre de Betti lui remet une lettre ; elle est de Mylord Kilmar. Il a cherché la mort, & ne l'a pas trouvée ; il a exposé sa vie, sa liberté, pour la voir encore une fois ; mais quelle rencontre ! Il s'en retourne déterminé à périr, persuadé qu'elle ne peut cesser de le haïr. La comtesse entre dans cet instant ; tenez, lui dit sa fille, lisez. Sa mere veut calmer ses douleurs ; mais Betti croit déjà mort son

amant ; elle retombe dans sa noire mélancolie ; elle est aussi déterminée que la première fois à se priver du jour. Sa mère frémit & ne la quitte plus. La vue de sa rivale est devenue un supplice pour elle. Le comte est obligé de retourner dans la ville de \*\*. Betti le prie instamment de l'emmener avec lui. Il nous semble qu'il valoit mieux s'occuper de la recherche du fugitif Kilmar. Le jour fixé pour partir , Juliette demande en grâce d'être du voyage. Sa tante joint des sollicitations aux siennes ; on ne peut les refuser. Blactord reste à Paris avec son élève. Le voyage rend presque la santé à Lady Juliette ; Betti arrive plus malade qu'elle. Renfermée dans son appartement, elle s'occupoit tristement à repasser dans son esprit toutes les vicissitudes de sa destinée : un grand bruit se fait entendre ; elle met la tête à la fenêtre , & voit une multitude échauffée , qui demande à grands cris le supplice d'un Anglois qu'on a surpris dans ce canton ; elle retourne à sa place , & se replonge dans ses premières idées. Sa mère entre , & lui dit qu'elle a des pressentimens que ce jeune homme est mylord Kilmar , qu'il demande à parler au gouverneur. Dans l'instant le comte fait prier ces dames de descendre. Quel objet s'offre aux yeux de la fidelle Betti ! C'est mylord , pâle , échoué : le désespoir & la confusion répandus sur toute sa personne , le font ressembler à un coupable environné des horreurs du crime ; il regarde Betti dans un morne silence ; elle veut lui parler , & la parole expire sur ses lèvres.

## 96 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Elle est tirée de cet état d'abattement par la jeune Miladi qui entre , reconnoît mylord , pousse un cri & tombe évanouie dans les bras de la comtesse ; on la secoure , & les seuls mots qu'elle prononce sont : *Laissez-moi mourir.* Elle regarde tendrement Betti , lui fait signe de s'approcher , lui serre la main , & expire en lui montrant Kilmar. Betti , à son tour , s'évanouit , reste long-tems dans cet état , & n'en revient que pour voir mylord à ses pieds , qui lui prodiguoit les doux noms d'amante & d'épouse. Des noms si chers à son cœur la rendent à la vie ; sa foiblesse l'empêche de répondre , elle lui tend la main , il l'arrose de ses larmes , & tout est pardonné.

Le comte est obligé , pour remplir les formalités de sa charge , de faire mener mylord en prison ; il falloit obtenir sa grace ; la guerre expulsoit formellement tout Anglois de la France. On écrit au généreux Blacford. Cet ami essentiel eut le plaisir de lever tous les obstacles qui s'opposoient au bonheur de sa chere Betti , & quinze jours après il apporte à Miladi sa grace , il lui présente son fils , & témoin de leur réunion , il ne les a jamais quittés.

Tel est le précis exact & fidele des *Bizarries du destin.* Il y a quelques situations vraiment intéressantes & qui font verser des larmes. C'est une justice qu'il faut rendre à l'auteur , quoiqu'il ne l'ait pas exactement rendue à tous le monde dans un livre qui a dû exciter beaucoup d'orages.

( *Journal de MONSIEUR ; Journal des savans.* )

BERNARDI.

---

BERNARDI-Nicolai Pluvinet, Parisini, &c. *Essai chymique sur la fermentation spiritueuse, acéteuse, & sur leurs produits, soutenu en 1781 pour le baccalauréat en médecine dans l'université de Montpellier ; par M. BERNARD-NICOLAS PLUVINET, maître ès-arts, &c. In-4to. de 42 pag.*

CETTE these, très-importante par elle-même, & sur-tout par la maniere avec laquelle elle est présentée, est dédiée au pere de l'auteur, c'est-à-dire, qu'on y trouve à la fois les preuves de l'heureuse éducation qu'un pere respectable a donnée à son fils, & celles de la vive reconnaissance de ce fils tendre & vraiment digne de ses soins. L'opuscule lui-même offre des considérations préliminaires, les faits relatifs aux phénomènes de la fermentation spiritueuse & acéteuse, ceux qui font connoître les propriétés de leurs produits, & une théorie nouvelle de ces opérations de la nature. On définit la *fermentation spiritueuse* un certain changement qui se fait dans quelques corps par un mouvement spontané, au moyen duquel ces corps fournissent par la distillation un esprit ardent. La fermentation spiritueuse a lieu dans des sujets des deux regnes animal & végétal : ces sujets sont aussi nombreux que variés ; & pour fixer l'opinion qu'on peut s'en former, M. Pluvinet

Tome V.

E

recherche ; 1°. quels sont ceux dont on est certain qu'ils subissent la fermentation étant seuls, & ce que l'analogie, l'analyse & l'histoire de leur génération & de leurs changemens nous apprennent de leur nature ; 2°. quels sont ceux que l'expérience nous a enseigné pouvoir subir la fermentation spiritueuse, lorsqu'ils sont mêlés avec d'autres ; 3°. quels corps on peut supposer par analogie être susceptibles de fermentation, mais que l'on n'a pas encore éprouvés ; 4°. enfin, quels sont ceux sur qui elle paroît n'avoir point de prise. Il n'y a que le sucre, les végétaux sucrés & le miel dans le regne animal qui puissent subir la fermentation spiritueuse par eux seuls. M. Pluvinet indique les substances qui approchent plus ou moins de la perfection du sucre ; il ajoute ensuite que, quoique les huiles ne puissent pas fermenter seules, on fait par expérience qu'elles deviennent fermentatives au moyen de quelques mixtions. L'amidon & les substances amilacées, les gommes, les gelées animales paroissent devoir être exclues de la classe des corps fermentans par eux-mêmes, quoique l'expérience n'ait pas encore prononcé contre elles en dernier ressort. L'auteur s'occupe ensuite des huileux, qui sont plus ou moins difficiles à amener à la fermentation ; il croit que les graisses s'y opposent moins que les huiles douces des végétaux, & particulièrement les huiles aromatiques. Les esprits recteurs, les extracto-résineux, les résino-extraits se refusent absolument, à ce qu'il paroît, à la fermentation. Enfin,



les sels incombustibles & toutes les substances insolubles dans l'eau, à l'exception des huiles, ne sont pas susceptibles de fermentation.

M. Pluvinet s'attache, en entrant en matière, à exposer ce qui est nécessaire pour exciter la fermentation, ce qui la favorise ou lui oppose des obstacles. Parvenu à la considération de ses produits, il examine quels sont ces obstacles, & de quelles propriétés ils peuvent être doués.

Ces produits sont le gas & l'esprit-de-vin, auxquels quelques-uns ajoutent le tartre; mais notre auteur n'est pas de leur avis. Il remarque dans la simple énumération des produits de la fermentation, qu'en distillant la liqueur fermentée à un feu doux (au bain-marie), il s'élève une assez grande quantité d'eau, mais peu d'esprit, au-lieu que si l'on pousse la distillation à un feu plus ardent, une petite portion d'esprit-de-vin foible est suivie d'un esprit ardent plus fort; ce qui a déterminé un savant chymiste à prétendre que l'esprit ardent étoit l'effet de la chaleur dans la distillation, & qu'il n'existoit pas auparavant dans la liqueur fermentée: car, dit-il, s'il y existoit, il s'élèveroit dans la distillation au bain-marie, plus d'esprit que de phlegme, comme cela arrive dans la rectification. D'un autre côté, en distillant le vinaigre à un feu plus vif, loin que les premières portions soient plus aqueuses que les suivantes, elles devroient être plus concentrées, comme lorsqu'on rectifie l'esprit-de-vin. D'après ces idées, il faudroit reconnoître

dans le feu des facultés créatrices toutes particulières : là , il forme dans une liqueur capable de laisser échapper l'eau-de-vie dans la distillation , un esprit ardent qui n'y existoit pas : ici , dans une liqueur qui n'est parvenue à sa perfection que lorsqu'elle ne fournissoit plus d'esprit ardent par la distillation , il engendre par le même procédé chymique un acide qui n'existoit pas dans le vinaigre. Ainsi , le feu forme , en se combinant dans la distillation avec le produit de la fermentation vineuse , une liqueur qui donne tous les signes de la présence de cet élément. En se combinant de même dans la distillation avec le produit de la fermentation acéteuse , il forme une liqueur qui ne donne aucun signe de son existence. D'ailleurs , a-t-on poussé assez loin la congélation tant naturelle qu'artificielle pour connoître toute la somme de ses effets , & pour les comparer aux produits de la distillation du vin & du vinaigre ? Mais revenons aux recherches de M. Pluvinet.

C'est le gas qui , comme le premier produit de la fermentation vineuse , l'occupe d'abord. Il trace le tableau historique des notions qu'en ont eues les anciens chymistes , sur-tout depuis Van-Helmont. Il expose les noms sous lesquels ils l'ont désigné , les opinions qu'ils ont eues de ses propriétés , les tentatives qu'ils ont faites pour s'assurer de sa présence dans les diverses substances , de ses rapports actifs , passifs & réciproques avec l'air atmosphérique , l'eau , les terres , les métaux , les demi-métaux , &c. Il termine ces dis-

cussions en donnant des preuves que le gas est véritablement de nature acide.

Il nous est impossible d'entrer dans le détail des expériences qu'il rapporte pour établir son sentiment sur la fermentation vineuse; elles sont trop multipliées, presque toujours indiquées avec tant de précision, & si étroitement liées ensemble, qu'il faudroit les citer toutes. Nous dirons seulement qu'il fait mention des phénomènes que présente l'alkool abandonné à lui-même, ou mêlé à l'eau, & de ceux qui sont le résultat de son mélange avec les terres, la chaux, la magnésie calcinée, les sels alkalis; les métaux, les acides minéraux, l'acide atmosphérique, l'acide phosphorique, les acides végétaux, tels que celui du tartre, l'acide du sucre, du vinaigre, les huiles, &c. Dans l'article des acides minéraux il fait une belle digression pour traiter des éthers.

De la fermentation vineuse il passe à l'acéteuse, où il suit la même méthode que dans la première. Il définit celle dont il va parler, un changement où, à la suite d'un mouvement spontané, la liqueur vineuse, c'est-à-dire, celle qui est le produit de la fermentation spiritueuse, devient acide, & perd la propriété de fournir dans la distillation de l'esprit ardent. Cette seconde partie n'est pas moins riche en expériences que la première. Vient enfin la théorie de la fermentation. D'abord M. Pluvinet réfute celle de Stahl, qui, jusqu'ici, a été le plus en vogue, & lui en substitue une nouvelle de son invention, qui est, pour ainsi

dire, le simple résultat de ses recherches. Elle contient trop de notions préliminaires pour pouvoir être rapportée ici ; il nous suffira d'observer qu'elle est fondée sur la nature de la matière ignée ; sur celles de la base de l'acide atmosphérique , & de la base de l'air ; qu'elle sert avantageusement à l'auteur pour rendre raison , non-seulement des phénomènes des deux fermentations , mais encore de ceux qu'on remarque dans leurs produits différemment affectés par les circonstances qui influent sur eux , enfin , que , selon cette théorie ingénieuse , le fondement de la fermentation réside dans l'affinité des principes , laquelle doit son activité à ces divers mouvemens spontanés.

Cet opuscule est le fruit d'une vaste lecture , d'un esprit qui a l'habitude de réfléchir , d'expériences savamment combinées , d'une imagination brillante , d'une mémoire heureuse ; & d'un jugement capable d'enchaîner la fougue de la jeunesse pour la rendre propre à une entreprise semée d'écueils. Pour tout dire , en un mot , ce seul écrit a mérité à M. Pluvinet le suffrage & l'amitié d'un grand nombre d'hommes célèbres.

( *Journal encyclopédique.* )

---

*LETTRES édifiantes & curieuses écrites des missions étrangères. Nouvelle édition. Tom. XIII, XIV, XV; & tomes XVI, XVII, XVIII, Mémoires de la Chine. A Paris, chez J. G. Méri-got le jeune, libraire, quai des Augustins; au coin de la rue Pavée.*

**L**ES trois premiers volumes, c'est-à-dire; les XIII, XIV & XV de cette nouvelle édition des Lettres édifiantes, terminent les mémoires des Indes. Nous parlerons d'abord de ceux qui n'ont point encore été publiés. De ce nombre sont trois lettres qu'on trouve dans le 14e. volume. La première est du P. Possevin, du mois de décembre 1743, écrite de Chrifchnapouram. Il n'y est question que des courses & des pillages que différens petits princes du pays font chez leurs voisins, & des dangers que le missionnaire a éprouvés dans sa route à cette occasion.

La seconde lettre est du même pere, datée de janvier 1749, à Chandernagor dans le Bengale; elle ne renferme aucun détail intéressant. L'auteur parle du siege de Pondichery, par l'amiral Boscaven, qui fut obligé de le lever le 17 octobre 1728, après avoir perdu quatorze cens hommes.

La troisième est une lettre du P. Lavour, écrite après la paix faite entre la France &

l'Angleterre. Cette paix, dit le missionnaire, ne mit point le calme dans les Indes. Les François ont été engagés dans une suite de troubles pour l'intelligence desquels il faudroit donner une idée de la-constitution du pays, de son gouvernement, des différens peuples qui l'habitent, des droits qu'y prétendent les Marattes & les Maures. Les premiers ont autrefois gouverné l'Inde, & les Maures le gouvernent actuellement. Par gouverner, dit-il, il faut entendre piller. Les Maures, qui sont en possession du pays, y exercent à petit bruit beaucoup d'exactions; on entend ici par les Maures les Musulmans de cette partie de l'Inde. Les Marattes parcourent ce pays à main armée, & portent plus loin leur cruauté, pillant, sacquant & brûlant tous les lieux où ils passent. Les gouverneurs Maures les laissent faire pour éviter les frais d'une guerre, quoique quelquefois ils soient eux-mêmes pillés. Quant aux princes particuliers, originaires du pays, ils sont hors d'état de résister, par la crainte que les Marattes leur ont imprimée. Ces Marattes se transportent avec une vitesse incroyable d'un lieu à un autre, & on ne peut se garantir de leurs surprises, quand même on seroit plus fort qu'eux : deux ou trois cens chevaux marattes font la loi dans ce pays, & nos houlfards, dit le P. Lavour, ne feroient que blanchir auprès d'eux; on les croit à trente lieues lorsqu'on les voit paroître tout d'un-coup à la faveur d'une marche cachée par des déserts ou des forêts, ou par l'obscurité d'une nuit durant

laquelle ils auront fait quinze ou seize lieues : leur pays est situé au nord de Goa ; mais depuis onze à douze ans ils ont passé les montagnes qui leur servent de barrière , & sont venus jusqu'aupres de Pondichery , après avoir tué , dans un combat , le nabab ou gouverneur d'Arkat.

Quoique les Maures gouverneurs particuliers de quelque place ou de quelque pays , aient des démêlés presque continuels avec les différens chefs des Marattes qui rodent de côté & d'autre , tous se réunissent , Maures & Marattes , sous l'étendard du grand nabab ou gouverneur de la Péninsule , qui réside soit à Aurenghabad , soit à Golkonde. La puissance de celui-ci est formidable même au grand-mogol , & il s'est attribué la nomination de tous les nababs subalternés. Naserfing occupoit alors cette place ; un chef des Marattes , nommé Sanderfaheb , joint à Idaïelmodiskan , neveu de Naserfing , se proposa d'enlever Arkat dont il n'avoit pu obtenir le gouvernement ; les François lui donnèrent des secours & le mirent en possession de la place. Ce fut alors que Naserfing , à la tête d'une armée de quatre cens mille hommes , se présenta à ses ennemis ; Idaïelmodiskan tomba entre ses mains ; alors les François , qui n'avoient d'autre parti à prendre que la retraite , investis de tous côtés , résolurent de se défendre ; & quoiqu'ils ne fussent qu'un contre cinquante , ils firent un tel carnage des Maures & des Marattes , que ceux-ci étonnés ne peuvent soutenir , encore à présent , dans un combat , un

*visage blanc.* Il est nécessaire d'observer que les Anglois , presque en égal nombre que nous , étoient dans l'armée de Naserfing ; mais ils s'amuserent avec leur canon qui ne put suivre nos gens ; les François , passant sur le ventre à différens corps de cette armée , dont chacune sembloit devoir les engloutir , se rendirent à une lieue de Pondichery . Lorsqu'ils eurent formé leur camp , trois cens hommes fondirent sur un corps de douze mille chevaux de l'armée de Naserfing qui s'étoit avancé , & le taillèrent en pieces ; ce qui obligea ce nabab à se retirer plus loin . Quelque - tems après il fut tué dans une action vive où les François , dit le missionnaire , jouèrent à tout perdre , & firent une entreprise & des efforts dont tout ce qu'on a écrit des combats d'Alexandre n'approche pas . Idaelmodiskan , remis en liberté , fut déclaré grand-nabab , & vint à Pondichery témoigner sa reconnoissance aux François par des dons en terres & par d'autres présens considérables . Il demanda quelques troupes pour aller se saisir de Golkonde ; on lui donna environ deux cens blancs & un plus grand nombre d'Indiens formés à notre service , avec lesquels il marcha vers cette capitale ; mais il fut tué en route . Les François , malgré leur petit nombre , lui donnerent pour successeur Salaberfing , un des fils de Naserfing qu'ils venoient de faire périr . Salaberfing avoit été prisonnier à Pondichery ; ils le mirent en possession de Golkonde & d'Aurengabad ; par cette conquête , les trésors de ces deux villes , fruits des épargnes , des



travaux & des infidélités des grands nababs , qui , depuis long - tems , ne payoient rien au mogol leur maître , se trouvent à présent entre les mains des François , dont le commandant regne , pour ainsi dire , à la faveur d'un petit détachement dans tout un pays bien plus considérable què la France; Salabersing est sous sa tutelle.

Pendant ce tems-là les Anglois tentoient de chasser le nabab d'Arkat placé par les François , & vouloient lui en substituer un autre qui s'étoit emparé du royaume de Trichirapali; ils reprirent Arkat , & nous nous disposions à les en chasser. Arkat est une ville immense ou plutôt un amas de différens villages qui environnent une ville à laquelle ils ne tiennent que par une rue , tandis qu'on ne voit à droite & à gauche de cette rue que des champs & des bois. Nous venions de nous emparer de Gingi , ville célèbre par ses sept forteresses , chacune située sur la cîme d'une montagne , & qui ont communication entre elles par des murs bâris dans l'intervalle de ces sept montagnes; elle avoit coûté douze ans de siege aux Maures; les François la prirent dans une nuit; trois soldats seulement ont grimpé sur l'une des montagnes malgré les corps de-garde placés de distance en distance , & ont tellement étonné les Maures , que ceux - ci ont abandonné le reste avec un butin & des richesses immenses. Tel est l'état que le missionnaire fait de la situation des François dans l'Inde pendant qu'il y étoit.

## 108 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Le 15e. volume renferme aussi quelques morceaux qui n'ont pas encore été imprimés, & qui, par conséquent, ne se trouvent point dans l'ancienne édition. Le premier, qui est fort étendu, contient plus en détail la suite des événemens dont nous venons de parler, c'est-à-dire, la guerre contre Naserfing, plusieurs expéditions & les conquêtes des François dans l'Inde sous le gouvernement de M. Dupleix. L'auteur y développe les causes, les motifs, les progrès & les suites d'une guerre qui a duré pendant plus de dix ans, à laquelle, dit-il, l'honneur, la justice, l'humanité, la reconnoissance, & même la vraie & saine politique, ont engagé les François de prendre part, & qui a été terminée par une révolution des plus singulières qui soient peut-être arrivées dans l'Inde, & aussi avantageuse qu'elle est honorable à notre nation.

Le 2e. morceau contient plusieurs observations géographiques faites en 1734 par des peres jésuites pendant leur voyage de Chandernagor à Dely & à Jaepour. Le raja d'Amber, nommé Jassing-savaë, avoit fait de grandes dépenses pour l'astronomie, & entretenoit plusieurs astronomes qui étoient occupés sans cesse à faire des observations; il avoit demandé des peres jésuites de Chandernagor; ceux-ci partirent en 1734, & firent des observations géographiques. On donne ici la table de latitude & de longitude de plusieurs lieux de l'Inde par rapport à l'observatoire de Paris. Les missionnaires se sont servis pour cette détermination d'une bonne

montre, avec laquelle ils ont estimé le chemin qu'ils ont fait depuis un lieu jusqu'à l'autre ; & pendant tout le tems qu'ils ont marché , ils ont comparé ce tems avec la vitesse de la voiture , ayant égard aux détours. Ils ont aussi employé la bouffole ; ils ont joint à ces tables des remarques sur le cours des rivières & sur les villes qui en sont voisines ; de plus , des observations des hauteurs méridiennes apparentes des astres faites avec un quart de cercle de deux pieds de rayon ; des observations des distances apparentes du bord inférieur du soleil au zénith , & plusieurs autres pour les longitudes.

Une lettre du P. Cœurdoux à M. Delisle , de l'académie royale des sciences de Paris, est une de celles que les savans liront avec le plus d'intérêt : elle concerne les mesures du tems & de l'espace, usitées dans l'Inde.

» Les Indiens , observe ce religieux , par-  
» tagent une révolution journaliere du soleil  
» en 60 petites heures , dont chacune répond  
» à 24 de nos minutes. Les trente premières  
» heures se comptent depuis le lever du soleil  
» jusqu'à son coucher, & les trente autres de-  
» puis son coucher jusqu'au lever du soleil du  
» jour suivant. Les 30 heures du jour se divi-  
» sent en quatre parties ou veilles , dont cha-  
» cune contient 7 heures & demie indiennes,  
» ou environ 3 de nos heures. On partage  
» de même celles de la nuit. Cette division du  
» tems , qui a son origine dans l'antiquité la  
» plus reculée , est en usage , à ce que je crois ,

## 110 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

„ depuis le cap de Comorin jusqu'aux extrê-  
 „ mités de l'Inde , chez toutes les nations dont  
 „ elle est peuplée. Rien n'étoit plus naturel que  
 „ d'appliquer la division du tems à celle de  
 „ l'espace : aussi les anciens Indiens le firent-ils ;  
 „ & pour me servir des termes de la langue  
 „ ramoule , ils comptèrent par *naligui* ( heure )  
 „ de chemin , comme ils comptoient par *nali-*  
 „ *gui* de tems ; & continuant la même analogie ,  
 „ comme de 7 *naligui* & demi de tems , ils  
 „ formerent une grande heure ou une veille ;  
 „ de même , de 7 *naligui* & demi de chemin  
 „ ils formerent une grande lieue , dont la me-  
 „ sure est le pas d'un homme qui , sans aller  
 „ ni trop vite ni trop lentement , marche pen-  
 „ dant une veille ; avec cette différence que la  
 „ veille s'appelle en leur langue *jaman* , & la  
 „ grande lieue *cadam* , au lieu que la petite  
 „ heure & la petite lieue portent le même nom  
 „ de *naligui*. Au reste , cette maniere de me-  
 „ surer l'espace par le tems ne nous est point  
 „ entièrement étrangère , puisque nous comptons  
 „ aussi quelquefois par heures & par journées  
 „ de chemin ».

En parlant de Ceylan , le missionnaire se  
 permet une digression : il regarde cette île  
 comme la fameuse Taprobane des anciens. Les  
 Grecs & les Romains en faisoient un autre  
 monde pareil à celui qu'ils habitoient ; mais ils  
 n'y avoient point abordé. Tout ce qu'ils en  
 racontaient leur venoit des Indiens de leur tems ,  
 égaux ou même supérieurs à ceux d'aujourd'hui  
 relativement aux idées gigantesques. Ils don-

noient à cette île une étendue immense, telle que l'exigeoit la grandeur des géans dont ils la peuploient. Les anciens astronomes de l'Inde y faisoient passer leur premier méridien; selon les poëtes, il traversoit le palais du roi de Ceylan, lequel étoit un géant d'une hauteur démesurée, & qui n'avoit pas moins de 10 têtes.

Les arts, dans l'Inde, ont été portés à une plus grande perfection que les sciences; les ouvriers y sont d'une adresse & d'une habileté surprenantes. » Ils excellent sur-tout, dit le P.  
» Papin, à faire de la toile : elle est d'une si  
» grande finesse que des pieces fort longues &  
» fort larges pourroient passer sans peine au  
» travers d'une bague. Si vous déchiriez en  
» deux une piece de mouffeline, & que vous la  
» donnassiez à raccommoder à nos rentrayeurs,  
» il vous seroit impossible de découvrir l'en-  
» droit où elle auroit été rejointe, quand même  
» vous y auriez fait quelque marque pour le  
» reconnoître. Ils rassemblent si adroitement  
» les morceaux d'un vase de verre ou de por-  
» celaine qu'on ne peut s'appercevoir qu'il ait été  
» brisé. Les orfèvres travaillent en filigrane avec  
» beaucoup de délicatesse; ils imitent parfaite-  
» ment les ouvrages d'Europe, sans que la forge  
» qu'ils emploient, ni leurs autres outils leur  
» reviennent à plus d'un écu. Les métiers dont  
» se servent les tisserands ne coûtent pas da-  
» vantage. On les voit accroupis au milieu de  
» leur cour ou sur le bord du chemin travailler  
» à ces belles toiles qui sont recherchées dans  
» tout le monde «.

## 112 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Ce XVe. volume, qui est le dernier de ceux qui concernent les Indes, est terminé par un mémoire sur ce pays, dans lequel, à l'occasion des troubles qui y sont arrivés, on donne une idée du gouvernement des Maures, de l'origine d'Anavardikhan, nabab d'Arkat, des motifs de la guerre, de la conduite que nous avons tenue pour l'éviter dans tous les tems ; conduite opposée à celle des Anglois qui sont seuls, dit l'auteur, la cause de la continuation des troubles. On y a ajouté un état de comparaison des établissemens françois & anglois avant & depuis la guerre, & un état des revenus de nos nouvelles concessions. La guerre dont il s'agit ici a commencé vers 1749.

Ce mémoire est très-intéressant, & doit être consulté par ceux qui veulent connoître les avantages du commerce de l'Inde & la manière dont on doit s'y conduire. On finit par la table des matieres contenues dans les mémoires des Indes, c'est-à-dire, dans les tomes X, XI, XII, XIII, XIV & XV.

Les tomes XVI, XVII & XVIII nous offrent les mémoires de la Chine, dans lesquels on a renfermé ce qui concerne le Tong-King & la Cochinchine. Nous rendrons compte de la préface que l'on a mise à la tête du XVIe. volume, & qui est assez étendue. On y fait observer que les peuples de la Chine, du Tong-King & de la Cochinchine ne sont point, comme beaucoup d'autres peuples dont on a parlé dans les volumes précédens, des sauvages ou

des nations plongées dans une déplorable servitude ; mais des peuples depuis long-tems réunis en société, & jouissant des avantages d'une législation sage & d'un gouvernement occupé à maintenir l'ordre & la police, dès-lors plus attentifs aux démarches des missionnaires qui venoient leur annoncer une doctrine contraire à leur culte, à leurs anciens usages, à leurs préjugés invétérés ; aussi n'ont-ils cessé de s'opposer aux travaux de ces étrangers, de les traverser & de les persécuter.

On commence ces mémoires par les lettres qui concernent le Tong-King & la Cochinchine, pays qui ont fait long-tems partie de l'empire de la Chine, mais dont les peuples mécontents se sont soulevés pour se donner un roi de leur nation. Ils étoient las & fatigués des gouverneurs Chinois, qui, éloignés de leur souverain, abusoient souvent de l'autorité qui leur étoit confiée. Dans le compte que les missionnaires rendent de leurs travaux pour la conversion de ces peuples, on trouve une foule d'observations sur les usages, les mœurs, les loix, les productions du pays, des cartes géographiques & une notice très-étendue sur l'histoire de Tong-King & de la Cochinchine, connoissances dont nous serions privés, & dont nous sommes redevables aux missionnaires ; ce sont eux qui, en prêchant l'évangile, ont le plus contribué à nous faire connoître une infinité de pays & de nations qui, peut-être sans ce zèle, nous seroient encore inconnues ; s'ils se sont trompés quelquefois, ils ont été

## 114 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

nos premiers guides. Quelles connoissances aurions-nous de la Chine , sans leurs travaux & leurs courses dans ce pays. Long-tems avant eux Jean Carpin , ( lisez de Plan Carpin ) Rubruquis, les freres Paolo, Vénitiens, avoient pénétré à la Chine ; mais leurs relations, qui nous donnent une grande idée de ce pays, ne fussent pas pour nous en donner une idée juste. En 1418 , les Portugais allerent reconnoître les mers des Indes ; en 1517 , ils envoyèrent un ambassadeur à l'empereur de la Chine ; mais pendant que Pereira se rendoit à Peking pour remplir sa commission , les Portugais qu'il avoit laissés à Canton usèrent de violence envers les Chinois, au point que ceux-ci voulurent les arrêter. L'empereur , instruit de cet excès , fit charger de chaînes Pareira , & le fit reconduire à Canton , où il mourut. Quelques années après les Portugais réparèrent la faute qu'ils avoient commise en détruisant un pirate qui infestoit les mers de la Chine. Les Chinois, reconnoissans, leur permirent de s'établir à Macao , mais avec des restrictions qui annoncent la prudence ou la défiance naturelle à ces peuples.

Quelques missionnaires, à l'exemple de S. François-Xavier , arriverent dans cette place avec le projet de pénétrer à la Chine. Le P. Ricci , habile mathématicien , s'y rendit en 1582 , & fut mandé à Peking , où il mourut en 1610.

Pendant la révolution qui plaça les Tartares sur le trône de la Chine, les missionnaires



qui y allèrent après lui , furent obligés de se disperser & de se cacher dans les provinces , & ils ne furent tranquilles que sous le regne de Kanghi , un de ces empereurs Tartares , qui les accueillit , les protégea , & donna en 1692 un édit par lequel il leur permettoit de prêcher leur loi. Ce prince occupa dans son palais plusieurs missionnaires , profitant des connoissances qu'ils pouvoient avoir dans les arts & dans les sciences ; quelques-uns furent placés dans le tribunal des mathématiques. Il est constant que si les missionnaires veulent se maintenir dans cet empire , il faut que quelques-uns d'entre eux se livrent aux connoissances humaines , aux arts , aux sciences , &c. afin que , soutenus & favorisés à la cour , ils puissent , par leur crédit & par l'avantage que les Chinois retirent de leurs talens , soutenir & protéger les missionnaires qui , répandus dans l'empire pour y prêcher l'évangile , sont continuellement exposés à l'envie & à la haine des officiers Chinois.

Le nombre des missionnaires augmenta ; il en vint de différens ordres religieux , & il survint des divisions parmi eux. Nous nous contenterons d'observer , dit l'éditeur dans cette préface , que les jésuites n'ont point attaqué  
» *les premiers ; qu'ils n'ont point cru devoir refu-*  
» *ser la main bienfaisante d'un empereur qui se*  
» *déclaroit leur protecteur & celui de la religion ;*  
» *qu'ils n'ont jamais refusé d'employer leur crédit*  
» *pour tous les ouvriers indistinctement qui tra-*  
» *vailloient dans la vigne du seigneur... & qu'en-*

## 116 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

*» fin lorsque Rome a parlé ils se sont soumis. à*

On fait ici un portrait des Chinois, dont on vante les mœurs ; mais on convient que le peuple y est comme par-tout. On parle de l'infanticide qu'on leur a souvent reproché. Cette affreuse coutume , dit-on , est effectivement tolérée à la Chine ; mais le gouvernement a tâché d'y remédier ; c'est ce que les premiers missionnaires n'avoient pas dit clairement. On fait voir ici qu'il y a des hôpitaux où l'on reçoit ces malheureuses victimes de la pauvreté & du libertinage. Tous les jours, à une heure marquée , des voitures parcourent les différens quartiers des grandes villes pour y recueillir les enfans abandonnés ; s'ils vivent encore , on les fait élever ; s'ils sont morts , on leur donne la sépulture aux frais du gouvernement. Cette barbarie n'existe que dans les grandes villes ; & on convient que les missionnaires , trompés quelquefois par des catéchistes , ont pu exagérer le nombre des enfans qu'on baptise en danger de mort.

Les Européens ont trouvé les arts & les sciences cultivés à la Chine ; mais il est à remarquer qu'on s'y bornoit à une sorte de routine ; le respect des Chinois pour leurs peres leur faisant croire qu'on ne pouvoit rien trouver au-delà de ce que ceux-ci avoient inventé. L'empereur Kanghi pensa autrement , & se livra aux sciences d'Europe ; il s'appliqua aux mathématiques , à l'algebre , à la géométrie , à l'astronomie , fit traduire les livres européens où il y avoit quelque nouveau système & quel-

que invention utile, fit lever des cartes de son empire par les missionnaires, construire des machines, orner ses palais; son goût pour les sciences & les arts d'Europe lui fit protéger la religion chrétienne, mais il ne l'embrassa point. Il mourut le 20 décembre 1722, & eut pour successeur son fils Yong-Ching.

Cette préface est une espece de sommaire de toutes les lettres qui suivent, dans lesquelles on trouve des détails curieux sur une infinité d'objets.

Nous ne nous arrêterons pas aux premières; elles sont datées de Tong-King & de la Cochinchine, deux royaumes qui sont sur le bord de la mer, entre Siam & la Chine, dont ils firent long-tems partie, & qui en sont divisés & soumis à des souverains particuliers depuis environ 300 ans. Elles nous offrent peu de détails sur ces états, leur gouvernement, leurs mœurs, leurs usages, leur histoire-naturelle; les missionnaires ne s'y sont occupés que de leurs fonctions apostoliques; ils ne rendent compte que de leurs travaux, des persécutions qu'ils y ont essuyées, & dont quelques-uns d'eux ont été les victimes. Nous nous hâterons d'arriver à la Chine. Voici l'idée que donne de sa population le P. Bouver dans une lettre en date du 30 novembre 1699.

» Je vous dirai en passant, une chose qui  
» vous semblera d'abord un paradoxe, & qui  
» n'est pourtant que la pure vérité : c'est que  
» le plus riche & le plus florissant empire du  
» monde est avec cela dans un sens le plus pau-

## 118 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» vre & le plus misérable de tous. La terre ;  
 » quelque étendue & quelque fertile qu'elle  
 » soit, ne suffit pas pour nourrir ses habitans ;  
 » il faudroit quatre fois autant de pays qu'il  
 » y en a pour les mettre à leur aise. Dans la  
 » seule ville de Canton, il y a sans exagérer  
 » plus d'un million d'ames ; & dans une grosse  
 » bourgade qui n'en est éloignée que de 3  
 » lieues, il y a encore, dit-on, plus de monde  
 » qu'à Canton même : qui peut donc compter  
 » les habitans de cette province ? Mais que  
 » sera-ce de tout l'empire , composé de 15  
 » grandes provinces presque toutes également  
 » peuplées ? A combien de millions cela doit-il  
 » monter ? Un tiers de ce peuple infini s'esti-  
 » meroit heureux, s'il avoit autant de riz qu'il  
 » en faudroit pour se bien nourrir. On ne peut  
 » reprocher aux pauvres de la Chine, comme  
 » à la plupart de ceux d'Europe, leur fainéan-  
 » tise, & qu'ils pourroient gagner leur vie  
 » s'ils vouloient travailler. Le travail & la  
 » peine de ces malheureux sont au-dessus de  
 » tout ce qu'on peut croire. Un Chinois pas-  
 » sera les jours à remuer la terre, à force de  
 » bras ; souvent il fera à l'eau jusqu'aux ge-  
 » noux, & le soir il est heureux de manger  
 » une petite écuellée de riz, & de boire l'eau  
 » insipide dans laquelle on l'a fait cuire. Voilà  
 » tout son ordinaire ; avec cela , plusieurs s'ac-  
 » coutument à souffrir ; & si vous en ôtiez les  
 » desirs, qui sont si naturels aux misérables, l'in-  
 » nocence de leurs mœurs répondroit assez à  
 » leur pauvreté & à la grandeur de leur travail. »

C'est cette population immense qui cause l'extrême misère , & l'infanticide qu'on reproche aux Chinois ; peut-être n'en doit-on pas être surpris : le gouvernement est forcé de tolérer cet usage abominable. Mais s'il ne peut le détruire , il tâche au moins de remédier au mal , ainsi que nous l'avons vu plus haut.

Le pere Fontaney , dans une lettre au pere la Chaize , décrit ainsi en peu de mots Pékin :

» Il est composé de deux villes. La pre-  
» miere , au milieu de laquelle est le palais de  
» l'empereur , s'appelle la ville des Tartares ;  
» & la seconde , la ville des Chinois ; elles  
» sont jointes l'une à l'autre , & ont chacune  
» 4 lieues de tour. Il y a une si grande mul-  
» titude de peuple , & tant d'embarras qu'on a  
» peine à marcher dans les rues , quoiqu'elles  
» soient très-larges , & que les femmes n'y  
» paroissent point. Nous allâmes voir la fa-  
» meuse cloche de Pékin , qui pèse , à ce qu'on  
» nous assura , cent milliers. Sa forme est cylin-  
» drique , & elle a dix pieds de diametre. Sa  
» hauteur contient une fois & demie sa lar-  
» geur , selon les proportions ordinaires de la  
» Chine. Elle est élevée sur un massif de bri-  
» ques & de pierres quarrées , & couverte  
» seulement d'un toit de nattes , depuis que  
» celui de bois a été brûlé. Nous vîmes aussi  
» l'observatoire & tous les instrumens de  
» bronze , qui sont beaux & dignes de la  
» magnificence de l'empereur ; mais je ne fais  
» s'ils sont aussi justes qu'il faudroit pour faire  
» des observations exactes , parce qu'ils sont à

» pinnules, que les divisions en paroissent iné-  
 » gales à l'œil, & que les lignes transversales  
 » ne joignent pas en plusieurs endroits. Les  
 » portes de la ville ont quelque chose de plus  
 » grand & de plus magnifique que les nôtres:  
 » elles sont extrêmement élevées, & enferment  
 » une grande cour quarrée, environnée de  
 » murailles, sur lesquelles on a bâti de beaux  
 » fallons, tant du côté de la campagne que  
 » du côté de la ville. Les murailles de Pékin  
 » sont de briques, hautes d'environ 40 pieds,  
 » flanquées de 20 en 20 toises de petites  
 » tours quarrées, en égale distance, & très-  
 » bien entretenues; il y a de grandes rampes  
 » en quelques endroits, afin que la cavalerie  
 » y puisse monter. Nous prîmes souvent la  
 » hauteur du pôle de Pékin en notre maison,  
 » qu'on nomme *Sitan*, c'est-à-dire, l'église oc-  
 » cidentale, & nous la trouvâmes de 39 de-  
 » grés, 52 minutes, 55 secondes. «

Cette maison des jésuites à Pékin étoit dans  
 l'enceinte du palais même de l'empereur; ce  
 prince avoit voulu les avoir auprès de lui,  
 parce que, né avec un esprit vaste, pénétrant  
 & curieux, il avoit apprécié leurs connoissan-  
 ces; au milieu des affaires du gouvernement  
 dont il s'occupoit beaucoup, il trouva le tems  
 de satisfaire le goût singulier qu'il avoit pour  
 les sciences d'Europe. Il s'appliqua aux mathé-  
 matiques, & sur-tout à l'algebre, à la géo-  
 métrie, à l'astronomie. Ce furent les PP. An-  
 toine Thomas, Gerbillon & Bouvet, qu'il  
 choisit pour ses maîtres, il les chargea de lui  
 composer

composer des traités de ces parties en langue tartare. Des maîtres de cette langue qu'on leur avoit donnés, revoyoient avec eux les démonstrations ; & lorsque quelque mot leur paroissoit obscur ou impropre, on en substituoit d'autres à la place. Les peres alloient présenter ensuite ces démonstrations à l'empereur, à qui ils les expliquoient. Tous les jours ils se rendoient au palais, & passaient avec le prince deux heures le matin & deux heures le soir. Cette étude dura cinq années entières, pendant lesquelles les missionnaires ne furent presque occupés d'autre chose ; ils laissoient aux religieux qui les secundoient les fonctions de l'apostolat ; mais s'ils ne les remplissoient pas eux-mêmes, ils n'en rendirent pas moins de service à la religion. Ils ne perdoient pas les occasions que leur offroient leurs fréquentes conférences avec le souverain pour l'engager à la favoriser.

Cette espece de familiarité dans laquelle l'empereur vivoit pour ainsi dire avec les jésuites, excita la jalousie de quelques-uns des religieux que leur zele avoit conduits à la Chine, mais qui, avec des talens pour les missions, n'avoient pas ceux qui pouvoient les conduire à la cour. Ils s'affligeoient peut-être trop de n'avoir pas obtenu les mêmes succès que ceux dont ils venoient partager les fonctions. Soit qu'ils ignorassent la route que les premiers avoient frayée, soit qu'ils crussent faire mieux, ils conserverent en arrivant leurs habits de religion, & ils allerent ainsi, le cru-

cifix à la main , prêcher dans les rues ; ils s'attirèrent des désagrémens de la part de la police ; ils furent souvent battus & emprisonnés ; ce ne fut qu'après cette triste expérience qu'ils changèrent de vêtemens.

On fait le bruit qu'ont fait les disputes sur les missions chinoises , & l'issue qu'elles ont eues : ce sont peut-être celles qui demandent un choix plus sévère des personnes qu'on y envoie. Un caractère trop défiant & trop roide peut quelquefois nuire ; on en voit un exemple dans l'opiniâtreté du P. Bouver. Le prince héritier de l'empire faisoit travailler le frere Brocard à des instrumens de mathématiques ; il lui envoya un jour quelques ouvrages d'acier pour lui donner la couleur bleue. Le P. Bouveret, en examinant ces pieces d'acier , crut qu'elles devoient servir à un sceptre d'idôle ; il persista dans son opinion & dans son scrupule , malgré l'assurance que le prince lui fit donner du contraire. Il irrita excessivement l'empereur , qui finit cependant par lui pardonner ; il se contenta de lui faire la réprimande suivante :

» Vous n'êtes qu'un étranger , & vous pré-  
 » tendez savoir mieux les sentimens & les  
 » coutumes de la Chine que moi , & que tous  
 » ceux qui n'ont point fait d'autre étude dès  
 » leur tendre enfance. Or , je déclare que ni  
 » moi , ni le peuple de la Chine , nous ne  
 » reconnoissons aucune vertu particuliere à  
 » cette sorte de sceptre , & qu'il n'y en a  
 » aucun semblable qui soit un instrument d'i-



» dôle. Comme je veux bien vous en assurer,  
» quelle fausse délicatesse peut vous arrêter  
» lorsque je vous ordonne d'y travailler ?  
» Parce que Fo & les autres idôles sont re-  
» présentés avec des habits , cela vous em-  
» pêche-t-il d'en porter vous-mêmes ? Quoi-  
» qu'ils aient des temples , n'en bâtissez-vous  
» pas aussi à votre dieu ? On ne blâme pas  
» votre attachement à votre religion ; mais on  
» blâme avec raison votre entêtement sur des  
» choses que vous ne savez pas. «

Les jésuites furent chargés peu de tems après par l'empereur, de lever sur les lieux le plan exact du pays enfermé entre deux grandes rivières qu'on rencontre à quelques lieues de Pékin, en tirant vers l'orient & vers l'occident. Autrefois cet espace étoit entièrement réservé pour les plaisirs des empereurs ; ils n'y ont plus à présent qu'une superbe maison de plaisance.

» Elle est, disent les missionnaires, d'une  
» étendue prodigieuse : car elle a bien de tour  
» dix lieues communes de France ; mais elle  
» est bien différente des maisons royales d'Eu-  
» rope. Il n'y a ni marbre ni jets-d'eau, ni  
» murailles de pierre ; quatre petites rivières  
» d'une belle eau l'arrosent ; leurs bords sont  
» plantés d'arbres ; on y voit trois édifices  
» fort propres & bien entendus. Il y a plu-  
» sieurs étangs, des pâturages pour les cerfs ;  
» les chevreuils, les mulets sauvages, & autres  
» bêtes fauves, des étables pour les troupeaux,  
» des jardins potagers, des gazons, des ver-

» gers, & même quelques pieces de terres en-  
 » semencées : en un mot, tout ce que la vie  
 » champêtre a d'agrémens s'y trouve. C'est-là  
 » que les empereurs se déchargeant du poids  
 » des affaires, & quittant pour un tems cet  
 » air de majesté qui gêne, alloient goûter les  
 » douceurs d'une vie privée. »

On retrouve dans ces volumes une lettre du P. Jean-Paul Gozani, sur une communauté juive établie à la Chine. Ils y sont appellés *Tiao-kin-kiao*. S'il faut en croire leur tradition, la colonie dont ils descendent vint dans cet empire sous le Ham-chao, c'est à-dire, la dynastie des Ham, qui a occupé le trône depuis l'an 206, avant Jesus-Christ, jusqu'à l'an 220, après sa naissance. Ils ont mêlé aux cérémonies judaïques quelques-unes de celles qui sont en usage à la Chine, telles que les honneurs rendus aux morts. Des détails précis sur cette tribu seroient sans doute fort curieux; mais le P. Gozani ne savoit pas l'hébreu, & n'a pu par conséquent prendre toutes les informations qu'il auroit désiré. Depuis 1704, qu'il fit ces recherches, il ne s'est trouvé aucun missionnaire qui ait été en état de les continuer, ou qui l'ait voulu.

Ce que nous avons cité de ces nouveaux volumes suffit pour donner une idée de l'intérêt des matieres dont ils traitent. Les suivans ne feront pas sans doute moins curieux, & nous nous empresserons de les faire connoître lorsqu'ils auront paru.

(*Journal des savans ; Journal encyclopédique.*)

---

THE history of english poetry, &c. *Histoire de la poésie angloise, depuis la fin du onzieme siecle, jusqu'au commencement du dix-huitieme.* Tome III. A Londres, chez Doddsley. In-4to. 1781. Précédé d'une dissertation sur le *Gesta romanorum*; par M. THOMAS WARTON.

DANS le compte que nous avons rendu (\*) en 1778, du second volume de l'*Histoire de la poésie angloise*, nous avons fait voir le goût & la critique qui caractérisent M. Warton. Dans le volume, que nous annonçons aujourd'hui, les mêmes qualités se font également remarquer, & l'auteur continue avec la même exactitude ses recherches laborieuses, qui ne sont point restreintes à un examen détaillé des ouvrages en particulier, mais qui embrassent le caractère général de la poésie angloise dans les différentes périodes de ses progrès. Ce troisieme volume commence par une dissertation sur le *Gesta romanorum*, ouvrage de la basse latinité, qui passe pour avoir été imprimé la première fois en 1473. C'est une compilation de l'Histoire Romaine, ou plutôt de celle du Bas-Empire, entremêlée de fictions romanesques, tirées des légendes des saints, d'apolo-

---

(\*) *Esprit des journaux* 1778, septembre, page 54.

## 126 L'ESPRIT. DES JOURNAUX ,

gues orientaux , & de tous les contes historiques , qui vinrent en Europe avec la littérature arabe.

» Les contes , observe notre auteur , sont  
» la sciences des siècles grossiers. Dans le  
» progrès des lettres , l'esprit de spéculation  
» & de recherche commence avec le raffinement  
» des mœurs. La littérature devient sentimentale , à proportion qu'on devient policé. Il  
» faut que les hommes soient instruits par des  
» faits ou réels ou imaginaires , avant de pouvoir être en état de réfléchir ou de raisonner. «

» Vincent de Beauvais , savant dominicain  
» François , qui florissoit dans le treizième siècle , observe , dans son *Miroir de l'histoire* ,  
» que l'usage des prédicateurs de son tems étoit  
» de réveiller l'indifférence & l'affoupissement  
» de leurs auditeurs , en citant dans leurs sermons des fables d'Esopé ; néanmoins il leur  
» recommande d'employer plus sobrement &  
» avec plus de prudence ces fictions profanes  
» dans la discussion des sujets sacrés. Parmi les  
» manuscrits de Harley , conservés dans le  
» *Museum* britannique , nous trouvons une collection très - ancienne de deux cens quinze  
» histoires , comme romans , allégories , sujets  
» sacrés ou tirés des légendes , qui paroissent  
» avoir été compilés par un prédicateur , pour  
» l'usage des sociétés monastiques. Quelques-unes de ces pièces semblent avoir été écrites  
» d'après les récits des bardes & des ménestriers ; d'autres avoir été imaginées & écrites

» par des troubadours & des moines. En l'année  
» 1389, il parut à Paris, un système de théo-  
» logie, traduit ensuite en anglois par Caxton ;  
» sous le titre de *Cour de sapience*. Cet ou-  
» vrage rempli d'histoires, de paraboles & d'a-  
» pologues, est plus capable, comme l'observe  
» sagement l'auteur, d'appliquer l'attention &  
» d'exciter la dévotion du peuple, que ne pour-  
» roit le faire l'autorité de la science ou l'of-  
» tentation de la théologie. En conséquence  
» de l'utilité de cette méthode d'instruire, les  
» légendes des saints furent reçues dans le  
» rituel, & devinrent une partie essentielle du  
» culte public. Les romans religieux furent  
» étroitement liés aux chants de la chevalerie ;  
» & la même ignorance grossière du peuple,  
» qui dans les premiers siècles du christianisme  
» créa la nécessité d'introduire une pompe vi-  
» sible dans les cérémonies de l'église, força  
» d'employer la fiction, pour amuser par les  
» exploits des chevaliers errans, & instruire  
» par des exemples de pieux héroïsme. Dans  
» des tems plus polis, le *Décameron* de Boc-  
» cace & autres ouvrages de ce genre peuvent  
» être regardés comme les restes de cette espèce  
» d'écrits fondés sur la simplicité des hommes,  
» & adaptés aux besoins de la société encore  
» naissante. «

Après avoir parlé du *Gesta romanorum*, M.  
Warton en fait une courte analyse, mêlée  
d'éclaircissemens sur les écrivains du tems. Dans  
le huitième chapitre de cet ouvrage il a trouvé  
le sujet de l'*hermite de Parnell* ; nous allons

## 128 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

mettre ce morceau sous les yeux de nos lecteurs.

» Un pieux hermite vivoit dans une grotte,  
» près de laquelle un berger faisoit paître ordinairement son troupeau. Beaucoup de moutons ayant été dérobés, le berger fut tué innocemment par son maître, comme étant l'auteur du vol. L'hermite voyant un homme innocent mis à mort, se mit à suspecter l'existence de la divine providence, & résolut de ne plus suivre les austérités inutiles de la religion, mais de rentrer dans le monde. Ayant quitté sa retraite, il rencontra dans sa route un ange, revêtu d'une figure humaine, qui lui dit : *Je suis un ange ; dieu m'envoie pour vous accompagner dans votre voyage.* Ils entrèrent dans une ville & demandèrent l'hospitalité, au logis d'un chevalier, qui leur fit un accueil gracieux & leur donna un excellent souper. Dans la nuit, l'ange se leva & alla étrangler le fils unique du chevalier, qui dormoit dans son berceau. L'hermite fut étonné de la manière barbare, dont étoit récompensée l'hospitalité ; mais la peur l'empêcha de faire des remontrances à son compagnon. Le jour suivant, ils parvinrent à une autre ville, où ils furent généreusement accueillis dans la maison d'un riche citoyen. La nuit l'ange se leva encore, & déroba une coupe d'or d'un prix inestimable. L'hermite conclut bientôt que son compagnon étoit un mauvais ange. Continuant leur route le jour suivant, ils passèrent sur un pont,

» au milieu duquel ils rencontrèrent un pauvre  
» homme , auquel l'ange demanda le chemin  
» de la ville la plus prochaine. En ayant eu  
» l'information qu'il desiroit , l'ange poussa le  
» pauvre homme dans l'eau , où il fut bientôt  
» noyé. Le soir , ils arriverent à la maison  
» d'un homme riche , qui sur le champ les  
» envoya coucher dans une étable avec ses  
» bestiaux. Le lendemain , l'ange donna au  
» riche la coupe , qu'il avoit dérobée. L'her-  
» mite surpris de voir donner à un homme ,  
» qui les avoit mal reçus , la coupe volée à  
» celui [qui les avoit accueillis avec amitié ,  
» fut de nouveau convaincu que son compagnon  
» étoit le diable , & voulut s'en séparer. Mais  
» l'ange lui dit : *Ecoute-moi , & tu t'en iras*  
» *après. Pendant que tu vivois dans ton hermi-*  
» *tage , un berger a été mis à mort par son maî-*  
» *tre. Il étoit innocent du crime qu'on lui imputoit ;*  
» *mais s'il n'eût pas été tué alors , il eût com-*  
» *mis des crimes , dans lesquels il seroit mort*  
» *sans pénitence. Son maître cherche à expier le*  
» *meurtre , en consacrant le reste de ses jours aux*  
» *austérités & à des actions de charité. J'ai étran-*  
» *glé l'enfant du chevalier. Mais sache que son*  
» *pere étoit si occupé d'amasser des richesses pour*  
» *son fils , qu'il négligeoit ces actes de bienfai-*  
» *sance , qui le distinguoient auparavant , & qu'il*  
» *va pratiquer de nouveau. J'ai volé la coupe d'or*  
» *à un citoyen , qui nous a donné l'hospitalité. Mais*  
» *sache , que depuis qu'il possédoit cette coupe ,*  
» *de sobre qu'il étoit auparavant , il étoit devenu*  
» *un ivrogne , & qu'aujourd'hui il est le plus*

» modéré des' hommes sur le boire. J'ai jetté un  
 » pauvre homme dans l'eau. Il étoit alors honnête  
 » & religieux ; mais sache que , s'il eût fait la  
 » moitié d'un mille de plus , il eût tué un homme  
 » en état de péché mortel. J'ai donné la coupe  
 » d'or au riche , qui a refusé de nous loger sous  
 » son toit. Il a donc reçu sa récompense en ce  
 » monde ; & dans l'autre il souffrira les peines de  
 » l'enfer , dues à son manque d'hospitalité. L'her-  
 » mite se prosterna aux pieds de l'ange ; & ,  
 » lui ayant demandé pardon , il retourna dans  
 » son hermitage , entièrement convaincu de  
 » la sagesse & de la justice des actions de  
 » dieu. «

Tel est le conte dont Parnell a tiré son petit poëme , intitulé : *l'Hermite*. M. de Voltaire a puisé dans ce poëme l'idée du chapitre de *Zazdig* , qui porte le même titre.

En examinant les ouvrages des tems éloignés , M. Warton fait quelquefois des découvertes , auxquelles il ne s'attendoit guere. Nous en citerons ici une , qui a du rapport au titre de *Magister* , usité dans les universités d'Angleterre & autres pays.

» Dans cette histoire , dit l'auteur , un des  
 » magiciens est appelé *magister-peritus* , & quel-  
 » quefois tout simplement *magister* , c'est-à-  
 » dire , *devin*. Le titre de *magister* dans nos  
 » universités tire son origine de l'usage de ce  
 » mot dans le moyen âge. Je ne saurois dire  
 » avec quelle propriété on le conserve au-  
 » jourd'hui. *Mystery* ( mot anglois ) ancienne-  
 » ment usité pour un art en particulier ou



» toute science en général , paroît être une  
 » corruption naturelle de *maistry* ou *mastry*,  
 » qui est l'anglois du latin *magisterium* ou *arti-*  
 » *ficium* ; en françois *maistrise* , *mestier*, *mestrie* ,  
 » & en italien *magisterio* , avec le même sens.  
 » Dans le roman françois de Cléomedes , un  
 » médecin est simplement appelé *maître*.

Lie font de chou qu'il n'y a

Peril & que bien garira :

Car il li *maistre* ainsi dit leur ont.

» Et l'art de la médecine est appelé *mestrie* ;  
 » quand il (le chirurgien) aperçut que c'étoit  
 » maladie non mie curable par nature & par  
 » *MESTRIE* , & par médecine , &c. *Maistrise* est  
 » employé pour art ou travail , dans la chro-  
 » nique de saint Denis : entre les autres présens ,  
 » il envoya une horologe de laiton , ouvrez par  
 » merveilleuse *MAISTRISE*. On voit que le latin  
 » *magisterium* a précisément le même sens. Par  
 » le contrat passé , pour bâtir l'église du cou-  
 » vent de Casino en Italie , l'an 1349 , les  
 » architectes consentent à bâtir l'église sur le  
 » plan de celle de Latran à Rome , & *in casu*  
 » *si aliquis ( defectus ) in eorum MAGISTERIO*  
 » *appareret , promiserunt refarcire*. Chaucer , dans  
 » le roman de la Rose , se sert de *maistrise*  
 » pour art ou travail.

*Was made a toure of grete MAISTRISE , &c.*

A été faite une tour de grande *MAISTRISE* , &c.

» Et dans le même poëme , en faisant la des-

### 132 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

- » cription de la chauffure du dieu de l'alé-
- » greffe,

*And shode he was , with grete MAISTRISE , &c.*  
Et il étoit chauffé avec grande MAITRISE , &c.

- » *Maystrie* se trouve dans la description de la
- » selle d'une Dame , au roman de Sir Launfal.

*Were twey stones of Ynde*  
*Gay' for the MAYSTRYE , &c.*  
Il y avoit deux pierres précieuses des Indes ,  
Magnifiques pour la MESTRIE , &c.

- » Chaucer dit que son moine est

--- *Fayre for the MAISTRIE , &c.*  
Distingué par la MESTRIE , &c.

- » *La maistrise du vénerie* , ou science de la
- » chasse , étoit alors si en vogue , qu'on l'ap-
- » pelloit simplement & vulgairement *maistrie*.
- » Je pourrois produire beaucoup d'autres exem-
- » ples , mais je me contenterai d'ajouter , que
- » la recherche de la pierre philosophale est ap-
- » pellée en latin *investigatio magisterii*.

A chaque conte , qui se trouve dans le *Gesta romanorum* , est jointe une maxime , qui se réduit en leçon chrétienne ou morale. A ce sujet , notre auteur remarque que cet âge étoit un âge de vision & de mystère ; chaque ouvrage étoit censé contenir un sens double & secondaire. Non-seulement on expliquoit allégoriquement l'histoire générale des anciens tems , mais encore les fictions poétiques des auteurs

classiques étoient censées désigner les grandes vérités de la religion. Ces idées grossières sont pardonnables, vu l'extrême ignorance de ces tems.

M. Pope avoit projeté une histoire de la poésie angloise, dans laquelle il se proposoit de classer les auteurs selon le genre & le caractère de leurs ouvrages. Mais, au-lieu de suivre ce plan, M. Warton, avec plus de raison, a suivi la méthode chronologique, qui a l'avantage de montrer les progrès de la poésie angloise, dans une exposition plus claire & plus liée. Dans les deux premiers volumes, il a fait connoître quelques périodes particulières, pendant lesquelles on voit une gradation remarquable dans l'amélioration de la poésie. Notre auteur observe une époque remarquable, celle où le commerce avec l'Italie, qui peut être daté du commencement du seizième siècle, introduisit l'étude de la littérature classique en Angleterre, & donna un tour neuf au langage de ce pays. L'état de la poésie angloise dans ce tems est bien tracé dans le passage suivant.

» Pétrarque étoit toujours le poëte favori de l'Italie; il avoit établi un nouveau goût, qui fut universellement adopté & imité  
» par ses compatriotes; dans ce tems, les cours de France & d'Angleterre se distinguoient  
» par leur élégance. François I<sup>er</sup>. avoit changé  
» l'état des lettres en France, en mêlant la  
» galanterie au savoir, & en admettant à sa  
» cour les dames avec les ecclésiastiques. Ses  
» carroufels étoient donnés avec plus d'éclat &

### 134 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» de grace, que les fêtes des princes ses pré-  
 » décesseurs. Henri VIII fut jaloux de vaincre  
 » François I<sup>er</sup>. Son ambition, qui ne lui per-  
 » mettoit pas de souffrir de rival, même dans  
 » ses divertissemens, étoit secondée par un pen-  
 » chant à la générosité, & par un amour pour  
 » l'ostentation. A plusieurs qualités violentes,  
 » Henri joignoit la magnificence & l'affabilité.  
 » S'il n'eût pas fait mourir ses femmes, sa po-  
 » litesse pour le beau-sexe seroit demeurée  
 » sans tâche. Ses divertissemens militaires, sans  
 » être embarrassés par la pompe barbare de  
 » l'ancienne chevalerie, étoient relevés par  
 » la douceur naissante des mœurs plus socia-  
 » bles; il se plaisoit aux jeux & aux spectacles  
 » où la beauté présidoit; les bals & les tournois  
 » qu'il donnoit, inspiroient l'esprit de la cheva-  
 » lerie romanesque. La poésie accompagnoit  
 » naturellement ces divertissemens. Henri lui-  
 » même jouoit le premier rôle dans ces fêtes  
 » triomphales; il y lisoit les vers qu'il compo-  
 » soit. On estimoit & on étudioit le langage &  
 » les mœurs de l'Italie. Les sonnets de Pétrarque  
 » étoient les grands modèles de composition.  
 » Ils entroient dans le génie des mœurs à la  
 » mode; & dans une telle cour, Pétrarque  
 » devint naturellement le poète favori. Henri  
 » Howard, comte de Surrey, dont la maî-  
 » tresse étoit peut-être aussi belle que Laure,  
 » & qui, s'il n'en eut pas le goût, eut du moins  
 » les tendres sentimens de Pétrarque, ouvrit  
 » la route à la perfection de la poésie angloise,  
 » par une heureuse imitation de Pétrarque &

» autres poètes Italiens , qui avoient réussi à  
» peindre les inquiétudes de l'amour , & les  
» passions qui le caractérisent.

Nous trouvons ici une notice biographique sur le comte de Surrey , qui jette un grand jour sur le caractère & le sujet de ses poésies. M. Warton adopte l'opinion de M. Walpole , concernant la généalogie de la belle Géraldine , si célèbre pour avoir été l'objet des sonnets amoureux du comte de Surrey. On croyoit communément qu'elle naquit à Florence , & qu'elle étoit de la famille des Gerald de cette ville ; mais suivant l'autorité citée par M. Warton , elle étoit , à n'en pas douter , une des filles de Gerald Fitzgerad , comte de Kildare.

» Dans les sonnets de Surrey , dit M. War-  
» ton , nous sommes surpris de ne rien trou-  
» ver de ce jargon métaphysique , qui carac-  
» térise les poètes Italiens , ses maîtres préten-  
» dus , & spécialement Pétrarque. Les pensées  
» de Surrey sont pour la plupart naturelles &  
» sans affectation ; naissant du fonds du sujet ,  
» elles sont l'expression du cœur. Sa poésie est  
» pareillement dégagée d'allusions scientifiques  
» & de sentimens entortillés. Si notre auteur  
» copie Pétrarque , c'est dans ce qu'il a de  
» meilleur , c'est lors qu'il quitte ses abstractions  
» platoniques , ses raffinemens de passion , ses  
» complimens exagérés , & ses antithèses , pour  
» prendre le ton de la tendresse , de la simpli-  
» cité & de la nature.

Notre auteur observe que les talens de Surrey , qui sont communément supposés avoir été

## 136 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

uniquement bornés aux plaintes sentimentales & amoureuses, étoient encore propres à la poésie descriptive & aux images champêtres. Il cite plusieurs morceaux de ce poète, pour prouver ce qu'il avance.

Surrey a traduit en vers blancs le second & le quatrième livres de l'*Enéide* de Virgile ; c'est la première composition de ce genre dans la langue angloise. Cette traduction a le mérite d'une exacte fidélité , sans avoir la servilité prosaïque, qui est ordinaire à ces sortes d'ouvrages.

M. Warton observe que Surrey doit être regardé comme le premier poète anglois classique, pour la justesse de la pensée, l'élégance du style, & la justesse de l'expression, & qu'il est dans sa langue le premier écrivain correct dans le genre tendre & amoureux. La vérité de cet éloge est confirmée par des exemples différens.

La section XX commence par un précis sur Thomas Wyatt l'aîné, contemporain du comte Surrey, & très-célèbre à la cour de Henri VIII. Notre auteur est d'avis que Wyatt coopéra beaucoup avec le comte de Surrey à corriger la rudesse du style poétique ; mais le premier, selon notre auteur, est inférieur au second pour l'harmonie de la versification, la clarté de l'expression & la facilité du style. Écoutons M. Warton lui-même.

» Il n'approche pas, dit-il, de Surrey pour  
» la beauté des pensées, le naturel & le sen-  
» timent. Chez lui, tout est déguisé par l'affec-

» tation , & obscurci par des *concetti*. Ses déclara-  
 » tions d'amour sont gênées par l'esprit &  
 » les fausses idées ; son style n'est point intelli-  
 » gible , par la négligence & le défaut d'orne-  
 » ment. Ses complimens , comme les mœurs du  
 » tems , sont cérémonieux & outrés. Il a trop  
 » d'art comme amoureux , & trop peu comme  
 » poète. Il est vrai que son génie étoit du  
 » genre moral & didactique ; & ses poésies  
 » abondent plus en bon sens , en satyres &  
 » observations sur la vie , qu'en pathétique ou  
 » imagination. Cependant il y a un degré de  
 » douceur lyrique dans les vers suivans à sa  
 » lyre , où *l'amant se plaint de la dureté de l'ob-*  
 » *jet de son amour.*

Ma lyre , réveille-toi , achève le dernier  
 Ouvrage , que toi & moi nous ferons !  
 Et finis ce que j'ai déjà commencé.  
 Puisque ma chanson est chantée ,  
 Ma Lyre , repose-toi ; car j'ai fini.

Comme on réussit peu à se faire entendre dans un endroit  
 où l'on ne prête point attention ,  
 Et à graver avec du plomb sur du marbre ,  
 De même , ô mes chants , vous réussirez peu à percer  
 son cœur.

Devrions-nous donc soupirer , ou chanter , ou nous  
 plaindre ?

Non , non , ma lyre , car j'ai fini.

Les rochers barbares ,  
 Ne repoussent point les vagues , avec autant de cruauté  
 Qu'elle rejette ma flamme & mon amour ;

## 138 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Ainsi je suis sans remède ;

Donc ma lyre & moi nous avons fini.

La section XXI fait mention de divers poëmes dont les auteurs sont incertains. Ce sont sir François Bryan, George Boleyn, comte de Rochford, & Thomas lord Vaulx. La noblesse aimoit alors à faire des sonnets dans le genre italien. M. Warton nous apprend que le feu lord Eglintour a possédé le véritable manuscrit des sonnets composés par Henri VIII.

Dans la section XXII, M. Warton fait connoître à ses lecteurs un nom, qui n'avoit jamais paru dans la biographie poétique. C'est celui de Nicolas Grimeald, qui florissoit vers le milieu du seizieme siecle. Notre auteur observe qu'après le lord Surrey, il est le second poëte Anglois, qui ait écrit en vers blancs. Il ajoute, que comme poëte & versificateur, il ne le cede à aucun de ses contemporains pour la pureté de l'expression, & l'élégance précise des vers didactiques. Pour appuyer son sentiment, M. Warton cita plusieurs morceaux de ce poëte, que nous croyons assez inutile de faire connoître.

Dans la section XXIII, M. Warton donne une grande preuve de ses recherches, & examine avec attention les écrivains soumis à ses regards. Il observe que tous les poëtes du regne de Henri VIII ne furent point élevés à l'école de Pétrarque. Les graces de la muse italienne, qui ornoient Surrey & Wyat, n'appartenoient qu'à un petit nombre, & les beautés des auteurs



classiques n'étoient pas encore devenues des objets généraux d'imitation. L'auteur rend ensuite compte des poètes inférieurs de cet âge. Le premier dont il fait mention est André Borde. Il passe pour avoir compilé ou composé l'ouvrage qui a pour titre : MERRY TALES OF THE MAD MEN OF GOTHAM, c'est-à-dire, *Contes plaisans des foux de Gotham*.

On voit ensuite les noms de Jean Bale, élevé à l'évêché d'Osloey par le roi Edouard VI; Brian Anflay, ou Annesley, attaché au roi Henri VIII; Wilfrid Holme, gentilhomme de Hungtinton dans le comté d'Yorck, &c.

La section XXIV, traite de Jean Heywood, communément appelé l'épigrammatiste, que Henri VIII aima & récompensa pour ses bouffonneries.

La section suivante nous présente quelques productions de la jeunesse de Thomas More, dont le caractère, abstraction faite de ses talens poétiques, fera toujours en grande vénération.

Dans la section XXVI, l'auteur pense que les romans en vers de *Richard Cœur de Lion*, *Guy Earl of Warwick*, & *sir Bevys of Southampton*, ont été rendus modernes sous le règne de Henri VIII, d'après des histoires plus anciennes & plus simples. Parmi les poésies de ce règne, il a trouvé quelques Noël's, composés dans la vue d'animer l'allégresse du tems, & non tels qu'ils courent aujourd'hui dans le peuple Anglois, sous le même titre. Il observe qu'une hure de sanglier étoit anciennement le princi-

## 140 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

pal mets le jour de Noël, & qu'on la servoit par-tout sur les meilleures tables avec une grande cérémonie. Suivant Hollinshead, en l'année 1170, le jour du couronnement du jeune prince, le roi Henri I servit son fils à table en qualité d'écuyer tranchant, & apporta une hure de sanglier précédé de trompettes, suivant la coutume. Cette cérémonie annuelle étoit accompagnée d'un Noël, du genre de celui qui suit. Nous avons conservé le latin, n'ayant traduit que les vers anglois.

*Caput apri defero ,  
Reddens laudes domino.*

J'apporte une hure de sanglier  
Avec des guirlandes magnifiques & du romarin,  
Je vous prie, chantez joyeusement, vous tous  
*Qui estis in convivio.*

La hure de sanglier, je pense,  
Est le premier mets dans ce pays :  
Par-tout où elle se trouve,  
*Servite cùm cantico.*

Réjouissez-vous, Seigneurs, tant grands que petits ;  
Notre maître d'hôtel a préparé  
(Pour que vous vous divertissiez tous cette fête de Noël)  
Cette hure de sanglier avec de la moutarde.

Ce Noël, a quelques changemens près, est conservé en anglois, au college de la reine à Oxford.

Notre auteur remarque que les fêtes publiques, du regne de Henri VIII prouvent le progrès considérable de la littérature classique

en Angleterre. Pour en produire un exemple, il décrit les spectacles donnés, avec beaucoup de magnificence, au couronnement de la reine Anne Boleyn, en l'année 1533.

La XXVII section commence à une nouvelle époque dans l'histoire de la poésie angloise. La réforme de l'église, comme l'observe notre auteur, produisit pour un tems un changement dans le système général des études & dans le caractère & les sujets des compositions poétiques. On fit des traductions en vers de différens morceaux de l'écriture sainte; les principaux ouvrages de ce genre sont les psaumes en vers par Sternhold & Hopkins. Wyatt & Surrey les avoient auparavant traduits. Mais Sternhold fut le premier, dont la version fut adoptée dans l'église anglicane.

Au commencement de la réforme, ce goût de mettre en vers les psaumes, & autres endroits de la bible, paroît avoir extrêmement dominé. Ce goût fut introduit dans l'origine par Clément Marot, valet de chambre du roi François premier, & le poëte favori du tems. L'anecdote suivante prouve quelle vogue avoient les psaumes à la cour de France.

» Ils étoient ordinairement chantés avec des  
» accompagnemens d'instrumens de musique.  
» Ils furent si rapidement débités, que les im-  
» primeurs ne pouvoient en fournir des exem-  
» plaires au public. A la cour galante & ma-  
» gnifique de François I, on n'entendoit chan-  
» ter que les psaumes de Clément Marot. Cha-  
» que personne de la famille royale & de la

» premiere noblesse de la cour avoit choisi un  
 » pseume , & le mettoit sur l'air qui lui plai-  
 » soit davantage. Le dauphin , prince Henri ,  
 » qui aimoit beaucoup la chasse , avoit pris celui-  
 » ci : *Ainsi qu'on oit le cerf bruire , &c.* Il le  
 » chantoit toujours en allant à la chasse. Ma-  
 » dame de Valentinois , que ce jeune prince  
 » aimoit beaucoup , avoit adopté celui qui com-  
 » mence par ces mots : *Du fond de ma pen-  
 » sée , &c.* Le pseume favori de la reine étoit :  
 » *Ne veuilles pas , ô sire , &c.* elle le chan-  
 » toit sur un air de danse à la mode. An-  
 » toine , roi de Navare , chantoit : *Revenge moi ,  
 » prends ma querelle ,* sur l'air d'un rigodon de  
 » Poitou. «

Dans les deux sections suivantes , notre au-  
 teur donne une notice de quelques autres tra-  
 ductions en vers de divers endroits de la bible.  
 Les principales pieces sont les pseumes de l'ar-  
 chevêque Parker , les poésies du presbytérien  
 Crowley , & les actes des apôtres en vers par  
 Tye. M. Warton déprisé avec beaucoup de  
 raison ce genre hétérogene de composition ,  
 qui par le mélange du style prosaïque avec  
 celui de la poésie , détruit l'effet & le ca-  
 ractere de l'un & l'autre.

Notre auteur nous apprend que la premiere  
 chanson à boire , de quelque mérite , parut en  
 Angleterre , l'année 1551. Il y remarque une  
 aisance & une gaieté qu'il n'auroit jamais cru  
 avoir été inspirées par la boisson de ces tems  
 ( *la biere.* ) Nous croyons faire plaisir à nos  
 lecteurs d'en donner ici la traduction littérale.

On verra que la *bierre* peut échauffer la verve poétique.

Je ne puis manger que peu de viande;

Je n'ai point un bon estomac.

Mais je crois à coup sûr que je suis en état de boire

Autant que celui qui porte capuchon (*un moine.*)

Quoique j'aille nud, (ne foyez point en peine)

Je n'ai nullement froid;

J'ai soin de bien me remplir le ventre

De bonne & vieille bierre, qui réjouir.

O mon dos, ô mes flancs, foyez nuds, oui foyez nuds;

O mes pieds, ô mes mains, ayez froid;

Mais pour toi, ô ma panse, que Dieu t'envoie suffisamment de ta bonne bierre,

Soit nouvelle ou vieille!

Je n'aime d'autre rôtie, que celle de pain ,  
avec une pomme cuite.

Un peu de pain me suffit;

Je n'en veux pas beaucoup.

Ni la gélée, ni la neige, ni le vent, je jure,

Ne peuvent me nuire; je les en défie;

Je fais trop bien me remplir & me corroborer

De bonne & vieille bierre qui réjouit.

O mon dos, &c.

*Tib*, ma femme, autant que sa vie

Aime la bonne bierre.

Aussi boit-elle souvent, jusqu'à ce qu'on voye

Les larmes découler de ses joues.

Alors elle me présente une large tasse,

Comme feroit un maître buveur,

Et elle me dit : » *mon petit cœur*, j'ai pris ma part

» De cette bonne & vieille bierre, qui réjouit le

» cœur. «

O mon dos, &c.

## 144 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

A présent, que les autres boivent jusqu'à se qu'ils perdent la tête & qu'ils n'y voyent plus,  
Comme doivent faire de bons compagnons.  
Ils ne manqueront pas de goûter le bonheur,  
Que procure aux hommes la bonne bière.  
Quant à toutes ces bons âmes qui ont vidé bien des tasses  
Ou qui les ont passés joyeusement à la ronde;  
Que Dieu leur conserve vie, à eux & à leurs femmes,  
Soit jeunes ou vieilles !

Dans les sections XXX, XXXI, XXXII & XXXIII, il est question de plusieurs compositions poétiques, dont la plus importante est *le miroir des magistrats* (the mirror of magistrates.) Cet ouvrage passe pour être la production de plusieurs auteurs ; mais le principal & le plus connu est Thomas Sackville.

La section suivante est employée à rendre compte de la vie & des écrits de Richard Edouard, poète, acteur, musicien & bouffon de la cour de Marie & d'Elisabeth.

La section XXXV donne un précis détaillé de la vie de Tuffer, & un analyse de son poème didactique intitulé : *Husbandrie* (économie rurale) les préceptes de cet auteur ont une brièveté expressive ; mais ils ont quelquefois un tour épigrammatique ; par exemple :

- « Les épices ruinent, de même que le feu & la chandelle ;
- « La sauce douce est aussi perfide qu'un moine.

Quoique vous ayez dans votre maison l'animal qui excelle à prendre la souris,

Cependant

Cependant ayez toujours à la laiterie une fourciere.  
 Prenez garde comme vous mettrez (ce qu'on appelle) la  
 mort-aux-rats ,  
 De peur de vous empoisonner, ainsi que votre domes-  
 tique, & vos polissons d'enfans.

Dans la section XXXVI, il est fait mention des poésies de William Forrest. On conserve à la bibliotheque de Bodley à Oxford un manuscrit en vers de sa composition, qui est un éloge historique de la reine Catherine, une des femmes du roi Henri VIII. M. Warton nous apprend que ce poëme, consistant en vingt chapitres, contient une vive condamnation du divorce de Henri; le même auteur prétend qu'il y a dans ce manuscrit des anecdotes, qui ont été défigurées par le fanatisme des écrivains ecclésiastiques & politiques, & en même tems certains faits, qui ne se trouvent dans aucune histoire imprimée.

Vers le milieu du seizieme siecle, il y avoit en Angleterre de violens préjugés contre l'étude des auteurs classiques. M. Warton fait mention d'un poëme de deux feuilles intitulé : *The Ungodliness of the hethnicke goddes, or the Downfall of Diana of the Ephesians* (l'irréligion des dieux payens, ou la chute de la Diane des Ephésiens.) L'auteur de ce poëme, dont le sujet est aussi foible que la poésie, cherche à prouver que l'usage de mettre les poëtes latins entre les mains des jeunes élèves ne tend qu'à fortifier l'idolâtrie & la superstition payenne.

» Mais, dit M. Warton, les auteurs classi-

» ques furent enfin condamnés par une auto-  
 » rité supérieure. En l'année 1582, un certain  
 » Christophe Ocland, maître d'école de Chel-  
 » tenham, publia deux poèmes latins, en vers  
 » hexamètres, l'un intitulé *Anglorum prælia*, &  
 » l'autre, *Elisabetha*. Ces poèmes mal écrits &  
 » mal versifiés, sont précédés d'un édit rendu  
 » par les lords du conseil-privé, signé entre  
 » autres de Cowper, évêque de Lincoln, du  
 » lord Warwick, du lord Leicester, de sir  
 » François Knollys, de sir Christophe Hatton,  
 » & de sir François Walsingham; il est adressé aux  
 » commissionnaires ecclésiastiques de la reine &  
 » renferme le passage suivant : *Puisque le sujet*  
 » *ou la matiere de ces ouvrages les rend dignes*  
 » *d'être lus de tout le monde, & spécialement dans*  
 » *les écoles publiques, où divers auteurs profanes*  
 » *sont ordinairement lus & enseignés, lesquels cor-*  
 » *rompent plutôt les mœurs de la jeunesse du royaume,*  
 » *qu'ils ne lui font faire des progrès dans la vertu :*  
 » *en place de ces mêmes poètes, nous croyons ces*  
 » *ouvrages propres à être lus & enseignés dans les*  
 » *écoles latines ; nous avons donc jugé à propos,*  
 » *pour encourager ledit Ocland & autres savans,*  
 » *de faire servir leur travail & le fruit de leurs*  
 » *études à de si bons desseins, comme aussi pour*  
 » *l'utilité de la jeunesse & pour écarter ces poètes*  
 » *lascifs, qui sont communément lus & enseignés*  
 » *dans lesdites écoles latines (la matiere de ces*  
 » *ouvrages étant héroïque & de bonne instruction)*  
 » *nous vous prions & requérons dans cette vue,*  
 » *comme par notre ordre spécial, d'écrire à tous*  
 » *les évêques du royaume, leur enjoignant d'or-*



» donner que , dans toutes les écoles latines & pu-  
 » bliques de leurs dioceses , ledit ouvrage DE AN-  
 » GLORUM PRÆLIIS, & celui d'ELISABETHA  
 » soient adoptés, lus & enseignés publiquement par  
 » les maîtres d'école , à la place des auteurs pro-  
 » fanes. »

Les préjugés de l'ignorance ne sont capables que de plonger les lettres dans la barbarie, & d'empêcher les progrès de la raison & de la vérité.

M. Warton remarque avec justice qu'à la renaissance des lettres , le progrès de la langue angloise fut considérablement retardé par l'usage où l'on étoit d'écrire en latin. Les premiers, qui donnerent l'exemple de cultiver la langue nationale, furent Thomas More & Roger Ascham. Le premier écrivit en anglois un dialogue sur la tribulation, & une histoire de Richard III; le second composa son *Toxophile*, dans l'unique but de donner un modele correct d'ouvrage anglois. L'exemple de ces écrivains fut bientôt suivi par d'autres savans, sur-tout par Thomas Wilson, qui publia un traité de logique & un de rhétorique; dans le dernier il donne des regles précises pour la composition angloise. Tel est le sujet de la section XXXVII.

M. Warton, dans la section suivante, nous fait connoître un ouvrage, qui parut au commencement du regne d'Elisabeth, la tragédie de *Gordobuc*, par Thomas Sackville, lord Burckhurst; c'est la premiere piece réguliere du théâtre anglois. Une pantomime, comme c'étoit alors l'usage, précédoit chaque acte.

Notre auteur observe ensuite que la tragédie régulière, avec la division d'actes & de scènes, & avec l'accompagnement des anciens chœurs, semble avoir dirigé l'attention des poètes vers l'étude des drames classiques, & avoir produit en peu de tems des traductions angloises de la *Jocaste d'Eurypide*, & des dix tragédies de Sénèque. Beaucoup d'anciens poètes furent bientôt connus en Angleterre. Avant l'année 1600, Homère, Musée, Virgile, Horace, Ovide & Martial étoient traduits.

On ne se borna point à la traduction des auteurs grecs & latins; on traduisit encore les ouvrages italiens, dont les sujets étoient fabuleux; ils eurent beaucoup d'influence sur la littérature angloise & particulièrement sur la poésie. Nous apprenons que les meilleures histoires ou nouvelles italiennes furent connues, en Angleterre, avant la fin du règne d'Elisabeth, soit par des traductions angloises, espagnoles, françoises ou latines, soit par des abrégés, ou des imitations, qu'on faisoit des originaux.

Après avoir tracé, d'après un grand nombre d'exemples & de judicieuses remarques, l'histoire de la poésie angloise, pendant la plus grande partie du règne d'Elisabeth, M. War-ton fait quelques réflexions générales sur le génie de son tems. Elles sont l'objet de la dernière section de ce volume, qui est plein d'observations savantes & philosophiques. Le morceau qui suit nous a paru si intéressant, que nous n'avons pas balancé de le mettre sous les yeux de nos lecteurs.

» Le regne d'Elisabeth est communément ap-  
» pellé l'âge d'or de la poésie angloise. Il peut  
» sûrement avec raison être regardé comme  
» l'âge le plus poétique de ses annales.

» Les grands traits, qui nous frappent dans  
» la poésie de ces tems, sont la fable, la  
» fiction, l'imagination, & une prédilection  
» pour les aventures intéressantes & les évé-  
» nemens pathétiques. Je vais essayer de dé-  
» mêler & d'expliquer la cause de ce caractère  
» distinctif, qui doit principalement être attri-  
» bué aux principes suivans, soit réunis ense-  
» ble, soit séparés; savoir, au rétablissement  
» & aux versions angloises des auteurs classi-  
» ques, aux traductions des nouvelles italien-  
» nes, aux rêveries ou idées visionnaires d'une  
» fausse philosophie, à un reste de superstition;  
» qui entretenoit le goût de la poésie, l'amour  
» du merveilleux des romans, & à l'usage fré-  
» quent de l'allégorie dans les spectacles de la  
» nation.

» Lorsque les faussetés & les impostures du  
» papisme furent abolies, (\*) la mode de cul-  
» tiver la littérature grecque & romaine de-  
» vint générale; & les belles-lettres ne fu-  
» rent pas seulement l'étude des savans, mais  
» encore de la noblesse & des grands. Les  
» ecclésiastiques avoient trouvé leur intérêt à  
» conserver pour eux-mêmes les langues de  
» l'antiquité; tout le monde s'empressa de con-

---

(\*) C'est un écrivain Anglois qui parle.

» noître ce qui avoit été long-tems injustement  
 » caché. La vérité répandit la vérité , & le  
 » voile du mystere fut écarté non-seulement  
 » de la religion , mais encore de la littérature.  
 » Les laïcs ne purent souffrir l'ancien mono-  
 » pole des connoissances , & demanderent à être  
 » admis aux usurpations du clergé. La curio-  
 » sité générale pour les nouvelles découvertes ,  
 » augmentée par les idées justes ou imaginai-  
 » res des trésors renfermés dans les auteurs  
 » grecs & latins , donnerent à toutes les per-  
 » sonnes oisives ou opulentes le desir d'étudier  
 » les auteurs classiques. Ce qui seroit pédan-  
 » terie dans le siecle présent , étoit une galan-  
 » terie dans le siecle passé. Une science mi-  
 » nutieuse de mots & de phrases des poëtes ,  
 » historiens , & orateurs anciens , qui le plus  
 » souvent n'étoit autre chose qu'une espece  
 » d'érudition payenne , étoit devenue un ob-  
 » jet indispensable & presque unique dans le  
 » cercle de l'éducation honnête. Les jeunes da-  
 » mes , pour suivre la mode , s'occupoient en-  
 » tièrement de littérature classique ; & la fille  
 » d'une duchesse apprenoit , non-seulement à  
 » broder au tambour , mais encore à conf-  
 » truire une phrase grecque : parmi les fem-  
 » mes lettrées du premier rang , Elisabeth fut  
 » celle qui se distingua d'avantage. Roger Af-  
 » cham , qui fut son maître , parle avec en-  
 » thousiasme du progrès étonnant , qu'elle fit  
 » dans la langue grecque. Il ajoute , avec un  
 » air de triomphe , que durant le long séjour  
 » qu'elle fit au château de Windsor , elle avoit

» coutume de lire plus de grec en un jour  
» qu'un *prébendier d'église* ne lisoit de latin en  
» une semaine. Quoiqu'une princesse, cherchant  
» des mots dans un dictionnaire, & écrivant  
» de longues phrases des *Vies de Plutarque*,  
» soit regardée à présent comme un caractère  
» plus incompatible & plus extraordinaire qu'un  
» chanoine de Windsor qui ignore le grec &  
» presque le latin, cependant la passion d'Eli-  
» sabeth pour ces connoissances étoit alors na-  
» turelle & provenoit du génie & de la mode  
» de son siècle.

» Les ouvrages de l'antiquité étant devenus  
» si familiers aux grands, tout portoit l'em-  
» preinte d'une histoire ou d'une fable an-  
» cienne. Les dieux payens, quoique défendus  
» par les calvinistes, comme suspectés de pou-  
» voir faire aimer & revivre l'esprit de l'ido-  
» lâtrie, devinrent tous en vogue. Quand Eli-  
» sabeth donnoit une fête champêtre, chaque  
» endroit étoit un panthéon. Rendoit-elle vi-  
» site à quelqu'un de sa noblesse, en entrant  
» dans la salle, elle étoit saluée par les péna-  
» tes, & conduite à son appartement par Mer-  
» cure. Les pâtissiers étoient de savans mytho-  
» logistes. Au diner, des métamorphoses choi-  
» sies, tirées des sujets d'Ovide, étoient re-  
» présentées dans le dessert qu'on servoit. Un  
» superbe plateau, couvert de gâteaux histo-  
» riques, étoit relevé en bosse par un délicieux  
» bas-relief de la destruction de Troye. L'a-  
» près-midi, lorsqu'elle descendoit pour se pro-  
» mener dans le parc, le lac étoit couvert de

» tritons & de néréïdes. Les pages de sa mai-  
 » son étoient changés en nymphes des bois,  
 » qui repoisoient sous les berceaux; & les do-  
 » mestiques, sous la figure de satyres, dansoient  
 » sur le gazon. Je rapporte ceci sans dessein  
 » d'insinuer quelque soupçon défavorable, mais  
 » il est difficile de dire pourquoi la virginité  
 » d'Elisabeth a été la matiere d'un perpétuel  
 » & excessif panégyrique. Il ne semble pas qu'il  
 » y ait moins de mérite ou de gloire dans une  
 » reine mariée que dans une reine fille. Le  
 » lendemain, après avoir couché dans une  
 » chambre, tendue d'une tapisserie représen-  
 » tant les voyages d'Enée, sa majesté alloit à  
 » la chasse dans le parc; elle y étoit rencon-  
 » trée par Diane, qui, après avoir dit à la  
 » prude reine qu'elle étoit le plus parfait mo-  
 » dele de chasteté, l'invitoit à venir goûter  
 » le frais dans des bocages à l'abri des cour-  
 » ses d'Actéon. Il est vrai qu'elle a été flattée  
 » à outrance pour cette vertu, parce qu'on la  
 » regardoit comme l'ornement caractéristique  
 » des héroïnes, ainsi que cet honneur fantas-  
 » que étoit la seule vanité des chevaliers,  
 » dans les vieux romans barbares. C'étoit con-  
 » formément à l'esprit de la chevalerie, qui  
 » continuoit d'être toujours en vogue, qu'elle  
 » étoit louée pour cause de chasteté. Le com-  
 » pliment, en outre, étoit adressé en allusion  
 » tirées des auteurs classiques.

» Les reines doivent être ridicules, lorsqu'elles se montrent femmes. Les plus doux  
 » charmes du sexe s'évanouissent sur le trône.

» Elisabeth chercha toutes les occasions d'être  
» flattée pour sa beauté, qui n'étoit plus celle  
» de sa premiere jeunesse, quelque fussent ses  
» prétentions à une virginité parfaite. Malgré  
» ses superbes habits de cérémonie & de di-  
» gnité, & une certaine affectation de sévéri-  
» té, elle ne s'appercevoit pas que cette va-  
» nité d'être complimentée pour sa beauté,  
» n'étoit qu'une frivole & impardonnable légé-  
» reté, totalement incompatible avec son rang  
» & son caractère élevé. Comme elle fit la con-  
» quête des nations par les armes, elle se mit  
» peu en peine des triomphes de ses yeux. De  
» quelle conséquence étoit la complexion de  
» la maîtresse du monde ? Non moins vaine de  
» sa personne que de la souveraineté, cette  
» fiere coquette, gardienne de la foi protes-  
» tante, terreur de la mer, médiatrice des fac-  
» tions de la France, & fléau de l'Espagne,  
» étoit extrêmement mortifiée, si un ambassa-  
» deur, admis pour la premiere fois à son  
» audience, ne lui disoit pas qu'elle fut la plus  
» belle femme de l'Europe. Aucune négocia-  
» tion ne réussissoit, à moins qu'on ne s'adres-  
» sât à elle, comme à une divinité. Elle agréoit,  
» malgré le peu de vraisemblance, des discours  
» panégyriques, qui, tirés de ces lieux com-  
» muns, & lui supposant de la jeunesse & de  
» la beauté, étoient par cette vaine superfluité,  
» indignes & peu convenables. Une fois qu'elle  
» traversoit en pompe les rues de la ville de  
» Norwich, Cupidon, par l'ordre du maire &  
» des échevins, quittant un groupe de dieux

## 154 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» qui étoient descendus de l'Olympe pour or-  
 » ner sa suite, lui présenta une flèche d'or ;  
 » la plus sûre de son carquois , laquelle , par  
 » l'influence de ses charmes irrésistibles, étoit  
 » sûre de blesser le cœur le plus dur, « *Présent,*  
 » dit l'honnête Hollinshed , *que sa majesté reçut*  
 » *avec le plus grand plaisir , quoiqu'elle touchât*  
 » *alors à sa cinquantième année.* Dans une de  
 » ces fades comédies de la cour , où la reine  
 » assistoit, les enfans de chœur de sa chapelle  
 » représenterent l'histoire des trois déesses du  
 » mont Ida, auxquelles sa majesté étoit ingé-  
 » nieusement ajoutée comme une quatrième  
 » divinité ; Pâris étoit cité en forme pour avoir  
 » adjugé à Vénus la pomme d'or, qui n'étoit  
 » due qu'à la reine.

» L'excès de la pédanterie classique corrom-  
 » pit bientôt notre poésie. Nos écrivains, ins-  
 » truits à l'école de la fiction, furent tout-à-  
 » coup éblouis par ces nouvelles imaginations ;  
 » & les divinités, ainsi que les héros de l'an-  
 » tiquité payenne, faisoient l'ornement de tous  
 » les ouvrages. Dans Shakespéare, Mistriss  
 » page, se moquant des soins incommodes du  
 » robuste Falstaffe, son amant, dit : *J'aimerois*  
 » *mieux être une géante du mont Pélion, dont*  
 » *parle la fable.* Cette familiarité avec l'histoire  
 » payenne n'étoit pas toutefois plus l'effet de  
 » l'étude dominante des auteurs originaux, que  
 » des nombreuses traductions angloises des écri-  
 » vains classiques, qui étoient faites par une  
 » suite de ce goût. Ces versions, qui occupoient  
 » toutes les plumes, donnerent une vogue &



» une célébrité à ces fictions, & eurent l'effet  
» de les répandre parmi le peuple. Pour exem-  
» ple, les métamorphoses d'Ovide, traduites  
» par Golding, ouvrirent un nouveau monde  
» de fictions aux yeux de l'ignorance. Comme  
» nous avions alors en anglois, toutes les an-  
» ciennes fables; les savantes allusions, soit  
» dans les poèmes, soit dans les spectacles,  
» ne furent pas plus long-tems ignorées du  
» commun des lecteurs & des spectateurs. Nous  
» observerons ici qu'à ce rétablissement des  
» auteurs classiques, nous ne fûmes d'abord  
» frappés que de leurs fabuleuses inventions;  
» nous ne fîmes aucune attention à la régula-  
» rité de leur coloris ni à la justesse de leurs  
» idées. L'âge grossier, en commençant à lire  
» ces auteurs, imitoit leurs extravagances, &  
» non leurs beautés naturelles; & ces fables,  
» comme toutes les autres nouveautés, étoient  
» recherchées jusqu'à un excès blamable.

— » L'autre source capitale de la poésie;  
» particuliere à cet âge, venoit des nombreu-  
» ses traductions angloises des contes italiens.  
» Ces nouvelles, qui ne parloient pas seule-  
» ment d'aventures romanesques, mais des ac-  
» tions & de la vie des rois, ainsi que d'évé-  
» nemens fabuleux, quoique probables, procu-  
» roient un nouveau plaisir à la nation, qui  
» conservoit son ancien goût pour les contes,  
» & devenoient un amusement à la mode pour  
» tous ceux qui aimoient les lectures agréa-  
» bles. Ce goût fit éclore beaucoup de pieces  
» de théâtre & de poèmes, qui autrement

## 156 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» n'eussent jamais existé; il fut cause que nos  
 » écrivains se livrerent uniquement aux fic-  
 » tions de ce genre. Avant la publicité de ces  
 » sortes d'ouvrages , les situations attendrissan-  
 » tes , le nœud d'une intrigue & le pathétique  
 » d'une catastrophe , étoient presque inconnus.  
 » L'infortune, & sur-tout celle qui provient de  
 » l'amour, n'avoit pas encore été représentée  
 » dans son jour le plus intéressant. C'étoit de  
 » cette passion , que nos poètes , particulière-  
 » ment les dramatiques, empruntoient les idées  
 » d'un plan vraisemblable, & une suite de faits  
 » nécessaires pour constituer l'historique d'un  
 » sujet ou comique ou tragique. A mesure que  
 » les connoissances augmentoient , le génie  
 » avoit besoin de sujets & de matériaux. Ces  
 » ouvrages prirent la place des légendes & des  
 » chroniques. Quoique les chants des méné-  
 » triers renfermassent beaucoup d'aventures har-  
 » dies , d'entreprises héroïques , & des traits  
 » vigoureux de dessins grossiers , cependant ils  
 » manquoient de cette multiplicité , de cet ar-  
 » rangement de circonstances , & de cette  
 » description de personnages & d'événemens,  
 » approchant de la réalité & de la vérité ,  
 » qualités qu'exige un siècle plus éclairé & plus  
 » curieux. Les traits grossiers des romans go-  
 » thiques furent adoucis par cette sorte de  
 » lecture ; & la pastorale italienne avec quel-  
 » que mélange de ces incidens , décrits dans  
 » l'histoire Ethiopique d'Héliodore , alors nou-  
 » vellement traduite , fut imitée d'après les  
 » mœurs féodales dans l'*Arcadie* de Sydney.

Dans les trois volumes que M. Warton a publiés, il n'a fait que tracer les premiers efforts du génie poétique en Angleterre. Il est enfin arrivé à cette époque où les muses britanniques commencent à prendre un essor plus noble & plus élevé, où la finesse du goût corrige l'extravagance de l'imagination, & où l'on voit la poésie angloise s'ouvrir le chemin de la perfection. Cette époque offre aux recherches de M. Warton les plus belles productions de la littérature angloise, & lui présente les occasions les plus favorables de faire connoître son goût & sa critique, si supérieurement déployés dans ce qu'il nous a donné jusqu'ici de son *Histoire de la poésie angloise* ; on ne peut qu'attendre avec impatience la suite & la fin de cet ouvrage intéressant.

(Critical Review.)

---

*THÉÂTRE de société ; par l'auteur du Théâtre à l'usage des jeunes personnes. A Paris, chez Michel Lambert & F.J. Baudoin, imprimeurs-libraires, rue de la Harpe.*

DEUXIÈME VOLUME.

CE volume commence par la jolie comédie de la *Curieuse*, qui a déjà été comprise dans le théâtre des jeunes personnes, & dont nous avons rendu compte lors de la publication de

## 158 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

cet ouvrage (\*). Au moyen de trois ou quatre scènes formées de quelques circonstances qui n'étoient d'abord qu'en récit, madame la comtesse de G\*\* a donné à *la Curieuse* une nouvelle division bien propre à en augmenter le mérite. Elle a d'ailleurs mis dans le cœur de Constance & dans celui de Sophie un sentiment qui les rend plus intéressantes. La nouvelle scène entre la marquise de Valcourt & le baron de Senanges, est fort théâtrale, & accroît de beaucoup l'intérêt qui naît de la pièce.

Nous nous arrêterons davantage sur la comédie de *Zélie* ou de *l'Ingénue*, pièce originale, quoiqu'elle ressemble à deux pièces célèbres, *l'Ecole des femmes* & *la Pupille*. Le fond en est un peu romanesque; mais les détails en sont si intéressans, l'auteur a si bien l'art d'exciter la curiosité, qu'on passe facilement sur les longueurs qui s'y trouvent.

Le marquis de *Sainville*, l'un des héros de la pièce, est un riche garçon de trente-huit ans, qui possède un château en Normandie, désigné pour le lieu de la scène. L'histoire d'une jeune personne qu'il tient renfermée, occupe vivement sa famille : il n'y a pas plus de six mois qu'on est certain du lieu qu'elle habite; les uns prétendent qu'il l'a secrètement épousée; d'autres que ce n'est que sa maîtresse; d'autres enfin, & c'est l'opinion la plus générale, sont persuadés qu'elle est sa fille. Un

---

(\*) Volume de janvier 1780, page 183.

oncle de Sainville, qui veut absolument savoir ce qui en est, s'est transporté chez lui pendant son absence. Nous allons transcrire ici une conversation de cet oncle & de l'intendant du marquis à ce sujet ; elle paroîtra curieuse à nos lecteurs.

ARISTE. Vous savez la tendresse que j'ai toujours eue pour mon neveu ; une curiosité fondée sur un intérêt si vif, n'est pas faite pour inspirer la réserve & la défiance.

L'INTENDANT. Je ne puis, Monsieur, vous donner que de très-foibles lumières..... Le sort de cette enfant est un mystère impénétrable.....

ARISTE. Mais quel genre d'éducation a-t-elle pu recevoir dans une captivité si dure ? & comment se peut-il que, confiée à votre garde, vous ne l'ayez jamais vue ?....

L'INTENDANT. Elle occupe la partie du château opposée à celle-ci ; toutes les vues de son appartement donnent sur le parc qui est entouré de murs d'une hauteur prodigieuse, j'ai seul ici la clef d'une porte qui conduit à un cabinet de son appartement. Il y a dans ce cabinet un tour immense, semblable à ceux qu'on voit dans les couvens ; c'est-là que chaque jour je vais prendre ses ordres, & lui porter toutes les choses qu'elle desire.... excepté une seule cependant.....

ARISTE. Laquelle ?

L'INTENDANT. Ah ! cela est très-singulier... M. le marquis m'a expressément défendu de donner à Zélie aucune espèce de livres : cepen-

160 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

dant la bibliothèque du château est fort bien composée; il n'y a presque que des livres d'histoire & de morale ?

ARISTE. Mais que faire dans une solitude si profonde , sans le secours de la lecture.

L'INTENDANT. Oh ! elle lit, elle lit beaucoup ; M. le marquis , quand il est à Paris , m'envoie souvent des livres , mais ces livres-là sont toujours écrits par lui.

ARISTE. De l'écriture de mon neveu !

L'INTENDANT. Oui , Monsieur , de sa propre main , toujours . . . .

ARISTE. Quelle patience ! & à quoi bon !

L'INTENDANT. Avant-hier encore , j'ai porté au tour deux volumes qu'il m'avoit envoyés...

ARISTE. On vous parle donc à travers ce tour ?

L'INTENDANT. Non , je trouve un papier sur lequel Zélie , ou sa bonne , ont tracé les ordres qu'elles me prescrivent ; tous les matins je vais le prendre : seriez-vous curieux de voir celui d'aujourd'hui ?

ARISTE. Infiniment.

L'INTENDANT. Il est écrit de la main de Zélie.

ARISTE. A quoi connoissez-vous cela ?

L'INTENDANT. Par la quantité de lettres qu'elle écrit à mon maître , dont j'ai toujours été chargé. (*Il lui donne le papier , Ariste le déploie , l'Intendant continue.*) Il faut vous dire qu'il y avoit dans le tour , à côté de ce papier , une petite lettre pour M. le marquis.

ARISTE, (*lit tout haut.*) *Il faut envoyer sur le champ, par un homme à cheval, cette lettre au-devant de M. de Sainville, afin qu'il la reçoive sûrement avant d'arriver. Ceci n'est-il pas inquiétant ? Mon neveu revient ce soir, il faut qu'il leur soit arrivé quelque chose de bien extraordinaire.*

L'INTENDANT. Oh ! Monsieur, point du tout ; toutes les fois que mon maître revient, c'est la même chose ; c'est apparemment une attention pour qu'il reçoive de ses nouvelles en chemin.

ARISTE, (*à part.*) *Hom, voilà une attention bien tendre, & qui ressemble bien à la passion. ( Il continue la lecture. ) Il faut apporter au tour des plumes, des crayons, de l'encre & du papier ; des crayons, elle fait donc dessiner ?*

L'INTENDANT. Oh, sûrement, & je lui suppose encore bien d'autres talens ; car elle me demande continuellement de la musique, des cordes d'instrumens, & mille autres choses qui me persuadent qu'elle fait fort bien employer son tems.

ARISTE, (*à part.*) *Mon étonnement redouble à chaque mot. ( Il reprend la lecture. ) Le dîner & le souper aux heures ordinaires ; des glaces à cinq heures. ( Il rend le papier. ) Il faut que vous n'ayez pas d'autres occupations que celle d'aller à ce tour & d'exécuter les ordres qu'on vous y donne ; je vois par-là tout votre tems employé.*

L'INTENDANT. Cela est vrai ; mais je suis payé pour cela.

Pour que l'éducation de Zélie soit plus pure

## 162 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

& plus parfaite , Sainville, comme on vient de l'exposer , l'élève d'abord dans la solitude , & lui apprend tout , excepté la science du monde. Enfin le moment est venu où il croit devoir la lui enseigner ; il la tire de son asyle :  
» Venez , ma chere Zélie ; je veux vous parler sans témoin pour la dernière fois.....  
» Eh quoi , vous pleurez ?

ZÉLIE. Pourquoi m'arracher de ma retraite ? Je devois , disiez-vous , y demeurer tant que je vous aimerois : ah ! je croyois y rester toujours.

LE MARQUIS. .... Nous sommes faits pour la société , & vous ferez l'ornement de celle que vous choisirez.

ZÉLIE. Je ne fais pas si j'y plairai ; mais je suis bien sûre de m'y déplaire.

LE MARQUIS. Et par quelle raison ?

ZÉLIE. Je ne vous y verrai plus comme autrefois.... Il faudra m'occuper d'autre chose que de vous..... Ah ! je suis mécontente de tout..... de vous-même.

LE MARQUIS. Quels sont mes torts ?

ZÉLIE. Vous avez l'air embarrassé , contraint... vos discours , vos regards ont changé ; votre maintien m'attriste , m'en impose ; & j'éprouve en vous écoutant , je ne fais quelle amertume que je n'ai jamais ressentie.

LE MARQUIS. Ah ! Zélie.... je ferai toujours votre ami , votre pere. ... mais peut-être un autre plus aimable. ...

ZÉLIE. N'achevez pas.... Vous alliez dans



le monde, & je me croyois aimée par vous de préférence à l'univers entier.... Quand j'y serai pourquoi n'auriez-vous pas la même certitude?.... Ah! je suis plus juste, & peut-être plus sensible que vous.

LE MARQUIS. .... Mais..... vous n'avez jamais rien vu, rien connu que moi.

ZÉLIE. Ah? mon ami! pourquoi donc me tirer de l'heureuse obscurité qui m'étoit si douce & si chère; je ne voulois vivre que pour vous... Mais du moins dans ce monde où vous m'ordonnez de paroître, vous ferez mon guide, mon protecteur, mon pere; mon ami ne m'abandonnera jamais.

LE MARQUIS. Ah! Zélie, vous ignorez à quel point je vous aime....

ZÉLIE. Qui, moi!.... quand je tiens tout de vous, quand vous avez tout fait pour moi... Hélas! je vous dois tout, jusqu'au bonheur d'être sensible; je pense, j'aime, je suis heureuse, & c'est votre ouvrage. Ah! de tous vos bienfaits, le plus cher à mon cœur, c'est ce sentiment impossible à peindre que vous m'inspirez.... Non, je ne pourrai jamais vous faire comprendre l'excès de sa vivacité; vous ne m'avez point appris de nom, d'expression, qui puisse rendre ce que j'éprouve.

LE MARQUIS, (*à part.*) Quel langage séducteur... & comment ne pas se livrer... mais; hélas! ce n'est sans doute que celui de la reconnaissance.

Le marquis lui donne des conseils pour se conduire dans le monde. Par exemple, dit-il,

il faut changer devant le monde le nom si doux que vous me donnez.

ZÉLIE. Comment ! je vous appellerai comme un étranger ; mais, *mon ami*, c'est votre nom pour moi, & l'on m'en feroit un crime ?...

LE MARQUIS. Tel est l'usage ; s'y soustraire feroit un ridicule , & c'est ce que le monde pardonne le moins.

ZÉLIE. Et qu'importe le ridicule ? Je ne crains que le blâme fait pour le vice, &....

LE MARQUIS. Vous m'avez promis de me croire.

ZÉLIE. Je me tais , mais je ne vous comprends pas.

Le marquis lui parle d'un oncle qu'il regarde comme un père : *il deviendra le mien*, répond Zélie ; d'une amie , qu'il veut qui devienne la sienne : » Mon amie !.... dit Zélie , je ne » puis vous le promettre ; un ami suffit à mon » cœur ; & , vous le savez , son choix est » fait. « Elle lui raconte ensuite l'aventure d'un jeune homme qu'elle prend pour un fou ; ce jeune homme a paru sur le mur du jardin , & de-là lui a parlé d'amour , mot qui lui est inconnu , quoique le sentiment en soit dans son cœur ; il lui a jetté une lettre où elle ne comprend rien ; la voici :

» Se peut-il qu'on ait la barbarie de cacher  
» à tous les yeux l'objet le plus charmant ,  
» le plus digne d'être adoré !... Mais apprenez  
» belle Zélie , qu'il n'est point de retraite où

» l'amour ne puisse pénétrer... L'espérance de  
» vous voir m'a fait tout oser, tout entrepren-  
» dre ; daignez autoriser une passion aussi pure  
» qu'elle est extrême, & croyez qu'elle saura  
» m'inspirer les moyens de vous tirer de l'in-  
» digne esclavage où l'on vous retient ; cachez  
» cette aventure & ce billet au tyran jaloux  
» qui vous obsède ; & pensez que l'amant le  
» plus tendre & le plus passionné va travailler  
» avec ardeur à votre délivrance. »

Zélie demande des explications sur cette let-  
tre. *Mais apprenez, belle Zélie, qu'il n'est point  
de retraite où l'amour ne puisse pénétrer. »* Que  
» peut signifier là l'amour ? On dit bien, *l'amour  
de la vertu, l'amour de ses devoirs ;* mais l'amour  
» tout seul, cela n'a point de sens ; & puis,  
» *le tyran jaloux qui vous obsède,* de qui veut-il  
» parler ?

LE MARQUIS. C'est de moi.

ZÉLIE, *(en riant.)* „ De vous ? ah ! je ne l'aurois  
„ jamais deviné.... Mais vous savez peut-être  
„ aussi ce que c'est qu'un *amant* ? Il dit : *l'amant  
le plus passionné ;* tenez, lisez ; je ne connois  
„ pas ce mot-là... vous riez... ah ! vous êtes  
„ en défaut ; convenez que vous n'en savez  
„ rien. ”

Il n'est point de charme égal à celui de cette  
ingénuité tendre. Zélie ne dit pas un mot que  
l'amour n'inspire & que la vertu n'épure, pas  
un mot qui ne soit un sentiment naïf à la fois  
& délicat. Ce que les divers personnages ra-  
content de Zélie, contribue encore à la faire

aimer. Par exemple, cette Clarice, dont le marquis l'a priée de faire son amie, raconte au marquis qu'elle a vu Zélie. » D'abord elle m'a » reçue avec une froideur mêlée d'embarras ; » elle a voulu savoir mon nom ..... & puis après » avoir rêvé un moment, elle m'a dit avec » une grace que je ne puis rendre, qu'elle » desiroit mon amitié, & qu'elle me deman- » deroit les moyens de l'obtenir. «

Comme dans ce récit simple & en apparence indifférent, on voit tous les sentimens qui ont passé successivement dans l'ame de Zélie ; d'abord ce petit mouvement de jalousie secrète & pour ainsi dire obscure, qui lui a fait dire plus haut qu'elle ne pouvoit promettre de devenir l'amie de Clarice ; mouvement augmenté encore par la présence de Clarice qui est belle & qui a de quoi plaire. Comme on voit ensuite que le desir de plaire au marquis & de faire une chose qu'il souhaite, l'emporte sur toute autre considération ; comme on voit même dans l'ame de Zélie le plaisir secret d'embrasser un sentiment généreux ! & quelle délicatesse encore dans cette défiance d'elle-même qui la porte à demander à Clarice les moyens d'obtenir son amitié !

Cet amant, ce jeune homme qui a écrit à Zélie, est le chevalier de Villers, amant infidèle de Clarice. Zélie interrogée par le marquis avoue que la figure du chevalier lui a paru fort agréable ; ce mot qui fait trembler le marquis, nous donne lieu de remarquer combien nous avons au théâtre de regles ha-

fardées & souvent fausses ; c'en est une , par exemple , assez généralement reçue , que le spectateur doit toujours être dans la confiance de l'auteur , & ne doit jamais se tromper sur les dispositions des personnages ; cette regle déjà démentie par plusieurs exemples ; dans *Adélaïde du Guesclin* , par le doute où l'on est du 4e. au 5e. acte sur la conduite de Coucy ; dans *Zelmire* , par l'équivoque de la conduite de Rhamnès ; dans le *Dissipateur* , par la même équivoque sur la conduite de Julie ; cette regle est encore en défaut ici ; car un des grands intérêts de cette piece consiste dans le doute où le spectateur reste long-tems , aussi bien que le marquis de Sainville , si la tendresse de Zélie pour le marquis n'est pas une simple reconnoissance , & si elle n'a pas un sentiment naissant d'amour pour le chevalier ; celui-ci s'en flatte , & cette présomption est un ridicule qui devient la juste peine de son infidélité à l'égard de Clarice ; car il est bien avéré à la fin que Zélie , selon les vœux du lecteur , n'aime que le marquis.

Nous ne pouvons nous séparer de cette *Zélie*. Nous la reprenons au moment où elle quitte sa retraite & entre dans le monde avec tant de répugnance. Madame Berard , sa gouvernante , vient dire qu'elle a tout préparé , pour ce changement suivant les ordres du marquis.

ZÉLIE. Ah ! ma bonne , ne regrettez-vous pas l'asyle que nous quittons ? ( *Au marquis.* ) Du moins accordez-moi la liberté d'y retourner chaque jour une fois ; mon cœur se ferre en pensant

que je ne verrai plus un lieu si cher, où j'ai passé sans doute les plus doux momens de ma vie : ah ! mon ami.... je ne sais ce qui se passe au fond de mon ame, mais elle est bien triste.... (*Elle met sa main devant ses yeux pour cacher ses pleurs.*)

LE MARQUIS. Zélie ! ma chere enfant.... que cette sensibilité si touchante a de charmes pour moi ! Ah ! croyez que votre bonheur m'est plus cher que ma vie !

ZÉLIE. Dites - moi donc que vous m'aimez, répétez-le moi souvent. ... aussi souvent qu'autrefois....

LE MARQUIS. Ah ! Zélie n'en doutez pas ; vous êtes tout pour moi ; un sentiment si doux, nourri depuis si long - tems, absorbe en moi tous les autres, & ne pourra jamais s'affoiblir un moment ; objet de tous mes soins, de tous mes projets, de toutes mes pensées, rien ne peut me distraire de vous ; tout ce qui n'est pas vous m'est insipide, importun, & je préfère à tous les biens du monde le bonheur inexprimable de vous voir, de vous entendre & d'être aimé de vous.

ZÉLIE (*avec transport.*) Je vous retrouve enfin, oui, c'est vous qui venez de parler, c'est mon ami, c'est.... Ah ! c'est tout ce que j'aime ; ma tristesse est dissipée ; mes noires idées sont évaporées ; un discours si tendre, des paroles si cheres m'ont rendu mon bonheur ; disposez de moi, de ma destinée ; je me soumetts à tout avec joie ; je ne regrette plus ni ma retraite ni mon obscurité ; vous m'aimez de même, il suffit ; que me faut-il de plus, & qu'importe le reste ?

LE

LE MARQUIS. Ah ! Zélie !...

ZÉLIE. „ Eh bien.... parlez ; vous paroissez  
„ avoir quelque chose à me dire encore....”

Mot charmant , qui rappelle ce billet char-  
mant d'Isabelle dans *la Mere coquette* :

Je ne fais ce que je vous veux ,

Mais n'aurez-vous rien à me dire ?

Il faut s'arracher à Zélie ; nous voudrions  
pouvoir transcrire sa scene avec le chevalier ,  
où l'ingénuité de Zélie & l'ignorance où elle  
est encore du langage des amans deviennent la  
source d'une foule de mots naïfs & comiques.  
Nous voudrions pouvoir transcrire encore la  
scene pathétique de Zélie avec Ariste , oncle  
du marquis de Sainville , à qui Sainville doit  
tout , comme Zélie doit tout à Sainville , &  
qui s'oppose à leur mariage ; enfin lorsque tous  
ces obstacles sont renversés , & au moment où  
Zélie croit n'avoir plus qu'à unir son sort à  
celui de son amant , un soldat se présente à  
elle ; il est pauvre , il est malheureux ; il n'exige  
rien , mais il se fait connoître pour son pere ,  
& il paroît desirer qu'elle le suive à l'instant  
pour s'attacher à toute sa misere ; il ne lui  
laisse pas même le tems de prendre congé de  
Sainville ; après un combat douloureux entre  
le penchant & le devoir , elle se jette entre  
les bras de son pere & s'arrache à Sainville :  
toute la maison croit Zélie enlevée ; & tandis  
que Sainville au désespoir soupçonne le che-

valier, Dorival paroît dans tout l'éclat de sa fortune; sa malheureuse affaire est assoupie; il n'avoit voulu qu'éprouver sa fille; il vient la rendre heureuse en la donnant à l'ami qui l'avoit si bien élevée. Ce cinquieme acte, par les situations & les sentimens, est une tragédie dont le dénouement est heureux.

*Le Méchant par air*, dernière piece de ce recueil, est une comédie de caractère, & ce caractère avoit besoin d'être mis au théâtre. Les hypocrites de vertu ont presque cédé la place aux hypocrites de vices. L'homme est essentiellement borné, & il a la vanité de vouloir être extrême dans le vice comme dans la vertu, parce qu'il trouve en cela une sorte de grandeur; d'ailleurs, quand le vice est flatté, il devient presque naturel de vouloir paroître vicieux, c'est pourquoi les bons écrivains ne sauroient trop flétrir le vice. M. Gresset n'a peut-être pas assez avili ni assez puni son méchant; le langage brillant qu'il lui a donné séduit plus nos jeunes gens que toute l'éloquence d'Ariste ne les persuade; il est vrai qu'il falloit peindre un méchant de bon ton, parce que ce sont ceux-là qui sont les plus dangereux, mais il falloit craindre de le rendre trop aimable; il falloit craindre qu'on ne le prît pour modèle, & que l'effet de la piece n'en démentît la moralité. Il falloit éviter surtout de lui faire dire des choses trop raisonnables; par exemple, lorsqu'il dit :

Dès qu'on est au-dessus de leur petite sphere,



Que de peur d'être absurde, on fronde leur avis,  
Et qu'on ne rampe pas comme eux, fâchés, aigris...  
Un tel est très-méchant, vous disent-ils tout bas,  
Et pourquoi? c'est qu'un tel a l'esprit qu'ils n'ont pas.

Cette tirade & d'autres semblables sont d'une vérité à laquelle on ne peut rien opposer. Quelle est en effet la source de tant de déclamations, de délations, de persécutions contre les gens d'esprit & contre les gens-de-lettres?

Un tel est très-méchant, vous disent-ils tout bas :  
Et pourquoi? c'est qu'un tel a l'esprit qu'ils n'ont pas.

Revenons au *Méchant par air*, dont nous ne nous sommes pas beaucoup écartés; car le *Méchant* de Gresset en a peut-être beaucoup fait. Celui-ci se vante d'être l'auteur d'une chanson satyrique contre le maître de la maison où il est, contre l'oncle & le bienfaiteur de sa maîtresse; il s'en vante à sa maîtresse elle-même, qui, pour tirer de lui cet aveu, feint de goûter la chanson, de la chanter avec plaisir & de la regarder comme un badinage innocent; or, cette chanson, il n'a pas même le honteux honneur de l'avoir faite; il l'a prise dans un livre imprimé depuis long-tems. Pour avoir l'honneur de faire encore une perfidie, il sacrifie les lettres de sa maîtresse à une méchante femme qui gouverne le baron & qui travaille à détruire cette jeune personne dans l'esprit de son oncle; il sacrifie aussi à sa maîtresse les lettres de cette méchante femme;

Henriette (c'est le nom de la maîtresse) n'a rien de plus pressé que d'aller remettre ces lettres à la comtesse de Néflize (c'est le nom de la femme intrigante); celle-ci croit qu'Henriette veut la braver, & pour se venger elle lui remet aussi à l'instant ses lettres; Henriette acheve de connoître par-là toute l'indignité de son amant; la comtesse fait chasser le chevalier de Sémur, (c'est le nom du Méchant par air) mais celui-ci se venge d'une manière plaisante. A force d'être méchant par air, il l'étoit devenu en effet, au moins contre les méchans; en rendant à la comtesse ses lettres, il en avoit gardé une, où elle traitoit le baron de sot & d'imbécile: or, le baron croyoit & vouloit principalement briller par l'esprit & la pénétration: le chevalier en partant dit à la comtesse qu'il a perdu la veille soixante & quinze louis contre le baron, qu'il n'a point d'argent, mais qu'il a sur lui la valeur de cette somme en billets de caisse; il en fait un paquet qu'il la prie de remettre elle-même au baron; elle s'en charge; les prétendus billets de caisse n'étoient que la lettre de la comtesse contre le baron; elle est chassée à son tour, & Henriette, qu'elle avoit perdue dans l'esprit de son oncle, rente en grace.

Ces nouvelles comédies ont, comme les premières, le mérite d'un style toujours pur, toujours noble & du meilleur goût; celui de présenter une foule de caractères très variés & parfaitement dessinés, une foule de sentimens vrais, délicats & profonds, parmi lesquels la

tendresse maternelle nous paroît être celui que l'auteur reproduit avec le plus de plaisir & qu'elle peint avec le plus de supériorité. Ces dernières comédies ont d'ailleurs, comme nous l'avons dit, sur la plupart des premières, l'avantage d'admettre l'intérêt de l'amour.

(*Journal de Paris; Journal des savans; Journal encyclopédique; Mercure de France; Année littéraire.*)

---

*La mécanique appliquée aux arts, aux manufactures, à l'agriculture & à la guerre; ouvrage orné de 120 planches; par M. BERTHELOT, ingénieur-mécanicien du roi. A Paris, chez l'auteur, rue Saintonge; & chez Demonville, imprimeur-libraire de l'académie françoise, rue Christine, 1781. Tome I.*

**L'**AUTEUR de cet important ouvrage est déjà connu par ses inventions. C'est à son habileté & à ses longs travaux, que nous devons les moulins à bled que le gouvernement a fait construire à Bicêtre. Il est aussi l'inventeur des nouveaux affuts de canon qui ont été adoptés dans toutes les villes de guerre du royaume, & qui lui ont valu une pension du roi. Le premier volume de cet ouvrage contient soixante planches, gravées d'une manière très-propre à faire voir la structure & le jeu des machines qui nous ont paru très-ingénieuses. En voici

la liste qui pourra servir à nos lecteurs.

1. Des moulins à balanciers ; 2 , un moulin à pédales ; 3 , un moulin qui se meut par le moyen d'une pompe ; 4 , une grue à enlever les fardeaux dans les bâtimens ; 5 , une roue à carrieries ; 6 , une grue à pédales ; 7 , un gruan à pédales ; 8 , un mouton à battre les pilotis ; 9 , un autre mouton à battre les pieux ; 10 , un autre mouton à bascules ; 11 , un autre mouton à pédales ; 12 , un moulin à piler différentes matieres ; 13 , des martinets pour les grosses forges , mus par le moyen du pendule ; 14 , des martinets & pilons à pédales ; 15 , un moulin à débiter les bois ; 16 , un moulin à broyer les cannes à sucre ; 17 , un moulin à moudre différentes graines ; 18 , un moulin à scier les pierres par le secours des chevaux ; 19 , un moulin à bled mu par des chevaux ; 20 , une machine à reprises & à mouvement continu , dont l'auteur n'a pas encore eu occasion de faire l'application ; 21 , un moulin à bascule ; 22 , un moulin domestique à bras ; 23 , un moulin double à va-vient & à pendule ; 24 , un moulin à reprises & à pédales ; 25 , des scies à pédales ; 26 , un moulin à pendule ; 27 , un moulin à tabac ; 28 , un moulin à pédale & à manivelle ; 29 , un moulin à manivelles ; 30 & 31 , des moulins à pédales. Ce sont ceux qui ont été construits au château de Bicêtre ; 32 & 33 , un autre moulin à pédale ; 34 & 35 , un moulin qui va par le seul poids du corps ; 36 & 37 , une machine pour élever les eaux , les décombres d'un puits ; 38 , des

soufflets mus par le secours du pendule ; 39, un moulin à débiter les bois ; 40, un mouton à manivelle ; 41, des retranchemens militaires ; 42, du canon retranché ; 43, un mouton à pédales ; 44, 45, 46 & 47, un nouveau moulin à scier les bois ; 48 & 49, une nouvelle machine propre à enfoncer les pieux, mue par un homme ou par un cheval ; 50 & 51, des grues d'une nouvelle forme ; 52, une autre grue destinée au même usage ; 53 & 54, un moulin à bras ; 55 & 56, un moulin à cylindre ; 57 & 58, un moulin à pédales ; 59, des martinets mus par des chevaux ; 60, la maniere de dresser les meules de moulin.

Toutes ces machines méritent la plus sérieuse attention. Mais il en est deux dont l'utilité nous a paru plus marquée. La première est le moulin à débiter les bois, n°. 15. Pour en sentir l'importance, il faut entendre M. Berthelot.

» On ne s'est servi jusqu'à présent, dit-il, pour  
» débiter les bois en planches & en membrures, enfin tous les bois de menuiserie, que  
» de moulins très-ingénieux sans doute & très-expéditifs, mais qui sont mus par le secours  
» d'un courant d'eau, ou par le vent. Cette  
» méthode n'est pas praticable par-tout. Il faut  
» que la nature procure un courant d'eau,  
» ou bien construire un moulin à vent exprès,  
» encore ne sauroit-on s'en servir dans tous  
» les tems & dans tous les lieux. Souvent les  
» arbres d'une forêt en exploitation, qui don-  
» neroient le meilleur bois, sont sur des mon-  
» tagnes & dans des endroits inaccessibles, sur

## 176 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» lesquels on aime mieux les laisser périr, que  
» d'entreprendre de les conduire aux moulins,  
» parce que les chemins étant souvent impra-  
» ticables pour des masses aussi énormes, les  
» frais de transport ne seroient pas couverts  
» par le produit net. Aussi voit on plusieurs  
» provinces de France dans lesquelles les char-  
» rois excèdent de beaucoup le prix du bois  
» qu'alors on consume presque tout en chauf-  
» fage. Persuadé que ce seroit un service impor-  
» tant pour les propriétaires, que de leur pro-  
» curer les moyens de débiter leurs bois, j'ai  
» imaginé le moulin que je vais décrire, &  
» qui a l'avantage de se démonter très-aisé-  
» ment, & de pouvoir être monté en très-  
» peu de tems dans les endroits les plus inac-  
» cessibles. «

Il nous seroit impossible de donner une description de ce moulin à pendule. Pour en saisir la mécanique, il faut avoir la figure sous les yeux. Mais à propos de cette machine, M. Berthelot fait une observation qui nous paroît singulière.

» Il y a long-tems, dit-il, qu'on se plaint  
» avec raison d'un commerce très-lucratif que  
» les Hollandois nous ont enlevé, & qu'ils ne  
» doivent qu'à leur industrie : voici ce que  
» c'est. Les Hollandois vont sur les montagnes  
» des Vosges & dans l'Auvergne, acheter à  
» très bon compte, les plus beaux bois qui y  
» naissent : ils les conduisent chez eux, où ils  
» les conservent dans l'eau en *grume*, c'est-à-  
» dire, les arbres tout entiers; ils les font

» débiter selon différens échantillons, & c'est  
» ce bois qu'on nomme bois de Hollande, quoi-  
» que ce soit du bois de France. «

« Nous remarquerons à cet égard que ce sont des marchands du Palatinat, du pays de Treves & de la Lorraine Allemande, qui conduisent ce bois en Hollande. Ils en forment des trains énormes, qu'ils nomment flottes, & qu'ils font descendre le Rhin. Ce commerce est si avantageux, qu'il ne faut que peu de voyages heureux pour enrichir un marchand. On peut juger de ces immenses radeaux par les droits qu'ils paient aux douanes. Il en est peu qui ne laissent au moins douze cens livres à chaque bureau. Au reste, ces bois sont de la plus grande beauté. ( On conçoit que nous ne parlons pas ici du bois d'Auvergne. ) Mais revenons à notre auteur. Voici, selon lui, ce qui fait le mérite de ce prétendu bois de Hollande.

» Les naturalistes ont observé, dit-il, que  
» les arbres sont formés par un assemblage de  
» couches circulaires & concentriques à un  
» point qu'on nomme moëlle, & qui n'est  
» presque pas apparent dans le chêne ; que du  
» centre à la circonférence, il part des rayons  
» qu'ils ont nommés productions médullaires,  
» & que les ouvriers nomment *maille* du bois.

» Trancher le bois dans un autre sens que  
» celui de la maille, est, d'après les observa-  
» tions, lui ôter une partie de sa consistance ;  
» c'est ce qui a déterminé les Hollandois à le  
» débiter de manière que la maille se trouvât

## 178 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» à peu-près perpendiculaire à la superficie des  
» pieces de bois ; & cet usage connu de tous  
» les ouvriers , a fait préférer le bois de Hol-  
» lande à celui de nos fenderies. Il est vrai  
» qu'il y a par cette méthode un peu de perte ,  
» qui est le prisme qui se trouve vers le cœur :  
» mais le prix excessif de ce bois dédommage  
» amplement du déchet qu'on y éprouve «.

Si cette observation est exacte , M. Berthelot a la plus grande raison de s'écrier » qu'il  
» n'est pas concevable que nous n'ayons pas  
» encore porté nos vues de ce côté , & qu'on  
» n'ait pas entrepris de suivre une méthode qui  
» produit le bois de menuiserie le plus estimé ,  
» d'autant que le prix énorme auquel il est  
» porté , n'est que le prix de l'industrie , &  
» que ce n'est autre chose que notre propre  
» bois , vendu à très-bon marché , qui va rece-  
» voir chez nos voisins une façon que nous  
» pourrions aisément lui donner , & qu'on nous  
» revend ensuite au poids de l'or «.

La seconde invention qui nous paroît mériter le plus d'attention , ce sont les moulins à pédales qui ont été construits à Bicêtre. Pour en donner une idée , notre auteur cite un ouvrage qui fut imprimé lors de leur construction , & qui a pour titre : » *Détail sur quelques établissemens de la ville de Paris , demandés par sa majesté impériale la reine de Hongrie , à M. Le Noir , lieutenant-général de police , en 1780* «.

Il est dit dans cet ouvrage , à l'article des moulins à pédales : » Un mécanicien , le sieur Berthelot , a inventé des moulins que quatre



» hommes font mouvoir aisément à l'aide des  
» bras & sur-tout des pieds. Chacun de ces  
» moulins donne quatre septiers de farine par  
» jour ; huit hommes suffisent pour son service.  
» M. le Lieutenant-général de police a cru qu'il  
» étoit bon de faire connoître cette invention  
» qui peut être utile dans nos colonies, dans  
» les citadelles ou forts, dans les pays où la  
» séchereffe & les gelées suspendent quelque-  
» fois la mouture pendant des mois entiers ; ce  
» qui fait que dans certains tems la farine vaut  
» le double du bled : il a d'ailleurs, dans cette  
» invention, trouvé un moyen d'occuper les  
» prisonniers. Huit sont destinés à chaque mou-  
» lin ; on calcule la farine qu'ils font par jour,  
» & on leur en paie la mouture «.

» Les expériences récemment faites sous les  
» yeux de l'administration pour constater le  
» produit des moulins à pédales, prouvent en  
» faveur de cette invention, & servent à éclai-  
» rer sur la négligence ou, pour mieux dire,  
» l'infidélité des meûniers qui comptent commu-  
» nément trois, quatre, & le plus souvent  
» cinq livres de déchet : ce déchet n'a été  
» que de huit onces seulement, l'expérience  
» faite par un tems très-sec. Répétée par un  
» tems humide, les résultats doivent être &  
» ont été bien plus avantageux, puisqu'il y a  
» eu deux livres de bénéfice sur le septier ;  
» en sorte que deux cens quarante livres de bled  
» ont rendu en farine & en son deux cens  
» quarante-deux livres «.

On trouve en Allemagne des peres de famille

qui pèsent le sac de bled qu'ils envoient au moulin, & qui exigent le même poids, lorsqu'il en revient. Cette précaution n'empêche pas les fraudes. Poursuivons. » Il faut observer » que la construction des moulins placés à Bicêtre n'a été distribuée ainsi, que pour les moulins de force, afin que les hommes qu'on y emploie n'aient point de communication avec les moulins ni avec les farines & les grains, dans la crainte que leur mauvais caractère ne les portât à gâter l'un & l'autre. Ceux que l'on propose pour l'usage des particuliers, sont plus simples & moins coûteux : ils n'exigent qu'un emplacement de dix pieds de longueur sur six de largeur & dix de hauteur ; il ne faut que deux hommes pour les mettre en mouvement, suivant les expériences faites, & ils peuvent travailler la journée entière. On peut placer un de ces moulins dans un coin d'angar, de grange, d'écurie, & même dans un grenier ; en sorte qu'il y a peu de maisons où il n'y ait pas un emplacement suffisant pour un moulin de cette espèce a.

Nous remarquerons à l'égard de cette notice, qu'il seroit à désirer que M. Berthelot en eût donné de semblables dans son ouvrage, & qu'il eût mis par-là son lecteur à portée de juger d'abord des avantages qu'il pourroit retirer de chacune des nouvelles machines. Ce mécanicien, en se bornant à des descriptions techniques, n'a entendu ni ses intérêts ni ceux du public.

Il seroit encore à souhaiter que cet homme utile se fût dédommagé de ses avances, & récompensé de ses travaux, sans un *privilege* qui lui assure la construction exclusive de ses machines, & qui » prononce une amende de 6000 » liv. & la confiscation des machines & matériaux, contre les contrefacteurs «.

(*Journal d'agriculture, commerce finances & arts.*)

---

A TREATISE concerning civil government &c.  
By Josias Tucker DD. Deán of Gloucester.  
*Traité concernant le gouvernement civil, en trois parties; par JOSIAS TUCKER, doyen de Gloucester.* A Londres, chez Cadeel.

DEUXIEME ET DERNIER EXTRAIT. (\*)

COMME l'ouvrage dont il s'agit ici traite d'un sujet de la plus grande importance, & essaye de renverser un système qui près d'un siècle a fait l'admiration des savans & des gens vertueux, nous espérons que nos lecteurs ne seront pas fâchés de l'étendue que nous avons donné à cet extrait. Le doyen continue toujours à tourner en ridicule la doctrine de Locke & de ses disciples. Il leur reproche à tous d'avoir adopté dans leur système ce qu'il y a de reprehensible dans sir Robert Filmer.

---

(\*) *Esprit des Journaux*, mars 1782, page 185.

» Sir Robert Filmer , & tous les partisans  
 » du droit inviolable héréditaire déclarent d'une  
 » voix unanime , qu'aucune espece de tems ne  
 » peut prescrire le droit héréditaire , parce que  
 » toutes fois qu'on trouvera une occasion fa-  
 » vorable de faire valoir son droit , tout sujet  
 » est obligé par état & en conscience de man-  
 » quer à la fidelité qui est due au prince ré-  
 » gnant , & de recourir à l'étendard de l'oingt  
 » du seigneur. — *Mutatis mutandis* , c'est pré-  
 » cisément le style & la déclaration des loc-  
 » kistes. Le peuple est le seul héritier de droit ,  
 » & aucun laps de tems ne peut prescrire son  
 » titre ; car toute constitution d'état monarchi-  
 » que ou républicain , dont le titre ne vient  
 » pas d'une élection populaire , ou qui n'existe  
 » pas actuellement en vertu de quelque contrat  
 » exprès & antérieur , est une usurpation ma-  
 » nifeste du droit inaliénable du peuple , la-  
 » quelle par conséquent doit être détruite aussi-  
 » tôt qu'il est possible. De plus les auteurs  
 » d'un attentat si téméraire contre les libertés  
 » d'un peuple libre , méritent d'être punis d'une  
 » maniere exemplaire , & d'avoir leurs biens  
 » confisqués au profit du public , ou accordés à  
 » titre de récompense aux vrais patriotes. Si  
 » quelqu'un , à cet égard , demande à présent  
 » qui a constitué le peuple , ou qui sont ceux  
 » qui peuvent user *jure divino* de ces pouvoirs  
 » & des prérogatives de créer & de déposer  
 » les rois ? — La réponse , je l'avoue , quant  
 » à la théorie , est embarrassante & difficile ;  
 » — mais quant à la pratique & comme dé-

» pendante d'une matiere de fait, c'est la chose  
 » du monde la plus facile. Car les personnes  
 » ou le peuple ne sont autre chose que la po-  
 » pulace qui peut s'assembler, pourvu qu'elle  
 » ait assez de force pour entreprendre & exé-  
 » cuter l'ouvrage ; sinon , la seconde populace  
 » ou la troisieme, & ainsi *ad infinitum*. En effet,  
 » c'est un objet qu'un vrai patriote ne doit ja-  
 » mais perdre de vue , & les efforts du peu-  
 » ple , pour se rétablir dans ses droits primi-  
 » tifs, peuvent être retardés , jusqu'à ce que  
 » réunis avec un autre ou avec ses amis, il  
 » trouve l'occasion favorable d'exécuter ses  
 » louables desseins.

» De plus , continue notre auteur , la no-  
 » tion de rois *de facto* & de rois *de jure*, cet  
 » opprobre des Jacobites , est renouvelée par  
 » les lockistes ; car quiconque ose régner sous  
 » ou contre le titre des lockistes , est simple-  
 » ment roi *de facto* ; — Le vrai roi ou le roi  
 » *de jure*, étant encore *in pectore*, & ne devant  
 » être proclamé, que lorsque le peuple peut  
 » s'assembler pour assurer & exercer ses droits  
 » inaliénables avec sécurité.

Plus loin notre auteur s'exprime ainsi :

» Toutes loix faites ou à faire par l'autorité  
 » des *usurpateurs*, autrement rois *de facto*, sont,  
 » suivant la doctrine de sir Robert Filmer &  
 » les jacobites, absolument nulles & non va-  
 » lides, jusqu'à ce qu'elles aient reçu la sanc-  
 » tion & la confirmation du légitime roi, —  
 » le peuple. Car à ce sujet ils nous disent si sou-  
 » vent , que nous ne pouvons l'oublier , qu'une

» loi n'est valide , qu'autant que le peuple l'a  
 » autorisée ; de plus ils ont été jusqu'à déclara-  
 » rer que toute essence d'esclavage consiste à  
 » être gouverné par des loix , auxquelles les  
 » sujets n'ont point consenti préalablement. Cela  
 » supposé , on voit clairement qu'il est à pré-  
 » sent tout-à fait hors de question d'examiner  
 » si la loi est bonne ou mauvaise en elle-  
 » même , si c'est une loi qui est nécessaire ou  
 » non , & si elle tend à défendre la liberté du  
 » sujet ; car le seul point qui doit être déter-  
 » miné est simplement celui-ci : les auteurs  
 » d'une pareille loi avoient-ils le *droit* de la  
 » porter , suivant les idées de *droit* & d'*injusti-*  
 » *cice* adoptées par Locke ? S'ils n'avoient point  
 » un pareil droit , ils doivent être regardés  
 » comme *usurpateurs* , quelle que puisse être la  
 » loi en elle-même ; & ainsi comme ils sont  
 » *usurpateurs* , leur condamnation est arrêtée ,  
 » vu qu'ils ne peuvent attendre de pardon ,  
 » pour oser entreprendre d'aliéner les droits  
 » inaliénables du genre humain.

Malgré cela , nous pensons que , pour la  
 conservation de la liberté du genre humain ,  
 il est nécessaire de faire cette question : —  
 Ceux qui font les loix , sont-ils autorisés à les  
 faire ? ou , en autres mots , leur autorité dé-  
 rive-t-elle d'une source légitime ? Car s'il n'y  
 a point de marque d'autorité légitime , & si  
 les idées de *droit* & de *justice* , par rapport au  
 titre originel des pouvoirs régnans , doivent  
 être mises de côté , il y aura toujours une  
 porte ouverte aux intrigues & aux violences

ambitieuses, dès que quelqu'un espérera s'ouvrir une voie au trône par l'épée, ou écarter par tout autre moyen, ceux qui sont sur son passage.

L'auteur finit par dire, que la liberté, en Angleterre, est sûre, » parce qu'un homme » peut dire ou faire, écrire ou imprimer avec » la plus grande sûreté, mille choses, pour » lesquelles sa liberté, ses biens, & même sa » vie, seroient dans le plus grand danger, s'il » faisoit les mêmes choses en *Amérique*. Je n'ai » point besoin d'autres preuves pour montrer » que les *Anglois* sont toujours une nation » d'hommes libres & non d'esclaves. «

Mais peut-être que ce raisonnement n'est pas tout à-fait décisif; parce que, si l'on avoit dessein d'agir contre la liberté angloise, la liberté de parler & d'écrire ne seroit pas la première qu'on attaqueroit. Un célèbre monarque (\*) a dit à l'occasion de quelqu'un qui parloit trop librement : *qu'il dise tout ce qu'il voudra, pourvu qu'il me laisse le commandement de mes armées.*

La seconde partie de cet ouvrage est intitulée : *le vrai fondement du gouvernement civil*; dont voici la substance. 1°. Que l'homme est une créature *sociable*. 2°. Que tous les hommes ne sont pas égaux en force ou capacité d'esprit ou de corps. 3°. Que l'espèce a besoin d'une mutuelle assistance. 4°. Que la nature a gravé dans les hommes les principes consti-

---

(\*) Le roi de Prusse.

tutifs de gouvernement. Enfin qu'elle leur laisse le reste à faire, afin qu'ils puissent cultiver & améliorer ses bienfaits de la meilleure manière possible.

» Il existe dans la nature humaine, un cer-  
 » rain ascendant dans les uns, & une espece  
 » de consentement de soumission dans les au-  
 » tres. Ce fait, quoiqu'étrange, est néanmoins  
 » si notoire, qu'on peut l'observer dans tous  
 » les rangs & conditions de la vie, & presque  
 » dans toutes les compagnies. Il y a dans le  
 » plus petit hameau ce que les François ap-  
 » pellent d'une manière si expressive *le coq de*  
 » *village*, — un homme, qui donne le ton &  
 » qui devient en quelque sorte le dictateur des  
 » autres. A présent, il importe peu de savoir  
 » si ce caractère provient d'un sentiment in-  
 » time de courage ou de talent supérieur, ou  
 » d'un certain tempérament dominant, qui  
 » s'arroge l'autorité de dicter & de comman-  
 » der, ou d'une adresse supérieure, c'est-à-  
 » dire, d'une espece de connoissance instinc-  
 » tive de la foiblesse & de l'infirmité des au-  
 » tres, ou de tout autre principe ou cause  
 » quelconque. Le fait en lui-même, comme je  
 » l'ai déjà dit, est incontestable, quoiqu'il soit  
 » difficile à être expliqué; & il y a encore  
 » une autre preuve de grande inégalité dans  
 » les pouvoirs & les facultés originelles des  
 » hommes. — Par conséquent cette subordina-  
 » tion naturelle (si je puis m'exprimer ainsi)  
 » est une autre preuve distincte qu'il y avoit  
 » un principe profondément gravé dans la na-



» ture humaine, pour les édifices politiques de  
» gouvernement qui devoient être construits,  
» sans recourir à ce qui n'a jamais existé que  
» dans la théorie du contrat social universel,  
» & les élections unanimes.

Voici (disent les rédacteurs du *Montly-Review*) une belle découverte qui prouve que Locke est un imbécille, & qui renverse tout l'édifice de son système; & notre auteur s'écrie avec triomphe : *ici gît la bonté de la cause*. C'est une nouvelle découverte, en vérité, que ceux qui ont un *sentiment intime de courage ou de talent supérieur*, qui sont doués d'un *tempérament dominant*, qui *s'arrogent l'autorité de dicter & de commander*, & qui sont distingués par leur *connoissance de la faiblesse & de l'infirmité des autres*, sont pour cette raison autorisés à être *dictateurs & souverains* du reste de leurs semblables ! Nous laissons au lecteur impartial à décider si une pareille doctrine ou celle de Locke est un plus puissant aiguillon pour exciter des trahisons & des révoltes.

Nous ne ferons point mention des réponses de notre auteur aux objections qu'il suppose être faites à son système, aussi bien qu'à sa comparaison entre les différentes forces de gouvernement; nous pourrions conduire trop loin nos discussions.

Mais cette partie de ce traité, qui est intitulé : *Améliorations suggérées*, demande une attention particulière, parce que l'auteur essaie avec art de déguiser les défauts de la représentation du peuple dans le parlement, & d'af-

signer d'autres raisons comme les *causes* de sa trop grande influence sur la couronne, qui est vue, & si sensiblement éprouvée dans la nation angloise. Nous reconnoissons beaucoup plus de vérité & de réalité, dans ce que dit notre auteur au sujet des colonies éloignées, des guerres, des armées, des contrats, &c. Nous croyons toujours que les défauts qui se trouvent *dans la branche populaire du gouvernement anglois*, sont ceux qui donnent à la partie royale sa trop grande influence & son trop d'ascendant. C'est son influence sur le parlement qui est seulement à craindre. Car lorsque le parlement est incorruptible & indépendant, plus le devoir de la couronne est grand, meilleur il est, parce qu'alors c'est le pouvoir de l'état qui opère par sa puissance exécutive ou organe, qui est la couronne, & non un pouvoir qui réside dans la couronne agissant contre l'état.

M. Cartwright a suffisamment démontré que la couronne a présentement une influence alarmante sur le parlement, *provenant des défauts de la branche populaire*; & si nous ne nous trompons pas, le doyen a lu cet auteur avec beaucoup plus d'attention qu'il ne lui convient de le faire voir dans son système. M. Cartwright s'est donné quelque peine pour démontrer une égale représentation, & a particulièrement montré aux villes de Londres & de Westminster & leurs environs, que la portion actuelle de leur représentation est bien diminuée de ce qu'elle devrait être selon leur droit & leur constitution. Notre auteur n'entre point

ouvertement en lice avec M. Cartwright sur cet objet, & il n'a point recours à la justice, pour appuyer son argument. Il s'en tient toujours à la *discretion*, & par des raisonnemens d'une nature très infidieuse, il tâche d'insinuer que si l'on accordoit une représentation égale à la métropole, on pourroit s'attendre à un bouleversement dans le gouvernement, & à tout le désordre que peut produire un peuple effréné. Voici ses paroles : » Toutes les grandes villes » sont formidables, dans un autre point, & » pour cette raison elles ne doivent pas être » encouragées, par de nouveaux privilèges, à » devenir toujours plus dangereuses. Car elles » sont, & ont souvent été des lieux de faction & de sédition, & des pépinières d'anarchie & de confusion. Un chef hardi & déterminé dans une grande métropole, à la tête d'une troupe nombreuse, est un fléau pour la tranquillité de la société, même dans le gouvernement le plus despotique. Mais à Londres, où le peuple est le plus libre de la terre, à Londres, où la populace apprend tous les jours qu'elle a un droit inaliénable de se gouverner elle-même, & que leurs chefs ne sont autre chose que leurs domestiques, à Londres, où rien n'est réputé sacré, que la volonté du peuple (appelée la voix de dieu), que peut-on attendre d'une augmentation de privilège & de puissance, sinon un bouleversement dans la législation & dans le gouvernement. Les excès audacieux récemment commis au mois de juin 1780,

» sont suffisans, comme on doit le croire, pour  
 » faire avoir en horreur à tout homme l'idée  
 » d'augmenter les privileges & le pouvoir de  
 » la populace de Londres.

Dans la troisieme partie nous trouvons un détail profond de l'ancien système du gouvernement *gothique & féodal*. A ce sujet nous observerons seulement que notre auteur a choisi les seules parties de l'histoire qui font voir la liberté angloise sous un jour défavorable; d'où il tire des conclusions au désavantage de ces droits populaires, & de ce système raisonnable de la liberté, soutenu par Locke & ses partisans; nous ne pouvons nullement admettre, (disent les rédacteurs du *Monthly Review*) que si nos ancêtres ont été dans une condition aussi servile, comme le doyen le démontre d'une manière erronnée, nous devions être pareillement esclaves; en effet, nous sommes du sentiment des lockistes, qui pensent que les droits de la liberté sont inhérens à tous les hommes, & qu'ils ne reçoivent point la plus légère atteinte de la violation, qui peut avoir été faite aux droits de leurs ancêtres.

Passons actuellement au chapitre divisé en deux sections, dont la première est une réponse aux sophismes de M. Cartwright; & la seconde, aux sophismes du professeur Dunbar.

Comme le point de la dispute entre notre auteur & M. Cartwright est d'une nature profonde & délicate, traitant de la base de leur système réciproque, nous ne citerons que les questions, que nous croyons nécessaires à ré-

foudre. 1°. Les droits de l'homme à la liberté civile sont-ils inhérens & *inaliénables*? 2°. Est il nécessaire qu'une personne soit membre de la législation, ou qu'elle y ait un représentant? 3°. Les femmes ont-elles, ainsi que les hommes, des droits aux privilèges d'être présentes à la législation, soit en personne, soit par des représentans.

Les réponses au professeur roulent sur des points moins importans. Dans le chapitre suivant on cite Aristote, Cicéron, Grotius & Hooker, comme des autorités contre Locke, & comme opposés au système de gouvernement de Locke. Son but principal est de contredire une assertion de ce dernier, qu'il interprète à sa manière.

Dans le reste de l'ouvrage, le doyen répond à différentes objections, & compare les différentes sortes de gouvernement civil, toujours en combattant le système de Locke, qui n'en fera pas moins l'admiration des politiques.

( *Monthly Review.* )



---

*LES APRÈS-SOUPERS de la société, ou Petit théâtre lyrique & moral sur les aventures du jour, avec des gravures & des airs notés. Tome 1er., composé de 4 cahiers d'un très-petit format. A Sybaris, & se trouve à Paris, chez l'auteur, maison de M. Brunot, conseiller du roi, agent de change, rue des Bons Enfants, vis-à-vis de la cour des Fontaines. 1781. Prix, 7 liv. 10 s. chaque cahier broché.*

**L**E principal but de ce recueil est d'offrir dans une suite de petits opéra-comiques un tableau piquant & vrai de la galanterie actuelle. Les 6 volumes ou les 24 cahiers qu'il doit former, contiendront aussi plus de 72 airs de MM. Desfaides, le chevalier d'Alayrac, Framery, &c., quantité de monodrames, plusieurs pièces fugitives & 30 gravures. Il en paroît un cahier tous les 15 jours. On trouve dans ceux que nous avons sous les yeux, du naturel, de la finesse, beaucoup d'esprit, des scènes très-plaisantes, des chansons fort agréables, sur-tout pour certaines sociétés qui sont bien loin d'ignorer ce que valent les mots & les choses.

Le premier commence par une épître dédicatoire, en vers, à Mme. \* \* \*. Nous ne doutons point qu'elle ne soit lue avec le même plaisir que nous la transcrivons.

Les

Les belles & les rois sont les tyrans des cœurs :  
Aussi, peu de rois & de belles  
Rencontrent des amis fideles  
Parmi des flots d'adorateurs.

Il ne leur suffit pas de vouloir qu'on les aime ;  
Un sentiment si beau veut être mérité.  
Un roi doit déposer l'orgueil du diadème ,  
Et la belle oublier l'orgueil de la beauté.

L'amour & l'amitié vivent de sacrifices :  
L'intervalle des rangs dispaçoit à leur voix ;  
Mais l'amour imprudent ne suit que ses caprices ,  
Et l'amitié connoît des loix,

Amitié, courageuse & libre ,  
Tu n'as point de l'amour les transports & les feux ;  
Mais dans un constant équilibre ,  
Tu te plais à regner sur des cœurs généreux.

Le sentiment, dont la nature  
Fit le premier besoin du cœur ,  
Dont les peines souvent tiennent lieu de bonheur ,  
L'amour le fait éclore, & l'amitié l'épure.

Pardonnez ma franchise, objet charmant & doux.  
S'il faut vous avouer les erreurs de ma vie ,  
J'étois un infidele, ô ma chere Emilie !  
Quand je brûlois à vos genoux.

En vous idolâtrant, mon cœur jeune & volage ,  
Par la fougue des sens se laissoit égarer ;  
Je ne vous aimai davantage  
Qu'en cessant de vous adorer.

Premier & digne objet d'estime & de tendresse ,  
Aimons-nous, jouissons d'une nouvelle ivresse :  
C'est à l'amitié seule à consoler, un jour ,  
Des erreurs du jeune âge & des torts de l'amour.

Cette épître est suivie de deux fables, dont  
voici la dernière.

*Les loups, les renards & le chien.*

Dans les états du roi lion,  
Les renards & les loups, amis de la décence,  
Se glissent dans la robe, entrent dans la finance,  
Et sont même à la cour sur un assez bon ton.  
Vous ne leur voyez plus l'air farouche & sauvage  
Qui les distinguoit autrefois  
Du peuple chien ; ils ont même air, même langage,  
Et vivent sous les mêmes loix.

Ce n'est pas que la foule échappe  
Aux renards polis & friands ;  
Qu'un loup civilisé ne croque à belles dents  
L'innocent agneau qu'il attrape ;  
Mais l'un & l'autre au moins fait donner aux noirceurs  
Un but philosophique & des dehors aimables ;  
Tant l'éducation, par des traits respectables,  
Embellit la nature, & fait polir les mœurs !  
Un jour, un orateur à la dent meurtrière  
(C'étoit un loup, je m'en souvien)  
Louoit fort le bon sens de la gent moutonnière  
Qui se félicitoit sous la garde d'un chien  
Habile, mais vivant comme un homme de bien.

Je le connois, dit-il ; il est franc & sensible ;  
C'est mon ami, j'en fais grand cas ;  
Cependant ne trouvez-vous pas  
Qu'il est d'un naturel un peu fier, susceptible ?  
Au moindre bruit, à tous propos,  
Vous le voyez dressant une oreille attentive ;  
Le jour, la nuit, il rode autour de votre enclos ;  
Dès que nous l'abordons, il est sur le qui-vive.  
Que je le plains, le pauvre malheureux !



Et que craint-il de nous, amis comme nous sommes?  
 Quand la paix est jurée, être encor soupçonneux,  
 Comme si cette paix eût été faite entre hommes!  
 Savez-vous qu'autrefois il a montré les dents

A des renards en place, à des loups importants?

Savez-vous qu'en croyant bien faire,

Il peut vous susciter quelque fâcheuse affaire?

Amis, pensez-y bien. Moutons sont bonnes gens :

Pour toute espece un peu craintive,

L'éloquence des loups est très-persuasive.

Tout l'auditoire étoit séduit;

Et puis, loups & renards concluant que, sans bruit,

Leur cher ami Moughlar devoit être éconduit,

Il le fut en effet : tant l'alarme étoit vive!

Moughlar, en soupirant, dit aux chiens du canton :

Ah! Messieurs, je n'étois ni flatteur, ni frippon,

Et vous voyez ce qui m'arrive!

Mon exemple vous offre une triste leçon.

Soyez sûrs que le chien qui suit son caractère;

A tous les loups du monde est bien sûr de déplaire,

Et que rien n'est plus sot que le peuple mouton.

Les *Confidences à la mode*, joli drame, que l'auteur appelle simplement *aventure*, & auquel il a su lier de la manière la plus heureuse six contes mis en musique, terminent ce premier cahier.

Dans le deuxième on voit d'abord *le Petit Souper*, ou *l'Abbé qui veut parvenir*, opéra-comique complet, dont la musique, avec ouverture, quatuor, duo, &c. est de M. le chevalier d'Alayrac. Nous allons en extraire un des morceaux les plus piquans, c'est-à-dire, la pre-

196 L'ESPRIT DES JOURNAUX,  
miere chanson , intitulée : *La distinction du mot  
& de la cause.*

F I N E T T E.

A Paris, l'esprit vient trop tôt:  
Vanité de fillette est cause  
Qu'on sait le mot, qu'on sait le mot,  
Qu'on sait le mot avant la chose.  
Au village, où l'on est plus sot,  
Nature autrement en dispose:  
On sait la chose avant le mot.

Il est un autre mot sacré,  
Mot qui rend la chose efficace,  
Et qui doit être dit en face,  
Dit en face à son curé.  
Un beau jour que je vis Pierrot,  
Ne sais comment Amour fut cause  
Qu'il eut la chose  
Avant le mot.

En jouant, lui qui n'est pas sot,  
Voulut dire  
Le mot pour rire.  
Ce mot, ce mot-là,  
Ce mot-là, c'est bon quand on cause.  
Tais-toi donc, lui fis-je, Pierrot;  
Le mot ne fait rien à la chose,  
La chose vaut mieux que le mot.

Après cet opéra-comique, viennent *les Voyageurs entêtés, ou le Juge incompétent*, monodrame plein d'esprit.

Outre une piece de ce dernier genre, laquelle a pour titre : *Madame Collet-Monté, ou le Jeune Homme bien corrigé*, le troisieme cahier renferme un opéra-comique, intitulé : *La femme*

*de bon appétit* : les deux couplets suivans peuvent donner une idée du ton qui le caractérise.

On croyoit que Perrette alloit perdre la vie,  
Et Lucas n'osoit voir sa femme qui souffroit.  
Depuis trois jours Perrette étoit à l'agonie;  
Lucas depuis trois jours étoit au cabaret,  
Et, tout en buvant, s'écrioit :  
On dit que le tems nous console;  
Non, ventregué, quand le chagrin me prend,  
Le tems s'en va clopin clopant;  
Quand j'ai du plaisir, le tems vole.

La pauvre femme étoit un diable en son ménage,  
Et le diable, dit-on, la panfa du secret:  
Margot en réchappa, dont ce fut grand dommage :  
Car fallut que Lucas sortît du cabaret,  
Et le pauvre homme s'écrioit :  
On dit que le tems nous console;  
Non, ventregué, quand le chagrin me prend,  
Le tems s'en va clopin clopant;  
Quand j'ai de bon vin, le tems vole.

*L'Ecole des jaloux, ou le Mari de bonne compagnie*, est le titre & le sujet de la première pièce du quatrième cahier. On y remarque plusieurs situations fort comiques.

Dumas, domestique du mari, dit à la femme-de-chambre :

Voudrois-tu me traiter avec plus de rigueur  
Que Picard, Champagne & la Fleur ?

R O S E T T E.

*Premier couplet.*

J'arrivois de mon village :

## 198 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Picard est joli garçon ;  
Il connoît le beau langage ;  
Il m'en a donné leçon.  
Il abusa ma franchise ;  
Mais aussi ,  
Dieu merci ,  
Je n'y ferai plus prise.

D U M A S.

Et Champagne ?

R O S E T T E.

Champagne est un garçon d'esprit.

*Second couplet.*

J'étois encor bien novice ,  
Champagne étoit bien instruit ;  
Il faut savoir le service ,  
Et Champagne me l'apprit.  
J'en fis encor la sottise ;  
Mais aussi ,  
Dieu merci ,  
Je n'y ferai plus prise.

D U M A S.

Pour Champagne & Picard , passe encor , mais la Fleur  
Qu'est-ce en lui qui t'a plu , laid comme il est ?

R O S E T T E.

Son cœur.

*Troisième couplet.*

La Fleur avoit un air sage ;  
Il parut tendre & soumis ;  
Il parla de mariage ;  
Ce ne fut qu'un compromis.  
Je reconnus ma méprise ;

Mais aussi,  
 Dieu merci,  
 Je n'y ferai plus prise.

D U M A S.

Na, Dumas n'est pas fait pour t'attrapper ainsi.

R O S E T T E.

*Quatrième couplet.*

Vous voyez, petit volage,  
 Que vous arrivez trop tard:  
 Renoncez au badinage;  
 Je crains les jeux de hasard.  
 On peut s'être compromise;  
 Mais aussi,  
 Dieu merci,  
 Je n'y ferai plus prise.

Le second & dernier morceau de ce cahier est un monodrame intitulé : *Le jeune seigneur bien poli*. On y trouve beaucoup de gaieté.

Cette collection ; dont la partie typographique répond très-bien par son exactitude & ses agrémens au mérite de tout le reste, semble devoir ne laisser qu'une chose à desirer, le nom de l'auteur ; mais son ouvrage annonce une plume exercée, un homme de lettres, qui, aux agrémens de l'esprit, joint tous les charmes d'un style aimable & enjoué. Nous devons néanmoins prévenir le lecteur que dans ces historiettes du jour, il en est qui peuvent bien, ne pas édifier extrêmement les personnes sévères ; quant à ceux qui ne cherchent que de l'amusement, ils le trouveront dans ces petits

## 100 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

contes , auxquelles la forme dramatique donne de l'intérêt.

( *Mercure de France* , *Journal encyclopédique* ; *Journal de Paris* ; *Affiches & annonces de Paris.* )

---

AACHENSCHÉ geschichten , &c. *Histoire de la ville libre & impériale d'Aix-la-Chapelle.* De l'imprimerie de Schioettler , à Mulheim , 1781. III vol. in-folio.

### C I N Q U I E M E E X T R A I T .

**L**E 23 de février 1612 , les députés des deux partis revinrent de la cour de France , & on lut le lendemain en présence de toute la bourgeoisie deux lettres apportées par ceux du parti protestant , l'une du roi mineur , l'autre de la reine régente , remplies de témoignages de disposition à servir , dont on ne vit point l'effet. Cependant les protestans étoient les maîtres. L'électeur de Cologne & évêque de Liege étant venu à mourir , ils firent sonner pendant trois jours toutes les cloches de la ville en signe de deuil. Le docteur Théodore se présenta le 23 avril en qualité d'envoyé du duc Louis de Bavière , tuteur-né du jeune comte Palatin Frédéric : il notifia l'avènement de son maître au vicariat de l'Empire , dit qu'il vouloit employer tous les moyens capables de ré-

concilier les partis opposés, & qu'il ne doutoit nullement que, conformément à la bulle d'or, ils ne reconnoïtroient point d'autre vicaire-général de l'Empire que le comte Palatin de Neubourg.

D'un autre côté, le comte de Sayn & Wittgenstein, & les jurisconsultes Freher & Pastor arrivèrent à Aix comme commissaires du duc de Deux-Ponts, compétiteur au vicariat de l'Empire, offrant d'abord sa médiation. Le conseil catholique répondit qu'il s'en tenoit au jugement du feu empereur, & au mandement d'exécution qui n'étoit pas expiré par sa mort. Non-obstant quoi, les commissaires considérant le jugement du feu empereur, comme surpris, permirent à chacun d'exercer sa religion librement & publiquement. Les tribus ayant procédé aux élections par leur ordre, ils reçurent le serment des nouveaux conseillers, entre lesquels il y en eut quarante de luthériens & dix-sept de calvinistes : Jean Kalckberner, luthérien, & Adam Schanternéel, calviniste, furent nommés bourguemaîtres par le conseil.

Cependant MATHIAS fut élu & couronné à Francfort. Le docteur Rouland, le bourguemaître Kalckberner, Volquin Momma & le syndic Wolf y avoient été députés par le nouveau gouvernement d'Aix : l'ancien bourguemaître de Berchem, accompagné du syndic Koueckhofen & du secrétaire Balthasar de Munster, y étoient allés aussi au nom du parti opposé ; mais l'empereur n'accorda audience ni aux uns ni aux autres, & leur fit dire de

## 202 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

s'abstenir pour cette fois de prendre leur place ordinaire. A l'égard des députés du chapitre, qui apportèrent les ornemens impériaux ; savoir, le doyen Stravius, le chantre de Wustenrath, le licencié Schnell & le secrétaire Dusterwald, ils assistèrent à la cérémonie, après laquelle ils reçurent S. M. I. chanoine de leur église.

Berchem ayant suivi l'empereur à Vienne pour le solliciter en faveur des catholiques, en obtint des commissaires : savoir, le comte Guillaume de Furstenberg, & les conseillers de Borglas & Rudinger, qui furent reçus à Aix avec de grands honneurs, quoique le sentiment commun du conseil de ce moment fut que cette affaire de religion n'étoit point soumise à la juridiction de l'empereur. Les bourguemâtres Kalckberner & Schanterneel allèrent au-devant d'eux sur le chemin de Corneille-Munster avec deux compagnies de soldats, trois de jeunes gens & onze de bourgeois, & ils les conduisirent à leur hôtel. Berchem, Koueckhofen & de Munster, étoient dans le carrosse des commissaires avec lesquels Kalckberner, Schanterneel & le syndic Lingen dînèrent aussi ce jour-là.

Les commissaires se rendirent le 3 décembre au cloître des dominicains, où l'ancien conseil étoit assemblé. Après plusieurs sommations, des députés du nouveau seant à l'hôtel de-ville, s'y rendirent. Les commissaires lurent en présence des deux partis un mémoire contenant en substance : Que S. M. I. étoit informée que feu



l'empereur son frere & prédécesseur, obligé d'interposer son autorité pour rétablir à Aix la justice & la tranquillité, troublées en 1581 à l'occasion de la déposition de l'ancien conseil & de l'établissement d'un nouveau, avoit rendu en 1593 une sentence qui interdisoit au nouveau conseil de s'immiscer dans le gouvernement, réintégroit l'ancien dans la forme arrêtée en 1560, avant les nouveautés, & défendoit d'introduire à Aix aucune nouveauté en matière de religion : Que cette sentence mise en exécution en 1598 par des commissaires & un hérault n'auroit point dû être enfreinte : Que néanmoins, en 1611, au préjudice de la sentence, il s'étoit élevé à Aix de nouveaux troubles qui duroient encore : c'est pourquoi S. M. I. avoit envoyé le comte de Furstenberg, &c. avec commission d'enjoindre aux deux partis, sous peine de son indignation & de châtiment, de s'abstenir de tout tumulte & nouveauté, en attendant tranquillement sa résolution ; de défendre de molester les catholiques de paroles ou par effet, de les charger de contributions extraordinaires, de les empêcher de sortir de la ville ou d'y rentrer, & de les inquiéter dans la jouissance des droits & privileges des bourgeois ; de prendre sous leur protection les anciens bourguemaîtres, échevins & conseil, particulièrement l'ancien bourguemaître de Berchem, le licencié Koueckhofen & le secrétaire de Munster ; de rétablir les jésuites dans l'exercice de leur profession & vocation ; & d'empêcher la profusion des deniers publics en frais

## 204 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

inutiles de gardes , soldats , & préparatifs de guerre. Les commissaires finirent par avertir que l'empereur étoit décidé à administrer une prompte justice en cette affaire , & qu'il ne manqueroit pas de moyens pour contraindre d'obéir à ses jugemens. Ensuite ils inviterent encore à dîner les principaux chefs du parti protestant , & tâcherent de les déterminer à l'obéissance par la voie de douceur. Ce fut en vain : ces chefs députerent secrètement à Heidelberg & à Duffeldorf , & se donnerent tant de mouvemens pour se maintenir que le duc de Neubourg , l'électeur de Brandebourg & le duc de Deux-Ponts envoyèrent aussi à Aix des députés , dont les conférences avec les Impériaux & les chefs des partis n'aboutirent à rien , parce que les députés de ces trois princes favorisoient en tout point le nouveau conseil.

Les Palatins soutenoient qu'il n'appartenoit point à l'empereur de juger directement cette affaire , qui avoit été de la compétence de l'électeur Palatin , tant comme protecteur d'Aix que comme vicaire-général de l'Empire pendant l'interregne. Et comme en cette qualité l'électeur ou son administrateur avoit approuvé la démission volontaire de l'ancien conseil & l'élection du nouveau , ils trouvoient que les commissaires Impériaux , qui n'avoient que le pouvoir d'informer sans celui de statuer , avoient tort de tenir les présens bourgeois , échevins & conseil pour des intrus , & que ce n'étoit pas un procédé amical d'exhorter les bour-

geois catholiques à n'entrer dans aucun accord avec les évangeliques , sous couleur que l'empereur avoit résolu de ne souffrir en aucune maniere , la religion évangelique à Aix. Ils ajoutaient que l'exécution des mandemens pénaux attaqueroit de trop près la réputation & les droits de l'électeur Palatin , & seroit une violation de la bulle d'or & de la capitulation jurée par l'empereur à son élection & à son couronnement , conformément auxquelles il est obligé de ratifier ce qui a été fait par le vicaire de l'Empire durant l'interregne ; & enfin , que de rétablir l'ancien conseil qui , avec les autres bourgeois catholiques , fait à peine le quart de la ville , ce seroit en livrer la plus grande partie à la vengeance & à la tyrannie , ou la forcer , pour s'y soustraire , de se jeter entre les bras des potentats étrangers ; qu'il valoit donc mieux travailler à réconcilier ensemble les deux partis que d'en opprimer un pour l'autre. Pour toutes ces raisons S. M. I. étoit priée de laisser à la diète de l'Empire , composée d'états catholiques & protestans , l'examen de ces griefs de religion.

Les commissaires Impériaux , chagrins de ne point réussir à leur gré , prirent le parti de s'en retourner faire leur rapport. Ayant demandé au conseil le remboursement de leurs frais de voyage , ils essuyèrent un refus ; mais le 10 de janvier 1613 , il leur fut accordé , & ils partirent d'Aix le 19 , après avoir réitéré le 16 l'ordonnance d'attendre avec tranquillité la décision de l'empereur , & cependant de

## 206 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

traiter tous les bourgeois catholiques aussi favorablement que les autres , & de ne point inquiéter les jésuites.

Un nouveau mandement de l'empereur du 15 mai n'eut pas plus d'effet. La patience de Rodolphe avoit accoutumé le nouveau conseil à ne point obéir. Il se conduisoit en souverain. Mécontent d'une compagnie de soldats Brandebourgeois, il la congédia & rendit le drapeau à l'enseigne, après en avoir cassé le bâton en présence des soldats. 280 autres Brandebourgeois leur succéderent, & prirent leurs quartiers chez les bourgeois catholiques. Le gouvernement devint militaire. Le nouveau conseil fit murer le 13 août 1614 toutes les portes de la ville, excepté les quatre principales. Dès ce moment les protestans, présageant l'orage, commencèrent à envoyer en sûreté leurs effets les plus précieux hors de la ville, sans permettre aux catholiques de les imiter; & ils y tinrent leur prêche le vendredi 22, pour la dernière fois. Ce même jour Buchholtz, prévôt d'Hildesheim, Bisterfeld, vice-chancelier de Cologne, le chevalier Robean & Achelen, tous quatre subdélégués de l'électeur de Cologne & de l'archiduc Albert, commissaires Impériaux, arriverent à Aix. Afin de donner plus d'énergie à leur autorité, le feld-maréchal de Spinola avoit, par ordre de l'archiduc, assemblé près de Maëstricht, une armée composée de 2500 Espagnols & 800 Irlandois, sous les trois généraux Borgia, Antunezi & Mene-sius, 3000 Allemands sous le comte d'Embden,

700 Bourguignons sous le baron de Balonson ; & 9000 Wallons sous le comte de Hochstraten & les sieurs Mottèria & Golefini, avec 12 canons. Il marcha droit à Aix à la tête de ces 16000 hommes, après avoir communiqué à ses officiers son dessein d'y châtier l'insolence des bourgeois protestans, en exécutant contre eux le mandement impérial, dont l'archiduc Albert & l'électeur de Cologne étoient chargés. Ayant investi la ville, il la fit sommer par le comte de Bergen de se rendre. Sur le refus, il plaça une partie de son artillerie au pied du mont Sauveur, & l'autre vis-à-vis de la porte royale.

Le lendemain 23 d'août, les subdélégués lurent au nouveau conseil assemblé à l'hôtel-de-ville le mandement de l'empereur, qui confirmoit le jugement de 1593, en ordonnoit la pleine exécution, ainsi que de celui de 1611, & se réservoit la punition des moteurs des troubles. Il fallut céder : tout le conseil se soumit : le seul bourguemaître Kalckberner, comptant sur la valeur des troupes de Brandebourg, étant d'avis de se défendre ; mais le colonel de Pottlitz, qui les commandoit, ayant été blessé au bras droit par un scélérat inconnu pendant la nuit, tandis qu'il faisoit la ronde, Kalckberner crut ne pouvoir plus faire tête & s'évada. Le 24, on lut le mandement aux tribus assemblées, dont l'avis unanime fut d'obéir : & incontinent le nouveau conseil ayant mis bas les clefs, & l'ancien étant entré en fonction, la garnison Brandebourgeoise sortit de la

## 208 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

ville pour se retirer dans le pays de Juliers. Douze cens hommes du régiment du comte d'Embsen en prirent possession : Spinola y entra lui-même , visita le trésor de l'église de couronnement , y assista au *Te Deum* , & prit aussi avec le reste de ses troupes le chemin de Juliers.

Le premier soin du conseil rétabli , fut de bannir tous les prédicateurs , maîtres & lecteurs protestans , tous les anabaptistes & tous les étrangers qui n'étoient point catholiques ; d'ordonner de rendre le respect convenable aux églises catholiques , & à leurs usages religieux , & d'interdire la viande aux jours de jeûne , même dans les auberges. Le 25 de septembre le conseil alla encore plus loin , en ordonnant d'exclure des métiers ceux qui les avoient achetés sous le précédent gouvernement , & il chassa de force 600 anabaptistes qui ne s'étoient pas encore déterminés à quitter la ville. Pour remplir tant de vuide , le 16 d'octobre il accorda le droit de bourgeoisie , & l'exemption des impôts pendant cinq ans , à tous les étrangers catholiques qui viendroient s'établir à Aix , en apportant un témoignage de leur bonne conduite.

Après que plusieurs milliers d'habitans eurent ainsi quitté la ville , sans compter ceux que la crainte mit en fuite , le calme y paroissoit rétabli , & chacun s'y croyoit en sûreté dans ses foyers ; quand au bout de deux ans , en 1616 , le conseil fit arrêter plusieurs personnes qui avoient eu part aux troubles passés ,

& les retint en prison jusqu'à l'arrivée de Gimmenich, Achelen, Venlo & Fischer, subdélégués de Cologne & de Brabant qui les entendirent, en relâchèrent plusieurs, en firent emprisonner d'autres, & ajournerent 174 fugitifs à comparoître devant eux dans 30 jours, pour y répondre du tumulte élevé en 1611, dont ils étoient accusés d'être les auteurs ou les complices, s'étant non-seulement opposés au jugement impérial de 1593, & à son exécution ordonnée en 1598; mais s'étant emparés de l'hôtel-de-ville à main armée; en ayant chassé de force le magistrat ordinaire, pour se rendre eux-mêmes les maîtres du gouvernement; ayant ôté violemment les clefs de la ville des mains de ceux à qui elles avoient été confiées pour les garder eux-mêmes; ayant spolié le college des peres de la société, ayant fait ces peres prisonniers, les ayant blessés & chargés d'outrages; & ayant commis un grand nombre de délits inexcusables qui ont provoqué le mandement impérial qu'ils ont méprisé au point de l'avoir arraché des lieux où il avoit été affiché, & d'avoir blessé mortellement un des afficheurs.

La plupart des accusés, gens qui avoient pu facilement emporter avec eux tout ce qu'ils avoient, n'ayant point comparu, on pressa le procès contre Mathias Schmetz & André Schvartz, qui avoient eu l'imprudence de ne pas s'échapper. Ils furent déclarés convaincus avec Kaickberner, Schanterneel, Geyer, Bellier, Meef-Imochsen, Schreiber, De la Place, Born, De Thener, Merckelbach, Heyden, dont les

## 210 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

uns étoient morts & les autres absens, d'être les principaux auteurs du tumulte fuscité contre sa majesté impériale, ses ordres & ses jugemens, de s'être emparés de l'hôtel-de-ville les armes à la main, & d'en avoir chassé le magistrat approuvé d'elle, &c. c'est pourquoi la mémoire de Jean Kalckberner, qui étoit déjà mort, étoit à jamais flétrie, tous ses biens situés dans le St. Empire Romain étoient confisqués au profit du fisc impérial, & il étoit ordonné d'ériger une colonne dans le marché vis-à-vis de l'hôtel-de-ville, avec une inscription qui éternisât son infamie. Schmetz & Schwartz étoient condamnés à avoir la tête tranchée, pour de leur libre aveu réitéré plusieurs fois, & conforme aux témoignages, s'être emparés de l'hôtel-de-ville les armes à la main, en avoir attaqué hostilement un des officiers, avoir poursuivi aussi les armes à la main un afficheur du mandement impérial, l'avoir arraché, & avoir commis d'autres actes tenant de la rebellion.

Cette sentence fut publiée à Aix le 3 décembre 1616. Les commissaires avec les deux bourguemaîtres régens Schrick & Schverer, & tout le grand conseil, assistèrent à l'exécution sur le perron de l'hôtel-de-ville, assis sur des sieges revêtus de velours noir. Un échafaud couvert de sable étoit dressé auprès de la grande fontaine. Le régiment d'Emlden l'entouroit les armes hautes. Dès que le secrétaire Hulfmann eut lu leur sentence aux deux infortunés, ils furent conduits l'un après l'autre sur l'échafaud; & là s'étant mis à genoux, ils eurent la tête



coupée. Le jésuite Fladius qu'ils avoient maltraité les exhortoit au repentir. Schmetz, qui parut extérieurement s'être préparé à la mort comme un catholique, fut inhumé dans le cimetière de l'église de couronnement. Le corps de Schwartz fut porté à celui des protestans à la porte de Cologne. Ainsi s'accomplit l'espece de prophétie muette d'Ernest électeur de Cologne & évêque de Liege, lorsqu'en 1597 il cassa le pied de son verre à chaque coup qu'il but.

Un second jugement du 7 décembre bannit de l'Empire Jacob de Meloy; & Kuyl, Richard & Lull de la ville & territoire d'Aix, & de la seigneurie de Bourtscheid.

Un troisième & dernier jugement du 29 décembre prononça aussi la peine de bannissement contre Claufen, Beis, Lohn, le capitaine Paul de Limbourg, deux fils d'Unckel, Maubach, Rosen, Dinckels, Moll, de Quoy, Groener, deux Wettem, Tricht, Heufs, deux Kalckberner, Erard, Palmaz, Philips, Berg, Menn, Gartzweiler, Sieberich & Engelbrecht, tous ceux-là hors de l'Empire; & les suivans seulement hors de la ville & territoire d'Aix & de la seigneurie de Bourtscheid, savoir, Mæhler, Deufgens, de Heufel, Zeyen, Bullings, Veren, Rade, Clemens, Frens, Fremmerey, Ponel, Immendorf, Rob, Mundt, Proemer, Deur, Hagen, & environ une douzaine d'autres.

Les moins coupables furent obligés d'ouvrir leur bourse à proportion de leur délit. On frappa une médaille en mémoire de ce second

## 212 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

triomphe de la religion , avec cette devise : *Deus fortitudo mea & refugium meum* 1616. Enfin les commissaires quitterent Aix le dernier jour de l'année , après avoir vu ériger le 19 & 20 décembre la colonne dont la principale pierre représentoit un cadavre nud ayant la tête séparée du corps , & à côté le bourreau avec son coutelas. On lisoit cette inscription gravée sur une autre pierre de la colonne :

SIC PEREANT  
QUI HANC REMPUBLICAM  
ET SEDEM REGALEM  
SPRETIS SACRÆ CÆSAREÆ MAJESTATIS  
EDICTIS  
EVERTERE MOLIUNTUR  
AD  
DAMNANDAM MEMORIAM  
JOANNIS KALCKBERNER  
IN ULTIMO TUMULTU ANNO CIO. IO. CXI.  
HIC EXCITATO  
INTER PERDUELLES  
ANTESIGNANI  
COLUMNA HÆC EX DECRETO  
DD. SUBDELEGATORUM SACR. CÆS. MAGEST.  
ERIGI JUSSA  
III. NONAS DECEMBRIS ANNO CIO. IO. CXVI.

C'est à-dire : *Ainsi périssent ceux qui méprisant les édits de sa sacrée majesté impériale travaillent à renverser cette république & siege royal. La colonne a été élevée par décret des seigneurs subdélégés de sa sacrée majesté impériale du 3 décembre*

1616, pour condamner la mémoire de Jean Kalckberner, chef des rebelles dans le tumulte excité ici en 1611.

Kalckberner est mort à Juliers, où il s'étoit enfui : on voit encore aux murs de la maison qu'il occupoit à Aix dans la rue Benbel, derriere les Annonciades, une tête de pierre qui rappelle son souvenir. Son portraits'y trouve aussi dans une chambre d'hôte des pauvres clariffes.

Sleidan raconte que le mariage de l'archiduc Albert avec l'infante Isabelle ayant été conclu, le roi d'Espagne Philippe II, envoya à Prague Mendoza gouverneur de Tarragone, pour y proposer à l'empereur six articles qu'il avoit à cœur. Par le quatrieme article il le pressoit d'exécuter promptement contre la ville d'Aix, sa sentence qui enjoignoit aux protestans de quitter le gouvernement & les charges, & de les rendre aux catholiques, afin d'éloigner la nouvelle religion d'une ville célèbre où Charlemagne avoit son tombeau : à quoi l'empereur avoit promis de se conformer fermement & rigoureusement.

Emanuel de Metern attribue également la sévérité de l'empereur aux sollicitations du roi d'Espagne, par don Guillaume de St. Clément, ambassadeur d'Espagne, & l'amirante d'Arragon. Dans le supplément de Londorp par Meyer, part. I. act. publ. lib. 2. num. 146, pag. 397. il est rapporté un mémoire des bourgeois évangéliques d'Aix, adressé aux commissaires de Juliers, dans lequel ils exposent que depuis

trente ans le nombre de ceux qui suivoient la confession d'Augsbourg & la réformée, s'étoit si fort augmenté qu'il composoit maintenant la plus grande partie de la bourgeoisie & les deux tiers du conseil qui en a permis l'exercice : ce qui a si fort irrité le clergé, qu'il a enflammé le zèle des catholiques, excité par leur moyen toute sorte de troubles dans la ville, & soulevé les puissances du voisinage pour parvenir à abolir l'exercice de la religion protestante : que n'ayant pas promptement réussi dans son dessein, il s'est adressé à la cour impériale, & en a obtenu la suppression de cet exercice, accompagnée de grandes peines pécuniaires, & de la déposition des magistrats protestans, desquels la bourgeoisie avoit été satisfaite : que les protestans ayant obéi, ont tous cessé l'exercice public de leur religion dans Aix, mais que plusieurs se sont rendus quelquefois aux prêches de Weiden & de Stolberg, ce qui n'étoit défendu par aucune loi dans la ville libre d'Aix, dont le gouvernement démocratique appartient aux bourgeois : que néanmoins ils en ont été punis d'amende & d'arrêt, notamment deux Moll, les conseillers Clémens & Arrets, Zaverin, Craten, & Clermont, malgré les intercessions par écrit des princes de Juliers : qu'un assez grand nombre de bourgeois ayant résolu d'aller en route tranquillisé à l'hôtel-de-ville, pour exposer ces griefs aux bourguemaîtres, officiers & syndic, on leur avoit refusé audience, & ils avoient été honteusement renvoyés : d'où il étoit arrivé que quelques jeu-

nes gens inconfidérés avoient crié l'allarme , & qu'il s'étoit élevé un tumulte : qu'il n'y a pas un mot dans la sentence de l'empereur qui défendit aux bourgeois d'Aix d'affluer au service protestant dans les pays étrangers où il est permis : & qu'ainsi la conduite du conseil d'Aix étoit contraire aux paix de religion , aux plus anciens privilèges impériaux & royaux , & à la liberté de la bourgeoisie. Ils demandoient que suivant les anciens titres qui ne faisoient point de distinction de religion , les protestans fussent admis au conseil comme les catholiques ; qu'ils eussent la liberté d'exercer leur religion tant au-dedans qu'au dehors de la ville ; que les jésuites fussent expulsés , les autres griefs redressés , & que par un acte de pacification accepté de tous les partis , la concorde fût rétablie entre la bourgeoisie. Les commissaires de Juliers acquiesçoient à toute cette réquisition. Il n'en étoit pas de même de ceux du Brabant qui fondoient leur droit de protection & de défense sur un accord passé en 1601 , entre leur prince & le conseil d'Aix. Leur prétention porta les bourgeois à desirer d'en voir le fondement. A cet effet ils obligèrent le syndic & le secrétaire du conseil de leur représenter non-seulement cet accord de 1601 , mais les anciens accords ou traités passés plus d'un siècle auparavant , entre le duc Charles de Bourgogne & la ville d'Aix , & à leur en délivrer une copie en forme. Il résulta de l'examen qu'ils en firent , qu'il y avoit une grande différence entre les anciens accords & le nouveau , en ce

que les anciens accords n'étoient pas passés par les bourguemaîtres, les échevins & le conseil seuls, mais par la généralité de la bourgeoisie & toute la communauté, tandis que les nouveaux étoient faits seulement par les bourguemaîtres & le conseil à l'insu de la communauté. D'ailleurs il y avoit dans le nouvel accord des clauses de religion dont il n'étoit pas dit un mot dans l'ancien, comme de ne permettre dans la ville l'exercice que de la catholique romaine, de ne point donner asyle aux réfugiés du Brabant, & de chasser du territoire d'Aix les bannis qui s'y étoient établis. En général cet accord, selon eux, ne portoit pas moins d'atteinte aux droits du duc de Juliers qu'à ceux des bourgeois & des protestans d'Aix ; puisque de tems immémorial la protection d'Aix n'appartient qu'à sa majesté impériale & au duc de Juliers, qui en est le seul préfet & maire.

Ils se plaignoient encore beaucoup des jésuites qui s'étoient domiciliés dans la ville au mépris d'un statut de l'an 1456, qu'elle avoit promulgué, à l'exemple d'autres états, lequel défendoit de céder dorénavant aucune maison ou place aux ecclésiastiques, à cause des immunités qu'ils prétendent au préjudice de la puissance & de la juridiction séculière, & pour d'autres conséquences pernicieuses. Ils avoient été introduits, disoient-ils, par un petit nombre de gens, sans la participation & le consentement des tribus, & même contre leur gré. Ils étoient informés de ce qui se passoit de plus secret au conseil & dans la ville, & se méloient

méloient de les diriger. Le conseil leur avoit promis une rente de 800 thalers, l'équivalent d'un capital de 16000, & cela de l'argent public, sans l'agrément de la bourgeoisie, contre l'usage ancien. Les plaignants ajoutaient que le conseil ne rendoit compte ni de la recette des deniers communs, ni des impositions, ni des greniers, ni de la caisse militaire, ni de l'argent des pauvres, & ils recusoient les commissaires de Cologne & de Brabant, s'en rapportant à ceux des princes de Juliers, protecteurs incontestables d'Aix.

M. Meyer remarque que l'auteur des Amusemens des eaux d'Aix-la-Chapelle, en allemand, *Zeit vertreib bey den waessern zu Aachen*, imprimés à Berlin en 1737, rapporte l'histoire de ces troubles d'une manière injurieuse à l'empereur, & qui ne mérite point de foi.

Les échevins reprirent leur séance au lieu accoutumé le 9 janvier 1617. A l'égard du conseil, il trouva le trésor de l'état peu rempli. Les régens déplacés l'avoient épuisé, les commissions avoient beaucoup coûté : dans ce besoin, il prit le parti de saisir & vendre les biens des fugitifs. Plusieurs de ceux qui s'étoient réfugiés en Hollande, intéressèrent contre ce procédé les états-généraux, qui écrivirent en leur faveur au conseil d'Aix, une lettre du 26 avril 1618, aussi remplie de menaces que de politesse. L'autorisation de l'empereur servit de réponse. Ainsi s'éteignit un embrasement dont il sortit cependant encore quelques étincelles six ans après.

L'empereur Mathias mourut sans enfans en 1619 ; les électeurs assembles à Francfort, choisirent à sa place FERDINAND II, qui y fut aussi couronné le 9 septembre. Le conseil d'Aix ayant reçu la lettre d'invitation au couronnement, y députa les deux bourguemaîtres de Berchem & de Speckheuer, avec le syndic Nutten. On ne fait qui obtint cet honneur de la part du chapitre. Ferdinand reconnut par un revers que la cérémonie du couronnement faite à Francfort pour la commodité des électeurs & princes, pressés de retourner chez eux, ne préjudicioit point aux anciens droits & privileges d'Aix. Le college électoral en accorda un pareil.

La garnison impériale occupoit encore Aix en 1624. C'étoit un pesant fardeau pour la ville. L'ancien bourguemaître Schrick & le syndic Nutten furent envoyés à Vienne prier l'empereur de l'en ôter. Il n'en témoigna pas d'éloignement ; mais il appréhendoit que les protestans n'étant plus contenus, ne fissent renaître les troubles tôt ou tard en renouvelant leurs prétentions, & il vouloit prévenir ce danger. Dans cette intention, il ordonna au conseil de veiller soigneusement à l'observation des regles du concile de Trente, sur la célébration des mariages, & conséquemment de ne point permettre ni de demeurer à Aix, ni d'y obtenir le droit de bourgeoisie à quiconque ne s'y conformeroit pas, & aux autres ordonnances catholiques. Ce coup mit les protestans d'Aix aux abois ; ils jetterent les hauts cris ; & en



1641, les états évangéliques représentèrent pour eux à la diète de Ratisbonne, l'oppression qu'ils enduroient par la rigueur avec laquelle le conseil d'Aix faisoit exécuter contre eux cette ordonnance impériale, qu'ils qualifioient de contraire aux paix profane & de religion, & d'obreptice & subreptice. Elle subsiste encore aujourd'hui, quoiqu'on n'y tienne pas la main si scrupuleusement depuis la paix de Westphalie.

L'infante Isabelle étant venue en 1627 à Aix, y visiter les reliques, le conseil la supplia de vive voix & par écrit d'intercéder auprès de l'empereur, pour qu'il les débarrassât d'une garnison incommode, sur-tout dans un tems de famine. L'échevin Pastor, qui savoit l'espagnol, en reçut pour réponse, que la tranquillité ne regnoit pas autant à Aix qu'on se l'imaginait, que le feu étoit caché sous la cendre, & que toute prière sembloit inutile dans le moment. Aussi la garnison ne sortit d'Aix qu'en 1632.

Le mont-de-piété fut établi à Aix en 1629, par le conseil d'un certain Tourniel, comme un remède aux extorsions énormes des usuriers. La cherté de 1626, dont ils avoient profité, les avoit rendus plus odieux. En vain le conseil avoit-il ordonné de ne point vendre le seigle au-dessus de 54 marks le muid; il étoit monté à 90, & le reste des grains à proportion. En vain défendit-il tout change & intérêt de change, toute tenue de caisse, & enjoignit à chacun de faire sa recette & sa dépense par soi-même ou ses domestiques, & bannit-il les

juifs; le mal ne fut diminué que par l'établissement d'une caisse commune, où quiconque avoit besoin d'argent pouvoit en trouver à un intérêt modéré, en donnant en gage quelque meuble ou harde, comme dans plusieurs autres villes considérables.

Les états-généraux des Provinces Unies s'étant emparés en 1633 de Maestricht & de Limbourg, ils adressèrent, en qualité de ducs de Limbourg par leur conquête, & ainsi de préfets supérieurs d'Aix, un rescrit sévère à la régence d'Aix, par lequel ils exigeoient qu'elle rendît aux protestans sans excuse & sans délai l'exercice de leur religion, & qu'elle les admît aux tribus & métiers & à tous les droits & privileges de la bourgeoisie comme les catholiques. La régence n'y eut point d'égard, & les Hollandois n'insisterent plus, n'étant pas en situation d'appuyer leurs menaces par la force des armes. Dès 1635 le cardinal infant avoit repris Limbourg.

Le 15 janvier 1636 le colonel impérial Bredau arriva aux portes d'Aix avec douze compagnies de cavalerie & cinq d'infanterie, demandant pour elles des quartiers d'hiver dans la ville. Le grand-conseil le refusa & résolut de repousser la force par la force. Bredau manda de nouvelles troupes de Limbourg & de Kaiserswreth, plaça quelques pieces de canon au pied du mont Sauveur, & somma la ville de recevoir ses gens. On capitula, à condition qu'il n'entreroit que quatre compagnies de cavalerie avec l'infanterie; mais tout s'y logea jusqu'au

8 de juin. Le petit pays de Corneille-Munster & Heyden contribuerent de quelque fourrage. Les soldats se conduisirent comme des loups dans une bergerie. Le conseil obtint de Vienne une fauve-garde qui arriva justement quand ils furent partis.

Ferdinand II fit élire & couronner en 1636 à Ratisbonne son fils FERDINAND III pour son successeur, & mourut le 15 février 1637. La supériorité des armées ennemies en Allemagne, & l'indisposition de plusieurs électeurs & princes, ne permettoient pas à Ferdinand de s'exposer au danger du voyage d'Aix-la-Chapelle. Il ne paroît pas même qu'il ait été fait aucune députation d'Aix à ce couronnement. Orœus, au tom. III. du *Théatr. Europ.* pag. 745, écrit que le jeune Pappenheim y porta l'épée qu'on avoit fait venir d'Aix. C'est tout ce qu'on en fait, les registres du conseil ayant été brûlés dans l'incendie de 1656, & ceux du chapitre étant inaccessibles.

Ferdinand promit à la ville d'Aix qu'en payant 20 mois romains, c'est-à-dire, environ 16 mille florins d'Allemagne, elle seroit exempte d'avoir des troupes en garnison ou en quartier. A peine cette somme fut payée à Bruxelles avec beaucoup de peine, que Piccolomini & Grana, deux généraux de l'empereur, requirent le conseil d'Aix d'y recevoir une garnison considérable. Il s'en défendit & députa à Vienne le syndic Nutten pour en porter des plaintes. Néanmoins Grana vint camper le 9 mars 1638 avec 6000 hommes & douze ca-

## 222 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

nous auprès d'Aix, où il envoya un trompette demander si l'on vouloit y recevoir ou non 1500 de ses gens. La réponse du conseil fut que la ville avoit obtenu de l'empereur une fauve-garde, & qu'elle étoit d'ailleurs en état de se défendre. Le conseil y avoit fait entrer 1500 payfans armés, qui avec 300 soldats de la ville & plus de trois mille habitans de bonne volonté, faisoient au moins 5000 hommes qui se croyoient capables de repousser l'attaque. Le 10 Grana occupa le mont Sauveur & Weingart, malgré les sorties réitérées & la vive canonade des assiégés pour l'en empêcher. Ils en hasardèrent une autre le onze contre un détachement qui s'approchoit trop de la porte de Cologne; ils le repoussèrent jusques dans la campagne au-delà de S. Thomas, lui tuèrent 20 hommes, l'eussent entièrement défait, si un corps de cavalerie n'étoit accouru le soutenir, & n'eurent de leur côté que quatre hommes de blessés & deux de tués. Le 12 Grana fit dresser une batterie de quatre canons de 24 contre la porte royale, & trois pieces de campagne sur le mont Sauveur, & commença de battre la place. Le 13 il tira plus de 380 coups de canon presque tous dirigés contre la porte royale & le corps de garde qui en est proche, pour ouvrir une brèche de ce côté : mais les assiégés terrassèrent si bien la porte que ce feu fit peu de dommage. Il fut interrompu le 17 faute de munitions. Les assiégeans en ayant reçu de Limbourg, il recommença le 15 avec tant de violence, que la longue toug

supporta plus de 250 coups de canon. Le 16 & le 17 ils jetterent dans la ville un grand nombre de grenades & de bombes qui eurent peu d'effet, parce qu'on s'étoit préparé à les éteindre. Le 18 les assiégés firent encore une sortie par la porte royale, détruisirent trente gabions, coucherent vingt hommes sur le carreau, & ramenerent dans la ville six prisonniers.

Ce même jour le conseil envoya au général quatre députés pour apprendre de lui précisément ce qu'il demandoit. Il répondit qu'il lui falloit du logement pour 1500 hommes, 140 chevaux & la moitié de son état-major. La régence ne prenant point de résolution, il battit la longue tour avec tant de force que tout le toit en tomba dans le fossé. Le 20 des bombes de 90 livres causerent du dommage dans la ville; elle avoit essuyé plus de 900 coups de canon, de 25 livres de balle. Enfin le 21 le grand-conseil assemblé lut des lettres reçues la nuit des électeurs de Cologne & de Mayence, sur le secours desquels on avoit compté. Ils conseilloyent de capituler & de recevoir les Impériaux. Ces derniers étoient continuellement rafraîchis d'hommes & de munitions des pays de Limbourg & de Juliers. Le 21 on consentit de recevoir les 1500 hommes de pied & les 140 chevaux, avec huit canons & deux mortiers. Ils entrèrent le 22 & furent pourvus de logemens par le conseil. Ayant exigé d'être défrayés aussi-bien que l'état-major, plusieurs bourgeois en furent ruinés, d'autres abandonnerent la ville. Pendant la négoc-

ciation pour se rendre, le général ne demandoit pas moins aux députés que 15000 reichsthalers par mois pour sa propre personne. Cette calamité dura jusqu'au 1er. de juin, que les Impériaux se remirent en marche, à l'exception de 100 dragons qui demeurèrent à Aix jusqu'au 18 d'août. On voit au cloître des dominicains une inscription relative à ce siège.

Le conseil trouvant le trésor public dans le dernier épuisement, & ne sachant comment pourvoir aux besoins de l'état les plus pressans au milieu de l'appauvrissement général des citoyens, établit quelques légères impositions, une entr'autres de cinq kreutzers ou trois marks, équivalente à environ 4 sols & un liard de France, sur chaque muid de bled entrant dans la ville. Ce qui pouvoit rapporter par jour à peu près six reichsthalers. Ayant été demandée aux fermiers & dixmeurs de l'église de couronnement comme aux autres, le chapitre s'en offensa comme d'une atteinte à ses franchises, s'en plaignit amèrement à l'électeur de Cologne, en même tems évêque de Liege & conservateur perpétuel de ses privileges, & ne voulut rien accorder de cette maniere. Il fut cause que cet électeur entreprit d'exercer sa juridiction sur le conseil qui avoit fait dételer les chevaux de quelques paysans opiniâtres à ne vouloir point payer, en ordonnant au conseil, sous peine de mille livres d'amende, de restituer à ces paysans l'argent qu'il en avoit perçu, & de se désister de cette imposition sur eux à l'avenir.

Pendant cette discussion, Piccolomini, général de l'empereur, amena à Aix le 24 décembre 1638, 10 compagnies du régiment du duc de Florence, faisant 800 hommes de pied, & sa compagnie de gardes de 150 chevaux pour y passer l'hiver. Ils y demeurèrent jusqu'au 23 de mai. Alors le chapitre s'arrangea avec le conseil. Ils passèrent ensemble une transaction approuvée en 1640 par l'électeur de Cologne, laquelle règle la conduite du conseil vis-à-vis du chapitre & de ses employés dans les cas de contribution nécessaire.

Cette année 1640, six compagnies de cavalerie du régiment de Nassau, ayant essayé de prendre leurs quartiers dans le territoire d'Aix aux villages de Verlautenheyde & de Haaren, elles en furent chassées par les soldats de la ville & les bourgeois commandés par les deux bourguemâtres, & aidés par les paysans.

Tant de vexations obligèrent le conseil de députer le bourguemâtre Schwarzenbourg à Ratisbonne, où il obtint de l'empereur & de la diète une nouvelle sauve-garde avec exemption de logement de quartier, de passage & d'exaction de tous gens de guerre. Si cette sauve-garde en imposa aux Allemands, elle n'arrêta pas les courses des François commandés par le comte de Guébriant, qui après avoir battu Lamboy, général Impérial, & Mercy, général Bava-rois, à Ordingen le 17 février 1642, étoit venu dans le territoire d'Aix, dont il prétendoit tirer une contribution de 12000 reichsthalers par mois. La ville n'étant point en état d'acheter

## 226 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

la neutralité à ce prix , prit le parti de se défendre : on fortifia & barricada les portes , on élargit les fossés , on planta & multiplia les palissades & on y reçut 1500 soldats des garnisons voisines , la plupart Espagnols , commandés par le colonel de Goldstein , sous les ordres du conseil. Du côté des François le général Rosen ayant mis le feu à deux moulins , irrita la garnison , qui dans une sortie avec les bourgeois en tua 50 hommes avec perte de dix ou douze seulement.

Ces hostilités apaisées la ville d'Aix fit de nouveau reconnoître en 1645 son privilege de *non evocando* , & obtint l'année suivante de Louis XIV , la confirmation des franchises qui lui avoient été accordées par Charles V en 1368 , Charles VI en 1399 , Henri III en 1582 , & Louis XIII en 1611. Une jeune fille de 13 ans fut jugée & brûlée devant la porte d'Aix comme *forcieri* environ dans ce tems-là.

Toutes les puissances avoient leurs plénipotentiaires à Munster ou à Osnabruc pour y traiter de la paix générale ; Aix y envoya aussi les siens , l'ancien bourguemaitre de Berchem & le syndic Twist.

Les évangeliques d'Aix y présenterent à Osnabruc le 16 mai 1646 un mémoire de griefs. » Non-seulement l'Empire , mais tout l'univers , y disoient-ils , est informé de l'oppression & de la persécution endurée à Aix depuis longues années par les évangeliques de la part des catholiques. Malgré la paix de religion conclue à Augsbourg en 1555 agréée



par la ville d'Aix, & signée par ses députés, en vertu de laquelle la confession d'Augsbourg étoit permise dans l'Empire & les villes impériales, de même que la confession du pape, auquel tems, & même auparavant il y avoit à Aix des habitans évangeliques jusques dans le conseil, ils ont demandé humblement plusieurs fois au conseil le libre exercice de leur religion; il leur a été refusé, même sans égard pour la recommandation réitérée des électeurs & des princes en 1558; & il a été ordonné par le conseil en 1560 qu'il n'y auroit que les papistes de reçus au conseil : règlement destructif de celui de 1450, qui permettoit aux tribus de nommer pour conseillers les personnages capables qu'ils voudroient choisir à la pluralité des voix. Aussi les tribus manquèrent-elles en partie de gens en état d'être élus conseillers à leur utilité, tellement que dans les années suivantes le conseil se trouva obligé d'inviter les évangeliques de la confession d'Augsbourg à se laisser élire, & en considération du commun avantage il fut réglé en 1574, qu'à l'avenir les conseillers seroient pris indifféremment des deux religions, & que l'exercice de la religion évangelique seroit souffert : ce qui a été pratiqué avec un avantage manifeste jusqu'en 1580, que des ennemis de la religion évangelique ont entrepris de la ruiner, & ont attiré dans leur projet la bourgeoisie papiste, & les princes voisins, ont porté cette affaire de religion contre sa nature à la cour impériale, & en ont obtenu en 1593 un juge-

## 228 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ment conforme à leurs desirs, qu'ils ont fait exécuter en 1598, au mépris de l'intercession & de la réclamation des électeurs & des princes protestans, & au grand dommage de la communauté évangélique. De plus le conseil d'Aix a passé en 1600 avec la maison de Bourgogne un traité, par lequel il s'engage à ne souffrir d'autre religion que la papiste, & à n'admettre que des papistes dans les tribus & métiers, contre la liberté qui semble laissée dans le traité de 1469. Les protestans qui ont osé assister au prêche sous une domination étrangère en ont été punis d'amende, de prison, d'exil : rigueur qui a produit en 1611 un soulèvement que les princes de Juliers & les rois de France avoient terminé par un arrangement, en permettant aux bourgeois de pratiquer la religion évangélique hors de la ville : arrangement que l'administrateur Palatin, comme vicaire de l'Empire, avoit ratifié par ses commissaires, & qui a été renversé par les intrigues suivies à la cour impériale, dont il est résulté les événemens tragiques de 1614 & 1616. Depuis cette époque funeste, les gens de guerre ont vécu à discrétion chez les évangéliques, qui n'ont plus été reçus dans la bourgeoisie ; & ceux d'entre eux qui sont nés bourgeois n'ont pu parvenir aux métiers, quoiqu'on leur ait fait porter le plus grand poids des charges publiques, & qu'on les ait opprimés jusqu'à les punir sévèrement, soit pour ne pas assister à la procession le jour du Sacrement, soit pour faire baptiser leurs enfans & bénir leurs maria-

ges hors du pays par les évangéliques; & quoique depuis que les Provinces-Unies ont réduit Maestricht en leur puissance ils ayent un peu respiré, les jésuites tonnent toujours en chaire & soulèvent leurs disciples contre cette indulgence. Sachant donc qu'au congrès de Munster & d'Osnabruc, on devoit prendre en considération les griefs ecclésiastiques aussi-bien que les autres griefs de l'Empire, ils esperent que les électeurs & états évangéliques touchés de leur sort, obtiendront pour eux la liberté d'exercer publiquement leur religion, & leur feront rendre les maisons dont ils ont été chassés, avec tous les droits & privileges des autres bourgeois, notamment ceux d'être reçus dans les tribus, métiers & emplois. «

Les états évangéliques ayant délibéré sur ces points, leur premier avis fut qu'Aix devoit être remise dans l'état où elle se trouvoit lors de l'établissement de la paix de religion [\*]. Ce n'étoit pas satisfaire les évangéliques d'Aix qui au tems de la paix de religion n'avoient point à Aix d'exercice public. Il ne leur fut accordé qu'en 1574, avec l'entrée aux charges. C'est ce qu'ils représenterent, demandant que l'article qui les touchoit fût réformé de manière qu'ils obtinssent la liberté de l'exercice public de leur religion & l'usage des droits civils, comme ils en avoient joui après la paix de religion, en-

---

(\*) Dictat. Osnabr. 9 juin 1646 dans les A&A. Pac. Westphal.

## 230 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

viron en 1578. Mais ils ne furent pas appuyés unanimement de tous les plénipotentiaires évangéliques, ceux de Saxe soutenant que de forcer Aix à recevoir les évangéliques, c'étoit en ouvrir la porte aux calvinistes, capables de soustraire la ville à la domination de l'Empire. Les catholiques prétendoient que l'état ecclésiastique & politique d'Aix avoit été décidé en 1593 par l'empereur Rodolphe contrairement & avec connoissance de cause, & que ce jugement devoit subsister sans atteinte dans toute sa force. Au surplus le comte de Trautmannsdorf, plénipotentiaire de l'empereur, s'opposoit à ce que cette affaire fût réveillée, disant avec chaleur que les griefs prétendus n'étoient proposés que pour mortifier & exterminer les catholiques. Quand il vit, par la déclaration des ministres évangéliques du 27 février 1647, qu'ils s'étoient alors accordés à vouloir qu'on cédât à ceux qui suivoient la confession d'Augsbourg & protestans, à la place des édifices qu'ils avoient possédés, dans la ville d'Aix, d'autres édifices aux fauxbourgs qui convinssent à l'exercice public de leur religion, & qu'on les admît de même que les catholiques, tant dans les tribus que dans les autres corps & métiers, il s'emporta & fit plusieurs fois serment qu'il aimeroit mieux mourir mille fois & se laisser martyriser que de consentir aux demandes des évangéliques. Il étoit l'ame de l'ambassade de l'empereur; mais Salvius, plénipotentiaire de Suede, l'oracle des luthériens, avoit sur Trautmannsdorf l'avantage du sang-froid convenable

à un négociateur, & de ne venir aux conférences que bien préparé pour tous les cas.

Cependant la fermeté inébranlable des catholiques contraignit les évangéliques de se relâcher jusqu'à ne plus demander, dans leur dernière déclaration du mois de janvier 1648, sinon qu'il fût permis aux citoyens d'Aix de la confession d'Augsbourg & protestans, de construire un temple hors du territoire de la ville, & d'y exercer publiquement leur culte sans empêchement de la part du magistrat d'Aix, & qu'on ne refusât plus de les recevoir dans les tribus & les métiers de la ville : ce que Trautmanstorf refusa encore, alléguant qu'il n'y avoit plus à Aix au-delà de vingt sectateurs de la confession d'Augsbourg & de soixante réformés; que la seigneurie de Bourtscheid où ils vouloient bâtir une église, étoit contestée par la ville, & qu'en tout cas la couronne d'Espagne, en vertu de son droit de protection, s'y opposeroit. Enfin les évangéliques condescendant à ce que ces débats n'arrêtassent pas la conclusion de la paix, les renvoyèrent à la prochaine diète & à d'autres occasions.

Le traité ayant accordé en termes généraux qu'on laisseroit l'exercice public ou privé de la religion protestante, à ceux qui l'avoient eu en 1624, soit par pacte, privilege, long usage, ou la seule observance, on demande au sujet de l'exercice privé, s'il devoit être laissé dans les lieux où il avoit été puni en ce tems-là. C'étoit le cas d'Aix-la-Chapelle & de Cologne, où plusieurs particuliers avoient fait prêcher, marier, baptiser, communier dans leurs mai-

## 232 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

sons en ce tems. Les états de la confession d'Augsbourg tenoient unanimement pour l'affirmative, parce qu'aux termes du traité, il suffisoit de prouver le fait, sans qu'il y fût question de sa qualité, & d'examiner s'il a été contredit. On demanda encore à qui l'on devoit recourir à l'avenir en cas d'oppression. Il fut répondu que ce seroit d'abord aux électeurs & états évangéliques par voie d'intercession & de représentation, & si elles demeuroient sans effet, à la chambre de justice.

En 1649 les évangéliques d'Aix s'adresserent à Nuremberg au congrès d'exécution du traité de Westphalie, y exposant que le magistrat d'Aix ne les laissoit point jouir des avantages que le traité de paix devoit leur procurer, puisqu'en 1624, ils avoient non-seulement l'exercice privé de leur religion, & entretenoient leurs prédicateurs qui leur administroient en particulier les sacremens & le mariage, mais qu'ils avoient encore leur consistoire, & assistoient à l'exercice public dans le voisinage aussi souvent qu'ils le vouloient, & étoient alors reçus dans les tribus & métiers : tous avantages dont le magistrat les privoit maintenant. Il fut résolu d'écrire au magistrat d'Aix de laisser les bourgeois évangéliques dans l'état où ils étoient sans les priver du droit de bourgeoisie, les expulser ou persécuter d'aucune maniere pour cause de religion. Il fut donné commission aux électeurs de Cologne & de Brandebourg d'informer des faits, de les examiner & de faire exécuter le traité de Westphalie.

Le ministre de Suede recommanda de nouveau les évangéliques d'Aix aux états de l'Empire à Nuremberg en 1650, & le ministre de Hesse-Cassel se joignant à celui de Suede, prétendit qu'il étoit inoui & contraire à ce qui s'observe communément dans tout l'Empire Romain, notamment à Nuremberg même & dans les autres villes évangéliques libres, que des enfans fussent privés du droit de bourgeoisie avec lequel ils étoient nés & qui leur appartenait naturellement, & qu'ils fussent exclus des métiers, uniquement pour leur religion. Ils demandoient que les recherches du magistrat contre les baptêmes & les mariages des évangéliques fussent cassées & interdites à l'avenir; que les évangéliques ne fussent plus troublés dans leur exercice privé, & qu'il fût mis des bornes à l'inégalité des contributions exigées d'eux. Les états évangéliques menaçoient d'user du talion & de priver les enfans des catholiques de la bourgeoisie dans les villes évangéliques, si les enfans des évangéliques en demeuroient privés dans les villes catholiques. Sur-tout le ministre de Suede affuroit que le roi de Suede chasseroit les catholiques de Poméranie, Brême & Verden, & les traiteroit de même par-tout. On ne voit point que les électeurs de Brandebourg & de Cologne aient fait usage vis-à-vis d'Aix de la commission qui a dû leur être expédiée; puisqu'encore en 1651 Oxenstirn, ministre de Suede, se plaignoit que les griefs des protestans d'Aix n'étoient point redressés.

Dans la répartition des cinq millions de florins , accordés par l'Empire aux Suédois , la ville d'Aix fut taxée à Nuremberg en 1650 à 27234 pour sa part : somme au-dessus de ses forces.

Les protestans d'Aix présentèrent en 1653 à la diète de l'Empire une nouvelle requête dans laquelle ils ajoutaient que le synode ou tribunal ecclésiastique d'Aix , soutenu du magistrat , leur avoit enjoint de renouveler dans un court délai leurs mariages & les baptêmes de leurs enfans devant les prêtres catholiques , & de les faire élever par des catholiques , ou de quitter la ville , & qu'un grand nombre de personnes mariées ont déjà préféré de l'abandonner & s'en sont retirées. Toutes ces doléances & les suivantes furent sans effet.

Ferdinand fit élire & couronner roi des Romains à Ratisbonne , dans la même année , son fils de son nom. Les députés du chapitre & de la ville d'Aix y apportèrent les ornemens impériaux , & en obtinrent les réversales ordinaires pour la conservation des privilèges d'Aix. Mais la joie de cette cérémonie fut courte , le jeune prince étant mort dès 1654.

Le 2 de mai 1656 , entre huit & neuf heures du matin , le feu prit subitement dans la maison de Jean Mous , boulanger , non loin de l'église paroissiale de S. Jacques. Quelques-uns crurent avoir vu tomber du ciel la mèche qui l'alluma , d'autres prétendent qu'il fut causé par des charbons mal éteints qui avoient été portés dans le grenier. La chaleur extraordinaire du



tems ; en séchant les toits , les avoit préparés à une facile combustion. La force du vent qui porroit les étincelles comme des flocons de neige , le répandit si vite , qu'en peu de minutes les maisons des deux côtés de la rue furent en feu. Dès le premier quart-d'heure de l'incendie le vent avoit jetté jusques dans la rue royale des charbons ardents qui y avoient mis en flammes une brasserie & tout le voisinage. Avant dix heures le feu passant sur les fossés des Templiers , atteignit la rue du Pont, & y réduisit tout en cendres depuis la porte intérieure jusqu'à l'extérieure.

Les bourguemaitres voyant le feu en même tems à des distances éloignées , soupçonnerent des scélérats d'en être les auteurs , & firent fermer les portes de la ville. Les bourgeois prenant les armes , couroient aux portes, aux fossés & à travers les rues dans une extrême agitation , laissant tout brûler , & ne songeant qu'aux monstres à qui ils attribuoient leur désastre , quoiqu'on ne pût rien découvrir qui confirmât cette opinion. Le feu dévorait autour de lui sans obstacle tout ce qui pouvoit lui servir d'aliment. Le vent ayant changé , il franchit les murs de l'enceinte intérieure , gagna Karlsstadt , ou la ville de Charlemagne , & approchoit de la tour aux poudres. Alors l'épouvante saisit la plus grande partie du peuple qui se précipita en foule hors de la ville , chacun cherchant sa sûreté comme il pouvoit. Ces infortunés contemploient des hauteurs le spectacle de leurs maisons , ne faisant qu'un bûcher où

## 236 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

toute leur fortune étoit consommée : & ils entendoient le bruit des canons échauffés.

Le feu n'ayant plus de nourriture se calma au bout de vingt-quatre heures. Seize personnes y périrent , brûlées , ou étouffées par la fumée , ou écrasées. On avoit transporté les reliques & le trésor de l'église de couronnemens dans la chapelle de St. Roch. Les toits & les tours de l'église de couronnement furent consumés , & les cloches y fondirent comme de la cire. L'hôtel-de-ville fut encore plus maltraité : non-seulement son comble fut détruit , mais encore sa bibliothèque qui étoit choisie , avec les archives inappréciables du conseil & des échevins : en sorte qu'il n'en reste plus que quelques anciens titres & lettres qui étoient placés dans un endroit voûté de la tour de Granus. La paroisse de St. Folien , les églises & couvens des dominicains , des franciscains , des augustins & des croisiers , l'église & le college des jésuites , les églises & les monasteres des dames blanches , des ursulines , des annonciades & des pénitentes , les deux églises & commanderies de St. Jean & de St. Gilles , l'église & les maisons des béguines de S. Etienne , les chapelles de Ste. Aldegonde , St. Servais , St. Oswald , St. Jean-Baptiste , l'hôpital des étrangers , le toit de l'église de St. Anne où le feu finit , & d'autres édifices publics & sacrés furent la proie des flammes. La sacristie des franciscains avec tout ce qu'elle renfermoit ne fut point endommagée ; les augustins sauverent leurs reliques , leurs archives & leur argenterie

dans une cave , dont ils couvrirent la porte de terre , & quand la diminution du feu permit d'en approcher , ils y mirent en sentinelle deux freres laïcs , qui n'eurent long-tems pour abri que des tonneaux vuides. Il ne restoit pas dans la ville plus de soixante édifices entiers. Dans les fauxbourgs les rues St. Jacques , Royale , du Pont & d'Albert , furent celles qui souffrirent le plus , les autres étoient plutôt endommagées que ruinées. Les relations ne s'accordent pas touchant la quantité des maisons & des édifices brûlés. Le magistrat en compte 4600 dans une lettre qu'il écrivit en 1663 à son représentant à Ratisbonne , le docteur Kaïser. Une lettre du tems n'en met que 2600 , ajoutant que cela faisoit les sept huitiemes de la ville.

Pendant les trois jours qui suivirent l'incendie , il arriva de Maestricht & de Liege à Aix un grand nombre de chariots chargés de pain & de fromage , & le magistrat de Cologne y envoya aussi en hâte 200 muids de seigle : exemples de charité qui furent suivis de tous les lieux circonvoisins : si bien que personne n'éprouva la disette de nourriture.

Comme la plupart des fours des boulangers d'Aix étoient détruits , le conseil permit à tout le voisinage d'y apporter du pain au marché ; & s'appliquant avec un soin infatigable à tirer la ville de ses ruines , d'abord il exempta de garde & de tout service tous ceux qui avoient eu leurs maisons brûlées ; & il leur fit espérer de leur procurer du bois de construction ; & qu'ils obtiendroient des secours de l'empereur ,

des électeurs & princes. Il écrivit le 12 mai une lettre touchante au feld-maréchal de Reufchenberg , dans laquelle il le prioit d'engager le prince Palatin de Neubourg à accorder aux malheureux habitans d'Aix une certaine quantité de bois à bâtir de ses forêts de Juliers, & à ordonner à ses sujets d'en-deçà de la Roër d'aider ceux d'Aix à nettoyer la ville de ses décombres. Il delivra des lettres de créance à des bourgeois de probité qu'il chargea de parcourir les pays adjacens pour y recueillir des aumônes. Pierre Hons en rapporta de Liege de si abondantes que , touché d'une telle générosité des Liégeois , le conseil d'Aix en témoigna sa vive & éternelle reconnoissance par une lettre du 31 mai , adressée au magistrat de Liege , en le priant en même tems de continuer d'entretenir ses orphelins jusqu'à ce que leur hospice fût rebâti. Les chanoines de St. André de Cologne prêterent une somme de 8000 reichthalers , pour la réparation de l'hôtel-de-ville qui leur engagea les revenus annuels du poids de la drêche , & qu'il remboursa dès 1658. Le pape Alexandre VII , qui avoit autrefois demeuré chez les chanoines réguliers d'Aix , tandis qu'il étoit nonce , fit un présent de 4000 écus romains qui lui a mérité un monument dans la chambre du conseil. Enfin , l'empereur remit en 1661 ce qui restoit dû de mois romains.

Tous ceux qui avoient des bras s'en servirent à relever leurs maisons. Les bourgeois qui eurent besoin de bois à cet effet , obtinrent

la permission d'en couper dans la forêt d'Aix, qui fournit 4000 arbres à bâtir. En outre, le conseil acheta une quantité considérable de beaux chênes d'une grande antiquité sur le territoire de St. Corneille Munster, en un lieu qui conserve encore le nom de bois des brûlés, en mémoire de la cause qui l'a fait abattre.

Les protestans d'Aix jugeant cette occasion favorable d'obtenir la liberté de l'exercice public de leur religion & l'entrée aux métiers, offrirent à ces conditions de rebâtir une bonne partie de la ville; mais le conseil fut toujours inexorable pour eux.

La difficulté de reconnoître les justes limites des maisons & édifices brûlés, engendra des procès qui eussent pu suspendre long-tems les reconstructions, s'ils eussent été aussi durables que les procès ordinaires. Afin de les terminer promptement, les échevins résolurent unanimement d'y vaquer continuellement, même aux jours de vacance, qui n'étoient point des fêtes, & de les terminer sommairement. Le droit d'hypothèque étoit un autre obstacle aux reconstructions; le conseil le borna à quatre semaines sur les maisons incendiées. Ces difficultés levées, en moins de six ans, environ 1600 maisons furent rétablies à neuf.

Il étoit à déplorer que les divisions de religion eussent dépeuplé une ville jadis si considérable, & l'eussent réduite au point que plusieurs professions manquoient d'hommes pour les exercer, & que la draperie, la dinanderie, ces sources de subsistance, autrefois si abondantes

à Aix, y étoient déchues, plusieurs branches en ayant été portées ailleurs. En 1614, 1654, 1664, & dernièrement en 1677, le conseil d'Aix essaya de remplir le voide des émigrations par une ordonnance qui invite les catholiques Romains de tous les pays à s'y établir, promettant aux nobles & aux gens vivans noblement, comme rentiers, fabricans en velours & en soie, & commerçans en gros, de leur accorder gratuitement tous les droits & privileges civils, & en outre l'exemption pendant six ans de garde, de service & d'entretien de milice; & à tous les gens de métier & marchands en détail aussi les droits & privileges de la bourgeoisie, & au dehors de la ville avec l'entrée dans les tribus & métiers, & l'exemption de garde & de service, pareillement pendant six ans, tellement qu'en payant une fois aux métiers le droit modique ordinaire ils pussent travailler & trafiquer à boutique ouverte comme s'ils étoient nés bourgeois & avoient fait leur apprentissage dans la ville; leur promettant à tous & à leurs héritiers la participation de la jouissance des nombreux privileges accordés à la ville & à la bourgeoisie d'Aix par les papes, les empereurs, les rois & autres potentats, comme l'exemption de péages par eau & par terre dans la Basse-Bourgogne, en France, en Hongrie, en Bohême, dans la plus grande partie de l'Empire, & la faculté de ne pouvoir être évoqués hors du pays, tant en matiere civile que criminelle & spirituelle.

(*Pour être continué.*)

MÊLANGES.

---

## M Ê L A N G E S.

---

*LE FAT CORRIGÉ, ou L'AMANTE  
GÉNÉREUSE, Conte.*

U N jeune seigneur François, beau, riche, & d'un caractère très-inconstant, après avoir trompé les plus jolies femmes de la cour, sans oublier celles de la capitale, résolut de faire son tour d'Europe. L'ambition du comte d'Armançe, ( nous le nommerons ainsi ) son ambition, dis-je, étoit de captiver toutes les belles des différens pays qu'il se proposoit de parcourir; cet homme modeste n'aspiroit qu'au titre de conquérant universel. Il commença ses voyages par l'Espagne. Cette contrée, féconde en maris jaloux & en femmes galantes, sembloit lui promettre les liaisons les plus délicieuses. On verra par la suite s'il fut trompé dans son attente.

Arrivé à Madrid, & se plaisant assez dans cette ville, il résolut de s'y fixer pour quelque-tems. Dona Rosa, veuve d'un vieux gentilhomme Espagnol, maîtresse d'un bien considérable, âgée de vingt ans, belle, spirituelle & bonne, fixa bientôt l'attention de notre étourdi. Malheu-

reusement pour elle , son cœur , insensible jusqu'alors , ( on n'a pas oublié que son mari étoit vieux ) ne fut pas à l'épreuve de la figure & des graces du comte ; elle l'aima bientôt avec excès. Quel triomphe pour d'Armance ! embrâser une ame indifférente , & l'emporter sur mille rivaux !.... Cette victoire m'étoit réservée , disoit-il en lui-même ; des amans languoureux , des Espagnols , n'étoient point faits pour subjuguier cette belle ; il lui falloit un François , un homme spirituel , charmant , un homme comme moi. C'étoit avec cette humilité qu'il s'applaudissoit de sa conquête.

Trop sensible Rosa ! efforcez-vous de repousser le penchant qui vous entraîne. Ni votre jeunesse , ni vos attraits , ni vos vertus ne pourront fixer l'inconstant que vous aimez ; sensible par caractère , mais volage par principes , il craindra de se donner un ridicule en formant un engagement sérieux , & vous serez bientôt la victime de sa vanité extravagante.

Le comte n'avoit d'autre dessein sur Rosa que celui de la séduire. Il avoit trouvé tant de femmes faciles , qu'il ne croyoit pas qu'il y en eût une au monde capable de lui résister. Il joignoit à cette haute opinion de lui-même , une aversion décidée pour le mariage ; aversion qui l'empêchoit de penser que ce lien pût être le seul but que se proposoit notre belle veuve.

Il ne tarda pas à lui faire connoître ses vues injurieuses ; elle en fut aussi courroucée que



surprise. Elle fit plus, elle n'envifagea dans une conduite de cette nature que des fujets de le méprifer : trop heureufe fi elle eût perfifté dans des fentimens fi conformes à la raifon !

Qui pourroit peindre l'étonnement du comte, quand il fe vit repouffé avec une rigueur à laquelle il ne s'attendoit pas ! Larmes, prieres, protestations d'une fidélité éternelle, maneges adroits, airs coquets, grands fentimens, maximes philofophiques, tout fut employé, rien ne réuffit. Rosa eut affez de courage pour combattre contre elle-même, lui interdire tout efpoir, & lui défendre l'accès de fa maifon.

Un coup de foudre ne l'eût pas plus frappé que ce terrible arrêt. Qu'alloit-on penfer de lui ? Etoit il encore le comte d'Armance, cet homme unique, ce féducteur adorable, qui n'avoit qu'à fe préfenter pour vaincre, & qui fouvent recueilloit des lauriers fans combattre ? Etoit-ce bien lui dont on dédaignoit les vœux, dont on rejetoit les propositions ? Quelle accablante idée ! Il ne put la foutenir long-tems ; il falloit triompher de Rosa, fa gloire y étoit intéreffée ; mais comment reparoître chez elle ? . . . Après avoir cent fois changé de deffeins, après bien des réflexions, il fe détermina à lui envoyer une lettre à-peu-près conçue en ces termes :

» Le plus coupable des hommes ofe écrire  
» à la plus vertueufe des femmes. O vous !  
» que j'ai tant offensée, fi vous pouviez lire  
» dans mon cœur, fi vous pouviez voir les  
» reproches que je me fais à moi-même, vous

» auriez sans doute pitié de l'état où je me  
 » trouve. Je sens que je ne puis vivre éloigné  
 » de vous , daignez donc rétracter une défense  
 » trop sévère. Ne craignez pas que me ren-  
 » dant doublement criminel , je renouvelle des  
 » tentatives aussi déplacées qu'infructueuses. Je  
 » ne veux reparoître à vos yeux que pour  
 » abjurer mes erreurs , & pour en solliciter le  
 » pardon. Je ne veux être désormais que votre  
 » ami. . . . Oui ! votre ami . . . . car je ne  
 » dois plus prétendre au doux nom de votre  
 » époux. . . . Si pourtant vous daigniez. . . . si  
 » mon repentir. . . . Non ! je m'en suis rendu  
 » trop indigne. Adieu , belle & chère Rosa.  
 » J'attends votre réponse avec l'impatience la  
 » plus vive ; & jusqu'à ce que je l'aie reçue ,  
 » les momens vont me paroître des années. «

*Le comte d'Armançe.*

On pensera peut-être qu'il n'entroit que de  
 l'hypocrisie dans une lettre aussi respectueuse  
 & aussi éloignée du caractère du comte , il en  
 étoit lui-même persuadé. Cependant , un senti-  
 ment plus vif que tous ceux qu'il avoit éprou-  
 vés jusqu'alors , conduisoit sa plume. Il cher-  
 choit des expressions adroites , il n'en pouvoit  
 trouver que de tendres. En un mot , il n'étoit  
 pas très-éloigné du repentir qu'il croyoit feindre , & qui commençoit à se faire sentir à son  
 cœur.

Plus une ame est honnête , moins elle est  
 défiante. Comment connoitroit-elle les manœu-  
 vres du vice ? elle ne peut pas même s'en

former une idée. C'est-ce qui arriva à Rosa, elle fut la dupe du stratagème de son amant, elle lui permit de revenir chez elle ; il demanda grace, l'obtint, protesta que l'hymen étoit devenu l'objet de tous ses vœux, qu'il alloit écrire en France à un vieux oncle à qui il devoit, disoit-il, des égards, pour obtenir son consentement ; qu'une fois ce consentement arrivé, il n'auroit plus d'autre desir que celui de hâter le moment où il lui jureroit, au pied des autels, une fidélité inviolable. *viv*

Ce discours étoit-il vrai ? Non. Quel étoit donc son motif ? Le voici. Une femme honnête, quand elle ne voit dans son amant qu'un homme que des liens sacrés vont bientôt unir à elle, ne tarde pas à donner l'essor à sa tendresse : loin de s'en méfier, elle s'y livre ; trop de sécurité est souvent l'écueil de la vertu.... Voilà sur quoi étoient fondées les espérances du comte.

Quelquefois pourtant il rougissoit de sa conduite. La belle Espagnole lui avoit donné son portrait ; chaque jour il recevoit d'elle les lettres les plus tendres ; en les lisant il sentoit les remords s'élever dans son ame, souvent même il étoit tenté d'unir son sort au sien. Mais la seule idée de contracter un engagement éternel le révoltoit. D'ailleurs, un coup de cette nature lui feroit perdre sa réputation ; il n'auroit plus le plaisir d'entendre dire de lui, *personne ne lui ressemble* ; il cesseroit enfin d'être un homme extraordinaire, & c'est à quoi il ne pouvoit se résoudre.

Cependant le tems s'écouloit , il alloit bientôt être forcé de s'engager pour toujours ou de renoncer à Rosa : l'un & l'autre parti lui déplaisoient également ; il étoit d'autant plus embarrassé , que la vertu de cette belle lui faisoit presque perdre l'espérance d'en triompher. Que faire donc ? Un jour qu'ils avoient dîné ensemble , il crut s'appercevoir qu'elle le regardoit plus tendrement qu'à l'ordinaire , que son visage s'animoit , que ses expressions étoient plus vives & plus passionnées. . . . Il osa être téméraire.... mais ce fut inutilement. La plus vertueuse des femmes , désespérée de ne voir dans l'objet de son amour qu'un vil séducteur , s'oppose à ses transports avec l'indignation la plus vive , l'accable de reproches amers , lui voue un éternel mépris , & d'un ton absolu , & qui terrasse le coupable , lui ordonne de sortir & de ne jamais se montrer à ses regards.

Il n'a que la force d'obéir : la confusion dans les yeux , la fureur dans l'ame , ne sachant où porter ses pas , errant dans les rues de Madrid , prêt à suffoquer de rage , il est forcé de s'arrêter devant un superbe hôtel , qu'il reconnoît bientôt pour être celui de Léonore , marquise de Castilla. Nous n'avons pas encore parlé de cette femme , il est tems de placer ici son portrait.

Sa taille étoit avantageuse , sa figure spirituelle , ses traits réguliers , son caractère dissimulé , sa conduite scandaleuse & son cœur corrompu.

La mort de son mari, arrivée depuis peu de tems, lui laissoit une très-grande liberté, dont elle se gardoit bien de ne pas faire usage.

Elle étoit parente de Dona Rosa, & cette vertueuse femme ne la recevoit chez elle que par égard pour ce titre ; car dans le fond de son ame elle la méprisoit ; cependant elle s'étoit flattée quelquefois de la ramener à des sentimens honnêtes, en lui remontrant, par de sages discours, le tort qu'elle faisoit à sa réputation dans l'esprit de tout le monde. Léonore, qui la regardoit comme une ennuyeuse moraliste, ne lui rendoit pas des visites bien fréquentes ; mais elles le devinrent bientôt, quand elle eut rencontré chez la belle précieuse ( c'est le nom qu'elle lui donnoit ) un cavalier dont la tournure respiroit la galanterie, & dont les yeux ne prêchoient que la morale de l'amour : Léonore ne haïssoit pas les sermons de ce genre. Elle fit mille agaceries au comte, il y répondit, mais avec précaution ; car il étoit de son intérêt que Rosa ignorât une pareille conduite. La marquise s'apercevoit bien de cette contrainte, & ne s'en accommodoit pas. Elle l'invitoit souvent à venir chez elle ; soit oubli, soit négligence, il n'avoit pas encore profité de cette permission, quand le hasard le conduisit devant sa demeure.

Outré de la conduite de Rosa, & se promettant bien de l'oublier pour toujours, l'idée de Léonore vient frapper son esprit. Il se la représente ornée des charmes les plus séduisans, lui jetant de doux regards, & lui offrant une

conquête aisée. Après son inflexible maîtresse, elle étoit la plus belle femme de Madrid. . . . Ces réflexions le déterminent, il entre. La marquise jette un cri de surprise & de joie en l'apercevant. Quoi, c'est vous, monsieur le comte ! par quel hasard heureux ? . . . Le hasard, Madame, il n'a aucune part à ma démarche ; le bonheur de vous voir & de vous rendre mes hommages, voilà le motif qui m'attire en ces lieux. Je ne me défends pourtant pas d'avoir un guide ; on dit qu'il est souvent aussi aveugle que celui dont vous parlez. Pour moi, je regarde cette opinion comme une calomnie, & je trouve que l'existence de ses yeux & la bonté de sa vue sont suffisamment prouvées, puisqu'il m'amène auprès de vous.

La marquise sourit à ce discours ; mais elle lui reprocha sa lenteur à profiter de ses invitations. Il s'excusa comme il put, en débitant mille galanteries, qu'on pense bien qui furent écoutées avec plaisir. Je vous jure, lui disoit-il, que vous êtes la beauté la plus parfaite que j'aie encore vue. Si vous veniez en France, vous feriez mourir les hommes d'amour & les dames de jalousie. — Ah comte ! vous êtes bien inhumain de me plaisanter de la sorte. — Je ne plaisante point, charmante Léonore, je dis la vérité. — Réellement, vous me trouvez supérieure à quelques femmes ? . . . — A quelques femmes ! à toutes. — Mais, vous n'avez pas toujours pensé de même ? — Moi, Madame ! — Oui, vous. — D'honneur, vous vous trompez. — Je ne me trompe point, &

Dona Rosa.... — Quoi ! cette prude ? Il est vrai qu'elle m'a plu pendant quelques jours ; mais ce n'étoit qu'un caprice ; & d'ailleurs.... cette femme est d'un bégueulisme , son esprit est si plein de préjugés.... — Dites plutôt de dissimulation ; je n'ai point de confiance en cette vertu si sévère , & je gagerois qu'elle a baissé pavillon devant vous... — Arrêtez , Madame , je dois cette justice à Rosa , jamais... — A merveille , d'Armance , j'approuve ce langage ; la discrétion sied toujours bien aux personnes de votre sexe ; mais je n'en fais pas moins ce que je dois penser de notre précieuse ; d'ailleurs ; la difficulté de résister à un homme de votre mérite !... A propos , écrit-elle bien ? son style doit être singulier ? je serois curieuse de voir quelques-unes de ses lettres ; me refuserez-vous cette marque de confiance ?.... Le comte ne s'attendoit pas à une pareille demande ; un reste d'honneur lui faisoit regarder ce que Léonore exigeoit de lui comme une action basse ; mais cette femme adroite voyant son irrésolution , prit tout-à-coup un ton froid & réservé qui le déconcerta entièrement. Le souvenir des mépris de Rosa , le dépit qu'une si ferme résistance lui avoit inspiré ; les charmes de Léonore , qui sembloit n'attendre que ce sacrifice pour se livrer à lui , toutes ces considérations réunies , le déterminèrent enfin à obéir à la marquise. Il poussa même si loin la complaisance , qu'en peu de jours elle eut entre ses mains , non-seulement les lettres de Rosa , mais encore son portrait.

C'étoit ce qu'elle desiroit depuis long-tems. Elle fit mille remerciemens au comte ; & quoiqu'il eût exigé d'elle de ne montrer à personne ce qu'il lui confioit , il ne fut pas plutôt parti qu'elle courut chez sa belle & malheureuse parente : Je viens , lui dit-elle , vous faire une confidence , & j'espère qu'elle vous intéressera ; j'ai un nouvel amant. La vertueuse Rosa , aussi choquée que surprise de ce discours malhonnête , voulut recommencer les discours qu'elle lui avoit tenus tant de fois sur sa conduite ; mais Léonore ne lui laissant pas le tems d'achever : — Epargnez vous , Madame , des conseils superflus ; écoutez-moi seulement , & ne m'interrompez pas. L'amant qui m'adore a eu un léger caprice pour une de ces femmes dont la vertu est si grande en apparence & si petite en effet ; mais comme le sentiment que de pareils êtres inspirent ne sauroit être de longue durée , il m'a sacrifié ses lettres , les voici : en connoîtriez-vous par hasard l'écriture ? Quant à ce portrait , ne trouvez-vous pas qu'il vous ressemble un peu ?... Vous pâlissez , je crois. Rassurez-vous , ma belle prude , je ne montrerai vos tendres billets qu'à mes amis les plus intimes. Puisse cet événement vous corriger & vous apprendre le cas que l'on fait d'une sagesse hypocrite. A ces mots elle disparut , sans que Rosa eût la force de l'arrêter ni de lui répondre un seul mot , tant elle étoit frappée d'étonnement & d'indignation.

La barbare Léonore ne tint que trop ce



qu'elle avoit promis à sa rivale, elle montra par-tout les lettres que le comte avoit eu la foiblesse de lui confier. Les gens malins prétendirent y voir la défaite de leur auteur, les gens honnêtes se doutèrent de la vérité, & n'en estimèrent pas moins Rosa; mais ils détestèrent l'action de la marquise; son amant même en fut choqué. Il n'avoit point d'amour pour cette femme, chaque jour lui dévoiloit son caractère méprisable; il plaignoit Rosa, il se repentoit d'être la cause de l'affront qu'elle avoit reçu; quelquefois il vouloit bannir ses charmes de son idée; &, malgré ses efforts, ils y revenoient toujours. Telle étoit la situation de son cœur, quand un événement auquel il ne s'attendoit pas, acheva de lui ouvrir les yeux. Mais laissons-le pour quelques instans, & revenons à sa victime.

O le plus perfide des hommes! s'écrioit cette belle infortunée. Voilà donc le prix que tu me réservoïs? Tu n'as pu me rendre criminelle, & tu veux que je le paroisse! Tu essaies de flétrir à tous les yeux celle qui ne respiroit que pour toi, celle qui t'auroit tout sacrifié, hors l'honneur. Adorateur méprisable d'une femme plus méprisable encore, tu peux ternir ma réputation par tes horribles faussetés; mais ma vertu me reste; elle fera ma consolation, elle m'affermira dans le dessein de t'oublier.... T'oublier.... Dieux! cet effort pénible sera-t-il en mon pouvoir? tu déchires mon cœur, & ce cœur ne peut te haïr; je ne t'estime plus, & je t'aime encore.... Ah, d'Armance, quel

fera le fruit de ta barbarie ? elle fera le malheur de mes jours , & ne te rendra pas heureux.

Ces plaintes étoient accompagnées de torrens de larmes. Elle cessa bientôt de paroître en public , la société lui devint odieuse ; sa maison fut fermée à tout le monde ; elle ne s'occupait plus qu'à gémir & à soulager des malheureux.

Les prisonniers étoient ceux dont l'état la touchoit le plus ; elle les visitoit , les consolait , & leur faisoit tenir les secours de première nécessité, tels que ceux de la nourriture & du vêtement.

Un jour où , poussée par le desir de la bienfaisance & le sentiment de la douleur , elle erroit dans les affreuses demeures du crime , elle apprit qu'un des infortunés qu'elle daignoit secourir , étoit sorti de son cachot depuis plusieurs jours , & qu'il avoit été immédiatement remplacé par un homme dont l'apparente tranquillité sembloit cacher un morne désespoir. Curieuse de connoître celui dont on lui parle , & se promettant bien de ne pas l'abandonner à sa triste situation , elle entre dans l'endroit qui le renferme. Ses yeux , encore frappés de l'éclat du grand jour , ont peine à discerner les objets qui l'environnent ; mais le criminel , déjà habitué à l'obscurité de son cachot , entend du bruit , tourne la tête , aperçoit la belle veuve , semble frappé d'un coup de foudre , pousse un cri perçant , & s'efforce de se cacher le visage en s'enveloppant des débris d'une mauvaise couverture.

Etonnée d'une réception aussi singulière ,

Rosa essaie de rassurer ce malheureux. Ne craignez rien, lui dit-elle, qui que vous soyez, je ne viens point ici pour insulter à votre état, je viens au contraire pour vous offrir tout ce qui est en mon pouvoir. Parlez, demandez, éclairez moi sur les services que je puis vous rendre. O femme divine ! répond une voix étouffée par les sanglots, femme que je n'ose plus nommer ! fuyez de ces lieux, fuyez un monstre abominable, qui n'attend & ne demande au ciel que la mort. Quelle voix, s'écrie Rosa ! quels affreux soupçons ! lui dans un cachot !... seroit-il possible ? A ces mots, plus prompte que l'éclair, elle s'élance sur cet homme, arrache les lambeaux qu'il s'efforce de retenir ; lui découvre le visage, & reconnoît... le comte d'Armance !

Un sentiment d'indignation fut le premier qu'elle éprouva. La présence du perfide qui l'avoit trahie, qui, abusant de son amour & de sa confiance, avoit pu en sacrifier les preuves à une femme méprisable, étoit bien faite pour exciter une émotion pénible dans son cœur. Mais que cette première impression dura peu ! la pitié ne tarda pas à se faire entendre. L'air confus & désespéré du comte, ses larmes, l'état affreux où il se trouvoit, n'ayant que de la paille pour lit, un cachot pour demeure, du pain & de l'eau pour nourriture, quelle situation ! ... Ah ! que la tendre Rosa la sentit vivement ! Tous deux accablés, tous deux immobiles, ils gardoient le silence ; le comte le rompit le premier. — Le repentir & la douleur me

## 254 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

dévorent. J'ai pu vous offenser , je suis le plus coupable des hommes : ô Rosa ! je n'attends point de pardon , je n'en demande point ; mais j'ose vous attester que depuis l'instant fatal où j'ai eu la bassesse de vous trahir , mon cœur n'a pas joui d'un moment de repos ; ce n'est qu'alors que j'ai senti combien vous m'étiez chère. Les sens , la vanité , voilà les seuls liens qui m'attachoient à l'infâme Léonore. Un sentiment profond que je m'efforçois de rejeter , voilà ce qui m'attachoit à vous ; mais que vous êtes vengée ! je l'ai retrouvé au fond de mon cœur , ce sentiment que je croyois éteint , il s'est rallumé avec plus de force que jamais. Je brûle , je déteste mon existence. L'amour me consume , les remords me déchirent ; j'ai privé un homme de la vie ; j'ai porté la douleur dans votre ame vertueuse ; un prompt trépas peut seul expier mes crimes & terminer les horribles tourmens que j'endure.

Quelles funestes idées , s'écrie la sensible Rosa ! O malheureux d'Armance , s'il est vrai qu'un repentir sincère se fasse sentir à votre cœur , si vos remords me rendent quelques droits sur vous , j'exige le détail des événemens qui vous ont plongé dans ce cachot. Vos peines ne sont peut-être pas sans remède , pourquoi vous livrer au désespoir ? Ne vous reste-t-il pas une amie ? Votre âge & de faux principes ont pu vous mener d'erreurs en erreurs ; mais l'adversité vous a ouvert les yeux. S'avouer criminel c'est commencer à cesser de l'être : un retour vertueux peut tout réparer.

Vous avez été coupable envers moi , eh bien je vous pardonne ; suivez mon exemple , & pardonnez-vous à vous-même.

Le comte s'attendoit à des reproches ; qu'on juge de l'étonnement & de l'admiration qu'un pareil discours fit naître dans son ame ; sa fureur s'éteint , ses larmes redoublent ; il se prosterne aux pieds de Rosa ; il veut parler , sa voix expire. Suffoqué par les sanglots , ce n'est qu'au bout de quelques heures qu'il peut commencer le récit qu'elle demande , & que nous allons réduire en peu de mots.

Trahi par Léonore , sacrifié à un nouvel amant , instruit de son infidélité , & les ayant surpris ensemble , il avoit forcé son rival à mettre l'épée à la main ; il lui avoit arraché la vie , & se disposoit à fuir , quand , à la porte de la marquise , des hommes armés l'arrêterent malgré sa résistance , & le conduisirent au cachot. Le lendemain , l'exécrable Léonore vint l'accabler de reproches ; elle lui apprit qu'elle l'avoit fait dénoncer par ses domestiques , & lui jura qu'elle poursuivroit la vengeance de son amant jusqu'à son dernier soupir. Cet amant étoit d'une des plus puissantes maisons d'Espagne ; sa famille s'étoit jointe à la marquise ; le comte étoit étranger ; personne ne prenoit sa défense ; l'échafaud ou au moins une prison perpétuelle , voilà le sort auquel il devoit s'attendre , & qu'il auroit subi sans Rosa , sans cette femme incomparable qu'il avoit pu trahir , & qui s'intéressoit encore à lui.

Si sa bienfaisance naturelle la portoit à sou-

lager des infortunés qu'elle ne connoissoit que par leurs malheurs, qu'on juge des soins qu'elle prodigua au comte. Elle ne passoit pas un seul jour sans le voir ; ses discours affectueux ramenoient la paix dans son ame ; jamais de reproches , à chaque instant de nouvelles marques de tendresse & de bonté. Elle avoit de puissantes protections ; elle usa , pour la première fois , du crédit que de pareilles connoissances lui donnoient ; elle parla , pria , sollicita , fit tant de démarches , employa tant d'amis , qu'elle eut enfin le bonheur d'obtenir du roi la grace & la liberté de son amant.

Une pareille conduite donna beaucoup à parler à tout le monde. Les uns louoient Rosa , les autres la blâmoient ; mais comme elle n'avoit rien à se reprocher , & qu'elle étoit satisfaite d'elle même , elle s'embarassa fort peu de la manière dont ses actions seroient vues , & du jugement qu'on en pourroit porter.

Le comte , à peine sorti de son horrible demeure , vole chez sa bienfaitrice. Il s'apprête à lui témoigner l'admiration & la vive reconnaissance que ses nobles procédés ont fait naître dans son ame ; il se flatte en lui-même que , touchée de son repentir , elle daignera peut-être un jour lui accorder sa main. Comme il se dispose à entrer chez elle , on lui remet un billet de sa part ; voici ce qu'il contenoit.

» D'Armançe dans les fers a fait naître ma  
 » compassion ; la bienfaisance m'ordonnoit d'ou-  
 » blier les torts irréparables qu'il avoit eus en-  
 » vers moi , & de ne m'occuper que du soin

» de faire cesser ses maux, s'il m'étoit possible;  
 » Vous êtes libre, je suis contente. J'ai satis-  
 » fait aux devoirs de l'humanité; je dois main-  
 » tenant satisfaire à l'honneur. Il me défend  
 » de vous voir; & si vous êtes sensible à ce  
 » que j'ai fait pour vous, la seule manière de  
 » me prouver votre reconnoissance, est de  
 » fuir loin de moi, & de quitter l'Espagne pour  
 » toujours. »

Quel ordre affreux, s'écrie le comte! il ne peut en dire davantage, & tombe privé de toute connoissance. Ses domestiques le ramènent chez lui; il s'y livre au plus affreux désespoir; il écrit lettres sur lettres, point de réponses. Pendant plusieurs jours, il se présente à la porte de cette femme aussi étonnante que vertueuse; il ne peut jamais pénétrer jusqu'à elle. Ce n'est plus ce perfide qui ne cherchoit qu'à la tromper, c'est un amant passionné, sincère, qui ne peut plus vivre éloigné de celle qu'il adore! Il passe des nuits entières autour de sa demeure; les yeux fixés sur les murs qui la renferment; il soupire, il pleure, une pâleur affreuse défigure son visage. Le chagrin le consume; il ne marche plus, il se traîne. Un état si violent n'eût pas tardé à le conduire au tombeau.... Mais quelle heureuse nouvelle, Rosa le demande, Rosa veut lui parler.... Modere ta joie, ô d'Armance, tu vas passer par une terrible épreuve!

Il est arrivé chez son amante; il ne la voit point, il la demande. Un vieillard inconnu se présente à ses regards. Rosa n'est point ici,

monfieur , mais voilà ce qu'elle m'a chargé de vous remettre. Ciel ! encore une lettre , s'écrie le comte , que m'annonce-t-elle ? ....

» Je vous avois prié de quitter l'Efpagne ;  
 » vous ne m'avez point obéi : c'eft donc à moi  
 » à m'éloigner pour toujours du lieu fatal où  
 » je vous ai connu , du lieu où vous m'inspi-  
 » râtes des fentimens trop tendres & trop mal  
 » récompensés , dont , grace au ciel , il ne reffe  
 » aucune trace dans mon cœur. Gardez-vous  
 » de conferver des efpérances ; elles feroient  
 » déformais inutiles , car vous ne me reverrez  
 » jamais. Un couvent eft l'afyle que j'ai choifi ;  
 » j'y vais former des vœux indiffolubles. La  
 » raifon m'appelle dans ce féjour , le bonheur  
 » & la tranquillité m'y attendent. Efforcez-  
 » vous , croyez-moi , de vaincre une paffion  
 » qu'il ne feroit plus en mon pouvoir de par-  
 » tager ; c'eft l'amitié qui vous en prie ; elle  
 » fait plus... elle vous l'ordonne. Vous con-  
 » noiffez ma niece Ifabelle , époufez-la. Sa  
 » beauté , fes vertus feront votre bonheur : fon  
 » pere confent à cette union , c'eft lui qui vous  
 » remettra cet écrit , & un papier par lequel  
 » je vous fais don de tous mes biens. Adieu ,  
 » comte , adieu..... pour toujours. »

A peine a-t-il fini de lire , que le vieillard lui préfente l'acte de donation. Il le faifit avec fureur , & le déchire en mille morceaux , puis fe promenant à grands pas : voilà donc fes dernières réfolutions ! O malheureux ! je l'ai perdue , & c'eft pour toujours.... Femme adorée ! chere & trop barbare Rosa , tu veux que je



t'oublie, tu le veux, tu l'ordonnes... As-tu pu prononcer ce funeste arrêt ? Ta main a-t-elle pu l'écrire ? Eh, que me fait ton Isabelle & toutes les beautés de l'univers ! je ne connois que toi, je n'aime, je n'adorerai jamais que toi. Arrêtez, monsieur, dit le vieillard, & songez que vous parlez de ma fille. Votre fille soit, répond le comte furieux. Si ce discours vous offense, vengez-vous, tuez-moi, aussi-bien la vie m'est-elle en horreur. Vous ne savez pas, monsieur, vous ne connoissez pas toute l'étendue de mes maux. Si je n'étois qu'infortuné ! mais je suis criminel. J'ai trahi Rosa ; la perte de son cœur, son mépris, sa haine ne sont que l'effet & la juste punition de mes crimes. Ah ! que ne suis-je encore dans l'horrible cachot dont ses mains m'ont tiré. L'inhumaine ne m'arrachoit donc des portes du trépas, que pour prolonger mes tourmens & pour me donner mille morts en m'en épargnant une. Je fus coupable, il est vrai, mais rien n'égale mon repentir. Les dieux vengeurs se laissent quelquefois désarmer ; ils pardonnent aux remords, Rosa seule est inflexible !... A ces mots il se laisse tomber dans un fauteuil, il y reste quelque tems comme anéanti ; il balbutie des mots entrecoupés ; puis se relevant tout-à-coup, & s'adressant au vieillard : — Si vous n'êtes pas le plus barbare des hommes, accordez-moi la grace que je vais vous demander. Songez que mon sort, que ma vie en dépend. Vous êtes le confident de Rosa, vous savez sans doute le couvent qu'elle a choisi.... --- Vous vous trom-

pez, monsieur, j'ignore.... --- Non, vous ne l'ignorez pas : non.... Vous aurez pitié de moi, vous daignerez m'instruire du lieu qu'elle habite; je volerai à ses pieds; elle verra mon état, mes larmes, mon affreux désespoir; elle me pardonnera, ou je me tuerai à ses yeux.... Au nom du ciel ne me refusez pas.... Que vois je? votre cœur est ému, vos pleurs sont prêts à couler. Ah, monsieur, je tombe à vos genoux (& il s'y jette en effet). Vous serez mon bienfaiteur, mon dieu tutélaire; je vous devrai plus que la vie, qu'une vie que la douleur empoisonne, & que je déteste s'il faut la passer loin de celle que j'adore.

Tu triomphes, d'Armance! s'écrie une voix entrecoupée de larmes. A ces mots il sent des bras qui l'entourent, qui le pressent. Il regarde, ô momens délicieux! C'est Rosa, c'est elle. Cachée dans un cabinet voisin, elle avoit tout entendu.... Pardonne-moi, cher & tendre amant, les épreuves que je t'ai fait subir; mais j'ai voulu m'assurer de ta constance avant de te rendre heureux; maintenant je suis satisfaite. Reçois donc ma main, & le serment que je te fais de n'aimer jamais que toi.

Il n'est pas difficile de se représenter les transports du comte. Sa joie étoit un vrai délire; il se jetoit aux genoux de Rosa, couvroit ses mains de baisers; se relevoit, pleuroit, rioit, faisoit mille extravagances; heureusement pour lui il ne tarda pas à s'unir à l'objet de tous ses vœux; mais plus heureusement encore, l'hymen, ce lien si triste & si horrible quelquefois, loin

d'affoiblir leurs sentimens mutuels, ne fit que les fortifier. Effet bien surprenant, bien singulier, & sans doute aussi rare en Espagne qu'en France !

C'est ainsi qu'une femme belle & vertueuse vint à bout de corriger un fat. Quand le cœur est bon, quand, malgré les erreurs auxquelles il se livre, il conserve un peu de sensibilité, on peut le ramener à des sentimens raisonnables ; mais n'espérons rien des âmes froides & dures ; de ces âmes que rien n'émeut, à qui la pitié est inconnue ; point de ressources quand elles se tournent au mal. Leurs premiers pas dans la carrière du crime touchent aux derniers, & malheureusement elles roulent au fond du précipice sans avoir eu le temps d'en mesurer la profondeur.

*Par Mlle. DE GAUDIN.*

*( Mercure de France. )*

---

*LE PAYSAN ET LA VALISE : fable , traduite  
du Russe de Soumorokof.*

**J**ASE tout à ton aise sur les peines d'autrui. Oh ! ce travail n'est pas aussi dur que le mien. Non ? je n'en suis pas étonné ; car il n'est rien au monde que tu aimes plus que toi. Tu t'inquiètes fort peu d'adoucir les peines des autres, & il ne t'en coûte rien de blâmer ce que tu ne connois pas. Mais si tu m'interroges, je te dirai sans détour que jamais honnête-homme

## 262 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

ne se rendra coupable de cette bassesse. Ecoute , & retiens bien.

Un payfan portoit un quintal de plomb dans une petite valise. Il étoit tout plié. Et comment faire autrement ? Ce n'étoit vraiment pas une piece de deux sols qu'il portât au cabarer. Le monde l'accabloit d'injures en voyant comme il se courboit : la fatigue du porte-plomb ne leur paroïssoit pas bien grande. Le payfan impatienté , leur dit : ma peine vous paroît petite ; mais dieu fait ce qu'il y a dans la valise , & le fait fort bien aussi celui qui la porte.

( *Journal de littérature , des sciences & des arts.* )

---

*FIN des mémoires pour servir à la vie de FER-  
NAND CORTEZ , conquérant du Mexique. Tra-  
duit de l'Anglois.*

CORTEZ vit le danger qui le menaçoit ; dans cette conjecture , il se détermina à faire un dernier effort de courage pour combattre , plutôt que de sacrifier ses conquêtes dans le Mexique. L'art de la négociation fut d'abord employé ; mais sans succès. Les desseins de Narvaez , qui ne tendoient qu'à servir la vengeance de Velasquez , pouvoient renverser la puissance Espagnole dans un pays où elle étoit si foiblement établie. Celui-ci avoit donné à entendre à Montézume & à ses sujets que Cortez & ses compagnons étoient des rebelles ; il les fit bientôt déclarer par un acte public ennemis de leur

pays. De son côté Cortez tâcha de persuader au monarque, qu'il tenoit prisonnier, que les étrangers qui venoient d'arriver étoient ses amis & ses compagnons, & qu'après une courte entrevue ils s'en iroient tous ensemble. Montézume ne soupçonnant rien, promit de rester dans le quartier des Espagnols. Le général Espagnol laissa cent cinquante hommes dans la capitale sous les ordres d'Alvarado, & marcha ensuite contre Narvaez, qu'il avoit inutilement tenté de fléchir. Ses forces, après leur jonction avec Sandoval & la garnison de Vera-Cruz ne formoient pas ensemble deux cens cinquante hommes. Après avoir déployé tous les talens d'un profond négociateur, & toute la prudence & l'habileté d'un grand général, Cortez trouva moyen de surprendre, au milieu de la nuit, Narvaez posté à Zampoalla dans la plus grande sécurité. Celui-ci fut blessé à l'œil d'un coup de pique, renversé à terre & mis aux fers. Après une légère résistance, les soldats forcèrent leurs chefs à capituler, & avant le jour tous avoient mis bas les armes & s'étoient soumis à leur vainqueur.

Cortez traita les vaincus en amis & en compatriotes; il leur donna le choix ou d'être renvoyés à Cuba ou d'entrer à son service, pour participer à sa fortune aux mêmes conditions que ses propres soldats. Tous acceptèrent cette proposition, à l'exception d'un petit nombre des partisans de Narvaez; par-là Cortez se vit à la tête de mille Espagnols, prêts à le suivre par-tout où il voudroit les conduire. Peu de jours après cette victoire, il apprit par un courrier que les Mexicains avoient pris les armes & détruit les deux brigantins, qu'il avoit fait construire; qu'ils avoient attaqué les Espagnols

dans leurs quartiers ; qu'après en avoir tué plusieurs & blessé un plus grand nombre , ils avoient réduit en cendres leurs magasins de provisions , & poussé si loin leurs hostilités , que , quoiqu'Alvarado & ses soldats se défendissent avec le plus grand courage , ils étoient au moment de périr de faim & d'être accablés par la multitude de leurs ennemis. Cette révolte avoit été excitée par des motifs qui la rendoient encore plus allarmante. Au départ de Cortez pour Zempoalla , les Mexicains s'étoient flattés que l'occasion , si long-tems attendue , de rendre la liberté à leur souverain , étoit enfin arrivée. Les Espagnols restés à Mexico soupçonnant leurs desseins étoient remplis de crainte. Alvarado , quoique bon officier , n'avoit point les talens de Cortez. Un jour de fête solennelle , tandis que les personnes les plus distinguées de l'empire étoient assemblées , selon l'usage , pour danser dans la cour du grand temple , il se rendit maître de toutes les avenues qui y conduisoient , & animé par l'idée de se défaire d'un seul coup des auteurs de la conspiration , qu'il appréhendoit , il les attaqua , comme ils étoient désarmés & qu'ils ne soupçonnoient rien , & en massacra un grand nombre. La révolte fut la conséquence naturelle de cette action atroce , qui alluma l'indignation & la rage dans tout l'empire.

Sans perdre de tems , Cortez partit pour Mexico. Les transports de joie , avec lesquels il fut reçu par Alvarado & ses soldats , ne peuvent s'exprimer. Il ne montra point en cette occasion la prudence & l'attention , qui lui étoient ordinaires. Non-seulement il négligea de rendre visite à Montézume , mais même à cette insulte il ajouta les mots du plus grand mépris ,

mépris, qui furent entendus par quelques Mexicains sachant un peu l'espagnol. Ceux-ci en rapportant ces expressions à leurs compatriotes excitèrent leur indignation ; en conséquence ils attaquèrent avec furie les Espagnols. Leur nombre étoit formidable, & leur courage ne pouvoit qu'inspirer de l'effroi. Quoique l'artillerie en emportât une multitude à chaque décharge, leur courage ne se ralentissoit point. Aux approches de la nuit, les Mexicains se retirèrent, selon l'usage où ils étoient dans leur pays de cesser toute hostilité au soleil couchant. Aussitôt Cortez se prépara à une sortie, dans le dessein de forcer l'ennemi d'en venir à un accommodement, mais l'armée Mexicaine étoit continuellement renforcée de troupes fraîches ; leur ardeur redoubloit continuellement. Cortez éprouva une vive résistance de leur part. Dans les endroits où les Espagnols pouvoient joindre les Mexicains, ceux-ci étoient forcés à la fin de céder à la supériorité de la discipline & des armes européennes. Mais dans les rues étroites & dans les lieux où les ponts étoient rompus, les Espagnols étoient exposés à des grêles de fleches & de pierres lancées du haut des maisons. Après un combat d'une journée entière, beaucoup de Mexicains périrent & une partie de la ville fut brûlée ; de leur côté, les Espagnols furent obligés de se retirer avec le désavantage peu ordinaire d'avoir eu douze soldats tués & soixante blessés. Dans une autre sortie, également sans effet, le général Espagnol fut blessé à la main. Il ne restoit d'autre ressource à Cortez que d'employer la médiation de Montézume. Le lendemain matin, lorsque les Mexicains s'approchèrent pour recommencer l'assaut, le monarque infortuné parut sur

les murs avec toute la pompe qu'il avoit coutume de montrer dans les occasions solennelles. A la vue de leur souverain , les Mexicains lui témoignèrent le plus grand respect & lui donnèrent presque des marques d'adoration. Montézume les engagea par un discours à cesser les hostilités. Mais , à peine eut-il fini , que leur furie se ralluma de nouveau ; les fleches & les pierres volèrent de toutes parts ; l'infortuné monarque fut blessé de deux fleches , & atteint à la tempe d'une pierre , qui le renversa. Le remords succéda bientôt à la rage , & ils s'enfuirent tous , comme si la vengeance du ciel poursuivoit leur crime. Montézume , transporté à son appartement , dédaigna de survivre à ce dernier affront. Dans un accès de rage , il déchira l'appareil qu'on avoit mis sur ses blessures , & refusant de prendre aucune nourriture , il finit bientôt ses jours malheureux , rejetant avec dédain toute sollicitation des Espagnols pour embrasser la religion chrétienne.

Un nouveau mouvement de la part des Mexicains engagea Cortez dans de nouveaux combats. Ils s'emparèrent d'une haute tour dans le grand temple , laquelle dominoit sur le quartier espagnol. Escobar , avec une troupe de soldats choisis , fut chargé de les faire sortir de ce poste. Mais ce brave officier fut repoussé trois fois ; Cortez ordonna qu'on lui attachât au bras son bouclier , que sa blessure l'empêchoit de porter , & se jettant l'épée à la main au milieu des combattans , il repoussa les Mexicains jusques sur la plate-forme qui étoit au haut de la tour ; alors commença un horrible carnage ; deux jeunes Mexicains de distinction , voyant Cortez animant ses soldats de sa voix & de son exemple , résolurent de sacrifier leur vie pour se



défaire de l'auteur de toutes leurs calamités; ils le saisirent au corps & le tirèrent vers les crénaux, par lesquels ils se précipiterent eux-mêmes, dans l'espérance de l'entraîner avec eux, & de le faire périr dans leur chute. Mais Cortez se dégagea de leurs efforts, & les deux braves Mexicains périrent, dans ce généreux dessein de sauver leur pays. Aussi-tôt que les Espagnols furent maîtres de la tour, ils y mirent le feu, & firent immédiatement des préparatifs pour évacuer cette ville ennemie. Ils se mirent donc en marche vers minuit en trois divisions; Sandoval commandoit l'avant-garde, Alvarado & Velasquez de Léon avoient la conduite de l'arrière-garde, & Cortez restoit au centre, où étoient l'artillerie, les bagages, & un pont-volant de bois, pour passer les breches des chaussées. Ils se mirent en marche dans un profond silence; ils suivirent la chaussée de Tacuba sans être inquiétés, espérant que leur retraite étoit ignorée de l'ennemi. Mais, tandis qu'ils s'occupoient à placer leur pont sur une breche, ils furent tout-à-coup allarmés par un bruit horrible d'instrumens guerriers; le lac fut couvert de canots; l'attaque fut vive de toutes parts. Malheureusement le pont de bois, par le poids de l'artillerie, s'enfonça sans pouvoir être dégagé. Ils s'avancerent précipitamment vers la seconde breche, assiégés de tous les côtés & resserrés sur une chaussée étroite où leur discipline & leur adresse étoient d'un faible avantage. Les Espagnols, las du carnage, commencerent à céder. En un moment la confusion fut générale. Cavalerie & infanterie, officiers & soldats, amis & ennemis, se trouverent confondus ensemble. Et tandis que tous combattoient & que plusieurs périssoient, il étoit

difficile de distinguer par quelles mains ils étoient frappés.

Cortez , avec environ cent hommes d'infanterie & un peu de cavalerie , traversa les deux dernières brèches faites à la chaussée , à l'aide des corps morts qui combloient les vuides. Dès qu'il mit pied sur la terre - ferme , il rangea ses soldats en bataille , & retourna avec quelques-uns pour favoriser la retraite de ceux qui étoient restés en arriere. Il trouva une partie de ses soldats , qui s'étoient fait jour à travers l'ennemi ; un plus grand nombre avoit été accablé par la multitude ou noyé dans les lacs. Cortez entendit les cris lamentables des autres , qui , pris vivans par les Mexicains , étoient emmenés , pour être sacrifiés au dieu de la guerre. Avant le jour , tout ce qui étoit échappé , se réunit à Tacuba. Mais dès que l'aube découvrit aux yeux de Cortez les tristes débris de ses troupes , diminuées de plus de moitié , le souvenir de tant de braves compagnons , pérés dans cette  *nuit de douleurs*  , le pénétra d'un si vif chagrin , que ses soldats le virent verser des larmes , tandis qu'il les rangeoit en bataille ; ils remarquerent avec beaucoup de satisfaction , qu'en faisant les fonctions de général , il monroit une ame sensible & pleine d'humanité.

Dans cette fatale retraite , Velasquez de Léon & plusieurs officiers de distinction perdirent la vie. Toute l'artillerie , les munitions & le bagage furent perdus. La plus grande partie des chevaux & plus de deux mille Tlascalans furent tués. Parmi tant de désastres , c'étoit une consolation pour les Espagnols qu'Aguilar & Marina , qui leur servoient d'interpretes , eussent échappé.

Dans leur retraite vers Tlascala , les Espagnols

furent sans cesse harcelés par les Mexicains. La famine ne contribua pas peu à rendre leur situation déplorable. Mais une seule chose soutenoit & animoit les Espagnols, c'étoit de voir leur général supporter avec un courage étonnant ces tristes revers. Il étoit le premier à s'exposer au danger, & enduroit les fatigues avec sérénité. Sa présence d'esprit, sa prévoyance, & sa vigilance ne l'abandonnerent en aucune occasion.

Le sixieme jour de leur marche, arrivés sur une hauteur, ils decouvrirent une armée immense, qui s'étendoit aussi loin que la vue pouvoit porter. Cortez, sans perdre de tems, mena les Espagnols à la charge. Et telle étoit la supériorité de leur discipline & de leurs armes, que rien ne pouvoit résister à l'impulsion de leur petite troupe. Mais, du côté des Mexicains, les uns se dispersoient, d'autres succédoient sans relâche; & les Espagnols, quoique victorieux dans toutes ces attaques, ne voyoient ni la fin de leurs fatigues, ni l'espoir d'une victoire complete. Cependant le génie heureux de Cortez prévalut à la fin. Se souvenant d'avoir entendu dire que la destinée d'une bataille chez cette nation dépendoit de celle du grand étendard de l'empire, il assembla un petit nombre de ses plus braves officiers, & à leur tête, par un courageux effort, il se saisit de l'étendard impérial, après avoir tué le général Mexicain. Au moment que leur chef fut tué & que l'étendard disparut, les Mexicains furent saisis de frayeur & s'enfuirent avec précipitation vers les montagnes. Le lendemain, à leur grande satisfaction, les Espagnols entrèrent sur le territoire des Tlascalans, qui les reçurent avec beaucoup d'amitié.

Cortez crut nécessaire de donner quelque repos à ses troupes. Il apprit bientôt que deux autres partis Espagnols avoient été détruits par les Mexicains. Quoique ces désastres fussent regardés par plusieurs de ses compagnons comme un obstacle aux progrès de ses armes, cependant le courage de Cortez ne fut point abattu par une idée aussi décourageante. Se reposant sur la fidélité de ses alliés, il demeura fermement attaché à son premier projet, savoir de soumettre l'empire du Mexique à la couronne de Castille. Il prit bientôt les mesures nécessaires pour s'assurer du succès. Après s'être attaché les Tlascalans par sa générosité, il dépêcha quatre vaisseaux de la flotte de Narvaez à Hispaniola & à la Jamaïque, pour engager des aventuriers dans son parti, & pour y acheter des chevaux, de la poudre & autres munitions de guerre; de plus il donna ordre de préparer des matériaux pour la construction de douze brigantins, qui pussent être transportés à Tlascala, par morceaux, prêts à être rassemblés & lancés à l'eau, au premier besoin.

Dans ce tems, Cortez eut besoin de toute sa sagesse, pour dompter l'esprit de mutinerie, qui éclata dans cette partie de son armée, composée des compagnons de Narvaez. Ils frémissaient à la pensée de se trouver de nouveau exposés aux dangers auxquels ils avoient échappé. Ils s'attrouperent & demandèrent formellement de retourner à Cuba. Il eut l'art de leur persuader de se désister de leur projet, sur la promesse que, dans une conjoncture plus favorable, il les laisseroit aller, comme ils le desireroient. Il employa plusieurs mois, pendant lesquels il attendoit du secours, à faire dans les provinces voisines différentes incursions, qui

toutes eurent un succès égal. Par-là les gens reprirent leur ancien sentiment de supériorité, & se familiarisèrent peu-à-peu avec les fatigues.

Une suite d'événemens heureux & inattendus firent pour Cortez ce que sa prudence n'auroit pu faire. Tandis que ses espérances sur le retour de l'officier, qu'il avoit envoyé dans les isles chercher du secours, étoient éloignées ou incertaines, il reçut un renfort de deux vaisseaux. Le gouverneur de l'isle de Cuba, jugeant le succès de l'expédition de Narvaez comme infaillible, avoit envoyé après lui deux vaisseaux avec un secours d'hommes & des munitions. L'officier, à qui Cortez avoit confié le commandement de la côte, eut l'adresse de les attirer dans le havre de Vera-Cruz; s'étant emparé des vaisseaux, il persuada facilement aux soldats de suivre les drapeaux d'un chef plus habile que celui auquel ils devoient se joindre. Aussi-tôt après, trois vaisseaux plus forts entrèrent séparément dans le même havre. Ils faisoient partie de l'armement de François de Guray, gouverneur de la Jamaïque, qui avoit long-tems désiré de pénétrer dans quelque endroit de la Nouvelle-Espagne, & de partager avec Cortez la gloire & les avantages de soumettre cet empire à la couronne de Castille. Mais ces aventuriers, après une suite cruelle de malheurs, avoient été forcés par la famine d'entrer dans le havre de la Vera-Cruz, où ils renoncèrent bientôt à toute fidélité envers Guray, & se livrerent à Cortez. Leur exemple fut suivi par l'équipage d'un vaisseau, chargé de munitions de guerre, que quelques négocians envoyoient vendre, dans l'espoir d'un gain considérable. Cortez s'empressa d'acheter

leur cargaison , qui pour lui n'avoit point de prix.

Il fut alors en état de renvoyer ceux des soldats de Narvaez , qui demeuroient contre leur gré à son service. Après leur départ , il se vit encore à la tête de cinq cens cinquante hommes d'infanterie , dont quatre-vingts étoient armés de mousquets ou d'arquebuses ; il avoit en outre quarante cavaliers & neuf pieces de canon de campagne. Avec cette petite armée & dix mille Tlascalans , Cortez se mit en marche vers Mexico , le 29 décembre 1520.

Sur ces entrefaites , Quetlavaca , frere de Montézume , élu empereur , avoit fait tous les préparatifs de défense avec une prévoyance & une habileté non communes dans un Américain ; mais il fut emporté par la petite-vérole , qui ravageoit alors la Nouvelle-Espagne , & qui étoit inconnue en Amérique , avant que les Européens y eussent pénétré. Cette maladie renversa toutes les espérances , que ce prince avoit données à ses sujets. A sa place les Mexicains éleverent sur le trône Guatimozin , neveu & gendre de Montézume , jeune homme de la plus grande réputation.

Cortez s'étant avancé jusqu'à Tezeuco , la seconde ville de l'empire , située sur les bords du lac , à environ vingt milles de Mexico , résolut de s'y arrêter , dans le dessein d'y faire construire ses brigantins.

Trois mois s'écoulerent , avant que les matériaux de ses brigantins fussent prêts ; des soldats & des indiens ignorans , aidés de trois ou quatre charpentiers , ne pouvoient pas avancer beaucoup l'ouvrage. Cependant Cortez ne resta pas dans l'inaction. Il fit la conquête de plusieurs villes situées sur le lac , soit par la force des

armes, soit par l'art des négociations. Cette dernière méthode lui gagna beaucoup d'alliés. Tous ses plans furent presque dérangés par une conspiration formée par Antonio Villefagna, simple soldat, & par quelques autres mécontents, qui avoient dessein d'assassiner Cortez & ses principaux officiers. Un des conjurés ayant révélé à Cortez la conspiration, celui-ci, à la tête de ses plus fideles officiers, se rendit sur le champ au quartier de Villefagna, & tandis qu'on s'empara du traître, il lui arracha du sein un papier renfermant l'acte d'association signé par les conspirateurs. Il lut avec autant de surprise que de chagrin les noms que cet acte contenoit. Mais il ne se borna prudemment qu'à faire punir Antonio Villefagna, qui, sans forme de procès, fut condamné à être pendu. Cortez publia que le traître avoit avalé le papier, qui contenoit les noms des conspirateurs, & qu'il avoit employé inutilement les plus grandes tortures, pour lui arracher l'aveu de ses associés. Cette artificieuse conduite, moins dictée par la clémence que par la politique, tranquillisa les complices, & outre qu'il avoit l'avantage d'épier de plus près leur conduite, il trouva en eux un zele ardent pour ses intérêts, qui étoit excité par le desir de faire écarter tous les soupçons qu'ils pouvoient avoir fait naître.

Les matériaux des brigantins étant prêts, deux cens fantassins Espagnols, quinze cavaliers, & quinze mille Tlascalans eurent ordre de les escorter à Tezeuco. Les différentes pieces nécessaires à la construction des treize brigantins devoient être transportées l'espace de soixante milles, à travers un pays montagneux, à l'aide des Indiens qui ne se servoient nullement d'animaux domestiques. Ce transport fut l'ouvrage de huit

milles *tamenes* (\*) qui furent fournis par les Tlascalans, & qui portèrent le tout sur leurs épaules.

Cet heureux événement fut suivi de l'arrivée de quatre vaisseaux d'Hispaniola à Vera-Cruz, avec deux cens soldats, quatre-vingts chevaux, deux pieces de canon de siege, & quantité d'armes & de munitions de guerre. Cortez étoit impatient de voir lancer à l'eau ses brigantins. Ils le furent le 28 avril 1521, avec toute la pompe militaire, rendue plus solennelle par la célébration des mysteres les plus sacrés de la religion. A mesure que les brigantins entroient dans le canal, le pere Olmedo les bénissoit & les nommoit. Les spectateurs les suivoient des yeux, pleins d'admiration & d'espérance, jusqu'à leur entrée dans le lac. Dès qu'ils déployerent leurs voiles & prirent le vent, un cri général d'allégresse se fit entendre dans les airs. Tous admiraient ce génie hardi & créateur, qui, par des moyens si extraordinaires, avoit su se former une flotte, sans laquelle Mexico auroit inspiré de la crainte & de la défiance aux Espagnols. Cortez étoit entièrement préparé à faire l'attaque de cette ville par trois différens côtés, à chacun desquels il plaça un nombre égal d'Espagnols, & un corps nombreux d'Indiens. Les Espagnols montoient en tout à quatre-vingt-six cavaliers, & à huit cens dix-huit fantassins, dont cent dix-huit étoient armés de mousquets ou arquebuses. Leur artillerie étoit composée de trois canons de siege & de quinze pieces de campagne. Chaque brigantin étoit armé d'un

---

(\*) Classes d'hommes destinés aux travaux domestiques & à porter les fardeaux.



petit canon & monté par vingt-quatre Espagnols. Cette petite flotte fut sous la conduite immédiate de Cortez.

En s'avancant vers les différents postes, les Espagnols rompirent les aqueducs, qui portoient les eaux à Mexico. Ce fut le prélude des calamités que devoient souffrir les Mexicains, qui de leur côté étoient fort attentifs aux opérations des Espagnols. Leur premier effort fut de détruire les brigantins. Dans cette vue, ils rassemblèrent une si grande multitude de canots, qu'ils couvroient la surface du lac, & s'avancèrent hardiment contre les brigantins, qui étoient retenus par le grand calme. Mais lorsque les Mexicains se trouverent près des Espagnols, un vent léger s'éleva. En un moment les voiles furent déployées, & les brigantins, s'élançant avec une impétuosité à laquelle rien ne pouvoit résister, repoussèrent leurs foibles ennemis, renversèrent beaucoup de leurs canots, & dissipèrent le reste avec un horrible carnage.

Cortez, devenu maître du lac, vit l'avantage essentiel qu'il pouvoit retirer des brigantins. Il en forma trois divisions, dont chacune fut employée à l'une des trois attaques; le siege fut alors poussé d'une manière qui ne se pratique point en Europe dans le système de la guerre. Les barricades que les Mexicains avoient élevées sur les chaussées, les tranchées qu'ils avoient ouvertes, & les endroits du canal où l'on avoit rompu les ponts, étoient défendus par eux avec la plus grande résistance. Cependant ils étoient souvent obligés de céder à l'impétuosité des Espagnols. Ceux-ci, dès que la nuit arrivoit, se retiroient dans leurs quartiers, & les Mexicains regagnoient les postes, dont ils avoient été chassés. Les Espagnols s'efforçoient de pénétrer au centre de la

ville, dans l'espérance de remporter un avantage décisif, qui, en forçant l'ennemi à se rendre, pût terminer la guerre d'un seul coup. Dans ces différentes attaques, Cortez perdit beaucoup de monde ; le nombre des blessés fut encore plus grand.

Un siège si mémorable mérite une attention particulière. Il n'y avoit d'autre effort à faire que de prendre la ville d'assaut. Le 5 de juillet, les trois divisions attaquèrent à la fois Mexico. Cortez, abandonnant la conduite des brigantins, se mit à la tête d'une des attaques. Rien ne put résister à la valeur des Espagnols. Au milieu de la joie, que lui inspiroit la rapidité de ses progrès, Cortez n'avoit pas oublié de prendre des précautions pour s'assurer une retraite en cas de besoin. En conséquence il donna ordre à Julien de Alderete, officier estimé, de combler les canaux & de défendre la chaussée, à mesure que les corps s'avanceroient. Cet officier ayant négligé le soin important, dont il étoit chargé, Guatimozin, par une présence d'esprit admirable, profita de la faute qu'il avoit commise. Il commanda aux troupes qui étoient en avant de céder peu-à-peu devant les Espagnols, dans le dessein de les attirer plus avant dans la ville, & en même tems il envoya par différentes rues un corps nombreux de soldats vers la grande breche qui avoit été faite à la chaussée. A un signal qu'il donna, les prêtres du principal temple frapperent le grand tambour, consacré au dieu de la guerre. Les Mexicains n'eurent pas plutôt entendu ces sons lugubres & solennels, propres à leur inspirer l'enthousiasme & le mépris de la mort, qu'ils se précipiterent sur l'ennemi avec une furie incroyable. Les Espagnols, incapables de résister à des hommes animés d'une

furéur religieuse, se retirèrent d'abord en bon ordre ; mais , comme l'ennemi les pressoit vigoureusement & qu'ils desiroient avec impatience de faire une retraite , la terreur & la confusion devinrent si générales parmi eux , qu'en arrivant à la grande breche de la chaussée, Espagnols & Tlascalans, infanterie & cavalerie, y tomboient indistinctement, accablés par les Mexicains qui fondoient sur eux de toutes parts, & dont les canots s'approchoient davantage de la chaussée que les brigantins ne pouvoient le faire. Cortez, ayant tenté inutilement de rallier ses soldats, s'occupa de sauver quelques-uns de ceux qui étoient tombés dans l'eau. Tandis qu'il se livroit tout entier à ce soin, pensant peu à sa propre sûreté, six officiers Mexicains se saisirent de lui & l'emmenoié en triomphe. Sur l'heure deux de ses officiers l'arracherent de leurs mains aux dépens de leur vie ; mais il reçut plusieurs blessures dangereuses avant d'être dégagé. Les Espagnols perdirent plus de soixante hommes, quarante desquels tomberent entre les mains de l'ennemi, qui ne faisoit point de quartier aux prisonniers. Les approches de la nuit, en délivrant les Espagnols des attaques de l'ennemi, leur présentoient le plus affreux des spectacles, le sacrifice de leurs compatriotes immolés au dieu de la guerre. Alors on illuminoit chaque quartier de la ville ; les Espagnols voyoient les préparatifs pour la mort des prisonniers, & entendoient les cris des malheureuses victimes.

L'inquiétude & le chagrin de Cortez étoient inexprimables ; mais il fut obligé de prendre un air de tranquillité, pour ranimer le courage abattu de ses soldats. Pour comble de malheur, ses alliés l'abandonnerent, parce que les Mexicains, qui avoient envoyé aux gouverneurs des

## 278 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

provinces voisines les têtes des Espagnols immolés, avoient assuré que le dieu de la guerre, apaisé par le sang de leurs usurpateurs, avoit fait entendre sa voix, en annonçant la destruction totale de leurs ennemis dans huit jours. On ne doit point s'étonner qu'une prédiction énoncée avec une pareille confiance ait fait une impression générale sur un peuple superstitieux. Mais les fabricateurs de cette prophétie furent dans l'erreur, & fixant son époque à un terme si prochain, la prédiction n'eut point lieu. Cortez tirant avantage de leur imprudence, suspendit toutes ses opérations, en se couvrant de ses brigantins, jusqu'à l'expiration du terme fatal. Ses alliés, voyant que le désastre n'étoit point arrivé, crurent que le dieu de la guerre, en trompant les Mexicains, annonçoit leur destruction, & ils rejoignirent les étendards des Espagnols.

Cortez prit le parti de s'approcher de la ville par degrés, & avec toute la précaution que l'expérience pouvoit lui suggérer. A mesure que les Espagnols avançoient, les Indiens leurs alliés réparoient les breches, qu'ils laissoient derrière eux. Aussi-tôt qu'ils se rendoient maîtres de quelque partie de la ville, ils faisoient sur le champ raser les maisons, desorte que les Mexicains étoient resserrés chaque jour dans un plus petit espace. Enfin la ville étant bloquée à la fois par terre & par eau, la famine, les maladies mortelles & contagieuses, réduisirent les assiégés aux dernières calamités.

Les trois divisions espagnoles, ayant pénétré jusques dans la grande place, située au milieu de la ville, augmentèrent encore les malheurs des habitans. Les trois quarts de Mexico furent détruits, & les Mexicains virent qu'il étoit impossible d'arrêter la victoire des Espagnols. Le

courage de Guatimofin fut toujours ferme & inébranlable; il avoit résolu de ne pas survivre à la ruine de sa capitale. Cependant les nobles obtinrent de lui qu'il quitteroit une place où toute résistance étoit vaine, & qu'il se retireroit dans les provinces les plus éloignées, auxquelles il pourroit faire prendre les armes pour la cause de l'empire. Dans cette vue, ils essayèrent d'amuser Cortez par des propositions de paix, espérant que durant ce temps Guatimofin trouveroit le moyen de s'échapper. Mais tous leurs artifices furent sans effet. Cortez, soupçonnant leur dessein, avoit recommandé une vigilance particulière à Sandoval, qu'il avoit chargé de la conduite des brigantins. Celui-ci remarquant quelques grands canots, remplis d'indiens, & traversant le lac avec beaucoup de rapidité, donna le signal de la poursuite. Garcia Holguin, qui commandoit le plus léger brigantin, les atteignit bientôt; il alloit faire feu sur le plus avancé des canots, lorsque tous les rameurs élevant ensemble leurs rames, & tout l'équipage jettant bas les armes, le conjurèrent, avec des cris & des pleurs, de suspendre toute hostilité, parce que l'empereur étoit parmi eux. Holguin s'empara bien vite de sa proie; Guatimofin, avec un air de dignité, lui demanda qu'on ne fit aucune insulte à l'impératrice son épouse, ni à ses enfans. Lorsqu'il fut devant Cortez, il ne montra ni la férocity sombre d'un barbare, ni la foiblesse d'un suppliant: *J'ai fait, dit-il au général Espagnol, les fonctions d'un roi. J'ai défendu mon peuple jusqu'à la dernière extrémité. Il ne me reste qu'à mourir. Prends ce poignard, (mettant la main sur celui de Cortez) plonge-le dans mon sein, & mets fin à une vie qui ne peut plus être utile.*

## 280 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Cet événement décida du sort de Mexico. La résistance des habitans cessa, & le 31 août 1521, Cortez prit possession de la partie de la ville, qui n'étoit pas encore détruite. Ainsi finit le siege de cette ville, après avoir duré soixante-quinze jours. La joie des Espagnols fut d'abord excessive; mais elle fut bientôt suivie de mécontentemens, lorsqu'au lieu des richesses inépuisables, auxquelles ils s'attendoient en devenant maître des trésors de Montézume, leur avidité ne put rassembler qu'un mince butin au milieu des ruines & de la désolation. Plusieurs motifs contribuoient à rendre le butin si peu considérable. Entr'autres, Guatimofin, prévoyant la destinée qui le menaçoit, avoit fait jeter dans le lac toutes ses richesses.

Cortez, ayant employé ses moyens ordinaires pour apaiser les mécontentemens de ses soldats, se permit une action, qui ternit l'éclat de ses glorieux exploits. Il fit mettre à la torture Guatimofin & son premier favori, pour les forcer à découvrir les trésors de l'empire, qu'il supposoit être cachés. L'infortuné monarque souffrit avec un courage invincible tout ce que la cruauté ingénieuse de ses bourreaux put imaginer de tourmens. Le compagnon de ses tortures, cédant à la force de la douleur, tournoit vers son maître ses derniers regards, qui sembloient lui demander la permission de révéler ce qu'il savoit. Mais le prince courageux, jettant sur lui un coup-d'œil fier & dédaigneux, fit cette réponse à jamais mémorable : *& moi suis-je sur un lit de roses ?* Retenu par ce reproche, l'autre persévéra dans un fidèle silence & expira dans les tourmens. Enfin Cortez, honteux de cette horrible scene, fit tirer la victime des mains de ses bourreaux, & prolongea sa vie réservée à

de nouvelles indignités & à de nouvelles souffrances.

Tandis que Cortez acquéroit de la gloire & de riches possessions par cette conquête sans exemple, ses jours étoient destinés à être remplis d'amertumes. Lorsqu'il prit le gouvernement de la Nouvelle-Espagne, sa conduite fut déclarée une usurpation par le conseil des Indes ; & Christoval de Tapia fut dépêché pour remplacer Cortez, avec ordre de se saisir de sa personne, de confisquer ses biens, & de faire une recherche exacte de toutes ses actions, afin d'en rendre compte à la cour d'Espagne. Mais l'évêque de Burgos, président du conseil, & ennemi de Cortez, avoit choisi un homme peu propre à le seconder. Dès que Tapia eut pris terre à Vera-Cruz, le conquérant du Mexique se conduisit avec cette adresse, qui le caractérisoit ; & en témoignant le plus profond respect pour les ordres de son souverain, il prit des moyens pour rendre inutile la commission de Tapia, & enfin il parvint par toute sorte de moyens à lui faire quitter un pays, qu'il n'étoit pas capable de gouverner.

Cortez prit des nouvelles mesures pour assurer son autorité. Il envoya en Espagne des députés pour demander à la cour l'approbation de tout ce qu'il feroit, & le gouvernement des pays qu'il avoit conquis. L'empereur Charles-Quint satisfit à la demande de Cortez, & le nomma capitaine-général & gouverneur de la Nouvelle-Espagne.

Revêtu de ces pouvoirs, Cortez chercha par divers arrangemens à assurer sa conquête, & de la rendre utile à sa patrie ; mais toute la gloire qu'il s'étoit acquise par ses victoires, fut souillée par le traitement barbare qu'il fit souffrir aux

vaincus. Dès qu'il s'élevoit une révolte dans une province, le peuple étoit réduit à la servitude personnelle ; & les chefs , regardés comme plus coupables , étoient mis à mort par les tourmens les plus honteux & les plus cruels que l'inhumanité pût imaginer. Dans la province de Panuco, Sandoval, après avoir consulté Cortez, fit brûler vifs à la fois soixante caciques ou chefs , & quatre cens nobles ; & pour mettre le comble à l'horreur de cette scene , les enfans & les parens de ces tristes victimes furent forcés d'être témoins du supplice. L'atrocité de cette action ne fut point encore suffisante. Cortez, sur un foible soupçon que Guatimozin avoit formé le dessein de secouer le joug espagnol , fit pendre sans forme de procès l'infortuné monarque, & les caciques de Tazeuco & de Tacuba, les deux personnes les plus distinguées de l'empire.

En nommant Cortez gouverneur, Charles-Quint avoit établi en même tems des commissaires d'une juridiction indépendante, pour recevoir dans la Nouvelle-Espagne les revenus de la couronne de Castille. Dans leurs lettres au ministère d'Espagne ils représentèrent Cortez comme un tyran ambitieux, qui aspirait à l'indépendance. Ces représentations firent une telle impression sur la cour d'Espagne, qu'en 1525, l'empereur envoya Paul de Léon, avec des pouvoirs pour rechercher la conduite de Cortez, même pour le faire arrêter, s'il en trouvoit l'occasion, & l'envoyer prisonnier en Espagne.

La mort de Paul de Léon, à son arrivée dans la Nouvelle-Espagne, empêcha l'exécution de cette commission. Mais comme toutes les personnes, envoyées par le gouvernement, éprouvoient sa conduite, & donnoient à toutes ses actions



les interprétations les plus malignes & les plus défavorables, les craintes de Charles & des ministres redoublèrent. En 1528, on envoya une nouvelle commission avec des pouvoirs plus étendus. Cortez voyant ce qui se tramait, avec les émotions violentes, naturelles à une ame fiere, résolut de ne pas s'exposer à la honte de se voir cité en jugement dans un pays qui avoit été le théâtre de ses triomphes. Sans attendre l'arrivée de ses juges, il partit sans délai pour l'Espagne, & alla confier sa personne & sa cause à la justice & à la générosité de son souverain.

L'arrivée de Cortez en Espagne dissipa tout soupçon sur sa conduite. L'empereur le reçut, comme un sujet, qui, n'ayant rien à se reprocher, se présentait devant son maître, & à qui l'importance de ses services donnoit des droits aux plus hautes distinctions. Il fut créé chevalier de l'ordre de St. Jacques; il reçut en outre le titre de marquis del Valle de Guaxaca, & la propriété d'un vaste territoire dans la Nouvelle - Espagne; & comme ses manieres étoient polies, quoiqu'il eût vécu long-tems avec des aventuriers grossiers, l'empereur l'admit dans sa familiarité, comme ses courtisans les plus distingués. Quoique Cortez sollicitât vivement son rétablissement dans le gouvernement de la Nouvelle-Espagne, l'empereur, trop prudent pour confier un emploi si important à un homme qu'il avoit soupçonné, refusa de lui donner une commission qu'il craignoit de ne pouvoir borner. En 1530 Cortez retourna au Mexique avec une autorité diminuée. On lui laissa le commandement des troupes avec la permission de tenter de nouvelles découvertes. Mais toute la direction des affaires civi-

## 284 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

les fut confiée à un conseil appelé l'audience de la Nouvelle-Espagne, & par la suite Antoine de Mendoza, de la première noblesse, y fut envoyé en qualité de vice-roi. Cette division de pouvoir devint une source de dissensions continues; qui chagrinerent Cortez & dérangerent tous ses projets; comme il n'avoit plus d'occasions de déployer ses talens, sinon en tentant de nouvelles découvertes, il forma différens plans de ce genre; en 1536, à la tête d'un nouvel armement, il découvrit la grande péninsule de la Californie : la découverte d'un pays si étendu auroit fait honneur à un homme ordinaire, mais elle ne pouvoit ajouter à la gloire de Cortez. Dégouté par les mauvais succès, & fatigué de combattre des gens avec lesquels il étoit honteux pour lui de contester, il retourna une seconde fois, en 1540, dans sa patrie pour demander la justice qui lui étoit due. Mais il n'y fut pas reçu, comme la reconnaissance & même la décence l'exigeoient. L'empereur l'accueillit poliment, mais avec froideur; ses ministres le traitèrent tantôt avec mépris, tantôt avec insolence, ses plaintes ne furent point écoutées. Après avoir passé quelques années à solliciter en vain les ministres & les juges, cet illustre conquérant finit ses jours le 2 décembre 1547, dans la soixante-deuxième année de son âge. Si au lieu de suivre l'avarice, le fanatisme & la cruauté, qui ont toujours marché devant les conquérans du Nouveau-Monde, il eût donné des marques d'humanité durant le cours de ses conquêtes, il auroit laissé après lui un nom digne de la plus grande vénération; au contraire, ses cruautés atroces l'ont rendu l'objet de la haine perpétuelle de la postérité. Pour avoir une juste idée de son caractère, il

suffit de voir d'un œil impartial la suite de ses actions dans le Nouveau-Monde.

---

*SUR la question agitée dans les volumes de mars  
& d'avril.*

ON demande dans l'*Esprit des journaux*, du mois de mars 1782, si le peuple parloit, à Rome, aussi bien le latin, que les gens instruits. On auroit pu étendre la question, en ajoutant & en demandant si la langue latine avoit un pâtois ? Cette question a été, dit-on, agitée au 15<sup>e</sup>. siècle entre Flavius Blondus & Léonard Aretin. Ce dernier étoit pour l'affirmative, c'est-à-dire, qu'il soutient que le latin avoit un pâtois. Je crois qu'il avoit raison, mais il n'en donne pas autant de preuves qu'il auroit pu en donner, à en juger, au moins, par l'extrait qu'on donne dans le journal, du mémoire qu'il a fait sur ce sujet. Je vais suppléer à cette omission.

Je ne pense pas qu'on puisse disconvenir que Rome ne fût peuplée des gens des environs, comme le sont aujourd'hui nos grandes villes. Or les Prénestins qui n'en étoient éloignés que de six à sept lieues, avoient un idiôme particulier. Car Plaute fait dire par un de ses interlocuteurs, par forme de raillerie, que dans cette ville on disoit *tam modo* pour *illicò*, ou pour *modo* sans *tam*. *Trinummus*, act. 3. sc. 1. v. 7.

On lit dans Tibulle ces trois vers, él. 3. l. 2.

*Agricola assiduo primùm satiatus aratro*

*Cantavit certò rustica verba pede.*

*Verbaquè aratoris rustica discit amor.*

Dans la grammaire latine de Lancelot, il est dit, Traité des lettres E, H, que Crassus reprend dans Cicéron, Sulpice, de ce que pesant trop sur l'E dans la diphongue &, il ne prononçoit pas comme les anciens orateurs, mais comme les moissonneurs.

Selon M. de Villoison, membre de l'académie des belles-lettres de Paris, Cicéron se plaint beaucoup de la corruption que les » Gaulois » avoient déjà introduite dans la langue. Du » tems de Quintilien, les exclamations de tout » le théâtre étoient souvent barbares. Les Latins » avoient leur langue vulgaire qu'ils appelloient » *lingua, rustica, vulgaris, militaris, provincialis* » *populeris*. « Mém. de l'acad. tom. 38, p. 68 de l'histoire. L'épître d'Horace à Auguste, *Cùm tot sustineas*, &c. est remplie de preuves que le peuple, & même les chevaliers étoient très-peu attentifs au spectacle. Je devrois la copier en partie pour le prouver. Il vaut donc mieux y renvoyer.

L'Hécire de Térence fut deux fois interrompue, même dans sa nouveauté, par des gladiateurs, des athlètes, & des danseurs de corde. Voyez-en les prologues.

DE GAND, le 2 avril 1782.

---

*RECHERCHES sur l'origine & le premier usage  
des registres, des signatures, des réclames, &  
des chiffres de page dans les livres imprimés.  
Communiquées aux rédacteurs du journal.*

## I.

*Des registres.*

LE registre (*Regestum* ou *Registrum chartarum*) qu'on trouve à la fin d'une grande partie des anciennes éditions, consiste à rappeler dans une petite table les premiers mots des feuillets composant la moitié de chaque cahier. C'est le premier moyen dont les imprimeurs se sont servis pour régler & faciliter l'assemblage des livres, & pour guider les relieurs. CHEVILLIER (*Orig. de l'imp. de Paris*,) cite, pour le plus ancien qu'il connût, le registre qui se trouve dans le *Summa Alexandri Alensis* imprimé à Venise par JEAN DE COLOGNE en 1475; MAITTAIRE (*Ann. typogr.*) & M. de MEERMAN (*Orig. typogr.*) celui du *Virgile*, imprimé à Rome par ULRICHAN en 1473. Ces bibliographes n'ont point connu la véritable époque de cet usage, qui est l'année 1469. On voit le registre dans deux éditions de cette date, faites à Rome par CONRAD SWEYNHEYM & ARNOLD PANNARTZ; savoir: le *César* & le *Lucaïn*. Il n'y en a point dans l'*Aulu-Gelle* & l'*Apulée* des mêmes imprimeurs, & pareillement de 1469; non plus que dans le *Virgile*, & dans le *Besfario adversus calumniatorem Platonis*, deux édi-

tions des mêmes, non datées, mais reconnues pour être de la même année 1469. Le *Quintilien* de 1470; le *Tite-Live* sans date, mais de la même année; un autre *Tite-Live* de 1472; les *Epîtres* de S. Cyprien de 1471; deux éditions de *Strabon* de 1471, & 1473; *Herodote*, & *Josèphe*, de *Bello Judaïco* de 1475, toutes éditions faites à Rome par les mêmes SWEYNHEYM & PANNARTZ, sont sans registre, ainsi que toutes celles qu'ils ont exécutées avant 1469. ULRIC HAN leur émule, & qui imprimoit à Rome en même tems qu'eux, employoit aussi le registre à la fin de ses éditions. Il se trouve dans celles des *Philippiques* de *Cicéron*, & de *Tite-Live* sans date, mais qu'on fait être de 1469, ou 1470 au plus tard; de même que dans l'*Expositio in Psalmos* de *Jean de Torquemada* de 1470. Plusieurs autres éditions qu'il a publiées à la même époque n'en ont point; savoir: les *Tusculanes* de *Cicéron*, 1469, *die primâ mensis Aprilis*; le *Justin* & le *Scrutinium Scripturarum* sans date. Mais il est possible que dans les exemplaires que j'ai vus des éditions, tant d'ULRIC HAN, que de SWEYNHEYM & PANNARTZ, & que je note ici pour être sans registre, le feuillet qui le contient se soit trouvé arraché. Peut-être aussi les imprimeurs négligeoient-ils de l'ajouter sur un feuillet séparé, lorsque l'impression du livre finissoit de façon à remplir totalement le dernier cahier, & s'ils l'ont fait, je soupçonnerois volontiers que ce feuillet isolé, & détaché du texte, a souvent été supprimé par les relieurs eux-mêmes, comme inutile après la reliure. Quoi qu'il en soit, je trouve encore le registre dans les éditions publiées par le même ULRIC HAN de *Virgile* en 1473; de la *Margarita poetica* d'*Albert d'Eyb*, & des *Institutions* de *Justinien*,

*Justinien*, l'une & l'autre en 1475. On peut conclure avec quelque certitude de ce que je viens de dire, que c'est à Rome qu'a commencé l'usage des registres d'assemblage, sans qu'on puisse savoir cependant qui s'en est servi le premier, d'ULRIC HAN, ou de SWEYNHEYM & PANNARTZ.

J'ai dit au commencement de cet article que le registre consiste à rappeler dans une table les premiers mots des feuillets composans la moitié de chaque cahier. On observe néanmoins quelque variété dans la formation des registres; par exemple, dans une très-ancienne *Bible* en deux volumes in-folio, goth. à deux colonnes, sans chiffres, réclames ni signatures, de 47 lignes à la page, & dont le papier est timbré d'un D traversé par une ligne perpendiculaire; *Bible* dont je n'ai vu que le premier tome, est un registre qui n'indique que les premiers mots de chaque cahier, insuffisant par conséquent pour régler l'assemblage d'un livre; & au contraire dans le *Libro degli huomini famosi di Francesco Petrarcha*, imprimé à Polliano près de Verone, en 1476, par INNOCENT ZILLETI, il s'en trouve un qui rappelle inutilement tous les premiers mots de la totalité des feuillets, & d'autant plus inutilement, que cette édition d'ailleurs est signaturée. (\*) Je remarquerai encore que les registres sont intitulés di-

(\*) L'auteur du *Supplément à l'histoire de l'imprimerie de Prosp. MARCHAND* s'est trompé en disant (page 136) qu'elle étoit sans signatures; ce qui l'aura induit en erreur, c'est que les deux premiers cahiers ne sont point signés, & que les signatures ne commencent qu'au troisième par le C.

versement; savoir : *Registrum* ; *Registrum chararum* ; *Registrum quinternorum foliorumque* ; *Tabula quinternorum* ; &c. souvent même ils ne sont annoncés par aucun intitulé. Dans quelques-uns les cahiers sont distingués par leur ordre numérique : *Primus*, *secundus*, *tertius*, &c. mais la plupart n'ont point même cette distinction. (\*)

Lorsqu'on eut imaginé les signatures, dont je fixerai ci-après l'origine ; comme elles pouvoient remplir le même objet que le registre, les imprimeurs qui s'en servoient, se dispensèrent le plus souvent de l'ajouter à la fin de leurs livres ; quelques-uns par surabondance joignirent le registre aux signatures, en distinguant alors assez ordinairement chaque cahier par sa lettre. Cette précaution même étoit quelquefois utile , & l'est devenue davantage , à mesure que les édi-

(\*) En tête du registre de l'édition du *Dante*, faite à Milan en 1478, in-folio, par LOUIS & ALBERT, *Piémontois*, on trouve ce singulier intitulé en lettres capitales, qui en explique l'usage, comme si c'eût été alors une chose nouvelle : *Se questo volume di Danti fosse tutto disperso & dissipato potrassi per la presente tavola raccogliere & ordinare, perche qui e posta la prima parola dogni charta lasciando sempre stare la rubrica per non equivocare.* C'est-à-dire : » Si ce volume de Dante venoit à être dispersé & éparpillé, » on pourra, avec le secours de la présente table, le » rassembler, & le remettre en ordre, attendu qu'elle » contient le premier mot de chaque feuille, laissant » toujours subsister la rubrique (le numéro de chaque » cahier) pour parer à tout équivoque. « Notez que cette édition est d'ailleurs sans signatures, quoiqu'elles fussent alors en usage dans les imprimeries de Milan, du moins dans celles de ZAROT & de LAVAGNA ; mais les imprimeurs, au moyen du registre, les ont sans doute jugées superflues.



tions ont vieilli. Comme il étoit assez d'usage autrefois de laisser en blanc le premier feuillet destiné à recevoir en miniature, ou les armoiries de l'acquéreur, ou quelque autre ornement à son goût, & que ce feuillet entroit ordinairement en compte dans la signature, en sorte que le second où commençoit le texte, étoit marqué *a 2*; alors ce premier feuillet venant à manquer, comme cela se trouve fréquemment, sans le secours du registre qui en fait mention, en disant *prima vacat*, ou *prima alba*, on reste dans le doute, si ce feuillet manquant, ne contient point quelque pièce préliminaire, & l'on ne peut s'assurer de l'intégrité du volume, qu'en le comparant avec d'autres. Enfin, vers les dernières années du XVe. siècle, on se contenta de donner à la fin des volumes une simple liste de toutes les lettres qui composoient la suite des signatures, & de spécifier ensuite le nombre de feuilles dont chaque cahier distingué par sa lettre étoit composé; en disant, p. ex. s'ils étoient tous égaux : *Omnes sunt quaterni*, ou *quinterni*, *exceptis*, &c. (désignant les cahiers exceptés par leur lettre) *qui sunt terni*, &c. **ALDE MANUCE** me paroît avoir été le premier auteur de cette méthode dans ses éditions grecques du XVe. siècle; méthode qui a été suivie assez généralement par les imprimeurs, tant qu'a duré l'usage des registres; c'est-à-dire, jusques vers la fin du siècle suivant. Cet usage au surplus a été bien plus général en Italie que partout ailleurs, sur-tout au XVIe. siècle, où il est assez rare d'en rencontrer dans des livres imprimés ailleurs qu'en Italie.

*Des Signatures.*

La plupart des bibliographes n'ont fait remonter l'origine des signatures que vers 1476. Plusieurs ont voulu qu'elles fussent connues dès les commencemens de l'imprimerie, & même qu'elles aient été usitées dans des manuscrits très-anciens & antérieurs de plusieurs siècles à cette invention. Les uns & les autres se sont trompés ; & j'espère prouver qu'on n'en a jamais fait usage avant 1474, & que JEAN DE COLOGNE, imprimeur à Venise, est le premier qui les ait employées, ainsi que l'a déjà dit avant moi le docteur MIDLETON dans une dissertation sur l'origine de l'imprimerie en Angleterre publiée en anglois en 1734, & depuis traduite en françois. Je n'ai point vu l'édition citée par ce savant du *Lectura Baldi super codicem*, imprimée à Venise en 1474 par JEAN DE COLOGNE, où il y a des signatures qui ne commencent que vers le milieu du volume ; circonstance dont il conclut avec assez de probabilité, que ce livre est le premier où elles aient paru, & que JEAN DE COLOGNE n'imagina ce moyen de distinguer les cahiers que dans le cours de l'impression même. Mais si je n'ai point vu le *Lectura Baldi* &c. j'ai eu sous les yeux non-seulement plusieurs autres éditions de cet imprimeur datées de 1474 avec signatures, mais aussi des éditions du même datées de cette même année sans signatures ; ce qui me paroît un fort argument en faveur de l'assertion du docteur MIDLETON sur l'époque du premier usage de ce signe typographique ; me réservant à prouver ci-après que quelques éditions signa-

turées de date antérieure à 1474, que l'on cite en preuve du contraire, sont fautives dans leur date.

Les éditions de JEAN DE COLOGNE en 1474 avec signatures que j'ai vues, sont : 1°. le *Commentaire de Calderin sur Martial*, sans date de mois. 2°. Le *Tractatus de excommunicationibus* de Saint Antonin, die XXIII septembris. 3°. Le *Valere Maxime* sans date de mois. Les éditions sans signatures sont le *Tractatus de restitutionibus, usuris, & excommunicationibus Francisci de Platea*, die XXIII martii; & le *Salluste*, die XXV martii. JEAN DE COLOGNE continua l'usage des signatures dans ses éditions de l'année suivante (1475). On en voit dans le *Singularia juris Ludovici Pontani*; le *Martial*; les *Dialogues de Saint-Grégoire*; l'*Abbas Panormitanus in secundum decretalium*; les *Sermones de sanctis* de Leonard d'Udine; le *Summa Alexandri Alensis*; toutes éditions publiées en cette année par cet imprimeur, & son associé JEAN MANTHEN DE GHERRETZEM. Je ne connois en 1475 qu'une seule édition de JEAN DE COLOGNE, où les signatures aient été omises; c'est celle de *Catulle, Tibulle & Properce*, avec les *Sylvæ de Stace*; & cette omission ne doit s'attribuer qu'à une inadvertence aisée à supposer dans la pratique d'un usage alors tout nouveau.

A l'exemple de JEAN DE COLOGNE, LEONARD DE BALE imprima à Vienne en 1474, un *mesé inver Natale*, c. à d., comme je crois, un mois avant Noël, le *Dittamundi de Fazio degli Uberti*, avec des signatures, mais singulièrement disposées, en ce qu'au lieu d'être placées au-dessous de la dernière ligne à la distance ordinaire, elles en sont éloignées de près de deux pouces, en sorte que pour peu que

## 294 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

les marges de l'exemplaire n'aient pas été ménagées par le relieur, elles ne s'y trouvent plus. Quant aux imprimeurs de Venise, je n'en connois point qui aient imité en cela l'exemple de leur confrere dès 1474; & je ne connois d'éditions de cette ville en 1475 avec signatures, autres que celles de JEAN DE COLOGNE, que les suivantes : savoir, le *Vita, transitu e Miracoli di san Hieronymo*, & la *Cité de dieu de Saint-Augustin*, par GABRIEL PETRI, & *Lucain*, avec le *Commentaire d'Om nibonus*, sans nom d'imprimeur.

Il n'y a point de signatures dans le *Tesoro di ser Brunetto Latini*, imprimé à Trévise par GÉRARD DE FLANDRE en 1474, le xvje. décembre; mais on y trouve un registre curieux & singulier, & qui prouve en quelque façon la nouveauté de cet usage. Ce registre est précédé d'une courte explication au sujet des signatures, comme d'une chose qui n'étoit pas encore bien connue. *Per la qual cosa intendere* ( est-il dit ) *elle da sapere chel primo quinterno a nome a; el secondo b; el terzo c; e così seguendo fin al dretano, el quale a nome o.* C'est-à-dire : » Pour » entendre ceci, il faut savoir que le premier » cahier s'appelle *a*; le second *b*; le troisieme *c*; » & ainsi de suite, jusqu'au dernier qui s'appelle *o*. » Les signatures ainsi supposées, l'imprimeur commence son registre, comme si elles se trouvoient en effet dans le volume : *In comincio adunque e dico chel primo quinterno el quale a nome a cioè*

a	i comincia	Qui comincia la tavola
c	finisce	Chiesa inalzo e nel
a	ii comincia	Tēpo di saneto Sluestro
c	finisce	Della simia
a	iii comincia	xl v del tiglio, cap
	El quinterno	finisce.

& ainsi des autres cahiers. On remarquera que ce registre differe encore des registres ordinaires, en ce qu'il indique non-seulement les premiers, mais encore les derniers mots de chaque cahier.

Mais ce qui m'a fort surpris, & même d'abord un peu déconcerté, c'est de trouver les signatures dans une édition du *Tractatus de restitutionibus, usuris, &c.* faite à Cologne en cette même année 1474, par JEAN COLHOFF ou KOELHOFF; l'année y est énoncée en chiffres arabes sans date de mois. Une édition avec signatures exécutée en Allemagne à cette époque, & à plus de 200 lieues de Venise, pourroit faire douter qu'en effet les signatures aient été imaginées dans cette ville par JEAN DE COLOGNE. Cependant je n'en persiste pas moins dans mon opinion, & l'on avouera qu'il est aisé de croire que l'imprimeur de Cologne, avant de se mettre à l'œuvre pour imprimer le *Traité de restitutionibus, &c.* a eu occasion de voir quelque une des éditions signaturées de son confrere de Venise. Ils n'étoient pas à une distance assez considérable l'un de l'autre, pour que cela ne soit pas très-vraisemblable, indépendamment de la correspondance & des relations mercantiles qu'on peut naturellement supposer entre JEAN DE COLOGNE, & les imprimeurs d'une ville où il avoit pris naissance. J'avoue que cette édition de KOELHOFF étant sans date de mois, & portant même date d'année que les éditions signaturées de JEAN DE COLOGNE que j'ai citées, il n'est pas prouvé qu'elle leur soit postérieure, & je ne me dissimule pas qu'on pourroit, à raison de cette incertitude, disputer à JEAN DE COLOGNE l'invention des signatures. Cependant pour peu qu'on fasse attention qu'après Mayence & Rome, Ve-

nise est la première ville où l'on ait imprimé ; & qu'à l'époque de 1474 l'imprimerie y étoit plus florissante qu'en aucune autre de l'Europe , soit par le nombre , soit par l'habileté des artistes qui l'y exerçoient , on conviendra sans peine que c'est plutôt de Venise que de Cologne qu'on doit attendre des inventions utiles au progrès de l'art.

Au surplus il sera bon de remarquer au sujet de cette édition du *Traité de restitutionibus &c.* , faite à Cologne en 1474 , que c'est une réimpression de celle du même ouvrage exécutée à Padoue l'année précédente avec cette date , *M. CCCC. LXXIII Nicolao Trono duce Venetiarum regnante impressum fuit hoc opus Paduæ feliciter* , plutôt que de l'édition de JEAN DE COLOGNE en 1474 , dont il a été mention ci-devant ; & que KOELHOFF a copié si exactement cette édition de 1473 , qu'après avoir daté la sienne de Cologne , & y avoir mis son nom , (*Impressique sunt Colonia per me Johannem Colhoff sub anno 1474.*) il a ajouté à cette souscription une épigramme de six vers qui , dans celle de 1473 , suit la souscription rapportée , & déclare le nom de l'imprimeur. Je transcrirai ici cette épigramme en entier , attendu qu'elle donnera lieu à quelques observations particulières qui ne sont pas étrangères à mon sujet.

*Quem legis impressus dum stabit in ære character ,  
Dum non longa dies , vel fera fata prement.  
Candida perpetuæ non deerit fama Basileæ ,  
Phidiacum hinc superat Leonhardus ebur.  
Cedite chalcographi : millesima vestra figura est ;  
Archetypas fingit solus at iste notas.*

J'observerai d'abord que cette épigramme

n'appartient point originairement à l'édition du *Traité de restitutionibus*, &c. de Padoue en 1473, & qu'elle y a été copiée (en changeant seulement, & cela aux dépens de la mesure des vers, les mots *Cremona* & *Bartholomæus* en ceux de *Basilea*, & *Leonhardus*) de trois éditions antérieures sans nom de ville, mais exécutées à Venise ou à Padoue. Ces trois éditions sont la première, du même *Traité de restitutionibus*, &c. portant cette souscription : *M. cccc. lxxii. Nicolao Truno, duce Venetiarum regnante impressum fuit hoc opus feliciter.* La seconde, de *Virgile*, avec cette date : *M. cccc. lxxii. Nicolao Truno, principe Venetiarum quæ in hoc volumine continentur impressa sunt feliciter.* La troisième est le *Vita, transito e miracoli di san Hieronymo*, avec une souscription exactement conforme à celle de la première, à la date près, qui est de 1473.

En second lieu, cette épigramme, & particulièrement les vers : *Cedite chalcographi : millefima vestra figura est --- Archetypas fingit solus at iste notas*, prouvent que LEONARD DE BALE & BARTHELEMI DE CRÉMONE, n'étoient pas seulement imprimeurs, mais graveurs & fondeurs de caractères.

Enfin, je ferai remarquer que cette singularité bizarre de la part d'un imprimeur de copier dans une édition, souscrite de son nom, l'épigramme propre & caractéristique d'une autre édition, & qui nomme l'artiste par lequel elle a été exécutée ; singularité qu'on ne peut attribuer qu'à l'ignorance de l'imprimeur, n'est pas sans exemple dans les éditions du XVe. siècle. Je puis au moins en citer un que je trouve dans les *Ann. typogr. de MAITTAIRE* ; VINDELIN DE SPIRE a imprimé sans date, (mais vers

## 298 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

1470) la *Rhétorique de Georges de Trebizonde* ; avec cette épigramme à la fin :

*Quæ superat reliquas artes est facta Georgi  
Ars bene dicendi munere nostra tuo.  
Correxit Veneta Rhetor Benediclus in urbe :  
Hanc emas orator qui bonus esse velis.  
Si nescis ubi sit venalis quære Lemanum  
Spiram , qui precii codicis autor erit.*

LEONARD PACHEL réimprima cet ouvrage à Milan en 1493 , & copia bonnement l'épigramme de VINDELIN à la fin de son édition , sans y rien changer. ZAROT fut plus adroit dans une édition de *Justin* en 1474 ; il y copia ce tétrastique qui termine celle de JENSON en 1470 :

*Historias veteres peregrinaque gesta revolve  
Justinus lege me : sum Trogius ipse brevis.  
Me Gallus Veneta Jenson Nicolaus in urbe  
Formavit Mauro sub duce Christophoro.*

Mais ce fut en changeant ainsi les deux derniers vers :

*Quem manus Antoni Zarotto sanguine creti  
Impressit Solers , insubribusque dedit.*

ZAROT sans doute avoit un poëte à ses gages , & PACHEL n'en avoit point. Au surplus , ce larcin d'épigrammes que les imprimeurs se faisoient les uns aux autres , en y changeant simplement les noms , n'est pas chose rare dans les éditions du XVe. siècle , ainsi que l'a remarqué avant moi l'auteur du *Supplément à l'histoire de l'imprimerie de Prosp. MARCHAND*. Mais revenons aux signatures.



Il paroît que le célèbre imprimeur de Venise NICOLAS JENSON, ne s'en est servi pour la première fois que dans la *Bible*, ou dans le *Nonnius Marcellus*; deux éditions qu'il publia en 1476, après avoir imprimé cette même année sans signatures l'*Histoire-Naturelle de Pline* en italien, de la traduction de Landino. Quant à VINDELIN DE SPIRE, autre célèbre imprimeur de la même ville, je ne puis assigner l'époque précise où il a commencé d'employer les signatures. Il en a mis dans deux éditions de 1477; savoir, celle du *Dante*, & les *Sentences de Pierre Lombard*. Je fais qu'il ne s'en servoit point encore en 1474; mais ne connoissant aucune édition sortie de ses presses en 1475 & 1476, je ne puis assurer la même chose pour ces deux années, pendant lesquelles il est vraisemblable qu'il n'est pas resté oisif.

EN 1475, HERMANNUS LEVILAPIS aliàs LICHTENSTEIN, imprima à Vienne avec signatures la *Cosmographie de Ptolomée*, & les *Statuta & ordinamenta communitatis Veronæ*; PIERRE MAUFER à Padoue, les *Commentaires de Gaïetanus Thierensis* sur le *Traité d'Aristote de anima*; JEAN SCHALL à Mantoue, le *Scrutinium scripturarum* de Paul de Ste. Marie, évêque de Burgos; MATTHIAS MORAVUS à Naples, le *Junianus Majus Parthenopæus de priscorum verborum proprietate*.

En 1476, on commence à rencontrer les signatures plus fréquemment; c'est cette année qu'ANTOINE ZAROT, célèbre imprimeur de Milan, paroît les avoir employées pour la première fois dans une édition de *Quintilien*, & qu'à Paris, ULRIC GERING en fit l'essai dans le *Traité de restitutionibus, usuris & excommunicationibus*. Et il est à noter à l'égard de cette édition, que des trois traités imprimés en même tems, & pour

faire corps ensemble, il n'y a que le dernier (*De excommunicationibus*) qui porte des signatures, comme si GERING n'en avoit connu l'usage que dans le cours de l'impression.

En 1477, je vois PHILIPPE LAVAGNA, imprimeur à Milan, se servir de signatures dans le *Valere Maxime* & les *Epîtres de Pline*; mais je ne puis dire, quant à présent, en quelle année CHRISTOPHE WALDARFER, qui, après avoir imprimé quelque tems à Venise, vint s'établir à Milan en 1474, & y imprima beaucoup jusqu'en 1482, a commencé d'en faire usage. Je fais seulement qu'il n'en a point mis dans le *Justin*; dans le *Lectura Baldi super primo decretalium*, ni dans les *Satyres de Philelphe*, trois éditions de 1476; mais ces éditions ont leur registre d'assemblage. En la même année (1477) JEAN FABRI à Turin, employe les signatures dans le *Decreta Sabaudia*; l'imprimeur du *Monastere de S. Jacques de Ripoli* à Florence, dans le *Perse de Bartholomæus Fontius*; & hors de l'Italie, PIERRE DRACK à Spire, dans le *Vocabularius juris utriusque*; ARNOLD THER HOERNEN, à Cologne, dans l'*Historia Trojana de Gui Colonne*; & BARTHELEMI BUYER à Lyon, dans la *Légende des saints nouveaulx*.

Je ne suivrai pas plus loin le progrès de l'usage des signatures; il suffira de dire qu'en 1478, il étoit reçu dans presque toutes les imprimeries de l'Europe: je dis presque toutes; car il se trouve beaucoup d'éditions de 1480, & au-delà, qui n'ont point de signatures. Il semble même que quelques imprimeurs les ont constamment négligées, se contentant du registre, & même sans y suppléer en aucune manière. De ce nombre sont les imprimeurs de Rome, dont, au moins jusqu'en 1484, je ne connois aucune édi-

tion signaturée. Il n'y en a ni dans les *Institutiones de Justinien* de 1475, par ULRIC HAN; ni dans le *Tite-Live* italien de 1476, qu'on croit de cet imprimeur, quoique son nom ne s'y trouve pas; ni dans l'*Histoire ecclésiastique d'Eusebe*, de la même année 1476, chez J. PHILIPPE DE LIGNAMINE, ni dans le *Ptolomée* d'ARNOLD BUCKINCK, & l'*Albertus magnus de animalibus* de SIMON DE LUCQUES, l'un & l'autre de 1478; ni dans l'*Origenes contra Celsum* par GEORGE-HEROLT DE BAMBERG en 1481; ni dans l'*Ægidius Columna de regimine principum* d'ETIENNE PLANCK en 1482, ni enfin, dans le *Manilius*, sans nom d'imprimeur, en 1484; mais toutes ces éditions ont un registre d'assemblage.

Je n'ignore pas que le *Catalogue de la bibliothèque de M. CREVENNA*, annonce une édition avec signatures des *Commentaires de Calderin sur Juvenal*, exécutée à Rome en 1474; mais sur quoi est fondée la date d'impression qu'on lui attribue? Sur cette souscription qui se lit à la fin du volume : *Domitii Calderini Veronensis commentarii in Juvenalem cum defensione commentariorum Martialis, & recriminatione adversus Brotheum grammaticum ad Julianum Medicen Florentinum. Editi Romæ, Kl. septembris M. cccc. lxxiv.* On connoît en bibliographie la valeur du mot *Editus*, employé comme il l'est ici, où il ne signifie pas plus *imprimé*, que dans l'édition si connue du *Liber de amore Camilli & Æmilii*, &c. dit à la fin : *Editus in domo Guilermi archiepiscopi Turonensis pridie kalendas januarii 1467*, & dans quelque autre qu'on pourroit encore citer; mais plutôt, *produit, composé, mis au jour*. On remarquera d'ailleurs que cette date de 1474 placée à la fin d'une partie séparée de 10 feuillets, ayant pour titre : *Defen-*

*sio commentariorum Martialis, &c.* laquelle suit les *Commentaires sur Juvenal*, & termine le volume, n'est que la répétition d'une première date qui se trouve à la fin de ces *Commentaires*, où on lit en tête d'un court avis qui en fait la conclusion : *Domitii Calderini Veronensis secretarii apostolici in satiras Juvenalis ad clarissimum Julianum Medicen Florentinum, editi Romæ, cum ibi publice profiteretur Kl. septembris M. cccc. LXXIIII*; ce qui signifie assez clairement, comme semble, que ces *Commentaires* ont été composés, mis au jour, ou, si l'on veut, dictés en chaire par Calderin, lorsqu'il étoit professeur de belles-lettres à Rome, aux calendes de septembre de l'année 1474. Je ne crains donc pas d'affirmer que cette date de 1474 n'a pas plus de rapport à l'impression du livre dans un endroit que dans l'autre. Ajoutons ici que le R. P. LAIRE, auteur du *Specimen typograph. romanæ, sæculi XV*, parlant d'une édition de *Juvenal avec les commentaires de Calderin*, citée par plusieurs bibliographes sous la date de 1474, observe que cette édition n'est autre chose que l'édition du même *Juvenal*, imprimée à Venise par JACQUES DE ROSSI en 1475, & que ces bibliographes ont été trompés en prenant pour date d'impression celle que nous avons dit se trouver à la fin de la partie intitulée : *Defensio commentariorum Martialis, &c.* & terminer le volume; & faute d'avoir fait attention à la véritable date d'impression qui se trouve à la fin des *Satyres de Juvenal*, ainsi conçue : *Diligentissime opera & ingenio Jacobi de Rubeis, &c. VIII Kal. Maias M. cccc. LXXV., &c.* Mais l'édition de JACQUES DE ROSSI, contient, dit le P. LAIRE, le texte bordé par les commentaires; & M. CREVENNA dit positivement que celle qu'il possède ne con-

tient que le commentaire sans le texte. Il s'agit donc ici d'une édition différente de celle de Venise en 1475. Mais telle qu'elle soit, il résulte de ce que je viens de dire, que c'est une édition sans date, & nullement de 1474, que rien ne prouve d'ailleurs avoir été exécutée à Rome.

J'ai dit que les imprimeurs de Rome ne se sont point servis de signatures, au moins jusqu'en 1484; je crois pouvoir assurer la même chose de PIERRE SCHÆFFER à Mayence. Je n'en vois ni dans les *Sermons de S. Bernard* de 1475; ni dans les *Institutions de Justinien* de 1476, ni dans les *Decisiones antiquæ & novæ Rotæ Romanæ* de 1477; ni dans le *Scrutinium scripturarum*, & l'*Expositio in psalmos* de Jean de Torquemada, tous deux de 1478; ni dans les *Decrétales de Grégoire IX* de 1479; ni enfin dans les deux éditions latine & allemande de l'*Herbarius* en 1484 & 1485; & il est à remarquer que ces éditions sont d'ailleurs sans réclames, registre, ni chiffres de feuillets; si ce n'est l'édition latine de l'*Herbarius* dont les feuillets sont chiffrés. Ne seroit-ce point par amour-propre que l'inventeur de l'imprimerie n'aura voulu emprunter ni le registre des imprimeurs de Rome, ni les signatures de ceux de Venise?

ANTOINE COBURGER, fameux imprimeur à Nuremberg, & qui a publié un grand nombre d'éditions depuis 1472, jusques vers 1510, n'a pratiqué que fort tard l'usage des signatures. Il n'y en a point dans sa *Bible* de 1477; dans le *Vita patrum* de S. Jérôme, & le *Vita Christi* de Ludolphe de 1478, ni même dans le *Platina de vitis pontificum* de 1481; mais il en a mis dans le *Boëtius de consolatione philosophiæ*, qu'il imprima en 1483. Il ne s'en est point servi dans

### 304 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

le *Fortalitium fidei*, imprimé en 1485, mais il les a remplacés par un registre. Je voudrois pouvoir rendre cette nomenclature plus complète en indiquant les époques auxquelles JEAN DE WESTPHALIE à Louvain; ANTOINE SORG à Augsbourg; JEAN ZAINER à Ulm; FRÉDÉRIC CREUSNER à Nuremberg; MICHEL WENS-  
LER à Basle; BALTHAZAR AZZOGUIDI à Bologne, & quelques autres imprimeurs renommés, qui ont exercé leur art avant & depuis l'invention des signatures, ont commencé à les employer, mais les renseignemens me manquent pour en parler. Je puis dire seulement à l'égard d'ANTOINE SORG, qui a imprimé depuis 1475, jusqu'en 1498, qu'il ne s'en servoit point encore en 1477, puisque son édition du *Lumen animæ de Mathias Farinator*, datée de cette année, n'en a point, non plus que de chiffres, réclames & registre.

Il me reste à prouver que différentes éditions qui ont des signatures, & qui portent une date antérieure à 1474, sont fautives dans leur date, la plupart même de l'aveu de presque tous les bibliographes. La plus connue de ces éditions est la *Cosmographie de Ptolomée*, dite dans la souscription imprimée à Bologne par DOMINIQUE DE LAPIS en 1462; la fausseté de cette date est si généralement avouée, & les preuves de cette fausseté sont si connues, qu'on pourroit me reprocher un vain étalage d'érudition bibliographique, si je m'arrêtois à dissenter sur un sujet aussi rebattu. On ne peut assigner avec certitude la vraie date de cette édition, mais il y a beaucoup d'apparence qu'au-lieu de 1462, il faut lire 1482. Vient ensuite l'*Expositio sancti Hieronimi in symbolum apostolorum*, imprimé, dit la souscription, à Oxfort en 1468, & dont

il existe un exemplaire dans la bibliothèque publique de Cambridge. Cette date est encore évidemment fautive, & détruite par les preuves historiques que l'on a de l'établissement de l'imprimerie en Angleterre, postérieure de plusieurs années. C'est 1478, qu'il faut lire, au lieu de 1468. Il en est de même du *Mataratius de componendis versibus*, imprimé à Venise, par ERHARD RATDOLT, dont la souscription porte pour date la même année 1468; on doit lire comme dans l'édition précédente 1478, puisqu'il est certain que RATDOLT n'a commencé d'imprimer à Venise qu'en 1475, en société avec BERNARD PICTOR, & PIERRE LOSLEIN DE LANGENCEN. (\*) Ce RATDOLT, l'un des plus

(\*) M. DE MEERMAN (*Orig. typ. c. jx.*) observe que quelques bibliographes ont mal-à propos attribué à RATDOLT l'invention des grandes capitales, ou lettres initiales ornées, appelées en latin *Litteræ florentes*, attendu qu'il s'en trouve dans les deux *Pseautiers* de Mayence, de 1457 & 1459, & dans le *Catholicon* de 1460. Il auroit pu ajouter que JEAN ZAINER à Ulm avoit déjà employé cette sorte de lettres avant RATDOLT, puisqu'on en voit de deux pouces de hauteur, gravées en bois, & contournées & historiées avec assez de grace dans la *Biblia moralis* & l'*Alvarès Pelagius de planctu ecclesiæ*, publiés par cet artiste en 1474, tems auquel RATDOLT n'avoit pas encore imprimé, & je doute même que depuis les *Pseautiers* & le *Catholicon*, seuls livres où les imprimeurs de Mayence aient employé ces grandes capitales, aucun autre imprimeur en ait fait usage avant ZAINER. Mais si RATDOLT, à parler rigoureusement, n'est pas inventeur à cet égard, au moins est-il vrai que depuis 1475, il a paré toutes ses éditions, d'ailleurs parfaitement exécutées, de ces lettres initiales gravées en bois, & ornées avec beaucoup de goût, dans un tems où tous les autres imprimeurs (ZAINER excepté) les laissoient en blanc pour être faites à la main.

### 306 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

habiles imprimeurs du XVe. siècle, n'a employé les signatures qu'en 1477. Il n'y en a point dans le (\*) *Calendarium* de Jean Muller ou *Regiomontanus*, imprimé par lui en 1476. Il y en a dans le *Dionysius Alexandrinus*, ainsi que dans l'*Appianus* qu'il imprima en 1477.

MAITTAIRE cite une édition de Tércence faite à Milan par ANTOINE ZAROT en 1470, qu'il avoit vue dans le cabinet du comte de PEM-BROCK à Londres, & que PALMER (*History of printing*) dit avoir des signatures. Et sur la foi de MAITTAIRE & de PALMER, PROSP. MARCHAND, dans son *Histoire de l'imprimerie*, n'a point hésité à donner ce Tércence pour le premier livre imprimé à Milan. Moi, je crois pouvoir nier non-seulement les signatures, mais l'édition même. Dire que Zarot n'a point imprimé en 1470, parce que les premiers livres souscrits de son nom, sont datés de 1473, ne seroit pas une raison suffisamment convaincante, d'autant plus que quelques bibliographes,

---

(\*) Faisons encore remarquer ici par occasion, d'après PROSP. MARCHAND. (*Dict. hist. art.* RATDOLT) une singularité de ce *Calendarium* de 1476; c'est un frontispice qui par sa disposition typographique approche beaucoup de ceux d'aujourd'hui. Il est composé de douze vers, commençant ainsi :

*Aureus hic liber est : non est preciosior ulla  
Gemma calendario &c.*

Au dessous de ces vers se trouve la date, & les noms de RATDOLT & de ses deux associés, BERNARD PICTOR, & PIERRE LOSLEIN DE LANGENCEN, imprimés en rouge; le tout bordé par trois longues vignettes gravées en bois; une en tête de la page & horizontale; & les deux autres perpendiculaires à droite, & à gauche, ce qui forme un encadrement autour de la page, de trois côtés seulement.



& entr'autres SAXIUS (*Hist. typ. litt. Mediol.*) lui attribuent plusieurs éditions antérieures à 1473, d'après la conformité du type de ces éditions avec celui d'autres éditions souscrites de son nom, savoir un *Horace* de 1470, in-4to. sans nom de ville, *Pomponius Mela* de 1471, in-4to. *Festus Pompeius* de la même année, in-fol. & *Prisciani de partibus orationis compendium* à *Georgio Trapezuntio*, de 1472, in-4to. : trois éditions datées de Milan, mais sans nom d'imprimeur. Si j'observois qu'il n'est pas vraisemblable que ZAROT, après avoir mis son nom à une édition de 1470, l'ait célé dans plusieurs autres éditions subséquentes, pour ne plus se nommer que dans une édition de 1473, & qu'il l'est encore moins qu'après s'être servi de signatures en 1470, il en ait discontinué l'usage pendant plusieurs années, pour ne le reprendre qu'en 1476, quelques personnes préoccupées pourroient encore me contester ces invraisemblances. Tâchons donc de prouver d'une manière plus décisive que cette édition de *Térence* en 1470 est une chimère, & que la date de l'exemplaire du C. de PEMBROCK avoit été altérée par quelque faussaire, dans l'intention de le surprendre; peut-être par PALMER lui-même, libraire à Londres, & connu pour un homme très-capable d'un pareil tour d'adresse (V. MEERMAN, *Orig. typ. T.* 1, pp. 142, 233 & 252.) Et pour prouver ce que j'avance, il ne s'agit que de comparer la souscription de l'exemplaire du C. de PEMBROCK, telle qu'elle est rapportée par MAITTAIRE, avec celle de l'édition de *Térence* publiée par ZAROT en 1481, & transcrite par SAXIUS sur un exemplaire de cette édition conservé dans la bibliothèque des Cisterciens de S. Ambroise à Milan.

## 308 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

*Souscription de l'exemplaire du C. de Pembrock.*

Hoc opus quam diligentissime recognitum Joannes Legnanus imprimi curavit Mediolani opera & impendio suo per Antonium Zarorum. M. CCCC. LXX. XIII. martii.

*Souscription de l'exemplaire de l'édition de 1481, cité par Saxius.*

Hoc opus quam diligentissime recognitum Joannes Legnanus imprimi curavit Mediolani opera & impendio suo per Antonium Zarorum. Anno domini M. CCCC. LXXXI. die XIII martii

Quoi ! deux éditions de *Térence* achevées l'une & l'autre en deux années différentes à pareil jour du mois de mars ! la rencontre est singulière. Mais qui ne voit clairement que dans l'exemplaire du C. de PEMBROCK, qui n'étoit autre chose que l'édition de 1481, on avoit graté deux x, & l'unité qui les suit, ainsi que le mot *die* ? reste l'*anno domini* qui se trouve dans la souscription rapportée par SAXIUS, & n'est point dans celle que rapporte MAITTAIRE. Je ne vois pas de difficulté à la croire gratée comme le reste, en supposant toutefois, comme il est très-possible, que par inexactitude dans la transcription, il n'ait pas été omis par MAITTAIRE ou ajouté par SAXIUS. Il n'en résultera qu'un petit blanc entre la souscription & la date, dont il seroit aisé de trouver quelque exemple dans d'autres souscriptions, & ce retranchement ne sera qu'un moyen de plus employé par le faussaire pour mieux masquer sa fourberie. (\*)

---

(1) Ce genre de fraude inspiré par la plus basse avidité du gain n'est que trop commun dans le commerce des livres, & les amateurs d'anciennes éditions doivent

Veut-on par surabondance un bien fort indice de la falsification de cette date de 1470 ? Ce sont ces mots : *Joannes Legnanus imprimi curavit* &c. Qu'on parcoure dans l'Index donné par SAXIUS des éditions de Milan au xve. siècle, les souscriptions de celles qu'a publiées ZAROT, on verra que ce n'est que depuis 1480, que cette formule s'y trouve de tems-en-tems, & que dans toutes ses éditions antérieures, il est dit simplement : *Impressum per magistrum Antonium Zarotum*, sans spécifier qui a fait les frais de l'édition. Il y a plus : c'est qu'en 1472 il y eut une société formée entre ZAROT & cinq particuliers de Milan pour exercer l'imprimerie à frais communs, & en partager les bénéfices pendant le cours de trois années, après lesquelles les presses & les caractères devoient reïter en propre à ZAROT, & que dans l'acte authentique de cette société, conservé jusqu'à présent,

---

toujours être en garde sur ce point. Ce n'est pas seulement sur ce TERENCE, que MAITTAIRE a été trompé par une pareille fourberie, & qu'il a induit les lecteurs en erreur. Le *Bartholomæus anglicus de proprietatibus rerum*, qu'il donne pour imprimé en 1470 à Cologne, par JEAN KOELHOFF, est encore une édition imaginaire annoncée d'après un exemplaire de celle de M. CCCC. LXXXIII, vu par lui dans la bibliothèque du comte d'OXFORD, dont la date avoit été falsifiée. (V. MEERMAN, C. III.) J'ai eu moi-même entre les mains une prétendue édition de *Pétrarque* avec les commentaires de *Philelphe* & autres, à Milan par ANT. ZAROT, datée de M. CCCC. LXX. *A di primo di agosto*, au moyen du retranchement de je ne sais quels & combien de chiffres; car je n'ai pu savoir quelle édition cet exemplaire représentoit, les bibliographes, & SAXIUS même ne citant point d'autre édition de *Pétrarque* par ZAROT que celle de 1473, laquelle ne contient que le texte sans commentaire.

& rapporté par SAXIUS, il n'est nulle mention de JEAN DE LIGNANO. Ce n'est donc qu'en 1480, plusieurs années après la dissolution de la société, que ce JEAN DE LIGNANO, qui paroît avoir été libraire, & non imprimeur, a commencé de faire imprimer à ses frais par ZAROT. Et je suis persuadé que l'objection que je fais ici contre la réalité de cette édition de *Térence* en 1470, n'a point échappé à SAXIUS; mais il l'a dissimulé, & cela ne m'étonne point de la part d'un écrivain que ses préventions en faveur de sa patrie ont aveuglé au point de soutenir l'existence d'une édition chimérique des *Scriptores historiae augustæ* faite à Milan en 1465, pour donner à cette ville la gloire d'avoir été la première après Mayence, où l'imprimerie se soit établie.

Il se présente encore une édition avec signatures dite de 1471; c'est la *Légende de Jacques de Voragine* imprimée à Cologne par CONRAD WINTERS DE HOMBURCH. Je n'en connois qu'un seul exemplaire, qui du cabinet de M. GAIGNAT a passé dans la riche bibliothèque de feu M. LE DUC DE LA VALLIERE. C'est cet exemplaire même que M. DE BURE annonce dans sa *Bibliographie instructive* (N<sup>o</sup>. 4619) sous la date de 1470; & en effet il porte cette date ainsi énoncée: (M. CCCC. LXX.) Mais M. DE BURE ayant depuis examiné le volume de plus près, à l'occasion de la vente des livres de M. GAIGNAT dont il fut chargé, a cru (dit-il, dans une note qui accompagne cet article du catalogue de M. GAIGNAT) *appercevoir quelques traces d'un j qui a été graté pour vieillir l'édition, ce qui lui fait croire que la vraie date est 1471.* J'ai eu moi même occasion d'examiner ce volume, & j'ai reconnu qu'en effet la date avoit été gratée après le second x; & comme

il reste peu d'espace de ce chiffre au bord de la page, on a rempli cet espace, & terminé la ligne à la plume par quatre gros points disposés en losange. Du reste je n'ai apperçu aucun vestige de l'*j* dont parle M. DE BURE.

D'un autre côté MAITTAIRE (T. 1. éd. de 1719) cite une édition de cette même *Légende* à Cologne par CONRAD WINTERS DE HOMBURCH en 1470. Mais il est bon de remarquer que dans la seconde édition du T. 1. de ses *Annal. typogr.* en 1733, cet article est accompagné d'une remarque de JACQ. BUNEMAN, par laquelle ce bibliographe observe qu'une édition de WINTERS en 1470, lui paroît fort suspecte, attendu que la première édition connue de cet imprimeur est la même *Légende de Voragine* en 1476; ce qui le porte à croire que MAITTAIRE s'est trompé; qu'il n'a vu que l'édition de cette *Légende* publiée par ce même WINTERS en M. cccc. lxxx. (édition dont lui BUNEMAN possède un exemplaire, & dont il rapporte la souscription) & qu'il aura omis par inadvertence un X en transcrivant la date. MAITTAIRE ajoute une réponse à la remarque de BUNEMAN, où sans passer tout-à-fait condamnation sur l'erreur dont on le soupçonne, il avoue néanmoins qu'il ne se rappelle pas où il a vu cette édition, ni la source d'où il l'a tirée, & qu'il a pu se tromper sur cet article, comme sur beaucoup d'autres. Et en effet il y a toute apparence qu'il s'est trompé, ou plutôt qu'il l'a été par quelque catalogue inexact; car ce qui semble prouver qu'il n'a point vu l'édition qu'il cite, c'est qu'il n'en rapporte point la souscription. Il faut donc regarder cette édition de 1470 comme imaginaire.

Reste à assigner, s'il se peut, la vraie date

de la prétendue édition de 1471, dont j'ai cité un exemplaire conservé dans la bibliothèque de feu M. LE DUC DE LA VALLIERE. Cet exemplaire n'est point assurément de l'édition de 1476, par le même WINTERS, attendu que les souscriptions de l'une & de l'autre sont totalement différentes. Quant à le dire affirmativement de l'édition de 1480, une seule chose m'arrête. La souscription de cette édition rapportée par BUNEMAN, dans les *Ann. typogr.* de MAITTAIRE est parfaitement conforme à celle de l'exemplaire de M. LE DUC DE LA VALLIERE, à un X près. Mais à la suite de la date on lit dans l'exemplaire de BUNEMAN, & *per me Conradum Dufsfeldorp rubricata*, ce qui n'est point dans l'autre, & il seroit difficile de croire que ces mots aient pu être gratés, sans qu'on s'en apperçoive. Ainsi donc de deux choses l'une; ou il existe des exemplaires de cette édition de 1480, où ces mots : & *per me Conradum*, &c. ne se trouvent pas; (& ce ne seroit pas le seul exemple de pareilles variations dans les souscriptions des anciens livres) ou l'édition prétendue de 1471 est d'une autre année quelconque, postérieure cependant à 1476; car on ne connoît absolument aucune édition antérieure de WINTERS, PIERRE DE OLPE; JEAN KOELHOFF, ARNOLD THER HOERNEN, & NICOLAS GOTS étant les seuls qui aient imprimé à Cologne dans les années précédentes. Je conjecturerois donc volontiers que l'édition dont il s'agit, si elle n'est pas la même que celle de 1480, est de 1478; attendu que MAITTAIRE cite d'après le *Catalogue* de JOS. SCALIGER une édition de la *Légende de Voragine* faite à Cologne en cette année, sans indiquer le nom de l'imprimeur, que sans doute ce catalogue n'a pas mentionné, mais qui

qui peut bien être de CONRAD WINTERS. Dans cette supposition ce sont à la vérité quatre chiffres qui ont dû être gratés : savoir viij; mais l'espace vuide qui reste au bout de la ligne dans l'exemplaire cité m'a paru suffisant pour les admettre. Je puis encore ajouter ici une autre preuve, ou au moins une forte présomption contre la réalité de cette édition de 1471 avec signatures. J'ai vu le *Manipulus curatorum* imprimé à Cologne in-fol. par CONRAD DE HOMBURCH en 1478, *In vigilia ascensionis*, sans chiffres, signatures, réclames ni registre. Je ne pense pas qu'on veuille contester que CONRAD DE HOMBURCH soit le même que CONRAD WINTERS DE HOMBURCH.

MAITTAIRE, après avoir annoncé l'édition sans date des Épîtres de *Gaspardin de Bergame*, exécutée à Paris en Sorbonne par ULRIC GERING & ses associés, & l'avoir rangée sur l'année 1470, comme elle doit l'être, ajoute en note à cet article une remarque à lui communiquée par BUNEMAN, par laquelle ce bibliographe dit posséder une édition *très-ancienne* de ces épîtres, sans date, & sans indication de ville ni d'imprimeur, où on ne trouve ni virgules, ni æ; où les adverbes & les ablatifs ne sont point accentués, &c. (\*) où n'est point l'épi-

---

(\*) Je m'étonne que BUNEMAN, qui devoit être familiarisé avec les anciennes éditions, donne pour preuves d'une haute antiquité le défaut d'æ & de virgules, & les adverbes & ablatifs non accentués. Qu'auroit-il pensé d'une édition sans date avec les æ? Il l'auroit donc jugée peu ancienne, tandis que dès avant 1470 l'æ étoit usité dans quelques imprimeries, & notamment dès 1467 dans celle de SWEYNHEYM & PANNARTZ à Rome. La plupart des autres imprimeurs jus-

graphe de 8 vers qui termine l'édition de GERING, & qui porte des signatures, non au-dessous de la dernière ligne, suivant l'usage ordinaire, mais hors de page à fleur des deux dernières lignes, & couchées dans un sens opposé à l'impression. Assurément il n'y a rien dans tout ce détail qui prouve que l'édition soit de 1470, qu'elle soit de Paris; encore moins que ce soit l'édition de GERING. Cependant M. DE MEERMAN, qui vouloit des signatures avant 1474, se sert de cette édition pour appuyer son sentiment (*Orig. Typ. T. II, pag. 28,*) & dit, en renvoyant à MAITTAIRE, que l'édition des *Epîtres de Gasparin de Bergame*, exécutée à Paris en 1470, porte des signatures (\*); ce qui ne peut manquer d'induire en erreur ceux qui n'ont pas vu l'édition de ces *Epîtres*, faite en Sorbonne, par GERING; la seule reconnue par les bibliographes pour être de 1470; la seule par conséquent que l'on puisse caractériser par

---

qu'en 1480, & même plus tard, exprimoient l'æ par un æ simple, ou accompagné d'une cédille; quelques-uns par æe. A l'égard des virgules, à peine ont-elles été connues dans tout le XVe. siècle, encore furent-elles long-tems figurées par un trait droit & transversal occupant tout le corps du caractère, avant d'avoir la forme qu'elles ont aujourd'hui. On n'a connu très-long-tems dans l'imprimerie, que le point, les deux-points, & le point interrogant. Pour ce qui est d'accentuer les adverbes & les ablatifs, cet usage est encore bien plus moderne.

(\*) Après avoir avancé dans le texte que les signatures ont été employées à Paris dès 1470, il dit en note : *Gasparini Pergamensis epistolæ Parisiis editæ absque anni indicio signaturas agnoscunt. Vid. Maittaire, T. I, Ann. Typ. page 293, Ed. 2. Illas vero jam anno 1470 prodissse idem docuerat, P. 25, seq.*



cette date , & même indiquer comme faite à Paris , & qui dans le fait n'a point de signatures , ainsi je m'en suis assuré par mes propres yeux. Il résulte du détail dans lequel je viens d'entrer , que M. DE MEERMAN a mal entendu l'article , des *Annal. typogr.* qui concerne cette édition ; qu'il a confondu les objets en faisant dire à MAITTAIRE ce qu'il n'a point dit , & qu'enfin , l'édition citée par BUNEMAN est autre que celle de GERING en 1470 , & à coup sûr bien moins ancienne. (\*) Il est bien vrai que MAITTAIRE ne s'est pas expliqué clairement en parlant de l'édition de GERING , & qu'en rapprochant les deux passages cités par M. DE MEERMAN , où il en est question , on trouve quelque ambiguïté dans le compte qu'il en rend. Mais il seroit trop long , & assez inutile d'examiner ici quia eu tort le premier , de lui , ou de M. DE MEERMAN , en donnant fausement à entendre que cette édition a des signatures. Cette faute de M. DE MEERMAN au surplus a déjà été copiée par plus d'un bibliographe , & récemment par l'auteur du *Specimen typographiæ romanæ sæculi XV* , ouvrage d'ailleurs très-estimable. On y lit ( pag. 9 ) que GERING a mis des signatures dans les *Epîtres de Gasparin de Bergame* en 1470. Rien de plus contagieux que les fautes en bibliographie.

M. DE MEERMAN cite encore des signatures dans une édition de la *Vision de Tundal* en lan-

---

(\*) La position bizarre des signatures dans cette édition me fait conjecturer qu'elle pourroit bien être de JEAN DE WESTFALIE , qui en a mis de toutes pareilles dans l'édition des *Epîtres d'Aeneas Sylvius* en 1483.

gue flamande faite à Anvers par MATHIAS GOES, & datée de 1472. Mais malheureusement cette date ne cadre point avec l'époque à laquelle GOES a commencé d'imprimer, que MAITTAIRE dit être l'année 1488; mais M. l'avocat JACQ. WISSER, très-versé dans l'histoire typographique des Pays-Bas, & qui a publié le catalogue des éditions faites au XVe. siècle dans ces provinces, assure, en reculant cette époque, qu'il faut lire 1482 (V. *Le catal. de la biblioth. de M. CREVENNA*, T. VI. p. 35.)

Venons enfin à une édition dont il paroît plus difficile d'éluder les conséquences pour le fait dont il s'agit que de toutes les précédentes. C'est le *Mammotrectus* en 1470, in-fol. imprimé per *HELIAM HELIJE aliàs DELLOUFFEN canonicum ecclesiæ villæ Beronensis in pago Ergowic sitæ*, c'est-à-dire, par *HELIAS D'HELIE, aliàs DELLOUFFEN*, chanoine de l'église de Munster en Argow, (au canton de Berne en Suisse.) Cette édition très-rare, & dont il n'existe aucun exemplaire à Paris, a véritablement des signatures, suivant la notice authentique d'un exemplaire possédé par M. DE BALTHAZAR G. trésorier de la république de Lucerne, laquelle m'a été communiquée par M. L'ABBÉ DE S. LEGER à Paris. » Au bas de chaque colonne (dit cette notice) il y a une signature avec les lettres de l'alphabet *a b c d*, &c. & l'alphabet fini » il recommence, excepté la lettre *w* qui ne » s'y trouve point. « On sent que cette explication laisse quelque chose à désirer. Malgré cela, voilà des signatures dans une édition datée de 1470. Ici point d'erreur d'impression à soupçonner dans les chiffres, car la date est énoncée en toutes lettres : *Sub anno ab incarnatione domini millesimo quadringentesimo septua-*

*gesimo in vigilia sancti Martini Episcopi.* Ce qu'il y a de fort singulier, c'est qu'il existe une autre édition du même livre par PIERRE SCHOEFFER à Mayence, datée de 1470, *in vigilia Martini*, que j'ai eue sous les yeux. J'avoue que je suis presque convaincu que l'imprimeur-chanoine, en publiant son édition plusieurs années après celle de Mayence, aura, par des raisons particulières, ou par je ne sais quelle bizarrerie, jugé à-propos de l'antidater, & de copier la date de celle de SCHOEFFER. Car est-il vraisemblable, en supposant la date véritable, qu'il ait achevé d'imprimer précisément le même jour que SCHOEFFER achevoit d'imprimer à Mayence, la veille de la fête de S. Martin? Et s'il a copié la date de mois, pourquoi n'aura-t-il pas copié de même la date d'année? D'ailleurs voici une forte raison de croire cette date d'année falsifiée à dessein. J'ai vu deux éditions du *Speculum vitæ humanæ* de Roderic, évêque de Zamora, l'une de 1472, & l'autre de 1473, exécutées par le même HELIAS HELIJE, chanoine de Munster en Argow, lesquelles sont l'une & l'autre sans signatures, comme sans chiffres, réclames, ni registre; & l'on avouera qu'il est peu croyable que cet imprimeur, s'il eût employé les signatures en 1470, eût négligé cet usage en 1472 & 1473.

Quant à ce que dit M. DE MEERMAN d'après les *Observations d'un anonyme sur l'origine de l'imprimerie*, insérées dans les *Transactions philosophiques de Londres*, ann. 1703, N°. 288, & depuis traduites en latin dans les *Monumenta typograph. Wolfii*, tom. II. p. 981 & suiv.; savoir, qu'on trouve des signatures dans des manuscrits très-anciens; vérification faite des passages cités, je n'y ai vu qu'une assertion vague & dénuée

### 318 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

de preuves de la part de cet anonyme, qui après avoir fait mention de l'*Histoire de l'ancien testament*, gravée en bois avec des explications, & de la *vie de St. Jean* avec l'*apocalypse* exécutée dans le même goût, observe que chaque feuillet dans l'une & dans l'autre est marqué d'une lettre de l'alphabet, ce qu'il lui plaît d'appeller des signatures, (*signa*); *qualia* (ajoute-t-il) *sepè in variis codicibus ante mille & plures annos exaratis litteris vel notis numerabilibus indicata observavi*. C'est-à-dire : » Telles » que je les ai souvent observées dans des manuscrits de 1000 ans & plus, où elles sont » figurées par des lettres, ou par des chiffres. « Il est bien vrai que l'*Histoire de l'ancien testament*, ainsi que la *vie & l'apocalypse de St. Jean*, à quoi on peut encore ajouter l'*Ars moriendi*, ont au milieu de chaque page les lettres dont parle l'anonyme; mais je nie que ces lettres doivent s'appeller des signatures, elles ne tiennent-là que la place d'un chiffre, & il y a encore loin de ce procédé simple & qui a dû être connu de tout tems; à l'idée de marquer d'une lettre accompagnée d'un chiffre progressif la moitié des feuillets de chaque cahier d'impression. Et d'ailleurs s'il existoit réellement de très-anciens manuscrits avec des signatures, il faudroit encore vérifier, si elles sont du même tems, & si elles n'y ont pas été apposées après-coup. Je ne vois pas même une véritable utilité dans cette pratique pour les manuscrits. Il étoit si facile à un écrivain, lorsqu'il ne s'agissoit que d'un seul volume, de conserver l'ordre des cahiers, soit par des chiffres aux feuillets, soit par des réclames à la fin de chaque cahier, qu'on n'a pas dû se mettre l'esprit à la torture pour imaginer d'autres moyens que ceux-

que de tout tems on a eus sous la main ; puisqu'il est vrai qu'on trouve assez ordinairement, soit des chiffres, soit des réclames dans les anciens manuscrits, au moins depuis le XIVe. siècle ; car en remontant plus haut, les uns & les autres sont fort rares. Il n'en est pas de même de l'édition d'un livre imprimé, où il s'agit de l'assemblage de plusieurs centaines d'exemplaires ; & pour qui connoît les détails de l'imprimerie, il est aisé de sentir que les chiffres, les réclames, & même les registres, ne remplissoient pas cet objet aussi parfaitement, & avec autant de commodité que les signatures. En un mot, quoi qu'en ait dit l'*Anonyme des Transactions philosophiques*, je n'ai vu les signatures dans aucun ancien manuscrit, & plusieurs personnes bien plus familiarisées que moi avec les manuscrits, m'ont assuré la même chose.

### I I I.

#### *Des Réclames.*

La réclame qui consiste à indiquer à la fin d'un feuillet, ou d'un cahier le premier, mot du feuillet ou du cahier suivant, & dont l'usage est le même que celui du registre ou des signatures, savoir de faciliter l'assemblage & la reliure des volumes, n'est point, comme je l'ai déjà dit, une invention des imprimeurs. On trouve les réclames (en latin *custodes*, ou *reclamantes*) dans beaucoup d'anciens manuscrits à la fin de chaque cahier ; le plus souvent horizontalement au-dessous de la dernière ligne, quelquefois perpendiculairement à l'extrémité de la marge du dehors, ou de celle de fond. Le premier livre imprimé où l'on trouve des réclames est

la *Tacite* de Venise, par JEAN DE SPIRE, sans date, mais de 1468 ou 1469; & elles y sont, non pas seulement à la fin de chaque cahier, mais à la fin de chaque feuillet, sans doute parce que le manuscrit qui servit à l'impression les avoit ainsi. Je remarquerai ici en passant que cette méthode de mettre des réclames à chaque feuillet se pratique aujourd'hui dans presque tous les pays étrangers, au lieu qu'en France, nos imprimeurs n'en mettent qu'à la fin de chaque cahier. On voit des réclames dans le *Medicina dell' anima*, autrement *Confessionale* de Saint-Antonin, imprimé à Bologne en 1472, sans nom d'imprimeur, in-4to. Elles y sont à la fin de chaque cahier, lorsque le suivant ne commence pas par une capitale, & posées perpendiculairement à la marge du dehors. On en voit pareillement à la fin de chaque cahier dans la *Theſeïde* de Bocace, imprimée à Ferrare en 1475, par AUGUSTIN, fils de BERNARD, in-fol. Il y a encore des réclames dans une édition du *Commentaire* de Servius sur Virgile de 1475, *Kalendis decembribus*, in-folio, sans nom de ville ni n'imprimeur, & ces réclames sont posées tantôt à la marge du dehors, tantôt à celle du fond, & quelquefois sous le milieu de la dernière ligne. MAITTAIRE, d'après lequel je cite cette édition, ne dit point si elles y sont à chaque feuillet, ou simplement à la fin de chaque cahier. Il y a des réclames, mais à la fin de quelques cahiers seulement, dans le *Priscianus* de 1476, à Venise, par JEAN DE COLOGNE, in-folio; édition qui d'ailleurs a des signatures. Enfin, il y a des réclames à toutes les pages dans l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusebe, imprimée à Mantoue, par JEAN SCHALL en 1479, in-folio: & l'on remarquera que l'imprimeur

qui s'étoit déjà servi de signatures dans le *Scrutinium scripturarum*, publié par lui en 1475, n'en a point mis dans cette édition, & qu'il a jugé à propos d'y suppléer par des réclames. Ces six éditions avec réclames, antérieures à 1480, sont les seules dont j'aie connoissance; il y en a sans doute beaucoup d'autres que je ne connois pas. Cependant elles ne devinrent communes que vers la fin du XVe. siècle. Ce fut à cette époque qu'ALDE MANUCE sur-tout commença à les mettre en vogue; il les employoit tantôt à la fin de chaque cahier de signature, tantôt à la fin de chaque feuillet. Il y en a dans le *Pseautier grec*, sans date, mais qu'on croit de 1495 au plus tard, & le premier livre sorti de ses presses, ainsi que dans le *Thesaurus cornucopiæ* 1496. Ce dernier a non-seulement des réclames, mais des signatures & des chiffres, & c'est peut-être la première édition où ces trois choses se trouvent réunies. ALDE a mis pareillement des réclames dans son édition d'*Aristote*, publiée en cinq tomes depuis 1495 jusqu'en 1498, & dans quelques autres éditions grecques qu'il a publiées avant 1500. Mais l'usage n'en est devenu uniforme & général dans les imprimeurs que vers le milieu du siècle suivant.

## I V.

*Des Chiffres.*

Le plus ancien livre où j'aie vu des chiffres aux feuillets est, l'*Opus de claris mulieribus de Bocace*, imprimé à Ulm en 1473, par JEAN ZAI-NER, in-folio. Il y en a pareillement dans le *Vite patrum* de S. Jérôme, in-fol. du même imprimeur, sans date, mais parfaitement conforme pour le ca-

raçtère à l'édition précédente, & probablement de la même année, ou à-peu-près. Il y a eu dans le *Compendium theologicæ veritatis* d'Albert le-Grand, in-folio, sans nom de ville ni d'imprimeur, ni date, mais où se trouve une table des matières dite avoir été rédigée en 1473, par Mathias Dornberg de Memmyngen, ce qui me fait croire cette édition, qui d'ailleurs paroît fort ancienne, exécutée dans la même année. Et non-seulement les feuillets y sont chiffrés au milieu de la marge d'en haut (f. 1, f. 2, &c.); mais comme l'ouvrage est divisé par livres, chaque livre est indiqué en titre courant au verso de chaque feuillet (*Liber primus*, *liber secundus*, &c.) en regard avec le chiffre du feuillet suivant. On trouve des chiffres aux feuillets dans le *Guerino Meschino* de Venise en 1477, in-folio, par GERARD DE FLANDRE; dans les *Sermones de legibus* de Léonard d'Uline, à Paris, même année, in-folio, par ULRIC GERING, & dans la *Margarita poetica* d'Albert d'Eyb, de 1480, in-folio, sans nom de ville ni d'imprimeur; & l'on observera que ces trois éditions sont d'ailleurs sans signatures, quoique l'usage en fût dès-lors très-commun, & que les imprimeurs qui les ont exécutées, les eussent probablement employées dans d'autres éditions, ce que je puis assurer au moins de GERING, qui a commencé de s'en servir en 1476. Ils croyoient sans doute pouvoir s'en dispenser en chiffrant les feuillets. A la vérité, la *Margarita poetica*, outre les chiffres, a encore un registre d'assemblage. Il y a des chiffres, mais accompagnés de signatures, dans une édition des traités de grammaire de Nonnius Marcellus, Festus Pompeius, & Terentius Varro, à Parme en 1480, sans nom d'imprimeur, in-fol.



Enfin, on voit encore des chiffres dans le *Quaresimale di Fra Roberto*, in-4to.; & le *Panegyrici veterum* de même format, l'un & l'autre imprimés à Milan par ZAROT en 1482, & dans la *Légende de Voragine*, en anglois, imprimée à Westminster par GUILLAUME CAXTON en 1483, in-folio. De ces trois éditions j'ignore si les deux premières citées par SAXIUS, ont en outre des signatures, mais il y en a dans la *Légende* angloise. Quelques imprimeurs, par bizarrerie, ont placé les chiffres au bas des feuillets, où ils tiennent lieu de signatures, ainsi qu'on le remarque dans le *Tractatus Vincentii de Bandelis de singulari puritate, &c. Conceptionis salvatoris D. N. J. C.*, imprimé à Bologne, par HUGUES DE RUGERIIS en 1481, in-4to.; & dans les *Sermons de S. Léon*, en italien, imprimés à Florence, sans nom d'imprimeur, en 1585, in-folio, & dans le *Psalterio en lingua Castellana*, sans date, vers 1500, in-4to.

Au reste je m'étonne que les anciens imprimeurs, sur-tout dans le tems que les réclames & les signatures n'étoient point encore usitées, ne se soient pas servis de chiffres qui pouvoient y suppléer, quoiqu'imparfaitement, pour l'assemblage & la reliure des livres; j'en suis d'autant plus surpris que très-souvent on trouve dans les anciennes éditions des tables qui renvoient aux feuillets indiqués par leurs numéros, les supposant chiffrés à la main; & cela ne se rencontre pas seulement dans les plus anciennes, puisqu'il y a une pareille table à la fin des *Vies des Saints de Mombritus*, imprimées à Milan sans date, mais qu'on fait l'avoir été vers 1479. On ne peut pas dire que les *cadrets*, & *cadratins*, petites pieces de fonte plus basses que le caractère, & de différentes dimensions, qui ser-

vent à former les blancs dans l'impression ; auxquelles d'ailleurs il est aisé de suppléer par des réglottes de bois, ne fussent pas connus dès les premiers tems de l'imprimerie, témoins les vuides laissés dans les plus anciennes éditions pour les lettres initiales, les intitulés, & les mots grecs ; témoins des poëtes imprimés dès 1469. Je suis donc tenté de croire que dans ces premiers tems, l'imperfection de l'art, rendant au moins l'opération de numérotter les feuillets difficile & incommode pour les imprimeurs, ils laisserent volontiers aux acheteurs le soin de chiffrer eux-mêmes leurs exemplaires, ou de les faire chiffrer par les écrivains qui étoient alors chargés de mettre la dernière main aux livres imprimés, en y ajoutant les lettres initiales, les rubriques, & quelquefois les intitulés. Il paroît d'ailleurs qu'on n'a pas regardé autrefois les chiffres de feuillets comme une chose fort utile pour la commodité des lecteurs, puisqu'on trouve parmi les anciennes éditions peu d'exemplaires où ils aient été ajoutés, & que même la plupart des anciens manuscrits ne sont pas chiffrés, ou ne l'ont été qu'après coup d'une main plus moderne. Enfin les chiffres se rencontrent très-rarement dans tout le cours du XVe. siècle, & ils ne sont devenus d'un usage général que vers le milieu du XVIe., lorsqu'on a commencé d'ajouter aux livres imprimés des index alphabétiques de matières, & c'est en ce cas sur-tout qu'ils sont devenus indispensables. Ensuite à mesure que par les progrès de l'imprimerie, l'érudition est devenue plus commune, on a mieux senti l'utilité de cette méthode, qui donne aux auteurs la facilité de citer avec plus de précision, & aux lecteurs de vérifier plus promptement les passages cités.

Terminons ces recherches par une réflexion qu'elles amènent naturellement, c'est qu'il eût été à souhaiter que depuis que le goût de la bibliographie a commencé à s'étendre, & à devenir l'objet d'une étude particulière, tous les auteurs, qui jusqu'à présent, se sont occupés à rassembler des notices d'éditions du XVe. siècle, & particulièrement MAITTAIRE, ainsi que tous ceux qui ont rédigé des catalogues de bibliothèque fournies en ce genre d'éditions; soit bibliothécaires pour les faire connoître au public, soit libraires chargés d'en faire la vente; il eût été à souhaiter, dis-je, que tous ces auteurs, au lieu de se contenter dans les intitulés qu'ils donnent de ces anciennes éditions, d'indiquer la ville, le nom de l'imprimeur, la date & le format; eussent ajouté non-seulement, *gothique* ou *romain*, à *longues lignes* ou à *colonnes*, & de *tant de lignes à la page*, mais encore *avec* ou *sans chiffres*, *réclames*, *signatures* & *registre*. Si cela eût été fait, on auroit actuellement des lumières certaines, & l'on sauroit à quoi s'en tenir sur les points d'histoire typographique qui font le sujet de ces recherches, & la bibliographie du XVe. siècle seroit bien mieux connue qu'elle ne l'est encore jusqu'à présent. Mais non-seulement les nomenclateurs d'anciennes éditions, n'ont pas travaillé sur ce plan, mais les bibliographes même qui, traitant *ex professo* de la connoissance des livres rares, parmi lesquels les éditions de ce genre tiennent aujourd'hui un rang si distingué, se sont attachés à les décrire, nous laissent presque toujours quelque chose à désirer dans leurs notices.

---

 POÉSIES FUGITIVES.
 

---

## V E R S

*A M. le duc DE CRILLON, sur la conquête de  
Minorque.*

**I**LLUSTRE descendant d'un héros de la France,  
Qui fut de son pays & la gloire & l'appui,  
Digne par sa franchise ainsi que sa vaillance,  
D'être l'ami d'un roi non moins brave que lui!

Toi, qui renverses les barrières  
De Saint-Philippe & de Mahon,  
Rends-nous, par tes vertus guerrières,  
Le brave & généreux Crillon.  
De ces lauriers, que ton modèle  
Cueillit dans les plaines de Mars,  
Cultive la tige immortelle  
A l'ombre de tes étendards.

DÉJA tu combles l'espérance  
De l'Espagnol & du François,  
Et ta valeur & ta prudence  
Ont triomphé du fier Anglois.  
Ta promesse n'est pas frivole,  
Et tu t'es conduit en Crillon.  
On te croira sur ta parole  
Quand tu jureras par ton nom.  
Mais tandis qu'avide de gloire  
Tu veux, par tes fameux exploits,  
Immortaliser ta mémoire,

Et venger ensemble deux rois;  
 Sans respecter ton grand courage,  
 Un rapide & fatal boulet,  
 Aveugle instrument du carnage,  
 Peut renverser ce beau projet.  
 Alors, étendu sur l'arène,  
 On diroit de notre héros :  
 Crillon, brave comme Turenne,  
 Meurt au milieu de ses travaux.  
 De Mahon il fit la conquête;  
 Et s'il eût succombé plus tard,  
 Il auroit juré sur sa tête  
 D'entrer vainqueur dans Gibraltar,

TANDIS que la belle Espagnole  
 Parle du vainqueur de Mahon,  
 La jeune Françoisse en raffole  
 Par ses bonnets à la Crillon.  
 La beauté piquante & légère,  
 Ornant sa tête de rubans,  
 Pour mieux enchaîner ses amans,  
 Y joint les paines de la guerre.  
 Ainsi l'on doit rendre pardon  
 A notre amour pour la patrie;  
 Ainsi l'on peut par la raison  
 Justifier notre folie.  
 Fier de tes exploits glorieux,  
 Poursuis ta brillante carrière.  
 Et non moins grand que tes ayeux,  
 Rends-leur par ta propre lumière  
 Tout l'éclat que tu reçus d'eux.

Par M. FOIX, Med.

## F A B L E.

*LE GARDE-CHASSE ET LES PERDRIX.*

DANS une immense & riche plaine ,  
Sur les bords rians de la Seine ,  
Maintes Perdrix vivoient tranquillement.

Un garde-chasse vigilant  
Les garantissoit de l'outrage  
De la belette au nez pointu ,  
De l'émouchet au doigt crochu ,  
Et des matoux du voisinage.

Tranquilles dans cet hermirage ,  
Leurs jours étoient des jours heureux ,  
Et si perdrix forment des vœux ,  
Elles en ont formés , je gage ,  
Pour leur protecteur généreux .  
Qu'il est attentif ! disoient-elles ,  
Combien nous éprouvons ses soins & sa bonté !  
C'est un dieu descendu des voûtes immortelles  
Pour présider à notre sûreté

Dans ces retraites.

Elles se trompoient , les pauvrettes ;  
Le tems de la chasse arriva ,  
Et le plomb , plus léger que leurs rapides aîles ,  
En les atteignant leur prouva ,  
Qu'on ne les gardoit pas pour elles .  
Le monde est plein , mes chers amis  
De garde-chasse & de perdrix.

*VERS sur l'impératrice de Russie.*

**Q**UE tout charme en ces lieux le citoyen qui pense !  
 La raison sur le trône illustre la puissance ;  
 On voit de toutes parts des travaux imposans ,  
 D'une gloire immortelle augustes monumens.  
 Minerve anime tout ; elle embellit nos villes ;  
 Au pauvre , à l'orphelin elle ouvre des asyles ;  
 Elle fait retrancher les abus odieux ,  
 Rend un sceptre adorable & cent peuples heureux ;  
 Et promulguant des loix dignes de sa sagesse ,  
 Elle honore le zele & flétrit la paresse.  
 Elle parle : à sa voix notre aigle déchaîné  
 Plane sur les états de Neptune étonné ,  
 Et sur des bords lointains , en sa noble assurance ,  
 Montre son équité , sa force & sa prudence.  
 O destins fortunés ! tems brillans ! jours fameux !  
 Ils seront enviés par nos derniers neveux.  
 Le bonheur coule ici d'une source divine :  
 Tel fut Titus dans Rome , & telle est Catherine.

*Par M. le comte DE SCHOW \*\*.*

*VERS sur l'élection de M. SÉLIS à l'académie  
 royale de Berlin.*

**F**RÉDÉRIC est, dit-on, le phénix des guerriers,  
 Il a su triompher des plus grands capitaines ,  
 Il est grand dans la paix , & ses fertiles plaines  
 Sont couvertes d'épis, comme lui de lauriers.  
 Tantôt c'est le dieu Mars qui lance son tonnerre ;  
 Tantôt le dieu de la moisson  
 Qui fertilise au loin la terre ;

Par fois aussi c'est Apollon  
Qui fait Sélis son secrétaire.

Par M. l'abbé DUVIQUET.

### LA RETRAITE DU SAGE.

**L**E vertueux Philon, retiré de la cour,  
Loin du bruit des Cités a fixé son séjour.  
Fuyant les vains honneurs & la pompe importune,  
Ce mortel, insensible aux dons de la fortune,  
Est charmé de revoir le toit de ses ayeux.  
Le luxe destructeur n'offense plus ses yeux;  
L'impitoyable dieu, qui préside à la guerre,  
Ne vient plus l'effrayer de son bruyant tonnerre;  
Les soucis, les chagrins, à ses pieds enchaînés,  
N'osent troubler le cours de ses jours fortunés.  
Sans crainte, sans remords, dans son obscur asyle,  
Il goûte cette paix, qui fuit loin de la ville.  
Les fruits de ses vergers, préférables à l'or,  
Remplissent ses desirs & font tout son trésor.  
Ce philosophe heureux se suffit à lui-même;  
La nature est son guide; il craint l'être suprême;  
A ses yeux, ici bas, les mortels sont égaux.  
Content de leur bonheur, attristé de leurs maux,  
Il partage à la fois & leur joie & leurs peines.  
Philon avec douleur voit les erreurs humaines  
D'un cours précipité se répandre en tous lieux.  
Il voudroit arrêter leur torrent furieux;  
Mais l'impur fanatisme avec l'hypocrisie,  
L'affreuse trahison, la noire jalousie,  
Cent monstres odieux, par la rage enflammés,  
Lancent contre ses jours leurs traits envenimés.....  
Dans son humble retraite, exempt d'inquiétude,  
Il fait du cœur humain sa principale étude;  
Sobre, content de peu, sans besoins, sans desirs,



Il goûte à chaque instant mille nouveaux plaisirs ;  
 Là, cherchant le repos d'une innocente vie ,  
 Il cultive les fruits de la philosophie ;  
 Là, ne redoutant plus les caprices du sort ,  
 Il craint peu les revers & se rit de la mort.

*Par M. MILON, de Liege.*

---

*V E R S pour le portrait du roi de Prusse.*

**F**AVORI d'Apollon, de Minerve & de Mars,  
 Il fut vaincre, régner & cultiver les arts ;  
 Plus grand que Scipion, plus grand que Marc-Aurèle,  
 Des héros & des rois il est le vrai modèle.

*Par le même.*

---

*A Monsieur de ST. PÉRAVI, en lui envoyant  
 un poëme sur la liberté nationale.*

**O** Toi, qui vois couler tes jours  
 Près des filles de Mnémofyne ;  
 Toi, qui, sur l'aile des Amours,  
 Volas à la double colline ;  
 Disciple de ce dieu charmant,  
 Que l'essaim des Ris environne,  
 Non, quand de carnage fumant,  
 Conduit par la fiere Bellonne,  
 Il triomphe dans l'Indostan,  
 Mais lorsqu'à l'ombre d'une tonne,  
 De pampres tressant sa couronne,  
 Il boit, s'enivre, heureux amant  
 Aux bras de la jeune Erigone ;  
 Reçois ces vers que m'inspira

### 332 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Une ame indépendante & fiere;  
 De la liberté tutelaire  
 Le feu sacré les éclaira,  
 Et ma muse les consacra  
 A ma patrie hospitaliere :  
 Toi, qui, dans la vaste carriere  
 Où je hasarde mes essais,  
 M'offre une main auxiliaire;  
 Quand tu me prêtes ta lumiere,  
 Ton cœur jouit de mes succès.

*Par M. HENKART, de Liege, avocat.*

#### RÉPONSE de M. de ST. PÉRAVI à M. HENKART.

LORSQUE ta muse, à son aurore,  
 Fraîche comme Hébé, comme Flore,  
 Chante les boudoirs de Vénus,  
 Les banquets joyeux de Comus,  
 Et le vermillon qui colore  
 Le sein joufflu du gai Bacchus;  
 Lorsque des alcoves prophanes,  
 Pour quelques momens, écarté,  
 Dans des tableaux plus diaphanes,  
 Tu dessines la Liberté  
 Dont on invoque ailleurs les manes,  
 En louvre érigeant vos cabanes  
 Et faisant la garde à côté :  
 Vas, de ma main auxiliaire  
 Vante moins le foible secours,  
 Ami, dans la lice où tu cours,  
 Vas, tu peux marcher sans lisière,  
 De guide tu n'as plus besoin,  
 Et tu nous fais assez connoître  
 Que le disciple, de très-loin,  
 Bientôt surpassera le maître.

## V E R S

*POUR mettre au bas du portrait que l'on grave à  
Londres de M. NOVERRE, où il fait les  
ballets au théâtre de l'opéra.*

Q UAND Rochambeau, la Fayette & Crillon  
En Amérique, au port Mahon,  
Animés d'une ardeur égale,  
Font si bien danser les Anglois;  
Moi, qui suis comme eux bon François,  
Je fais danser la capitale.

*Par M. NAU-DEVILLE.*

## L'HABIT ET L'OREILLER;

*Fable imitée de M. LICHTWER.*

N ÉGLIGEMENT posé sur le lit de son maître,  
Un superbe habit de velours  
A l'oreiller tint un jour ce discours :  
Admires-tu ? (lui dit-il) le bien être  
D'un mortel heureux & fêté,  
Dont orgueilleusement je fers la vanité.  
Jeune, gai, vif dans l'abondance,  
Grand train, équipage & chevaux,  
Habits somptueux & nouveaux,  
D'un financier enfin l'indiscrete dépense.  
Certes ses airs badins, son visage riant  
D'un bonheur pur & sans nuage  
Offrent la plus parfaite image.

### 334 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

S'il perd, s'il gagne au jeu, toujours même enjouement.

Sa maîtresse est-elle volage ?

Comme il est d'usage à la cour :

Il devient volage à son tour,

Rir, pirouette, se dégage,

Et vite ailleurs court porter son hommage.

Le nouvel orateur, de maint exploit galant,

Alloit entamer l'épisode;

Mais dans sa longue période,

Notre oreiller brusquement l'arrêtant:

Si d'un éclat trompeur un fidèle génie

Sembloit embellir chaque jour de sa vie,

Ah! que la nuit il joue un rôle différent!

Sans cesse dans son lit il se roule, il s'agite,

Me trouve où trop bas ou trop haut,

Dort peu, se plaint beaucoup, gémit & se dépîte,

Toujours de la tristesse, & jamais de repos.

Quand après maints soupirs, au bout d'une semaine

Enfin la prude Célimène

Se fut rendue à ses desirs,

Gouta-t-il dans ses bras de solides plaisirs?

Point, ce doux sentiment qui charme la misère

Du mortel le plus vil & le plus malheureux,

Au cœur blasé d'un riche fastueux

N'inspire qu'une ivresse & fausse & passagère.

Si le revers soudain d'un brelan ruineux

Enrichit de son or un joueur plus heureux,

Rendu chez lui, c'est cent fois pis encore :

Il jure, il maudit, il s'abhorre :

Succombant au chagrin secret,

Qui le poursuit & le dévore,

Combien de fois le pistolet

De ses mains ajusté, chargé, bandé tout prêt

Pour lui faire sauter sa légère cervelle

Attendit-il la première étincelle?

Voulez-vous lire au fond d'un cœur?

Hors du théâtre il faut juger l'acteur!

*Par M. CRIGNON d'Orléans.*

## LES TROIS CHEVAUX,

## C O N T E.

A U bon pays de Sapience,  
Le baron de Trélis, Normand par excellence,  
Ayant une cure à donner,  
Fut quelque tems à ruminer  
Par quel biais il pourroit d'une telle occurrence  
Tirer certain profit, sans que sa conscience  
Dût sur ce point le chicaner.  
A force de rêver, il tira de sa tête  
Un projet qu'il crut fort honnête,  
Pour s'assurer cet innocent tribut;  
Et voici comme il parvint à son but,  
Trois des sujets qui convoitoient la cure,  
Dans son château se trouvant à-la-fois:  
Messieurs, leur dit-il, je vous jure  
Qu'entre vous seuls se fixera mon choix,  
Pourvu qu'au bout de la semaine  
Chacun de vous ici m'amene  
Un élégant & vigoureux cheval,  
En me jurant aussi que de cet animal  
Il me fera le sacrifice,  
Soit qu'il obtienne ou non mon bénéfice.  
Comme il s'agit d'un très-friand morceau,  
A risquer le paquet, pas un des trois n'hésite;  
Et le jour indiqué les revit au château,  
Montés sur des chevaux d'élite.  
A cet aspect Trélis est enchanté:  
Au petit pied, il vous les examine;  
Il va de l'un à l'autre, il compare, il combine  
Ce qu'ils ont de louable & leur foible côté.

### 336 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Jugez quelle piteuse mine  
Faisoient les prétendans , de quelle anxiété  
Leur pauvre cœur alors se sentoît agité !  
Le baron dit enfin : c'est trop vous faire attendre !  
Il faut opter : je conviens , maître Eloi ,  
Que votre bête est d'assez bon aloi ;  
Je n'en veux pourtant pas : vous pouvez la reprendre.  
Eh , quoi ! vous vous livrez au chagrin le plus noir !  
Il n'est pas encore tems , mon ami , de vous pendre ;  
Pour quelqu'autre sujet , gardez ce désespoir :  
En vous rendant votre monture ,  
Je vous fais présent de ma cure.  
Pour vous , Messieurs , adieu ! vous savez notre accord ;  
Puissiez-vous dans la suite avoir un meilleur sort !  
Sans en demander davantage ,  
Les malheureux s'en vont , pleins de honte & de rage ,  
Tandis que leur rival , n'aguere demi-mort ,  
Subitement de la détresse  
Passe au comble de l'allégresse.  
De ce mortel , dont Trélis fit le bien ,  
Comme on vient de le voir , Trélis ne reçut rien ;  
Et cependant voyez la calomnie !  
On l'accuse de simonie.

*Par M. HARDUIN.*



## LA SCRUPULEUSE.

## C O N T E.

Au gros Lucas l'hymen venoit d'unir

La simple & scrupuleuse Annette.

Lucas rempli de l'amoureux desir,

Le soir au lit voulut lui faire fête.

» Mais, dit Annette, as-tu perdu le sens?

» Comment, vilain, tu me fais des malices!

» Fuis de Satan les artifices;

» A prier Dieu consacre ces momens,

» Pour qu'il bénisse nos enfans. «

Parbleu, répond Lucas, j'admire ta colere!

Pour que Dieu les bénisse, Annette, il faut les faire.

*Par M. CAIGNIEZ.*



---

A C A D É M I E S.  
S É A N C E S  
DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

---

I.

*ACADÉMIE française.*

DANS son assemblée du jeudi sept mars, l'académie a adjugé le legs annuel de 1200 livres, fondé par feu M. le comte de Valbelle, à M. de la Cretelle, avocat au parlement, auteur d'un éloge du duc de Montausier, qui remporta l'année dernière le second prix d'éloquence.

(*Mercure de France.*)

II.

*ACADÉMIE royale de peinture & sculpture  
de Paris.*

Dans l'assemblée du 2 mars, M. d'Aguesseau de Fresne, avocat-général du parlement



de Paris, a pris séance à l'académie, comme honoraire associé libre.

Le même jour, le sieur Renaud, peintre d'histoire, a fait apporter de ses ouvrages, dont le plus considérable est *Andromede délivrée par Persée*.

Le sieur Roland, sculpteur, y a présenté plusieurs morceaux de sculpture, & entr'autres une figure de ronde bosse, représentant *Caton d'Utique expirant*.

Le sieur Henriquez, graveur, a soumis aussi à l'examen de la compagnie plusieurs estampes exécutées par lui.

Ces trois artistes ont été agréés.

( *Journal de Paris*.)

### I I I.

*ACADÉMIE des sciences, arts & belles-lettres de*  
*Châlons-sur-Marne.*

L'académie propose pour le sujet du prix qu'elle donnera le 25 août 1783, *les moyens de perfectionner l'éducation des femmes en France*. Les mémoires seront envoyés francs de port à M. Sabbathier, secrétaire-perpétuel de l'académie, avant le 1 mars 1783.

Un membre honoraire du même corps, qui veut rester inconnu, lui a fait remettre 600 livres pour être données à l'auteur du meilleur mémoire sur la question suivante : *Quels sont les moyens d'animer le commerce dans la province de Champagne, & particulièrement dans la*

### 340 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*ville de Châlons ?* Ce prix extraordinaire devant être adjugé le 25 août prochain, les mémoires seront adressés francs de port, avant le 1 juillet, au même secrétaire-perpétuel.

Une personne qui garde l'anonyme a fait remettre à l'académie une somme de 400 liv. pour être donnée, le 25 août prochain, à l'auteur du meilleur mémoire sur la question suivante : *Indiquer les moyens d'améliorer en France la condition des laboureurs, des journaliers & hommes de peine vivant dans les campagnes, & celle de leurs femmes & de leurs enfans.* Les mémoires, écrits en françois ou en latin, seront envoyés francs de port, avant le 1er. juillet, à M. Sabbathier, secrétaire-perpétuel de cette académie.

( *Journal encyclopédique.* )

## I V.

### SOCIÉTÉ royale d'agriculture de Lyon.

La société propose pour sujet du prix de l'année 1784 : *Quelle est la vraie théorie du rouissage du chanvre ? quels sont les meilleurs moyens d'en perfectionner la pratique, soit que l'opération se fasse dans l'eau, soit qu'elle se fasse en plein air ? quels sont les cas où l'une de ces opérations est préférable à l'autre ? y auroit-il quelque maniere de prévenir l'odeur désagréable & les effets nuisibles du rouissage dans l'eau ?* Le prix est une médaille d'or de trois cens livres. Les mémoires doivent être adressés avant le premier mars 1783, à M. l'abbé de Vitry, secrétaire.

perpétuel de la société, rue Saint-Dominique,  
à Lyon.

(*Mercur de France.*)

V.

*PRIX proposé par le collège royal des médecins  
de Nancy, sur les eaux potables.*

Dans l'ordre des agens physiques qui influent sur la santé des hommes, les eaux douces potables, ont mérité de tout tems une attention particuliere de la part des médecins. Une étude pratique, éclairée par la chymie ; & spécialement fondée sur la comparaison faite en grand, des différentes eaux potables, dans les différens pays, & relativement aux divers foyers de leur filtration, de leur écoulement, de leur stagnation, &c. pourroit fournir une des branches les plus importantes de la chymie diététique. Il existe déjà quelques recherches faites selon cette double vue. On trouve dans le second volume de la société royale de médecine, un mémoire qui contient des observations & des expériences nouvelles sur les eaux potables en général, & qui trace en quelque sorte le plan des recherches ultérieures à faire sur cet objet, pour établir de plus en plus la distinction essentielle des eaux potables, saines & mal-saines. C'est l'auteur de ce mémoire (\*),

---

(\*) M. Thouvenel, agrégé honoraire du collège de médecine de Nancy, & associé régnicole de la société de médecine de Paris.

### 342 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

qui a fourni au college royal, le sujet du concours qu'il propose, & le prix qui y est attaché. Il s'agit de résoudre les questions suivantes.

*Premiere classe.* Quelles sont, dans les eaux de neiges & de glaces, dans celles des sols crayeux & gypseux, les qualités qui constituent essentiellement leur insalubrité ? &c. &c.

*Seconde classe.* Quel est le degré de leur influence dans la production de certaines maladies, & notamment des gouëtreuses, écrouelleuses & rachitiques ? &c. &c.

Comme il est difficile que les savans qui voudront s'appliquer à ce concours intéressant, se trouvent à portée d'examiner les différentes especes d'eaux désignées, & d'en observer les effets sur le peuple, on admettra les mémoires qui ne traiteront que d'une seule espece d'eau, ou de plusieurs dans le même continent. On distribuera autant de médailles, de la valeur de cent écus chacune, qu'il y aura d'ouvrages dignes de les obtenir, au jugement des commissaires nommés par le college royal. Ces mémoires seront adressés, francs de port, suivant les usages ordinaires des concours académiques, à *M. Harmant, président du college royal des medecins, à Nancy.* On demande qu'ils soient rendus pour le 1er. de mai 1784 ; & le prix sera proclamé à la rentrée de la Saint-Martin suivante.

Le but de ce concours rentre dans le plan général des travaux de la société royale de médecine de Paris, dont le college de Nancy

s'empresſera toujours de ſeconder le zele. Le ſujet propoſé pouvant intéreſſer tous les pays, il ſera libre à tous les ſavans d'envoyer des mémoires, pourvu qu'ils ſoient écrits en françois ou en latin, ou bien que les auteurs ſe chargent de les faire traduire dans l'une de ces deux langues.

Les ſavans, qui voudront concourir, trouveront la queſtion dont il s'agit plus amplement détaillée dans le *proſpectus*, imprimé aux frais du college de Nancy.

(*Journal de Paris.*)

## V I.

*ACADÉMIE royale des belles-lettres, ſciences & arts de Bordeaux.*

M E S S I E U R S,

L'académie de Bordeaux, en propoſant en 1780 l'*éloge de Montefquieu* pour ſujet d'un des prix qu'elle auroit à diſtribuer en 1782, avoir, en ſe conformant à ſon uſage pour le terme du concours, annoncé qu'elle ne recevroit point les diſcours qui lui ſeroient envoyés pour ce prix, comme pour les autres, plus tard que le 1<sup>er</sup>. avril de cette année. Prévenue aujourd'hui que, ſi elle s'en tenoit à la rigueur, à cette loi de ſon programme, quelques-uns des auteurs qui ſe ſont propoſés d'entrer en lice pour cet *éloge*, n'auroient pas aſſez de tems pour parcourir & remplir d'une manière digne du

### 344 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

sujet, la vaste carrière qu'il a présentée à leurs yeux, lorsqu'ils en ont voulu mesurer l'étendue, & qu'ils avoient besoin d'une prolongation de terme, l'académie a bien voulu se rendre à leurs desirs; & il lui a suffi, pour s'y déterminer, d'entrevoir que le tems qu'elle donneroît de plus aux panégyristes de ce grand homme, pouvoit être utile à sa gloire. Elle a délibéré en conséquence, de tenir pour ce sujet, le concours encore ouvert jusqu'au premier du mois de juillet prochain. Vous voudrez bien, messieurs, en insérant cette annonce dans votre journal, mettre à portée d'en profiter, ceux qui peuvent y avoir intérêt.

J'ai l'honneur d'être, &c.

DE LA MONTAIGNE, *conseiller au parlement & secrétaire perpétuel de l'acad.*  
(*Journal de Paris.*)

### V I I.

*ACADÉMIE* royale de Mantoue.

L'académie propose, pour le concours des prix de l'année 1782, les sujets suivans:

*Pour la philosophie.*

Suggérer la méthode la plus praticable de pourvoir aux personnes, qui, desirant de travailler pour elles-mêmes & pour l'état, n'en ont pas toutefois les moyens favorables.

*Comme ce sujet a été déjà proposé sous d'autres*

titres par différentes académies & sociétés littéraires, l'académie de Mantoue desire qu'il soit discuté de nouveau d'une maniere mieux adaptée aux circonstances de l'Italie, & spécialement de la Lombardie.

*Pour les mathématiques.*

D'où proviennent les tournans d'eau qui minent le pied des chaussées, digues, levées, &c. comment on peut les détruire ; & de quelle maniere on peut les prévenir & les faire promptement disparoître.

*Pour l'histoire naturelle.*

En quoi consiste le poison de quelques champignons ; quel en est le préservatif, & quels en sont les plus sûrs remedes.

*Pour les belles-lettres.*

Demontrer la fausseté des critiques, qui ont taxé Virgile d'erreur en quelques points de géographie.

Le premier & le dernier sujet, étant proposés pour la seconde fois, chaque prix sera double & consistera en une médaille de 50 florins ; les autres seront simples. On avertit ceux qui concourront, qu'ils peuvent écrire leurs mémoires en italien ou en latin ; ils doivent être envoyés, avant la fin de novembre 1782, au secrétaire de l'académie, francs de port, avec une devise cachetée, en la maniere accoutumée.

( *Novelle letterarie.* )

## V I I I.

## ACADÉMIE de Goettingen.

Dans l'assemblée du 13 janvier 1781, M. Wrisberg a lu la 1<sup>re</sup>. section d'un mémoire latin contenant la comparaison de l'uterus des femmes dans l'état de grossesse avec celui de plusieurs quadrupèdes, & notamment de la truie.

Celle du 24 février a été honorée de la présence du duc régnant de Wirtemberg, qui a daigné visiter aussi la bibliothèque & les autres établissemens académiques. Son altesse passa à la bibliothèque toute une après-midi jusqu'au soir, & fit admirer par-tout ses connoissances physiques & littéraires. Les autres jours elle alla voir les professeurs dans leur auditoire, & leur témoigna sa satisfaction : elle reçut aussi dans la société allemande le compliment de M. Kaestner, auquel elle répondit gracieusement. M. Heyne lut à l'académie en sa présence un mémoire sur Hercule *Musagetes*, & les causes de ce nom. L'Hercule ainsi appelé est ordinairement représenté avec une lyre ; il est connu des savans ; mais les causes rapportées de ce titre dans les mém. de l'acad. des inscrip. T. VII pag. 51, savoir qu'il étoit philosophe, théologien, astronome, mathématicien, orateur, poète, & tout, ne s'accordent point avec l'époque de la vie de ce héros ; car les Grecs de son tems étoient encore à demi-barbares, leur terrain



rempli de forêts & de marais habités par des monstres, & les arts tout au plus dans leur enfance parmi eux. Il semble plus vraisemblable que la qualité de *Musagetes* lui ait été attribuée bien plus tard, & ne remonte pas au-delà de l'an 565 de la fondation de Rome, quand le consul Fulvius triompha des Etoliens. Parmi le butin qu'il avoit fait au sac d'Ambracia, il rapporta à Rome les statues des neuf muses qu'il plaça dix ans après dans le temple qu'il fit bâtir & dédia à l'Hercule des muses. Voilà peut-être ce qui a donné la première idée du surnom de *Musagetes*. Les textes cités dans les mém. des inscrip. pour prouver que les Grecs ont uni ensemble Hercule & les muses, ne sont rien moins que concluans.

Le 21 juillet, M. Walch lut des observations historiques sur les Sabéens, ou disciples de Jean, auxquelles le mémoire de M. Norbert sur leur religion & leur langue a donné naissance.

La société n'a reçu qu'un mémoire sur la question : *Quels sont les ouvrages qui conviennent le mieux & qui peuvent rapporter le plus aux maisons de travail & de correction dans la Basse-Saxe.* Le défaut de concurrence l'a empêchée de déferer le prix : c'est pourquoi elle propose la même question pour le mois de novembre 1782, en ajoutant que le produit doit compenser sinon les frais de l'établissement au moins ceux de l'entretien.

Le 25 août, M. Heyne lut un mémoire sur les momies, qui contient le résultat des

### 348 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

recherches déjà faites sur ce sujet , par M. Gmelin , Blumenbach & Wrisberg , à l'occasion de la momie , dont le roi de Danemarck a fait présent à la société.

Dans l'assemblée du 20 octobre , M. Gatterer lut un mémoire sur la Thrace d'Hérodote & de Thucydide , dans lequel il éclaircit extraordinairement ce point de l'ancienne géographie.

M. le secrétaire de Hinuber a fait présent à la bibliothèque de l'université d'un recueil de 38 lettres précieuses de la propre main de Leibnitz , écrites à Hansch depuis le 25 janvier 1707 , jusqu'au 25 de septembre 1716.

Le 17 de novembre M. le professeur Beckmann lut un mémoire sur le minéral nommé écume de mer , *Meerschäum*. Ce jour-là étoit le 31<sup>e</sup>. anniversaire de la fondation de la société. M. Heyne répandit quelques fleurs sur le tombeau de M. Ernesti , le plus ancien de ses membres étrangers. On apprit que le duc régnant de Wirtemberg avoit daigné accepter une place de membre honoraire , & que M. Guldberg , conseiller-intime du roi de Danemarck , & chevalier de l'ordre de Danebrog , avoit été aussi reçu parmi les honoraires. Le nombre des membres étrangers a été augmenté de mylord Robert , évêque de Worcester , auparavant évêque de Litchfield & Coventry , & antérieurement encore connu parmi les savans sous le nom du docteur Hurd. La société s'est fait aussi trois nouveaux correspondans , M. Gualandris de Padoue , auteur des *Lettere ode-*

*poriche* ; M. Wilse , pasteur à Spydeberg en Norwege , & M. Bloch , médecin à Berlin. Elle n'a pas jugé à propos d'accorder le prix à aucun des deux mémoires présentés sur le sel minéral & lessiviel. L'auteur de celui qui a pour devise : *Sat sapienti* , paroît être un chymiste expérimenté , mais il n'a pas fait assez de recherches sur le mélange des deux fortes de sels lessiviels , & laisse encore desirer une plus ample information sur plusieurs points. L'autre qui a pour devise : *Experientia rerum magistra* , glisse trop légèrement sur la plupart des parties de la question que nous avons annoncée en entier dans le tems. Le prix qui est de 50 ducats est remis pour 1784.

Sur la question économique touchant la proportion la plus avantageuse des différentes parties d'agriculture en Basse-Saxe , il avoit été envoyé quatre mémoires. A l'ouverture du billet ayant pour devise : *Rerum natura sacra sua non simul tradit* , il a été trouvé que M. Rettberg , prévôt de Wustrow , & membre de la société économique de Zell , qui avoit déjà remporté le prix d'économie en 1779 , en est l'auteur. Quoiqu'il n'ait pas satisfait dans toute leur étendue à toutes les parties de la question , c'est le meilleur des mémoires envoyés , & il est rempli des vérités & d'instructions. Il part de ce principe que la proportion la plus avantageuse entre les bestiaux , & la culture , est celle qui rapporte le plus d'argent : & de cette supposition , il conclut que dans un pays peu peuplé l'éducation du bétail est ce qu'il y a de

plus avantageux. Il conseille pour cela la culture du trefle.

La société accordera au mois de mai 1783 un prix de douze ducats à la meilleure description physique & géographique d'un district considérable des terres soumises en Allemagne à l'électeur de Hanovre.

Le 15 décembre, M. le professeur Meister a lu un mémoire de géométrie économique dans lequel il prescrit la manière la plus courte de tracer les sillons d'un champ avec la charue pour épargner le tems & la peine. Le même jour on a lu des observations de M. Merrem, sur les réceptacles de l'air dans les oiseaux. M. Camper avoit fait voir que plusieurs os des oiseaux sont vuides de moëlle & remplis d'air. Dans la nouvelle édition des *Prim. lin. physiol.* de Haller, on raconte que du mercure mis dans des os de l'aîle & de la cuisse est parvenu dans les poumons. On a fait la même expérience avec de la cire colorée. Ce mémoire & le précédent étoient accompagnés de figures, sans lesquelles il n'est pas aussi facile de les suivre.

Le baron de Asch a continué cette année à la bibliothèque & au cabinet de l'université ses présens de minéraux, de plantes, de médailles, de livres, de cartes & autres raretés.

## V I I I.

## ACADÉMIE de Gorlitz.

L'académie des sciences de Gorlitz en Haute-Lusace, a proposé pour le prix qu'elle doit distribuer cette année , la question suivante : *Les Germains ou les Sorbes ont-ils été les premiers habitans de la Haute-Lusace , & que reste-t-il , soit dans les sources , soit dans les traditions dignes de foi ou autres monumens qui puissent servir à l'histoire de ce dernier peuple , considérable jusqu'à ce qu'il ait été mis sous le joug ?* Le prix est de 50 reichsthalers , & les mémoires doivent être envoyés , avant le 1er. d'août , à M. Anton , à Gorlitz.

En 1780 le comte de Callenberg , président de l'académie , ayant proposé un prix de dix ducats pour le meilleur mémoire sur l'éducation du peuple en Haute-Lusace , ce prix a été mérité par M. Sohr , sénateur de Gorlitz , qui ne l'a point voulu recevoir , mais y a au contraire ajouté du sien pour contribuer à l'érection d'un séminaire de maîtres d'école.



---

---

S P E C T A C L E S.

---

---

P A R I S.

O P É R A.

**L**E vendredi premier mars, on a représenté, pour la première fois, *Thésée*, tragédie lyrique de Quinault, remise en musique par M. Goffec.

Les changemens faits au poëme de cette tragédie, qui a beaucoup de succès, se réduisent à peu de chose. Il étoit en cinq actes, on l'a mis en quatre; non pas qu'il y ait réellement suppression d'un acte, mais le quatrième est fondu dans le troisième.

Pour donner plus de rapidité à la marche de l'action, on a supprimé les scènes épisodiques des confidentes. Le changement le plus marqué est d'avoir renvoyé Médée au moment du réveil de Thésée.

On fait que Médée exige que la princesse, amante de Thésée, renonce, sinon à son amour, du moins à son amant; qu'elle feigne de devenir volage & d'être subjuguée par l'ambition de monter sur le trône, & qu'enfin elle le déclare à Thésée lui-même. Cette situation est

vraiment déchirante pour les spectateurs ; mais Quinault l'a rendue, pour ainsi dire, atroce, en laissant Médée présente, jouissant du trouble affreux de cette jeune infortunée, & s'amusant à la railler sur son peu d'attachement pour un héros tel que Thésée. Le caractère de Médée est assez connu sans y ajouter cette nouvelle perfidie. On a supprimé dans cette scène la présence de Médée ; mais en se retirant, elle assure à la princesse la mort de son amant, si elle ne garde pas sa promesse. Dans cet état, la situation de la princesse & de Thésée a un très-grand rapport avec celle de Junie & de Britannicus, dans la tragédie de *Britannicus*.

La musique fait infiniment d'honneur à M. Goffec. Son ouverture annonce l'action, le combat qui se livre derrière le temple de Minerve, dans lequel se passe le premier acte ; les traits de chant, qui forment le chœur des combattans, & qui viennent couper les phrases d'Eglé effrayée & tremblante, produisent le meilleur effet : ils annoncent un excellent compositeur & un homme de goût : le morceau de triomphe qui couronne le chœur ajoute à l'impression qu'on a éprouvée, & mérite les plus grands éloges. La scène du roi & d'Eglé n'en mérite pas moins. Le récitatif est noble & vrai. M. Goffec a conservé le morceau connu de Lully : *Faites grace à mon âge en faveur de ma gloire*. Il en a seulement renforcé les accompagnemens. On l'a entendu avec plaisir, malgré le goût antique qui y règne, parce que le vrai est éternel. Le rôle de Médée est tracé de main

de maître, si on en excepte quelques morceaux de récitatif dont le débit a paru trop composé. Le personnage de Thésée est très-brillant dans la quatrième scène du troisième acte. L'air, *Eglé ne m'aime plus, & n'a rien à me dire*, est d'une expression douce & bien convenable au morceau; mais celui qui le suit, *Si la belle Eglé m'est ravie*, est tout-à-la-fois plein de mélodie, d'expression & de graces; la partie des accompagnemens en est simple, savante & relative au sentiment qui y domine. Le chœur des démons qui persécutent Eglé est un des plus beaux que nous connoissons, & rien n'est plus adroit & mieux senti que d'avoir coupé ce chœur par les cris plaintifs & douloureux de la malheureuse princesse, qui succombe sous le poids de ses tourmens.

Le ballet qui accompagne le chœur des démons prouve que M. Gardel mérite le renom d'un très-bon maître, & qu'il peut acquérir des droits à de nouveaux suffrages. Nous avons encore distingué d'autres morceaux réellement beaux, nous ne pouvons en citer qu'un, & nous le citons par préférence : c'est le trio qui termine le troisième acte. Médée, résolue à feindre pour se venger d'une manière éclatante, assure les deux amans qu'elle veut faire leur bonheur. Elle leur dit, en composant son visage,

Gardez vos tendres amours,  
Goûtez-en les charmes;  
Aimez sans alarmes,  
Aimez-vous toujours.



Et tandis que les amans trompés répètent  
en duo ces quatre vers, elle dit à part,

Ah ! quelle affreuse violence

Il faut que je fasse à mon cœur !

L'espoir d'une horrible vengeance

Péut seul suspendre ma fureur.

Ce contraste est aussi heureux qu'il est bien entendu. Il étoit difficile d'attacher avec goût les différentes phrases musicales dans lesquelles Médée trompe avec les accens de l'intérêt, & celles où elle laisse percer la fureur qui la possède. M. Gossec a prouvé, en surmontant cette difficulté, que son intelligence est égale à la connoissance profonde qu'il a de son art. Nous ne pouvons finir cet article sans observer qu'au premier acte les évolutions militaires qui se font dans le temple de Minerve, marchent avec des airs évidemment calqués sur le motif du *pas redoublé de l'infanterie françoise*, ce qui ne nous paroît pas naturel ; car il est aussi pour la musique un costume auquel il faut se soumettre. Cette marche rapide & sautillante n'étoit point celle des Grecs, & nous croyons que c'étoit là le cas de faire des recherches, & de suivre le rythme relatif aux traditions qui nous restent de la musique grecque. Des airs plus graves auroient, à notre avis, été plus vrais, plus nobles & plus analogues à des cérémonies exécutées dans l'intérieur d'un temple : au surplus, nous proposons un doute que les savans pourront lever s'ils le jugent à propos.

(*Mercur de France ; Journal de Paris.*)

356 L'ESPRIT DES JOURNAUX,  
COMÉDIE FRANÇOISE.

Le vendredi 15 février, on a donné à ce théâtre la 1ere. représentation du *Flatteur*, comédie en cinq actes & en vers.

Voici en peu de mots le fond de cette comédie. La flatterie de Dolci, le héros de la piece, a deux buts, l'un d'écarter un rival qui lui dispute la main d'une riche héritière, & l'autre de payer un de ses créanciers avec un emploi qu'il veut lui faire obtenir de l'oncle de la jeune personne. Voici comme il s'y prend pour éloigner le rival. Il le fait cacher pour lui faire entendre une conversation qu'il a avec Sophie; & en faisant accroire tout bas à celle-ci que sa mere est cachée dans un coin pour épier ses discours, il l'engage à prononcer tout haut qu'elle renonce au rival de Dolci. Pour le créancier, il l'introduit chez l'oncle comme un bel-esprit qui veut lui dédier un ouvrage; mais à la fin le rival, comme le Flatteur auroit dû le prévoir, s'explique avec sa maîtresse; & le faux bel-esprit, reconnu pour un marchand, avoue le projet de Dolci, & montre une lettre qui acheve de démasquer ce dernier.

Ce sujet avoit déjà été traité en prose par J. B. Rousseau. L'auteur ayant voulu ensuite mettre sa piece en vers, elle n'eut plus, à la reprise, le même succès. Celle que nous annonçons a effuyé des contradictions du côté de l'intrigue, où l'on a trouvé des longueurs & des invraisemblances; & l'on a applaudi des traits

d'esprit, de caractère & de fort heureux détails. Malgré cela l'ouvrage en général est regardé comme une pièce médiocre qui offre quelques traits agréables.

Le vendredi premier mars, on a représenté, pour la première fois, *Henriette*, drame en trois actes & en prose, par Mlle. Raucourt.

Le commandeur Stélem a eu une affaire d'honneur, dans laquelle il a été blessé. Transporté au château d'un vieil officier général, père d'Henriette, il a dû, en partie, le rétablissement de sa santé aux soins du vieil officier & de sa fille. Celle-ci a pris de l'amour pour le commandeur; & les réflexions qu'elle a faites sur l'état de Stélem, qui ne lui permet point de se marier jamais, n'ont fait qu'augmenter sa passion. Un ordre qui le rappelle au camp, donne au commandeur l'occasion d'écrire à Henriette, & de lui déclarer sa tendresse. Cette lettre enflamme encore davantage la malheureuse amante, & elle propose à Sophie, son amie, d'engager son père à permettre qu'elle la suive dans sa terre. Le besoin de cacher son trouble & de s'éloigner des lieux où elle a connu Stélem, est le prétexte dont se sert Henriette pour tromper la confiante Sophie. A peine a-t-elle quitté le château de son père, que, suivie d'un ancien serviteur du vieil officier, elle marche droit au camp, & sous un habit d'homme, s'engage, ainsi que son valet, dans le régiment même du commandeur. Les deux nouveaux soldats sont à

### 358 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

l'instant placés chacun dans un poste différent. Auprès de celui qu'on a assigné à Henriette, une sœur de Stélem, accourue sur le bruit du danger de son frere, s'entretient avec lui de son amour, le console, & cherche à l'éclairer sur ce qu'il doit espérer ou craindre. Touché des marques d'amitié & d'intérêt que lui donne sa sœur, Stélem lui témoigne sa reconnoissance avec une effusion d'ame, qui présente aux yeux d'Henriette, placée pour voir & non pas pour entendre, une rivale dans la sœur de son amant. Transportée de jalousie, elle déserte, est arrêtée, mise à la garde du camp & condamnée à la mort. Sur ces entrefaites, le pere d'Henriette arrive au camp; il a su par Sophie que sa fille ne l'a point suivie; il accuse Stélem de l'avoir enlevée. A ce reproche affreux, Stélem est confondu, il cherche à faire connoître son innocence: la vérité avec laquelle il parle émeut le vieillard sans le convaincre; enfin on apporte au commandeur une lettre, qu'il laisse tomber en fuyant avec des cris d'effroi. L'officier général la ramasse; cette lettre est de sa fille, elle avoit chargé un bas-officier de la remettre à son amant après sa mort. Qu'on juge de la situation du vénérable pere! il croit sa fille morte. A l'instant son ancien valet vient le rassurer; il avoit tout appris, il a couru, il est arrivé au moment où les soldats, choisis pour l'exécution, alloient recevoir le signal; il a enfin arraché sa maîtresse au trépas. Conduite par Stélem, Henriette se présente & se précipite aux genoux de son pere. La tendresse

parle d'abord, la réflexion vient ensuite, & Henriette se voit repoussée des bras paternels; mais à l'aspect de sa fille en larmes, à la voix de ses remords, aux instances de Stélem & de sa sœur, le vieil officier se laisse fléchir & pardonne.

Peu de gens ignorent que la célèbre Louise Labbé, plus connue sous le nom de la Belle-cordière, suivit un de ses amans au siege de Perpignan, & qu'elle s'y comporta avec un courage très-distingué. Ce fait peut rendre vraisemblable la démarche d'Henriette. On pourra dire que cette dernière se doit, dans l'état où le sort l'a placée, plus de respect que ne s'en devoit la Sapho Lyonnoise, mais les passions sont aveugles, & quand elles sont extrêmes, elles portent, dans quelque ordre de la société qu'on se trouve, à des excès également condamnables. Les faits parlent pour cette vérité. On peut certainement remarquer beaucoup de défauts dans cet ouvrage, mais nous ne nous ferons pas un plaisir barbare de décourager une femme qui paroît vouloir occuper quelques-uns de ses loisirs dans l'étude de la littérature. Nous inviterons seulement Mlle. Raucourt à traiter des sujets dont le but moral soit plus vrai & plus utile. Nous nous taisons sur le reste. L'auteur est femme, & nous ne voulons pas jouer auprès d'elle le rôle de Diomede.

(*Mercur de France; Journal de Paris; Affiches & annonces de Paris.*)

## COMÉDIE ITALIENNE.

On a donné à ce théâtre le mardi 5 février, la première représentation de *la Soirée d'été*.

On voit quand la toile se leve, les villageois rassemblés en rond & jouant aux gages touchés. *Nicaïse* croyant que le gage tenu est à *Colin*, veut lui faire subir une rude pénitence, ordonne que celui dont on tient le gage se plonge tout entier dans l'eau. On montre le gage, & c'est celui de *Nicaïse*. Il refuse de faire la pénitence qu'il a ordonné lui-même; & l'on interrompt le jeu. Il se ravise ensuite, & il se décide à se mettre en effet dans l'eau; mais il veut attendre l'instant où les filles du village viendront se baigner, afin de leur faire pièce. *Guillot*, qu'il a choisi pour son confident, avertit les filles qu'on veut attraper, & qui faisant semblant d'aller dans le bain, n'y entrent jamais, laissent *Nicaïse* se transfir dans l'eau; & enfin pour terminer leur malice le pere *la Ligne* lui jette son filet, comme pour le pêcher. *Nicaïse* est obligé de sortir du bain & de souffrir les risées des villageoises & des villageois.

Telle est la principale espièglerie qui compose le fonds de cette bagatelle. Elle a été reçue avec plaisir du public, quoiqu'il ait paru desirer quelques corrections dans la dernière moitié. Il y a dans cette pièce de l'esprit, de la fraîcheur, de la finesse & des couplets fort bien tournés. Elle est de M. Parisau, auteur

reur de deux parodies applaudies sur ce même théâtre.

Le vendredi 22 février, on a donné la première représentation *des deux Fourbes*, comédie en un acte & en prose.

Cette pièce est tirée d'un épisode de *Gil-Blas*. Il est naturel de croire que le Sage, traducteur, ou pour mieux dire, imitateur de ce roman, y avoit distingué cet épisode, & qu'il en a tiré l'idée de sa charmante comédie intitulée : *Crispin rival de son maître*. Le souvenir de cet ouvrage a dû nuire au succès du nouveau, & il lui a nui effectivement ; mais l'auteur, homme de beaucoup d'esprit, & déjà connu avantageusement par les *Maris corrigés*, comédie en trois actes, a eu le courage de s'exécuter lui-même en retirant sa pièce après la première représentation ; courage très-rare, que l'amour-propre interdit à un grand nombre d'écrivains, & qui fait certainement beaucoup d'honneur à M. de la Chabeaussière.

( *Mercur* de France ; *Journal* de Paris. )



## L O N D R E S.

## C O V E N T - G A R D E N.

*QUI EST L'HOMME, comédie représentée pour la première fois sur le théâtre de Covent-Garden, le 9 février 1782.*

Les personnages sont : Fitzherbert, Belville, lord Sparkle, Beauchamp, Bob Pendragon, lady Bell Blomer, Clarinde, Sophie Pendragon, Julie, mistress Johnson, Lucy.

Fitzherbert, homme distingué par son rang & par sa fortune, a deux parens, lord Sparkle & un jeune officier, nommé Beauchamp, qui sont d'un caractère tout-à-fait contraire, & qui ont reçu chacun une éducation opposée. Le militaire, élevé loin du grand monde, & ne connoissant d'autres mœurs que celles des Grecs & des Romains, paroît imiter en tout leur héroïsme & leurs vertus. Le lord au contraire, qui a reçu une éducation moderne & à la mode, fait voir une mollesse, une apathie & une dissipation naturelle à la manière dont il a été élevé. Lady Bell Blomer, jeune veuve recommandable par sa beauté & son esprit, est également l'objet de l'amour des deux parens de Fitzherbert. Beauchamp, d'une ame noble & modeste à la fois, cache à la belle la flamme qu'elle lui inspire, tandis que lord Sparkle témoigne son amour à lady Bell Blomer avec vanité & amour-propre. L'intrigue de la pièce



commence au moment où Beauchamp va quitter l'Angleterre, chargé d'une commission de la part de Fitzherbert, de laquelle il se croit redevable à lord Sparkle, qui affecte d'être son protecteur. Sparkle, pour faire en sorte que lady Bell Blomer réponde sérieusement à sa passion, obtient de Beauchamp qu'il tâchera de découvrir quels sont réellement les sentimens de lady Bell, sur lesquels toutefois il témoigne très-peu de doute. Beauchamp, vaincu par la reconnaissance, est forcé d'accepter cet office, malgré lui. Cette démarche occasionne entre lui & lady Bell une scène du plus grand intérêt, qui fait voir qu'il est l'unique objet de ses sentimens, quoiqu'un air de coquetterie démontre qu'elle traite avec égalité tous ses amans. Le jeune militaire, trahi par son cœur, & par la singularité de sa situation, plaide sa propre cause ; mais réfléchissant ensuite sur la conduite qu'il tient, il dit que c'est en faveur de son ami qu'il a plaidé avec tant de succès ; lady Bell, moitié piquée, moitié emportée par son propre mouvement, lui dit que lord Sparkle n'est point l'homme qui a touché son cœur ; cependant qu'il y en a un qui l'a su toucher ; elle l'invite ensuite à se rendre le soir chez elle à l'assemblée, & lui promet de lui faire voir l'homme, à qui son cœur donne la préférence. Sparkle, informé de ce qui vient de se passer, est vivement convaincu qu'il est l'homme en question, étant pareillement invité d'aller chez elle à l'assemblée, & il sort en conséquence.

Une autre intrigue subordonnée à la première est formée des aventures de la pupille de Fitzherbert. Celui-ci a choisi un amant à Julie. Fitzherbert ouvre le second acte en rendant visite à sa pupille, pour lui apprendre que celui qu'il lui destine pour époux vient d'arriver, & que sans perdre de tems il va le lui présenter. Après qu'il est sorti, Julie fait voir dans un monologue qu'elle est déjà mariée, quelle avoit promis à son époux de tenir caché leur mariage; elle se retire ensuite pleine d'inquiétude & de chagrin. La scène suivante présente Fitzherbert chez Belville, qu'il a fait venir de la campagne dans le dessein de l'unir à sa pupille. Belville lui témoigne une surprise inattendue; il avoue qu'il est déjà marié, & qu'en conséquence il ne peut épouser Julie. Mais, après une plus ample information, on apprend que c'est Julie qu'il a épousée, laquelle il croit toujours dans un couvent à Paris, où il l'a vue pour la première fois, & où il s'est marié avec elle.

Fitzherbert dissimule que cette découverte l'intéresse; il ressent du déplaisir de voir que Julie n'a aucune confiance en lui, & il médite quelque punition, lorsqu'il se trouve heureusement sur son chemin un jeune homme de Cornouailles, qui, avec sa sœur, a été attiré à la ville par l'élégant petit-maître lord Sparkle. Ces deux jeunes gens ont gagné au lord des voix pour le faire entrer au parlement, & ce dernier a été à leur égard prodigue de complimens. Le langage de la cour passoit à Cor-

nouailles pour des expressions sérieuses d'amour & d'amitié ; ayant reçu de lord Sparkle une lettre écrite dans ce style , les deux jeunes gens sont aussitôt partis pour Londres. Bob Pendragon étant tout-à-fait original , le lord le présente à ses amis comme un sujet d'amusement. Dans leur compagnie il a pris un jargon suffisant pour le faire passer pour un petit-maitre , & c'est dans ce caractère qu'il se présente à Fitzherbert. Frappé de son babil & de son originalité , le tuteur de Julie juge à propos de le faire servir d'instrument à la punition qu'il médite ; il le présente ensuite à Julie comme l'amant dont il lui avoit parlé le matin. Julie , plus troublée qu'auparavant , aussitôt que l'entrevue est finie , se détermine à quitter lady Bell , afin de ne point compromettre l'honneur de son époux , en recevant les déclarations d'amour d'un autre homme. Elle s'en va en conséquence , & est livrée par sa servante entre les mains de lord Sparkle , qui avoit projeté d'avoir lady Bell pour femme & son amie pour maîtresse. Il avoit encore une autre raison , c'étoit de se venger de Fitzherbert , qui n'avoit point voulu donner d'argent pour satisfaire les folies de son parent. Julie est trouvée par Beauchamp chez Sparkle dans une situation intéressante ; il la retire de cet endroit malgré la résistance & les menaces de Sparkle. Les deux Pendragons viennent alors rendre visite à ce dernier ; Sophie témoigne au lord sa colère au sujet de ce qu'il lui avoit promis , & son frere prend sa défense. Elle lui prouve,

d'après des romans, que lord Sparkle doit l'épouser, sa conversation avec elle ayant toujours été dans le style des héros de romans, & qu'elle a pris tout au sérieux. Sparkle, ne sachant comment se débarrasser, sort & laisse les deux Pendragons ensemble.

La scène suivante se passe chez Beauchamp; il arrive avec Julie de chez Sparkle. Celle-ci est trouvée dans ce lieu par son époux; la circonstance donne à Beauchamp une jalousie fondée. La scène suivante est intéressante; Belville quitte Julie, en lui disant un éternel adieu.

Le cinquième acte s'ouvre chez lady Bell, dont la jalousie est allumée par le soupçon qu'elle conçoit que Julie est mariée à Beauchamp, au lieu de l'être à Belville. Le lien de l'amitié, qui unit lady Bell & Julie, est prêt à être rompu, lorsque la vérité se découvre. La dernière scène est l'assemblée qui se tient chez lady Bell; par le moyen de Fitzherbert, lord Sparkle y est exposé dans le point de vue le plus ridicule, & lady Bell donne sa main à Beauchamp.

Le dialogue de cette comédie est facile, la diction correcte, & les pensées délicates. Si les caractères ne sont pas neufs & originaux, au moins sont-ils bien dessinés & tracés de main de maître. Cette pièce a reçu les applaudissemens du public. Elle est l'ouvrage de *Mistress Cowley*, déjà connue par le *Stratagème de la Belle*, & autres pièces dramatiques.

*L'HOMME POSITIF*, nouvelle farce représentée pour la première fois, sur le théâtre de Covent-Garden, le 16 mars 1782.

Les personnages sont : Sir Tobie Tacet, Roupie, le capitaine Bellcamp, Lake, Tom Grog, Sam Stern, Harry Hulk, Maurice Phe-ligan, Cornélie, Florimel, Nancy.

Sir Tobie Tacet est d'un caractère singulier. Il se croit positif, quoiqu'il se plie à tout. Il avoit promis sa fille Cornélie au capitaine Bellcamp, qui est censé absent de son pays. En l'absence de l'amant prétendu, sir Tobie est ébloui de l'éclat de Roupie, jeune éventé plein des folies à la mode du siècle. Il fait part de son dessein à sa fille. Mais Cornélie, sincèrement attachée à Bellcamp, engage miss Florimel, sœur du capitaine, à se déguiser en officier. Roupie reçoit une lettre l'informant qu'il se passe un commerce suspect entre Cornélie, qui lui est promise en mariage, & un jeune militaire; il y apprend en même-tems l'heure à laquelle il peut le voir entrer secrètement dans la chambre de sa future. Roupie ajoute foi à la lettre; & se plaçant dans l'obscurité, il voit Florimel, déguisée en officier, entrer dans l'appartement de Cornélie. Pendant cette scène, le capitaine Bellcamp arrive pour rendre visite à Cornélie, & Roupie conseille à sir Tobie de faire en sorte que ce capitaine prenne sa fille en mariage. Le vieillard, voulant tenir secret le déshonneur de sa fille, profite de l'engagement antérieur qu'il avoit avec Bellcamp, &

insiste à lui donner Cornélie. Florimel alors paroît, & découvre la ruse employée pour tromper sir Tobie & Roupie.

Cette piece est de M. O'Keeffe, auteur du *Gendre*, & de quelques autres petites pieces qui lui ont mérité beaucoup d'éloges & d'applaudissemens.

## D R U R Y - L A N E.

*LA VARIÉTÉ, nouvelle comédie, représentée pour la premiere fois sur le théâtre royal de Drury-Lane, le 25 février 1782.*

Les personnages sont : lord Frankly, Morely, commodore Broadside, major Seafort, le capitaine Seafort, sir Timothée Valérian, sir F. Fal Lal, Stendy, Davy, lady Courtney, miss Harriet Temple, lady Fal Lal, lady Frankly, mistriss Bustle.

Lord & lady Frankly, depuis peu mariés, voient leur bonheur troublé par la visite d'une de leurs amies, lady Courtney, à laquelle Frankly avoit fait sa cour avant son mariage, & dont il avoit été dégoûté par la conduite qu'elle avoit tenue à Paris. Une lettre qu'il laisse tomber, & que son épouse trouve, le met dans le plus grand embarras; lady Frankly toutefois lui affirme qu'elle n'a point lu la lettre. La veuve (lady Courtney) paroît être une femme d'honneur, réellement attachée à M. Morely, homme singulier, qui se donne pour un philosophe, & qui a honte d'avouer sa

passion ; quoiqu'il n'ait aucune raison d'agir ainsi. A la fin il risque d'en faire l'aveu , & il est bien reçu de son amante. Le capitaine Seafort , & miss Harriet Temple avec leur compagnie forment un groupe tant soit peu plus intéressant. Miss H. Temple est la fille d'un général , mort au service de son pays , qui l'a laissée dans la pauvreté. Pour cette raison elle suit son amant Seafort ; elle fait en outre que le pere de celui-ci , le major Seafort , est de la plus grande avarice. Commodore Broadside , marin du bon vieux tems , d'un caractère franc & généreux , soutient la cause de Seafort , auprès de son pere , qui est toujours inflexible. Le commodore découvrant que miss Temple est sa niece , se détermine à l'aller voir déguisé. La générosité de la jeune lady lui fait plaisir , & l'ayant reconnue pour sa niece , il leve tout obstacle à son union avec le jeune Seafort. On découvre encore que Strady , qui s'est vivement intéressé pour elle , est son frere. Sir F. Fal Lal , lady Fal Lal , & sir Timothée Valérian sont des caracteres tout-à-fait détachés de la piece. Le premier fait voir ce qu'il est par l'originalité de son nom ; lady Fal Lal est une bonne Irlandoise d'un caractère franc & ouvert. Sir Timothée Valérian , qui est valétudinaire , n'est point du bon comique.

Cette piece est avec raison appelée *Variété*, rien n'étant plus varié que la plupart des scenes dont elle est composée. C'est le premier essai dramatique d'une jeune lady , qu'on ne nomme point.

( *Universal magazine.* )

---

---

HISTOIRE-NATURELLE.

## P H Y S I Q U E.

CHYMIE. BOTANIQUE.

---

---

## I.

*SUR LES PARATONNERRES.*

**M**ONSIEUR , les orages nombreux & violens qu'on a éprouvés l'année dernière dans l'intérieur de la France , ont dirigé , plus que jamais , l'attention des physiciens vers les conducteurs électriques ; les papiers publics ont parlé souvent de ces machines : voici un fait qui manifeste sensiblement leur utilité.

La tour de l'hôtel-de-ville d'Arras , qu'on appelle le *Beffroi* , & qui est située dans l'une des parties les plus élevées de la ville , n'a jamais été , depuis 230 ans qu'elle existe , frappée par la foudre : & cela à cause de sa construction particulière. Cet édifice , très-remarquable par la beauté de son architecture & par la quantité de fer dont il est armé , a pourtant environ 250 pieds d'élévation ; mais la continuité métallique qui y regne , depuis la



girouette, qui est terminée par un grand nombre de pointes (c'est un soleil de cuivre doré) jusques dans le sein de la terre; au moyen des gouttières, des planchers, & des galeries revêtues de plomb, l'a toujours garanti des accidens fâcheux auxquels sont exposés les clochers très-élevés.

Ce phénomène, produit par une construction à laquelle le hasard seul a présidé, puisqu'à cette époque les conducteurs électriques étoient inconnus, nous fournit une preuve bien évidente de l'efficacité des para-tonnerres. Plusieurs clochers de la ville d'Arras, depuis 230 ans, ont cependant été foudroyés, & celui dont nous parlons n'a jamais reçu la moindre atteinte, quoiqu'il soit plus élevé que tout autre.

Le nommé *Pierre Hâté* (l'un des quatre hommes qui font le guet tour-à-tour dans ce beffroi, le jour comme la nuit) m'a dit avoir vu, il y a 10 à 11 ans, vers la fin d'octobre, tomber sur le plancher de la chambre du *guêteur*, dans un tems orageux, & à l'instant où il tonnoit, plusieurs grosses gouttes de feu, semblables à celles que produit une torche ardente vivement secouée; il m'a montré l'endroit par où étoient entrées ces étincelles, qui s'étoient dissipées sur le champ, & dont la vue lui avoit causé tant d'effroi. J'ai remarqué qu'elles provenoient de la gouttière qui décharge dans la première galerie supérieure les eaux pluviales que reçoit la natte de plomb, qui sert de couverture à la chambre du *guêteur*.

Une trace noire, qui a subsisté long-tems ; & dont le nommé *Pierre Hâté* m'a indiqué la place, mais qui a été enlevée par l'air & la pluie, manifestoit le passage du feu électrique ; on voyoit que cette matiere s'étoit échappée de la gouttiere pour passer dans une ouverture occasionnée par la porte de la chambre qui donne sur la galerie : porte qui étoit ouverte, & dont les gonds & les ferrures sont très peu éloignés de la gouttiere ; cette explosion latérale fut suivie d'une ondee de pluie assez abondante, & l'éclair qui la précéda, fut accompagné d'une espece de bruissement ou sifflement qui peut être comparé à celui d'une fusée volante.

*Pierre Hâté*, que je continuois d'interroger, m'a annoncé que cet événement étoit le seul qu'il eût observé depuis 30 ans qu'il est employé à cette fonction, & qu'un de ses camarades, feu *François Boutard*, qui aimoit, comme lui, à considérer le jeu des éclairs, eut, un jour qu'il tonnoit, l'une des faces de ses cheveux brûlée, étant à la fenêtre qui avoisine la gouttiere.

Les réparations qu'on a faites de tems en tems à ce beffroi n'ont jamais eu pour cause la chute du tonnerre. L'histoire de cet édifice n'en fait aucune mention : *Antoine Delamotte*, le grand pere de *Pierre Hâté*, qui a été guêteur pendant 54 ans, & auquel ce dernier a succédé, a dit plusieurs fois que le feu du ciel n'étoit jamais tombé sur le beffroi.

Nous invitons les savans qui passeront par

Arras, à visiter cette tour : ils verront qu'elle est aussi agréable à la vue que recommandable par sa structure. Elle a été commencée en 1508 & achevée en 1551 : elle est bâtie sur le modele de celle d'Anvers.

J'ai l'honneur d'être, &c.

BUISSART, *conseiller-asseffeur de la  
maréchaussée, membre de l'académie  
d'Arras.*

(*Journal d'agriculture, commerce, finances  
& arts.*)

## II.

*MOYEN de désinfecter les caveaux, égouts, fosses  
d'aisance, &c.*

Il y a long-tems qu'on desiroit trouver un moyen d'ôter leur danger aux miasmes qui s'élèvent des égouts, des caveaux & des fosses d'aisance. M. Janin, seigneur de Combe-Blanche, médecin oculiste de feu S. A. S. Mgr. le duc de Modené, vient de le decouvrir. Il a trouvé le secret de neutraliser le gaz, l'air inflammable & contagieux qui s'évaporent au moment de l'ouverture des fosses ; l'extraction des matières peut s'en faire ensuite sans corrompre l'atmosphère ; on peut les amonceler pour l'utilité de l'agriculture sans que l'odorat en soit blessé. Le gouvernement vient de faire imprimer & publier cet anti-méphitique, qui n'est autre chose que le vinaigre commun. Sept onces jetées dans une fosse la désinfectent en-

tièrement ; parmi les expériences que M. Janin a faites nous rapporterons celles-ci.

» M. le maréchal duc de Biron ayant désiré  
 » de désinfecter la fosse des gardes-françoises  
 » du corps de-garde du château de Versailles,  
 » je m'y suis transporté avec M. le marquis du  
 » Saufay, major de ce régiment, & grand-  
 » croix de l'ordre royal de St. Louis. A cet  
 » effet j'ai versé dans la lunette de conduite du  
 » rez-de-chaussée, 6 onces de vinaigre, & en-  
 » viron demi-once d'eau de lavande (l'auteur  
 » observe ici que cette eau de lavande, ou  
 » toute autre liqueur que le vinaigre, n'est  
 » qu'un moyen de surérogation) le méphi-  
 » tisme a disparu dans l'instant de la projec-  
 » tion, de même qu'à la conduite supérieure.  
 » Cette seule projection a suffi pour anéantir  
 » l'infection de cette fosse pendant 3 jours.....  
 » M. du Saufay m'ayant conduit au dépôt des  
 » gardes-françoises à Paris, sur le boulevard ;  
 » il m'ordonna, en présence de plusieurs offi-  
 » ciers de ce régiment, de neutraliser une fosse  
 » ayant dix lunettes de face, dans lesquelles  
 » je versai 12 onces de vinaigre & 2 onces  
 » d'eau sans-pareille ; dans la minute toute odeur  
 » méphitique fut anéantie, tandis qu'auparavant  
 » il s'en exhaloit une fétidité à en rendre l'ap-  
 » proche très-difficile «.

On ne sauroit trop publier un secret aussi simple, aussi facile, & à la portée de tout le monde, de se préserver des influences malignes des exhalaisons des fosses, qui outre leur désagrément altèrent l'atmosphère & portent les

atteintes les plus funestes au fébricitant, à l'asthmatique, à la femme en couche, au poitrinaire, & à tous ceux dont le genre nerveux est très-irritable. L'avantage que ces matieres offrent pour des engrais est très-précieux : on les mêle avec le fumier de cheval qui est nécessaire pour les neutraliser à jamais ; 15 jours après on peut étendre ce fumier sur les terres sans que l'air environnant en soit altéré.

» Il a perdu non seulement son odeur infecte ;  
» mais encore sa causticité & sa chaleur brû-  
» lante, qui cause sur les terres arides, sur-  
» tout la première année, les plus minces pro-  
» ductions, & transmet dans la plante même  
» ses qualités insalubres & de mauvaise odeur.  
» Les chevaux refusent de s'en nourrir, & le  
» gibier qui a brouté cette herbe, porte avec  
» lui sur nos tables l'empreinte du méphitisme.  
» Avec la matiere fécale neutralisée & répan-  
» due sur une terre légère, sur laquelle j'avois  
» fait semer des graines de scorsonaire, de  
» carottes & autres jardinages, j'ai obtenu des  
» productions étonnantes par leur volume,  
» leur délicatesse & leur primeur. Avec le  
» même engrais, j'ai eu l'avantage d'avoir en  
» bled 17 & demi pour un. Mes prés qui ont  
» été fumés ont produit plus du double des  
» récoltes de mes voisins, eu égard à l'étendue.  
» Mes chevaux l'ont mangé avec appétit, enfin  
» les arbres à fruit au pied desquels on en a  
» répandu, ont eu beaucoup plus de fruit, &  
» infiniment plus beau & de meilleur goût.

( *Mercur de France.* )

*NOUVEAUX détails sur la montagne aux environs  
de Malesherbes. (\*)*

Perfuadés que quelques naturalistes de la capitale s'emprefieroient d'aller à Malesherbes, nous avons promis des détails plus circonftanciés fur le phénomène qu'offre cette montagne; ce que M. l'abbé Giraud Soulavie en a dit par la voie de ce journal, n'eft pas fuffifant pour fatisfaire la curiosité. En attendant des observations plus pofitives, nous en hafarderons quelques-unes, fans toutefois prétendre affigner la vraie caufe de ce phénomène. Le terrain de Malesherbes eft une prolongation du pays à pierres de grès de Fontainebleau. Ce terrain eft formé de fable, de cailloux & de fragmens de grès; au-deffous font des couches mobiles de pierres calcaires. L'eau & la mobilité de ces pierres paroiffent être la caufe du phénomène. En effet, il y a lieu de préfumer que l'eau a miné à la longue le terrain intérieur, & y a formé des excavations; qu'en s'infiltrant elle a enlevé les portions intermédiaires des maffes, & les a abandonnées à elles mêmes, ce qui aura occasionné leur chûte; car de même qu'il y a des fragmens de maffes de grès détachés dans les lits fupérieurs, il peut y en avoir également au deffous de la pierre calcaire. Ces frag-

---

(\*) Voyez le dernier journal, page 353 & fuiv.

mens de grès & de pierres, en se détachant & en tombant dans l'excavation formée par les eaux, se brisent & donnent naissance au bruit & à la commotion.

On observe dans les mines que le bruit est d'autant plus considérable que les ouvertures sont moindres. Le coup de pique du mineur ou la chute d'une masse de minerais, peu sensible dans l'intérieur, forment un coup effrayant à l'embouchure du puits de la mine, ou à la tête d'une galerie. Dans nos puits ordinaires, pour peu qu'ils soient profonds, une pierre légère que l'on y jette fait un bruit très-fort; enfin on ne peut calculer l'étendue & la propagation des sons dans une masse solide.

La montagne de Malesherbe n'est pas la première qui offre une phénomène de ce genre. Depuis 1739 jusqu'en 1741, une montagne en Auvergne, nommée *Perier*, ne cessa de faire entendre un bruit semblable. Le haut de cette montagne formoit une plâtrure assez considérable, sur laquelle s'étendoit un étang ou grande marre dont l'eau diminuoit en raison de la commotion, commotion qui n'étoit jamais plus vive que lors d'un plus grand épanchement d'eau; ce phénomène a cessé par la disparition entière de l'étang.

Un autre montagne volcanisée de l'Auvergne, dont le fond étoit un ancien crater, & qui dominoit un village nommé Saint-Sandoux, a donné lieu, pendant six ou sept mois, à un phénomène à-peu-près semblable à un bruit souterrain.

### 378 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Il y a dans la mer Baltique une île formée de roches graniteuses, de l'intérieur de laquelle se faisoit entendre un bruit considérable. La mer s'étant éloignée de quinze ou vingt toises, le bruit a cessé; ce bruit semble n'avoir été occasionné que par l'eau de la mer qui se faisoit issue dans l'intérieur de l'île, pour former quelques lacs.

*(Journal de Paris.)*





---

# M É D E C I N E.

## C H I R U R G I E.

---

### I.

#### *Avis sur le Kirschwafer.*

**T**OUT le monde connoît la liqueur spiritueuse qu'on nous apporte de Suisse, & dont le nom exprime son origine ; car le mot kirschwafer signifie eau de cerise. Cette liqueur, dont on fait un commerce assez considérable en Suisse, est d'une force supérieure à celle de nos eaux-de-vie doubles, & peu de personnes la supportent pure. On la fait avec la merise ou cerise noire qu'on cueille dans les bois. M. de Haller nous apprend que pour la faire on écrase la merise avec le noyau ; qu'on la laisse ainsi fermenter jusqu'à ce qu'elle prenne une odeur vineuse, qu'alors on la distille, & que le produit de cette distillation est ce qu'on appelle le kirschwafer. Cet esprit ardent qui a en général la propriété des eaux-de-vie les plus fortes, a de plus un aromate agréable, qui lui est communiqué sans doute par le noyau, ce qui la rend plus stomachale que les autres, &

beaucoup plus puissante pour faciliter la digestion, soit après un grand repas, soit lorsqu'on est sur le point de vomir les alimens qu'on a pris.

On fait qu'en général, l'usage des liqueurs spiritueuses, sur-tout des liqueurs proprement dites ou sucrées, n'est point sain; qu'il devient même dangereux, soit à raison des hétérogènes qu'on fait entrer presque toujours dans leur composition, soit à raison des huiles essentielles qui en font la base ordinaire. Cette partie oléagineuse, qui n'est pas assez étendue dans un liquide aqueux, combinée avec le sucre, subit difficilement l'action des sucs digestifs & rend l'usage des liqueurs en général échauffant & capable de troubler la digestion plutôt que de l'aider.

De-là vient que, lorsqu'on a fait un grand repas, l'eau-de-vie pure réussit beaucoup mieux qu'une liqueur sucrée quelconque. Jusqu'à présent, de toutes les boissons inventées par la sensualité, ou que l'intempérance a rendues nécessaires, le kirschwasser a passé pour la meilleure liqueur. Mais comme son usage n'est point supportable, on a trouvé moyen de l'adoucir, de le corriger & de le rendre même efficace, sans lui ôter ce qu'il a d'agréable. Ce moyen consiste à en mettre une cuillerée à café sur un verre d'eau chaude avec un morceau de sucre. Il en résulte une liqueur aqueuse & spiritueuse qui conserve tout le parfum du kirschwasser, & qui facilite la digestion. Nous conseillons à tous ceux qui sont dans l'usage d'user

de liqueurs après les répas, de préférer celle-ci à toute autre.

( *Gazette de santé.* )

## I I.

*LETTRE de M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU ,  
aux auteurs du Journal de Paris , à l'occasion  
des enterremens précipités.*

MIRECOURT, le 27 février 1782.

M E S S I E U R S ,

La personne qui écrit de Laigle , un fait vraiment effrayant consigné dans votre feuille N<sup>o</sup>. 54 (\*) prétend qu'il existe des loix sages contre le danger des inhumations précipitées. Il feroit à desirer qu'il en existât en France ; mais je n'en connois point qui soient générales & précises. Les rituels des diocèses prescrivent, il est vrai, de n'enterrer les cadavres que vingt-quatre heures après la mort apparente ; mais ce n'est parmi nous qu'un usage, insuffisant en lui-même, & encore assez mal observé.

Il y a mille exemples célèbres de personnes qui ont été enterrées vivantes. Je ne rappellerai point ici ces événemens dont le souvenir fait horreur. Je me bornerai à vous

---

(\*) Voyez le dernier journal, page 371.

citer quelques traits , bien propres à démontrer le danger & l'abus des ensevelissemens précipités.

On lit dans les mémoires historiques d'Amelot de la Houffaye , que le cardinal Spinosa , premier-ministre de Philippe II , porta la main au rasoir qui l'ouvroit pour être embaumé. Ce qui est bien singulier , c'est que ce cardinal étoit venu au monde dans l'église même , au moment qu'on arrangeoit sa mere dans le caveau où l'on venoit de la descendre , parce qu'on la croyoit morte.

Nous avons eu , dans voisinage de cette ville , un chanoine - régulier , nommé M. de *Bayon* , prieur-curé de Boulaincourt , qui est mort âgé de près de cent ans , & qui avoit été enterré à l'âge de six mois. Une sœur qui l'aimoit tendrement , voulut lui donner un dernier baiser lorsqu'on l'eut mis dans la fosse. L'enfant sourit à sa sœur ; on le rapporta chez sa mere , & il vécut un siecle , sans être jamais malade.

En général , on n'est point assez en garde contre l'incertitude des signes de la mort dans beaucoup de sujets , que l'on condamne à être enterrés vivans. Quelle épouvantable situation ! quelle peine atroce ! Nos loix n'ont pas encore trouvé de crimes qui dussent en être punis.

Plusieurs gouvernemens ont eu des usages & des statuts , dont le but étoit de préserver les hommes de cet horrible malheur.

En Angleterre , on n'ensevelit point de ca-

d'avres avant la visite des jurés, on ne les enterre qu'après trois jours depuis l'instant de la mort. Les jurés doivent examiner si c'est le fer ou le poison qui a causé la mort.

Les Romains avoient eu l'idée de ces sages précautions. Ils plaçoient des pleureuses aux oreilles des morts pour les réveiller s'ils n'étoient qu'endormis. La loi des douze tables vouloit qu'il y eût dix trompettes posées sur leurs têtes, origine vraisemblable de notre usage de sonner pour les morts. Ils exposoient les leurs sur le pas de leur porte, &c.

A Geneve, des officiers examinent si la mort est certaine, si elle est naturelle ou violente.

A Gênes, en Danemarck & ailleurs, des loix précises veulent qu'on n'enterre les morts qu'après le délai de trois-jours. Ce délai n'a pas encore paru assez long en Hollande.

Il est incontestable que notre usage d'ensevelir sur le champ & d'enterrer dans les vingt-quatre heures, est un abus qu'il faudroit réformer. Un excellent homme, que la Lorraine a perdu il y a quelques années, a introduit à cet égard un règlement très-sage dans un canton de cette province, où sa qualité de curé-doyen & sa considération personnelle lui donnoient beaucoup d'influence. Il a fait arrêter, dans un synode : *Que les curés n'enterroient aucun de leurs paroissiens qu'il n'eût demeuré deux nuits entières sur un lit, le visage découvert, les mains & le reste du corps libre ; qu'on ne mettroit le mort dans son cercueil que le matin du troisieme*

*jour , en présence de quelques examinateurs & certificateurs de la vérité de sa mort ; que ce cercueil ne seroit jamais fermé par-dessus ; & qu'il seroit jeté sur le visage du mort & sur son corps , beaucoup de chaux vive. Telle est , je crois , à peu de chose près , la réforme qui devoit être par-tout observée , sous l'inspection des magistrats. Les juges des lieux seroient chargés d'en dresser des procès-verbaux , d'après lesquels seuls il seroit permis d'ensevelir & d'inhumer les défunts.*

Le nom de l'auteur de ce règlement mérite d'être connu. C'est M. HUET , doyen de Rouffieux , né à Mataincourt , près de Mirecourt , & qui a laissé beaucoup de manuscrits , de mémoires & de projets utiles. C'est à lui que nous sommes redevables , dans cette province , des ordres donnés en 1740 pour la plantation des arbres sur les grandes routes. On m'a remis tous ses papiers , & je me propose de donner au public un extrait de ses pensées les plus intéressantes , si ma santé & mes occupations me permettent de me livrer à cette tâche nouvelle.

J'ai l'honneur d'être , &c.

## I I I.

*REMEDE contre les maladies des yeux, adressé  
aux rédacteurs du journal.*

DE VALENCIENNES, le 16 mars 1782.

M E S S I E U R S,

Il y a eu beaucoup de personnes attaquées cet hiver d'inflammation aux yeux, accompagnée d'une abondance d'eau âcre & salée qui occasionne une démangeaison extraordinaire, & une grande rougeur aux paupieres : j'ai peut-être été un des plus maltraités de cette incommodité. Après avoir essayé différens remedes qui ne m'ont donné aucune espece de soulagement, j'ai composé le collyre suivant qui m'a entièrement guéri.

» Prenez une dragme d'iris de Florence en  
» poudre subtile, autant de vitriol blanc ; met-  
» tez-les dans une pinte (\*) d'eau ; remuez  
» bien le tout jusqu'à ce que le vitriol soit  
» dissout ; laissez infuser le mélange pendant  
» vingt-quatre heures, filtrez-le ensuite pour  
» vous en servir au besoin.

## U S A G E.

Trempez un linge dans cette eau ; vous vous

(\*) Mesure de Paris,  
Tome V.

### 386 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

en lavez les yeux , & en mettez des compresses pendant la nuit ; il suffit de se baigner les yeux deux ou trois fois dans le jour ; en observant de passer le linge bien légèrement sur les paupières , pour ne pas irriter.

J'ai cru, Messieurs, que ce remede peu coûteux , pourroit être utile au peuple , c'est pourquoi je prends la liberté de vous en adresser la recette , en vous priant de vouloir bien l'insérer dans votre journal.

J'ai l'honneur d'être avec les sentimens les plus distingués ,

M E S S I E U R S ,

Votre très-humble & très-obéissant-serviteur.

H E C A R T , *secrétaire  
de la direction des fermes  
générales.*





## I V.

*SUITE des expériences faites avec les differens remedes de M. le baron DE HUPSCH, ou note des personnes qui ont été guéries ou soulagées par leur vertu. (\*)*

*Premièrement, avec le remede contre le mal caduc, la crampe & les convulsions.*

18. Mathias Ludewig, garçon tailleur, rue Sachsenhauser à Cologne, attaqué depuis 13 ans d'une crampe journaliere aux mains, & environ une fois par semaine d'un engourdissement qui lui ôtoit l'usage de tous ses sens, & étoit quelquefois accompagné de vertiges & de somnambulisme; ayant commencé l'usage du remede au printems de 1781, & continué avec soin, il ne lui reste plus d'autres symptôme que quelques légères convulsions aux mains, aux approches d'un changement de tems. M. le baron de Hupsch, desire d'avoir des occasions de multiplier ses expériences avec des somnambules.

19. Mde. la princesse de \*\*\*, après avoir inutilement tenté d'autres remedes pour de fréquens vertiges & le tremblement des mains, en a été radicalement guérie par l'usage du remede pendant cinq mois, & le continue par intervalles.

20. M. Seyberth, greffier du bailliage, supérieur de Idstein, principauté de Nassau-Usingue, écrit que son fils, âgé de 26 ans, & sujet depuis long-tems à des accès épileptiques environ tous

---

(\*) Voyez le journal d'août 1781, page 319.

### 388 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

les trois ou quatre semaines, a commencé l'usage du remède au mois d'août 1779, & qu'il en a éprouvé de si bons effets, qu'il a été exempt de tout accès pendant plus d'un an.

21. M. de Schoenebeck, médecin de la noble maison de Deusternau, au comté de Hachembourg, a donné le remède à la femme d'un ouvrier aux mines de ces contrées, qu'il a d'abord soulagée, mais elle en a depuis négligé la continuation.

22. Anne-Marie Webers, fille de Sohlingen, au duché de Berg, âgée de 30 ans, éprouvant presque toutes les nouvelles lunes des attaques d'épilepsie, a commencé la cure au mois d'août 1780, & a continué l'usage du remède au-delà de cinq mois avec un tel succès, qu'elle ne ressent plus qu'une légère foiblesse de membres quand le tems est mauvais ou sombre.

23. M. Bongarts, lieutenant du grand-bailli des bailliages de Linn & Urdingue, attaqué pendant plus de deux ans, de crampes très-violentes, s'en est préservé par l'usage du remède.

24. N. Jansea, cordonnier à Cologne, a guéri par l'usage d'un seul paquet, son enfant de quatorze mois, auparavant attaqué tous les jours du mal caduc.

25. Eve Freners, fille de 23 ans, demeurant à Cologne paroisse St. Pierre, tourmentée d'accès qui duroient quelquefois trois heures, & d'une nausée continuelle avec difficulté de respiration, a été radicalement guérie en trois ou quatre semaines, ayant commencé l'usage du remède le 16 juillet 1781.

26. Théodore Fuff fils, âgé de 15 ans, de la paroisse de St. Jean-Baptiste à Cologne, avoit deux à trois accès de mal caduc presque tous

les jours. Le 1er. mars 1781, il commença à faire usage du remede, dont il use encore comme préservatif, & s'il paroît encore quelque trace du mal, ce n'est qu'une convulsion légère.

27. Mde. la comtesse de \*\*\*, demeurant à V. \*\*\*, âgée de 34 ans, souffrant beaucoup d'une espece de passion ictérique avec vomissement & les pâles couleurs, fait usage du remede, depuis sept à huit mois, & le mal ictérique l'a quittée, ainsi que le vomissement, en y ajoutant l'ingrédient convenable.

*Secondement, avec le remede contre l'hydropisie, & les maladies hydropiques.*

22. Milord \*\*\*, attaqué depuis trois ans d'enflure aux jambes, alla voir en passant à Cologne le grand cabinet d'histoire-naturelle & d'ouvrages des arts & d'antiquités de M. le baron de Hupfch, & ayant eu cette occasion de le consulter, il fit suivant son avis, usage du remede anti-hydropique, dont il fut si soulagé pendant son court voyage de Cologne à Rotterdam, qu'il en a témoigné sa reconnoissance par une lettre écrite de cette derniere ville.

23. M. Baudoin écrit de Lannion en Bretagne, en date du 14 octobre 1781. » M. les » effets miraculeux que votre remede a opérés » dans cette ville, & sous nos yeux, sur M. De- » miniac, le font desirer pour &c. Le dernier » envoi que vous en fîtes à Lannion, n'étant » parvenu qu'après la mort du malade, il a » été donné à un curé voisin hydropique, & » a opéré la parfaite guerison de cet ecclé- » siastique. »

24. Wilhelmine Burschkens, jeune fille de Kessel sur Meuse au duché de Gueldres-Prus-

### 390 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

sienne, attaquée d'hydropisie depuis deux ans avec suppression de règles depuis sept mois, a commencé au mois d'août 1781 l'usage du remède, qui a arrêté l'enflure des jambes, & l'a d'ailleurs beaucoup soulagée.

25. M. le comte de \*\*\* général au service de \*\*\* avoit une jambe enflée & une vieille plaie. L'enflure a cessé & la plaie a beaucoup diminué par un long usage du remède anti-hydropique conjointement avec un autre.

26. Mathieu Falten, laboureur près de Cologne, âgé de 69 ans, attaqué d'une hydropisie générale causée par une maladie articulaire & des froids, étoit jugé mourant. Ayant usé du remède depuis le mois d'avril 1781, les enflures ont diminué & il vit encore.

27. M. le comte de \*\*\*, chanoine capitulaire de \*\*\*, âgé de 50 ans, s'étoit attiré par un usage du vin un peu immodéré, une espèce de podagre excessivement douloureuse, qui lui étant montée une fois à la tête a produit des vertiges & une sorte d'apoplexie. Ayant fait usage du remède plusieurs mois avec une diète exacte, il ne lui reste plus que des douleurs légères & passagères.

28. Magdelaine Poos, fille d'un cultivateur de Homberg, à une lieue de Duisbourg au duché de Cleves, âgée de 20 ans, ayant marché dans l'eau froide pendant ses règles, en automne 1779, le froid les supprima, son ventre enfla, & elle avoit subi plusieurs fois la ponction; lorsqu'au mois de mai 1781 Mrs. Hanlo & de Schoenebek, étudiants en médecine dans l'université de Duisbourg, demanderent pour elle le remède anti-hydropique qui la soulagea au rapport de M. Leiden Frost, praticien renommé à Duisbourg.

29. M. David Bodemer , négociant Danois , ayant été attaqué à Amsterdam d'une hydropisie , a demandé le remede anti-hydropique , & l'ayant continué jusqu'au quatrieme paquet , il étoit entièrement guéri au mois de décembre 1781 , & est retourné en Danemarck au commencement de cette année. Il reconnoît que M. le baron de Hupsch lui a sauvé la vie.

Les personnes attachées à M. l'archevêque de Paris , mort d'hydropisie depuis peu , ayant lu dans l'*Esprit des journaux* les cures opérées par M. le baron de Hupsch , se sont adressées , mais trop tard , à lui pour avoir son remede.

M. le baron de Hupsch assure que M. l'archevêque de Paris n'en a point fait usage.

M. le baron de Hupsch , permet à tout le monde de lui écrire , en affranchissant les lettres jusqu'à Cologne.



---

 AGRICULTURE.

## ÉCONOMIE.

## INDUSTRIE. COMMERCE.

## I.

*MOYEN de préserver les appartemens de l'humidité.*

CE que j'ai, Mr., à vous annoncer, ne mérite pas le nom de découverte, c'est au plus une trouvaille ; mais l'influence qu'elle peut avoir sur la santé & l'économie domestique, la rend intéressante.

Un cabinet dépendant du logement que j'occupe, étoit si humide que les papiers que j'y laissois, sembloient être trempés dans l'eau, lors des grandes pluies ou des dégels. Je fis mettre dans ce cabinet une certaine quantité de bois de chêne pour le chauffage de mon appartement ; ce bois absorbe l'humidité de ce cabinet, & les papiers s'y conservent sains depuis ce moment.

Ce fait m'a fourni l'explication d'un pareil dessèchement arrivé, il y a quelques années, dans le cabinet de mon beau-frère, cabinet d'où l'on avoit été forcé d'enlever le linge renfermé.

dans des armoires, par rapport à l'humidité & la moisissure qu'il y contractoit. Ce desséchement se fit peu après, dès que l'on eut placé, dans le voisinage de ce cabinet, une ample provision de bois. Ce moyen peut être employé dans les bâtimens neufs, nouvellement vernis, avec l'attention de changer le bois après un certain tems, cette faculté d'absorber n'étant pas illimitée, & devant être relative à la qualité du bois & à la portion d'humide essentiel qu'il a conservée. D'après cette expérience, peut-on traiter de préjugé le scrupule qui fait éloigner les amas de bois de nos celliers ?

Dans l'espece de succion qu'opere principalement l'écorce spongieuse du bois, quelle perte ne doit-il point se faire des parties spiritueuses des vins ?

Cette même expérience ne paroît-elle pas propre à éclairer le gouvernement sur la salubrité ou l'insalubrité des grandes plantations dans les pays chauds ? Les abattis de bois ont généralement influé avantageusement sur la santé des citoyens, en diminuant l'aspiration d'un humide nécessaire ; des cantons marécageux au contraire ont été rendus sains par des plantations. C'est sans doute dans des vues relatives à la santé de l'homme, que l'auteur de la nature a invité, par le progrès végétatif & la commodité du transport, aux grandes plantations dans le voisinage des rivières.

J'ai l'honneur d'être, &c. R. D. E. M.

(*Gazette d'agriculture, commerce, finances & arts.*)

## I I.

*LETTRE sur l'emploi du charbon de terre dans  
la fente des métaux.*

DE LYON, le 16 mars 1782.

Je vous supplie , M. de publier l'observation que j'ai l'honneur de vous adresser sur la note qui se trouve à la pag. 329 du quatrième volume d'un ouvrage intitulé : *Lettres écrites de Suisse , d'Italie , de Sicile & de Malthe* , par M.\*\*\* Amsterdam. 1780.

L'auteur dit que , » selon les procédés des  
» Anglois & des Liégeois , le charbon de terre  
» n'est pas débituminisé au point de ne plus  
» aigrir les métaux qu'on traite par son moyen ,  
» & que l'on ne sauroit s'en servir avec suc-  
» cès dans aucun affinage , quoi qu'en aient pu  
» dire de contraire quelques charlatans en cré-  
» dit ; « ensuite il explique pourquoi il pense  
que ce charbon ne peut être débituminisé  
dans un feu ordinaire.

Ce qui s'est passé à Lyon en 1777 , est si  
relatif à la matière de cette note , que la vé-  
rité , la justice & l'intérêt des arts se réunif-  
sent pour exiger qu'on le rappelle à ceux qui  
l'ont su , & que l'on en informe ceux qui l'ont  
ignoré.

En 1777 , M. le comte de Stuart , cheva-  
lier de S. Louis , vint à Lyon , & me com-  
muniqua des procès-verbaux , dont il résul-  
toit



qu'avec du charbon de terre préparé selon sa méthode, il avoit traité avec succès de l'argent à Paris en 1775, & du fer aux forges d'Aivry & de Mevrain en Bourgogne en 1776 & 1777. M. le comte de Buffon avoit signé l'un de ces derniers procès-verbaux.

M. de Stuart me pria de l'aider à faire connoître ce charbon à Lyon, & je m'en occupai comme d'un devoir rigoureux. Nous en conférâmes avec M. de Fleffelles, intendant de cette généralité, qui sentit aisément la grande importance de la chose, & nous aida de tout son pouvoir.

Il arriva bientôt à Lyon trente à quarante milliers pesant de ce charbon tiré des mines de Mont-Cenis, entre Autun & Châlons sur-Saône; il avoit été préparé aux lieux de l'extraction.

Le 22 juillet 1777, les opérations commencerent. On fondit des piastres à l'affinage avec le charbon de M. de Stuart, sans mélange d'aucun autre. Les lingots portés à la forge de l'Argue furent forgés avec ce même charbon, &, de filiere en filiere, ils ont été réduits en traits des plus fins. Tant à l'affinage, que dans d'autres laboratoires, il a été fait plus de trente expériences, tantôt seules, tantôt comparées avec les travaux au charbon de bois sur l'argent, sur le fer, sur le cuivre, sur les couleurs à la porcelaine, dans des fourneaux à vent, à souffler, à manche. Quelques ouvriers ont éprouvé que ce charbon avoit une activité qu'ils n'en attendoient pas; mais on a été loin de la regarder comme un défaut, puisque la

ductilité des métaux n'en a pas reçu la moindre altération. Nombre de tireurs d'or, d'autres artistes, & quelques personnes considérables, ont été témoins de ces faits. Les régisseurs de l'affinage se sont empressés d'acheter ce qui restoit de charbon, après les essais qui tous avoient été à son avantage.

J'ai rendu compte de ces détails à douze ou quinze membres du conseil en particulier, & au public dans la gazette du commerce & des arts, du 16 août de la même année 1777.

Ainsi donc, M. il existe un procédé que je n'ai pas, & au moyen duquel le charbon de terre peut être approprié à la fonte & à la forge des métaux, en sorte qu'ils n'en contractent aucune aigreur : & ce procédé bien divulgué, bien pratiqué, permettant de substituer dans des fourneaux très-dispendieux le charbon de terre au charbon de bois, assureroit à jamais la conservation des forêts. J'ai l'honneur d'être, &c. BRISSON, inspecteur des manufactures & censeur-royal.

### I. I. I.

#### *DÉCOUVERTE pour buriner le marbre.*

Le Sr. Ferat, de Châlons en Champagne, a trouvé une méthode par laquelle il forme sur le marbre différens tableaux & ornemens qui ont un effet plus agréable, moins servile & moins sec que la mosaïque. Son art consiste à préparer d'abord avec la pointe les traits des

objets qu'il a à représenter, & à leur donner plus ou moins de profondeur, suivant la nature des nuances dont ils ont besoin, afin qu'ils prennent plus ou moins de couleur, & que celle-ci acquiere plus ou moins de vigueur. Il passe ensuite une même teinte à l'huile sur son marbre, qui n'en retient que dans les lignes tracées dont on vient de parler. Cette couleur devenue une avec le marbre qui n'offre, dans les parties où elle est, qu'une surface raboteuse & sablée, ne peut souffrir aucune altération. L'auteur exécute, par ce procédé, toutes sortes d'ornemens, même des paysages & des portraits.

Cette invention de buriner le marbre paroît mériter l'attention de tous les amis des arts & des sciences : les architectes pourront, plus que tous les autres artistes, employer ce nouvel art à la décoration intérieure des églises, des palais, ou de tous autres monumens plus ou moins susceptibles de magnificence.

L'auteur formera des élèves en ce nouveau genre de graver, s'il en trouve l'occasion. Il demeure à Paris, à l'hôtel de la providence, rue du Foin St. Jacques.

(*Journal de Paris.*)



---

TRAITS DE BIENFAISANCE,  
DE PATRIOTISME, DE COURAGE,  
DE JUSTICE ET D'HUMANITÉ.

---

## I.

DE PARIS, le 9 mars 1782.

**L**A prison civile a été enfin séparée de la prison criminelle, & les malheureux détenus seulement pour dettes, ont été transférés à l'hôtel de la Force, quartier St.-Antoine. La commodité de l'emplacement de cette nouvelle prison, la salubrité de l'air, l'intelligence des distributions, tout promet à ces tristes victimes un sort moins rigoureux; un lieu de sûreté ne fera plus un séjour d'horreur, & le commerce des scélérats ne flétrira plus l'ame de ces infortunés, détenus pour des engagements que des circonstances impérieuses leur font souvent contracter. L'annonce de l'exécution de ce projet d'humanité mérite d'être placée parmi les événemens les plus mémorables de ce regne; elle fera bénir à jamais le nom de notre jeune monarque; elle doit rappeler en même-tems le zèle de M. l'abbé de

Besplas, aumônier de Monsieur, qui, prêchant devant le roi en 1777, le discours de la cène, exposa aux yeux du jeune souverain les objets les plus intéressans pour l'humanité; il fixa sur tout son attention sur les cachots. Le monarque vivement ému, desira que son ministre des finances s'en occupât; environ deux mois après, les offices de receveurs des domaines ayant été supprimés, 300,000 liv. d'économie provenant de ce retranchement, furent appliquées à la reconstruction des prisons de ce royaume; & depuis ce moment l'administration n'a point cessé de s'occuper de cette partie importante.

( *Mercur de France.* )

## I I.

Le 6 février dernier, écrit-on d'Antibes; un bateau du roi affecté au service de l'isle Sainte-Marguerite, ayant été submergé près de la pointe de la Croisette, le nommé François Fourmain, témoin de ce malheur, sans être intimidé par l'impétuosité des vagues, qui pouvoient le briser sur les rochers, se précipite dans la mer, & parvient, après avoir lutté long-tems contre les flots, à saisir le bras presqu'unanimé d'un matelot, & le traîne vers le rivage, où il le dépose. Il retourne en chercher un second, qu'il sauve encore; il se replonge une troisième fois, & ne revient à terre, recevoir les secours dont il avoit le plus grand besoin, que lorsqu'on l'eut averti qu'un autre matelot avoit gagné le rivage, & qu'ayant

## 400 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

reconnu le cadavre du patron mutilé contre les rochers, il se fut assuré qu'il ne lui restoit plus personne à sauver. Sur le compte qui a été rendu au roi du courage de ce pêcheur, connu dans le pays par plusieurs autres actions de cette nature, S. M. lui a accordé une gratification.

### III.

Pendant la fête que la communauté de Saulre Champenoise a donnée à l'occasion de la naissance de Mgr. le Dauphin, le 25 novembre, le curé & le principaux habitans ont jetté de l'argent au peuple assemblé ; ils ont fait couler une fontaine de vin, & distribuer 200 livres de pain. Le 26, la communauté a fait délivrer aux pauvres 30 quartels de grains & 10 écus en argent.

( *Journal encyclopédique.* )

### IV.

L'école royale militaire de Pont-le-Roi, tenue par les religieux bénédictins de la congrégation de St. Maur, a cru devoir célébrer le même événement par un acte d'humanité dont la durée pût en perpétuer le souvenir. Pour cet effet, elle a créé une rente viagère de 60 liv. en faveur du pauvre, ou de la pauvre de la paroisse que son âge, ses besoins & sa probité rendroient plus digne que tout autre de ce soulagement.

## V.

La ville de St. Léonard dans la Lomagne a été témoin d'une scène attendrissante. M. de Pujade, chevalier de St. Louis, ancien aide-major des gardes-du-corps, pour témoigner sa joie de la naissance de Mgr. le Dauphin, a fait chanter une messe solennelle, à laquelle tous les pauvres, à qui il avoit donné de l'argent, ont été à l'offrande, & lui après. Il est retourné à son château, escorté de 30 des plus indigens qu'il avoit choisis, & leur a fait servir un dîner abondant, après lequel il a donné à chacun un pain & un écu. A la suite d'un feu d'artifice tiré sur le soir, il a donné à souper à plus de 200 payfans. Tout ce monde, en le quittrant, embrassoit ses genoux, le nommoit le pere & l'ami des pauvres, & faisoit retentir l'air de *vive le roi*, &c. M. de la Pujade est un vieillard octogénaire qui nourrit tous les jours 15 pauvres, & qui ne forme d'autre plainte que celle de n'être pas assez riche pour étendre ses bienfaits sur un plus grand nombre de malheureux.

## V I.

Le 10 du mois de février, 6 filles pauvres & vertueuses furent mariées par M. Guynet, curé de la paroisse de St. Quiriace de Provins, dans l'église royale & collégiale du chapitre de St. Quiriace de cette ville, à l'occasion de la

naissance de Mgr. le dauphin. Le prince régnant de Salm-Kyrbourg, seigneur engagiste du canal royal de Provins, dota les six mariées de 100 écus chacune, & leur distribua pour pieces bénites, 6 médailles en argent, représentant d'un côté le buste de la reine, & de l'autre cette inscription : *Nascens Delphinus populat : sex natus munificè jungit princeps regnans de Salm-Kyrbourg. Provini, 1781.* MM. les maire & échevins de la ville assistèrent à la cérémonie, que le prince de Salm honora de sa présence. Un dîner de 50 couverts fut préparé pour les mariés & leurs plus proches parens.

## V I I.

Suivant des lettres de Troyes, M. Bouchotte, subdélégué & conseiller au bailliage de Bar-sur-Seine, vient, à l'occasion de la naissance de Mgr. le Dauphin, de donner à la paroisse de cette ville un contrat de 6000 liv., rapportant 300 liv. de rente, pour en distribuer tous les ans une partie à des pauvres de bonnes vie & mœurs, & qui ne soient pas mendiens. M. Bouchotte, son neveu, procureur du roi en l'élection, a donné, à la même occasion, 300 liv. pour le premier enfant qui naîtroit d'une pauvre vertueuse, & a nommé la ville & l'élection pour être parrain & marraine de cet enfant.

## V I I I.

On écrit d'Issoudun que Mgr. le comte d'Ar-



tois, de l'apanage duquel cette ville fait partie, ayant été instruit que les officiers municipaux avoient épuisé les fonds du bureau de charité qui leur est confié, leur a fait tenir une somme d'argent suffisante pour les besoins actuels auxquels ils avoient à pourvoir. Ils ont fait célébrer dans l'église collégiale, en présence des chanoines, des corps de justice & autres, un *Te-Deum*, autant pour demander à dieu le parfait rétablissement de Madame la comtesse d'Artois, que pour remercier le ciel du nouveau bienfait qu'il leur procuroit par la main de leur seigneur apanagiste.

## I X.

Les négocians de Copenhague se sont cotisés pour faire ériger à la bourse un monument à la gloire du feu comte de Schimmelman, restaurateur du commerce de Danemarck. Ils ont en même tems nommé une députation pour complimenter M. le comte Ernest de Schimmelman, qui a été chargé par le roi de mettre en exécution les plans dressés par le feu comte son pere, pour l'avantage du commerce & de la navigation. S. M. lui a fait présent d'une bague avec cette honorable légende sur l'anneau : *Merito patri, filio merenti.* (Le pere l'a méritée, & le fils la mérite.)

## X.

La ville de Château-Roux n'a pas cru pou-

voir témoigner plus vivement la joie dont elle a été pénétrée en apprenant la naissance de Mgr. le Dauphin, qu'en versant sur les malheureux les secours qui leur étoient le plus nécessaires : 280 pauvres ont reçu des habits & du linge. Indépendamment de ce don, l'on a fait à tous les pauvres en général une distribution de viande & d'argent, pour que ces infortunés pussent dans leur famille partager l'alégresse & les réjouissances publiques. Les officiers municipaux & les administrateurs du bureau de charité ont contribué à cet acte de bienfaisance, dont le monarque donne journellement l'exemple. Les pauvres qui ont été habillés & foulagés par le bureau de charité, dont l'établissement a, depuis 5 ans, détruit entièrement la mendicité, ont assisté à une messe solennelle, célébrée par M. de la Coux de Mesnard, abbé du chapitre de St. Martin de cette même ville, & député de l'administration provinciale, qui ensuite a prononcé un discours analogue au sujet. Après la messe, les administrateurs du bureau de charité ont fait à tous les pauvres une distribution de pain.

## X I.

M. Quinquet, subdélégué de l'intendant de Soissons, s'exprime ainsi dans une lettre écrite d'Ouchy-le-Château le 17 mars.

*Le 13 de ce mois, j'ai fait tirer au sort de la milice la paroisse de Charly-sur-Marne, qui est de ma subdélégation : sur 26 garçons, un seul étoit*

*d'une figure désagréable, mais je ne pouvois le refuser, parce qu'il n'étoit point infirme, & qu'il avoit plus que la taille requise par l'ordonnance. Je fus assez malheureux pour qu'il prit le billet noir, & je ne pus cacher le déplaisir que j'en ressentis. Aussi-tôt le nommé Callixte Duru, âgé de 18 ans, taille de 5 pieds 4 pouces, sort du rang. Monsieur, me dit il, vous paroissez fâché, & vous avez raison, je vais vous faire justice. Alors, saisissant mon homme au collet & ouvrant la porte de la salle, il lui crie avec une expression leste : Sors d'ici, tu déshonores ton pays; un homme bâti comme toi n'est pas fait pour servir le roi; & se retournant vers moi : Monsieur ayez la bonté de m'inscrire à sa place. Je restai d'abord immobile; mais revenu de ma surprise, je lui dis des choses aussi flatteuses qu'il les méritoit.*

## X I I.

Le jour du vendredi saint, les assemblées de charité tenues dans la chapelle extérieure du Châtelet pour l'assistance des prisonniers, furent terminées par une délivrance de prisonniers détenus pour dettes de mois de nourrice; elle se fit dans la salle du conseil du Châtelet. Madame la princesse de Tarente, après avoir fait la quère dans la chapelle, se rendit dans cette salle, où se trouverent plusieurs personnes de la premiere distinction pour contribuer à cette bonne œuvre. On y délivra 66 prisonniers, dont les dettes pour mois de nourrice montoient à 5079 liv. 15 s. 6 d.

Chaque prisonnier délivré y reçut un petit secours en argent proportionné à ses charges, pour subvenir, en rentrant dans sa maison, aux besoins les plus pressans de sa famille.

Tous ceux qui aspiroient à être compris dans cette délivrance, & qu'on avoit à cet effet transférés de l'hôtel de la Force à la prison du Châtelet, n'ont pu avoir le bonheur d'y participer. Le sort de ceux qui sont retournés à l'hôtel de la Force en est plus triste. Ils n'ont que l'espérance d'intéresser à leur malheur les ames compatissantes. Les personnes qui voudroient contribuer à leur délivrance, sont priées d'envoyer leurs aumônes à MM. de Boissy, trésoriers de la compagnie de l'assistance des prisonniers, rue S. Antoine, près celle de Fourcy.

( *Journal de Paris.* )



---

## A N E C D O T E S. S I N G U L A R I T É S.

---

### I.

*Anecdote intéressante pour les lettres & les arts.*

**P**ENDANT leur séjour à Vienne , Mgr. le grand-duc & Mme. la grande-duchesse de Russie (sous le nom de comte & comtesse du Nord) ont honoré d'une visite M. le chevalier Gluck & le célèbre abbé *Metastasio*. Ce dernier, la veille, s'étoit présenté chez ces illustres voyageurs, au moment où ils sortoient; ils lui dirent avec bonté qu'ils l'iroient voir le lendemain; & je dois, ajouta la comtesse du Nord, tout honneur à un poète dont les ouvrages ont si souvent excité mon admiration.

### I I.

François Lacroix, de la paroisse de Branssat, près St. Pourçain, généralité de Moulins, est mort le 27 janvier dernier, âgé de 112 ans. Cet homme de la taille de 5 pieds 10 pouces, étoit né le 15 décembre 1669; il a exercé le métier de tonnelier jusqu'à l'âge de 106 ans. Il ne vivoit communément que de légumes; il n'a eu aucune de ces infirmités qui accompagnent presque toujours la vieillesse. Il voyoit très-bien sans lunettes, & il a conservé toute

sa présence d'esprit jusqu'au dernier moment de sa vie. Le vicaire de la paroisse qui lui a administré les derniers sacremens, n'a pu lui persuader qu'avec beaucoup de peine qu'il devoit s'attendre à une mort prochaine. Le vénérable vieillard, en éloignant cette idée, lui disoit qu'il se sentoît encore la force de vivre 50 ans.

## I I I.

Fontenelle, rencontrant un de ses amis qui venoit de se marier, lui demanda si sa femme étoit jolie. --- Elle est très-aimable, elle a de l'esprit, des connoissances. --- *Ce n'est pas ce que je vous demande*, repliqua Fontenelle, *est-elle jolie ? Une femme n'est obligée qu'à cela.* Aujourd'hui on riroit au nez de celui qui diroit une chose aussi grossière ; les femmes ont tant d'esprit, les hommes sont si sublimes !

## I V.

Voltaire n'étoit pas le maître de dissimuler les impressions que lui faisoit la maniere dont on rendoit ses tragédies. Le Kain lui-même, jouant Orosmane à Ferney, l'a entendu dans des momens où il ne lui-trouvoit pas assez d'ame & de noblesse, dire tout bas, sans dessein de l'affliger : » Comique !.. Comique ! ». Un autre acteur qui se nommoit M. Frère, demanda à jouer le rôle de Gengiskan, dans la belle tragédie de l'*Orphelin de la Chine*. A chaque endroit traînant & monotone, on entendoit le peintre de Zaire dire en gémissant entre ses dents : » *Frère Gengis ! Frère Gengis !* »

B.BLIOGRAPHIE.

---

# BIBLIOGRAPHIE

## DE L'EUROPE.

---

### ITALIE.

REGIA di Amore, &c. *Le palais de l'Amour*; poëme sur l'heureux mariage de D. Louis Braschi Onesti, avec D. Constance Falconieri, dédié à D. Romuald Onesti, majordôme du pape Pie VI; par M. Cataldo Sigona, baron de S. Basile. In-8vo. Naples. 1781.

CE poëme est plein d'invention, & se fait lire avec plaisir. C'est tout ce qu'on peut desirer de ces sortes d'ouvrages. Pour en donner une idée, nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs les premières stances, où l'auteur fait la description du palais de l'Amour.

» Au milieu de la mer, que les terres environnent, est à Chypre un riant vallon, consacré à l'Amour, où dans un labyrinthe ténébreux vivent les ames coupables de l'empire amoureux. Soupirant après un plaisir empoisonné, elles ne peuvent jamais trouver le sentier de la vertu; elles courent sans cesse après le vice, qui leur plaît.

» Plus loin, sur d'agréables collines, où Flore versa les parfums de l'Arabie, Tircis & Berroé, Elpinus & Cloris s'entretiennent de leurs amours. Sur les branches verdoyantes des ar-

## 410 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» bres humectés de rosée, les oiseaux chantent  
 » leurs feux; par-tout où l'on porte ses pas,  
 » il semble que l'air, les arbres, les fleurs, les  
 » ruisseaux, les rochers respirent l'amour.

» Le cerf amoureux poursuit la biche légère;  
 » le mouton bondissant de plaisir, fait retentir  
 » l'air de ses bêlemens, & caresse la brebis; la  
 » tourterelle fait entendre ses doux gémisse-  
 » mens: consumée d'amour, elle soupire; le  
 » pigeon amoureux voltige en roucoulant au-  
 » tour de la gentille colombe.

» Là Phébus, du haut de son trône rayonnant  
 » d'or, verse de doux torrens de lumière; on  
 » n'entend jamais l'horrible bruit des tempêtes fu-  
 » rieuses ni des vents déchainés; on entend l'onde  
 » d'un ruisseau, qui murmure au milieu des cail-  
 » loux, & le Zéphyr, qui de son souffle tempere  
 » les rayons du soleil. L'hiver n'y fait point sen-  
 » tir ses rigueurs, ni l'été ses chaleurs. Par-tout  
 » ailleurs avril ne dure qu'un mois, ici il regne  
 » toute l'année.

» Au milieu des myrthes toujours verts, croît  
 » le nard des Indes & le safran de Tyr. Ici l'on  
 » voit pâlir l'hyacinthe; là on respire les douces  
 » odeurs du souci. Plus loin s'élève la tulipe,  
 » teinte de pourpre, & l'anémone de couleur  
 » de feu; & l'on voit la jonquille le disputer  
 » en beauté à l'amarante.

(*Effemeridi letterarie.*)

COMPENDIO d'un corso di lezioni di fisica  
 sperimentale, &c. *Abrégé d'un cours de le-  
 çons de physique expérimentale de M. George  
 Atwood, à l'usage du college de la Trinité &  
 de l'université de Cambridge, traduit de l'an-  
 glois, & augmenté d'une dissertation par le P.  
 Grégoire Fontana, des écoles-Pies, professeur*



*de mathématiques dans l'université royale de Pavie. De l'imprimerie royale. Pavie, 1781. In-8vo. de 286 pages.*

Cet excellent ouvrage, qui paroît sous le titre d'abrégé, contient les vérités les plus importantes de la physique. Dire qu'il est traduit par le P. Fontana, c'est en faire le plus grand éloge. Ce traité est divisé en six sections; la première comprend *la physique générale & la mécanique*. Elle renferme 56 expériences; la seconde traite de *l'hydrostatique* & contient 46 expériences. *L'électricité* tant naturelle qu'artificielle est l'objet de la troisième section, qui renferme 35 expériences; la quatrième traite du *magnétisme*, & est composée de 10 expériences; l'auteur y expose d'une manière très-claire & très-succincte toutes les propriétés du magnétisme. *L'optique* fait le sujet de la cinquième section, qui semble être le morceau que l'auteur a le plus travaillé. Elle contient 54 expériences; la sixième & dernière section est consacrée à *l'astronomie*. Les principes de cette science y sont exposés avec brièveté & clarté, & on peut la regarder avec droit comme une introduction à l'astronomie générale. Cette section est subdivisée en douze chapitres; le premier traite des *premières définitions de l'astronomie & de la sphere*; le second du *lieu & du mouvement apparent des corps célestes*; le troisième de *la mesure des angles*; le quatrième renferme *des conclusions pratiques déduites des principes précédens*; le cinquième traite de *la gnomonique*; le sixième des *parallaxes & de la détermination des distances inaccessibles*; le septième du *système solaire*; le huitième des *phénomènes, qui démontrent la vérité du système de Copernic*; le neuvième des *éclipses*; le dixième des *phé-*

## 412 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

*nomenes dépendans de l'eccentricité de l'orbite de la terre & de la division du tems ; le onzième du mouvement progressif de la lumière ; le douzième des causes du mouvement des planètes.*

( *Efemeridi letterarie ; Novelle letterarie.* )

EL martirio di S. Oronzo , &c. *Le martyre de S. Oronze , drame , composé par Serapion Carretti de Lecce , &c. A Lecce , 1781. In-8vo.* de l'imprimerie de Paschal Viverito.

Le sujet de cette piece est tiré de l'histoire ecclésiastique. St. Oronze est le patron de Lecce, où il souffrit le martyre. Voici le plan de ce drame sacré.

Cléonice , fille du préteur *Antonin* , a conçu un vif amour pour *Oronze* , noble citoyen de Lecce ; ils ont déjà formé entr'eux le projet de se marier. Malgré les obstacles de la part de *Sextus* , autre amant de *Cléonice* , & de la part d'*Eudore* , un des prêtres , ils vont au temple pour célébrer le pompeux hymen. Aussi-tôt , à la vue de tout le monde , *Oronze* se fait connoître pour un nouvel adhérent à la religion de J. C. & refuse d'offrir l'encens aux fausses divinités , dont les statues sont miraculeusement renversées. *Antonin* fait arrêter le coupable supposé , & se prêtant à la fausse piété d'*Eudore* , il promet à *Sextus* *Cléonice* pour épouse. Celle-ci refuse sa main à *Sextus* , & s'emploie pour le salut d'*Oronze*. Elle ne fait qu'irriter davantage son pere , qui , le voyant intrépide & inébranlable dans la religion qu'il a embrassée , le condamne à mort avec *Justus* , qui avoit donné le baptême à *Oronze*. Au bruit de cette ordonnance ac-

courrent *Fortunat*, ami & parent d'*Oronze*, & *Sextus*, lesquels obtiennent à la fin sa grace du prêteur. Mais bientôt *Agénor* apporte la funeste nouvelle de la mort d'*Oronze*. A ce cruel spectacle, le peuple se révolte contre le barbare *Antonin*, qui, inspiré par une lumière céleste, & touché des prodiges qui accompagnent la mort d'*Oronze*, se convertit à la religion chrétienne, ainsi que *Cléonice*. La nouvelle de la conversion de sa fille lui est apportée en ces termes par son confident.

» Prêtreur, il faut un frein. Je n'ai jamais vu  
 » de spectacle plus criminel. Dans tous les cœurs  
 » paroît un mélange de piété & de fureur. Votre  
 » propre fille, oui, *Cléonice* elle-même, se-  
 » conde les mouvemens séditions du peuple.  
 » Elle foule aux pieds les statues des dieux &  
 » profane leur temple. Elle est à la tête de  
 » ceux qui embrassent la nouvelle loi. En tous  
 » lieux éclate son zèle insensé. *Oronze*, s'écrie-  
 » t-elle, a une place dans le ciel. Ainsi elle  
 » outrage notre antique religion. . . . .  
 » & sur les ruines de nos dieux elle a planté  
 » l'étendard de la croix dans leur temple.....

Cette pièce est remarquable par la facilité du style, & par la noblesse des sentimens des personnages. C'est le premier ouvrage dans ce genre de *M. Carotti*; on peut dire de lui, avec un poète latin :

. . . . . *Vestigia græcæ.*

*Ausus deferere & celebrare domestica facta.*

( *Novelle letterarie.* )

ELOGI storici di Cristoforo Colombo e di Andrea Doria, &c. *Eloges historiques* de Christophe Colomb & d'André Doria. A Parme,

## 414 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

1781. De l'imprimerie royale. In-4to. de 337 pages.

Christophe Colomb naquit vers le milieu du quinzieme siecle, & mourut à Valladolid, le 20 mai 1506.

André Doria, grand-amiral & libérateur de sa patrie, naquit dans l'année 1466, & mourut en 1560, âgé de 93 ans, 11 mois & 25 jours.

Leurs éloges, que nous annonçons, est l'ouvrage de deux jeunes gens de la plus grande noblesse de Genes, qui ont voulu garder l'anonyme. On sait seulement que l'auteur de l'éloge de Colomb, enflammé du desir de s'instruire utilement, a formé dans sa patrie un lycée sous le nom modeste de *Villetta* (petit village) où sont admises toutes les personnes à talens. On nous dit encore qu'il voyage dans les villes les plus célèbres de l'Europe, y acquérant de nouvelles connoissances, & s'y procurant des machines pour les expériences de physique & quantité de productions naturelles. L'auteur de l'éloge de Doria n'est pas moins savant ni moins jaloux d'ajouter à ses connoissances. Ces deux jeunes Genoïs ont voulu donner chacun un essai d'éloquence. Ils ne pouvoient mieux commencer leur carrière dans les lettres qu'en célébrant les deux grands hommes les plus extraordinaires de Gênes, d'Italie, de l'Europe & même du monde, qui n'avoient point eu encore de panégyriste jusqu'à ce moment. Dans l'éloge de Colomb, sont des fragmens de son testament conservé dans les archives secretes de la république de Gênes.

(*Efemeridi letterarie ; Nouvelle letterarie.*)

ABATON reseratum, sive genuina declaratio

duorum locorum cap. ulti. lib. III. architecturæ M. Vitruvii Pollionis, nusquam ad mentem autoris facta, scilicet : *DE ADJECTIONE AD STYLOBATAS CUM PODIO, seu ad podium ipsum, PER SCAMILLOS IMPARES, & item DE SECUNDA ADJECTIONE IN EPISTILIIS FACIENDA PRIMÆ RESPONDENTE.* Scribebat Joseph-Franciscus Ortiz, presb. Hispano-Valentinus. Typis Michaelis Angeli Barbiellini. Romæ 1781. *In-8vo.*

Cet ouvrage donne quelques éclaircissémens sur deux passages de Vitruve mal interprétés par les traducteurs. Le même auteur prépare une traduction espagnole de l'ouvrage entier de Vitruve.

(*Efemeridi letterarie.*)

ELEMENTI grammaticuli della lingua latina, &c. *Elémens de grammaire latine à l'usage de D. Camille & D. François Borghese, fils du prince de Sulmone; &c.* De l'imprimerie de Paul Giunchi, 1781. *In-8vo.*

On peut dire de cet ouvrage élémentaire, qu'il est un amusement littéraire, (*ludus literarius*) pour ceux qui veulent apprendre les principes de la langue latine. L'auteur a su y mettre la clarté & la précision nécessaire à ces sortes de livres.

*In tenui labor, at tenuis non gloria.*

(*Efemeridi letterarie.*)

DE criminalium causarum expensis ei, cujus innocentia agnita est, non nisi rarò imponendis, dissertatio. Adjectæ sunt variæ theses ex

## 416 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

jure naturæ, publico & gentium, itemquæ ex Romanorum jure civili & criminali, quas in pontificio Ferrariensi archigymnasio defendendas publicè suscipit Aloysius Fontana, pandectarum & juris publici auditor, datâ cuilibet contradicendi facultate. Ferrariæ, 1781. Francisco Pomatelli typographo. *In-4to.* pag. 61.

Il seroit nécessaire que le code criminel de bien des pays fût réformé, dans ce siècle de lumière & d'humanité; que les pratiques anciennes & barbares fussent anéanties, & qu'en matière criminelle tout dérivât des bons principes de la justice, & non des préjugés ni des fausses interprétations des loix. M. Louis Fontana, jeune juriconsulte, a choisi pour premier essai de son travail une question analogue à la jurisprudence criminelle & la traitée avec ordre & clarté.

( *Novelle letterarie.* )

GIORNALE de Milano contentel'extratto della letteratura Europea, &c. *Journal de Milan, contenant l'extrait de la littérature de l'Europe & des notices politiques analogues à l'histoire; avec un supplément de notices du pays, 1782.* De l'imprimerie de Gaetan Pirola. *In-8vo.*

Cet ouvrage périodique, qui ne fait que de paroître, sera divisé en deux tomes *in-8vo.* par an, composés de 26 numéros, chacun desquels contiendra huit pages d'impression. Les deux premières pages font connoître les livres italiens, les deux suivantes font mention des livres françois; deux autres pages sont consacrées aux ouvrages latins, anglois, espagnols, allemands, grecs, &c. Le reste donne une notice succincte des événemens les plus remarquables. On distri-

bue en même-tems un supplément de notices de Milan.

Le prix de la souscription est de 9 livres de Milan pour l'année entière.

(*Novelle letterarie.*)

PHILIPPI Mariæ Renazzi J. C. & antecessoris  
Romani oratio de studiis litterarum ad bonum  
reipublicæ referendis, habita in romano archi-  
gymnasio VI. kal. decembris ann. M. DCC.  
LXXXI, in solemnî studiorum instauratione.  
Romæ ex typographio Palæariniano, permissu  
præsidum. *In-8vo.* de 31 pages.

On lit à la tête de ce discours l'épigraphe sui-  
vante en forme de dédicace:

ROMVALDO BRASCHIO HONESTIO.  
PII SEXTI PONTIF. MAX.  
SORORIS FILIO  
PRÆFECTO SAC. PALATII APOSTOLICI  
QUI  
IN IPSO ÆTATIS FLORE  
TANTUM PIETATIS PRUDENTIÆ  
COMITATIS SOLERTIÆ  
LAUDEM ADEPTUS EST  
UT SANCTISSIMI ATQUE IMMORTALITATE  
DIGNISSIMI AVUNCULI  
SPECTATAS TOTI ORBI VIRTUTES  
NON SEQUI SOLUM  
SED PROPE JAM ETIAM ADSEQUI VIDEATUR  
PHILIPPUS MARIA RENATIUS  
ORATIONEM  
DE STUDIIS LITTERARUM  
AD BONUM REIPUBLICÆ REFERENDIS  
HONORIS ET OBSEQUII CAUSSA  
D. D. D.

## 418 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

La plupart des discours qui se prononcent dans les colleges à la rentrée des études , sont un assemblage de lieux communs , répétés chaque année , comme un compliment de mode & d'usage. Celui de M. Renazzi n'est point de ce genre. Le titre annonce l'importance de l'objet qu'il traite. Il ne pouvoit choisir un sujet plus intéressant pour la jeunesse... *Publica felicitas non aliter constare potest quàm si quidquid fit , quidquid ( ad divinarum legum normam prius tamen exactum ) faciendum , præstandumquè suscipitur , in commodum vergat , atque ad communem referatur hominum utilitatem , quâ , ut inquit Tullius ( de officiis 1. 44 ) nihil homini debet esse antiquius.* Ce discours a mérité à l'auteur de justes éloges.

( *Efemeridi letterarie ; Nouvelle letterarie.* )

LETTERA sopra l'eclisse solare , &c. *Lettre sur l'éclypse solaire arrivée le 17 octobre M. DCC. LXXXI. à S. E. le cardinal François-Xavier de Zelada , bibliothécaire de la Ste. église. 1781. A Rome.*

Cette lettre est adressée au cardinal de Zelada , protecteur des sciences & qui se fait gloire de les cultiver.  
( *Efemeridi letterarie.* )

DEEL origine & istituto del sacro militar ordine , &c. *De l'origine & de l'institut de l'ordre militaire de St. Jean de Jerusalem , dit ensuite de Rhodes , & aujourd'hui de Malthe : Dissertation de Paul - Antoine Paoli , de la congrégation de la mere de Dieu , & président de l'académie des nobles ecclésiastiques. A Rome , 1781. In-4to.*

L'histoire de l'ordre de St. Jean de Jerusalem



aujourd'hui de Malthe, a été traitée par divers auteurs; entre autres on distingue M. l'abbé de Vertot, un des historiens François le plus pur & le plus correct. L'auteur de cette dissertation, après avoir relevé les fautes de plusieurs historiens, jette un nouveau jour sur les fondemens de cet ordre religieux & militaire. Il en fixe l'institut, d'après des monumens authentiques, à l'année 1099. Il fait voir que cet établissement a été approuvé peu de tems après par le patriarche de Jerusalem, & confirmé en 1113, dans le concile de Bénévent, par le pape Paschal II. Cet ouvrage savant peut compléter la bibliotheque historique de l'ordre de St. Jean de Jerusalem.

(*Efemeridi letterarie.*)

PROSPETTO di una traduzione italiana del dizionario di chimica, &c. *Prospetus d'une traduction italienne du dictionnaire de chymie, contenant la théorie & la pratique de cette science, son application à la physique, à l'histoire-naturelle, à la médecine, & aux arts, qui dépendent de la chymie, composé en françois, par M. Macquer, docteur de la faculté de médecine de Paris, & professeur de chymie, &c. &c. La traduction italienne, par l'abbé G. B. Musante, &c. augmentée d'une méthode pour lire les principaux articles de ce dictionnaire, comme si c'étoit un traité suivi, avec table générale des matieres & une autre des auteurs, dont il est fait mention. De l'imprimerie de Paul Giunchi. 1782. In-8vo.*

La chymie est la base des sciences de la médecine, comme la géométrie l'est des mathématiques. M. Macquer a composé d'abord les

## 420 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

*éléments de chymie théorique, & les éléments de chymie pratique.* Il a ensuite publié le *dictionnaire de chymie* en 3 volumes. Ayant depuis fait un grand nombre de découvertes intéressantes, il se vit obligé de l'augmenter d'un quatrième volume, & d'en faire une nouvelle édition imprimée à Paris. C'est cette dernière qui a servi au traducteur italien. Cet ouvrage est généralement connu, ainsi que son auteur. Nous croyons inutile de faire l'éloge de l'un & l'autre.

La traduction italienne sera divisée en 6 volumes in-8vo. d'environ 25 feuilles chacun, & du prix de 5 paoli. On souscrit à Rome chez Paul Giunchi, libraire, & dans les principales villes d'Italie.

(*Efemeridi letterarie.*)

EDUCAZIONE cristiana de figliuoli, &c. *Education chrétienne des enfans, selon les maximes de l'écriture sainte, des saints peres, & de l'église; ouvrage nouvellement traduit du françois.* A Sienne. 1781. Chez Louis & Benoît Bindi. In-12. de 382 pages.

» Le seul titre de ce traité (disent les rédacteurs des *Nouvelles littéraires de Florence*)  
 » indique de quelle utilité cet ouvrage peut être  
 » pour la société. Les peres de familles (continuent-ils) devroient s'en pourvoir, bien  
 » sûrs d'y trouver pour leurs enfans un tableau  
 » de la plus pure doctrine de l'église sur l'éducation. «

(*Novelle letterarie.*)

COMPONIMENTO drammatico, &c. *Pièce dramatique, pour être chantée dans le palais de S. E. M. le cardinal de Bernis, à l'occasion*

*de la fête, au sujet de la naissance du Dauphin.*  
De l'imprimerie de Pagliarini. 1782. In-4to.

La naissance du Dauphin, désiré depuis tant d'années de la France, a été le sujet des fêtes données par M. le cardinal de Bernis; les interlocuteurs de la piece que nous annonçons sont l'*Hymen*, la *Clémence* & *Mars*. Ce deux dernières divinités impatientes de voir naître un héritier à la couronne de France, & de prendre soin de ses tendres années, font des reproches à l'*Hymen*, de ce qu'il retarde un événement, après lequel on soupire avec tant d'ardeur. Elles disputent ensuite entre elles sur la gloire & le mérite qu'elles ont de former les souverains aux vertus les plus nécessaires pour le trône. L'*Hymen* enfin les concilie en leur annonçant la naissance d'un Dauphin, & en les priant de cesser tout débat, & d'aller exercer leur ministère auprès de l'enfant royal nouvellement né. Tel est en abrégé le plan de cette petite piece dramatique, qui ne peut manquer d'avoir fourni à l'auteur les plus belles idées poétiques.

[ *Efemeridi letterarie* ]

[ ALTRO ] componimento drammatico, &c.  
[ Autre ] piece dramatique, pour être chantée dans le palais de S. E. M. le cardinal de Bernis, à l'occasion de la fête au sujet de la naissance du Dauphin. De l'imprimerie de Pagliarini, 1782. In-4to.

Cette seconde piece [ de M. l'abbé Monti ] n'est proprement que la continuation du septième chant de la *Henriade* de M. de Voltaire, où Henri IV, est conduit au temple du Destin pour voir la gloire de ses descendants. M. l'abbé

## 422 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Monti feint que le génie de la France & l'ombre de Charlemagne font connoître à Henri IV , le souverain actuellement regnant en France , Louis XVI.

*A cui fia dato un giorno  
Di BENEFICO il nome. Util sua cura  
Sarà de' grandi il luffo  
Providamente raffrenar ; dal peso  
De foverchi tributi  
Le fue provincie alleggerir gli errori  
Separar dalle colpe , e a quefte e a quelli  
In carcere diftinto  
Proporzionar le pene ,  
E il numero e il rigor delle catene , &c.*

» A qui l'on donnera un jour le nom de  
» Bienfaifant. Son utile prudence mettra un  
» frein au luxe des grands. Il foulagera fes pro-  
» vinces du poids des énormes tributs. Il fera  
» une différence entre le crime & l'erreur ; &  
» dans un prifon feparée infligeant à chacun  
» leur punition , il réglera le nombre & le poids  
» de leurs chaines. «

. . . . . *Sul trono  
Guiderà feco la clemenza, è intento  
Nel grato cor de popoli foggetti  
Co' benefici a fabricarfi il tempio ,  
Sarà de' regi e degli eroi effempio.*

» Il fera monter avec lui la clémence fur le  
» trône. Occupé à mériter par fes bienfaits un  
» temple dans le cœur reconnoiffant de fes fu-  
» jets , il fera l'exemple des rois & des héros. «

Si Henri IV eft furpris de voir un defcen-  
dant fi glorieux , il ne l'eft pas moins de voir

dans ces tems fortunés » les terribles aigles du » Danube se reposant sur les lys de la Seine, » ayant leurs serres désarmées. « Il apprend ensuite l'alliance de la maison de Bourbon avec celle d'Autriche , le mariage de Louis (XVI) avec une princesse du sang des Césars, » qui sourit au desir de la France. «

## A N G L E T E R R E.

PROSODY made easy, &c. *Prosodie rendue facile, par le révérend Guillaume Nixon, bachelier ès-arts & maître de l'école dotée d'Youtghal. In-8vo. 1781.*

Ce traité est utile aux étudiants & même à tous ceux qui desirent connoître la structure des vers latins ou les lire convenablement. L'auteur y fait mention des différentes sortes de vers usités chez les Romains, & se permet quelques réflexions sur leurs beautés & leurs défauts.

Dans les poètes latins il est étonnant de voir combien il y a de vers, où les règles générales de la poésie sont violées. Il est probable que ce sont ou des inadvertences de la part des auteurs eux-mêmes, ou des fautes qui se sont trouvées dans les copies. L'auteur traite cet objet d'une manière intéressante.

( *Critical Review.* )

A POETICAL translation of the song of Salomon, &c. *Traduction en vers du cantique des cantiques de Salomon, sur le texte hébreu; avec un discours préliminaire, des notes historiques, critiques & des éclaircissmens. 1781. Chez Doddsley.*

De tous les ouvrages qui nous restent de Sa-

## 424 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

lomon, le plus curieux & le meilleur, est le cantique des cantiques.

L'année d'après la mort de son pere (\*), Salomon contracta une alliance avec Pharaon, roi d'Egypte, & épousa sa fille. L'histoire de ce mariage est dans une grande obscurité. Nous ignorons le nom du roi d'Egypte & celui de sa fille; car Pharaon n'est qu'un nom de dignité, qui signifie, *Roi*; Calvisius dit que ce Pharaon étoit Sésostris. Clément d'Alexandrie l'appelle Vaphres.

On suppose communément que le *cantique des cantiques* de Salomon n'est autre chose qu'une épithalame qu'il composa sur son mariage avec la princesse d'Egypte. La nature de cette piece est d'une nature très-obscur. Ce mariage avec la fille de Pharaon n'étoit point une acte de piété; c'étoit une alliance défendue par la loi de Moïse(\*). Cependant, si Salomon est l'auteur de cet ouvrage, il doit l'avoir composé vers l'âge de dix-neuf ans, avant d'avoir été doué de la *sagesse surnaturelle*.

Mde. Anne Francis, auteur de cette traduction, a enrichi son ouvrage de notes qui servent à éclaircir le texte hébreu. Elle veut que le cantique des cantiques soit une piece dramatique; elle la distingue par scenes, & y introduit des personnages, dont voici la disposition. 1°. Le chœur des vierges de Jerusalem, allant au-devant de la nouvelle-épouse. 2°. Le chœur des vierges d'Egypte précédant l'épouse. 3°. Sa-

(\*) Salomon naquit l'an 1033 avant Jesus-Christ; David mourut l'an 1013; Salomon épousa la fille de Pharaon l'an 1014.

(\*) Deut. VII. 3.

lomon. 4°. L'épouse Egyptienne. 5°. Le roi des Juifs. 6°. Les vierges de Jerufalem, de la suite du roi des Juifs. 7°. Les nobles de Sion. 8°. Le chœur des vierges de Sion. 9°. Les nobles de Sion, de la suite du roi.

Le lieu de la scene est une plaine voisine de l'habitation de Chimham, éloignée d'environ six milles de Jerufalem, située sur les confins de la Judée, touchant au désert.

( *Critical Review.* )

JERUSALEM destroyed a poem, in threo cantos, &c. *Jerusalem détruite, poëme en trois chants; par Guillaume Gibson, maître-ès-arts de Pembrock-Hall. A Cambridge. In-4to. chez Cadell.*

Depuis trente à quarante ans, M. Seaton, ami des muses, a légué par testament le revenu annuel d'environ dix-huit à vingt livres sterl. pour l'auteur (qui doit être un maître-ès-arts de l'université de Cambridge) du meilleur poëme, ode, ou autre piece en vers, sur un sujet donné par trois juges, nommés pour décider du mérite de ceux qui concourent. Le poëme doit toujours être composé en anglois, & (*malheureusement pour les auteurs couronnés*) il faut qu'il soit imprimé. Les frais de l'impression (*frais qui ne rapportent jamais de profit*) doivent être prélevés sur le legs du testateur, & le reste donné pour prix à l'auteur de la meilleure piece.

Ces motifs attrayans de gloire & d'intérêt, font naître chaque année un nombre de *candidats*, qui, pour disputer ce noble prix, s'élancent hardiment dans une vaste arène, où tant d'autres ont succombé avant eux. En effet, soit que

## 426 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

les poètes aient une aversion naturelle pour l'assujettissement, & qu'ils réussissent rarement dans un sujet, qui n'est point à leur choix, soit plutôt que les rives de Cam soient fort éloignées de celles du Permesse, il est certain que, depuis la publication du testament de M. Seaton, jusqu'à ce jour, tout au plus cinq ou six pièces (*couronnées*) ont couvert d'un rayon de gloire les vainqueurs de cette lice poétique, le reste des poèmes (*comme la plupart des pièces couronnées par les académies,*) étant condamnés à un éternel oubli. Tel sera, ou plutôt tel est déjà le sort de la *Jerusalem détruite*.

(*Critical Review.*)

*The bevy of Beauties, &c. L'essaim de beautés, ou collection de sonnets.* in-4to. Londres, 1781, chez Baldvrin.

Ce sont autant de bouquets, faits avec le dernier goût & avec toute l'élégance possible ; les fleurs dont ils sont composés sont merveilleusement variées. Chacun mérite un éloge en particulier. Nous ferons connoître à nos lecteurs le sonnet intitulé :

*Lady Auguste Campbell.*

L'adroit Arabe, bien sûr de séduire  
Et d'affermir sa doctrine par les charmes de la beauté,  
Plça la femme dans son riant paradis,  
Et attacha un bonheur sans fin à ses charmes puissans.

O Mahomet ! si tes bosquets consacrés à l'amour  
Possèdent une nymphe, qui ait le doux sourire de

CAMPBELL,

Donne-moi les ailes de ta colombe sacrée,



Et transporte moi près de la beauté enchanteresse.

Ivre de joie, je parcourrai avec elle tes sentiers où  
croissent les roses,

Et tes vallons tapissés de la verdure éternelle du prin-  
tems,

Où les arbustes odoriférans & les fleurs embaumées  
Savourent les sens, par leurs douces odeurs réunies.

C'est alors qu'au milieu des sons harmonieux  
Soupirés par les zéphyrus dans les champs parfumés,  
On n'entendra d'autre mélodie que celle de sa voix  
délicieuse;

D'autre écho ne charmera l'oreille, que celui qui  
pourra imiter ses sons.

O prophète! si tu as dans ton séjour voluptueux  
Une beauté pareille à cet aimable objet;  
Offre à nos regards cette déité,  
Et tu verras les humains accourir en foule au pied de  
ton autel.

Loin d'ici, imposteur! il faut laisser à ceux que les  
songes abusent

Ton paradis, peuplé de jeunes nymphes,  
Le fourire qui anime les lèvres de CAMPBELL, dans ce  
bas-monde

Transporte l'ame au dessus de ton ciel élevé.

(*Critical Review; Monthly Review.*)

# T A B L E

## D E S

## M A T I E R E S

Contenues dans ce Volume.

<b>O</b> BSERVATIONS sur les loix criminelles de France; par M. Boucher d'Argis.	Pag. 3
Histoire politique & littéraire de la Grece; par M. Charles Denina. Tome I & II.	13
Collection des moralistes anciens, dédiée au roi. Manuel d'Epictete, traduit par M. N.	40
Lettres familières de Winckelmann.	49
Les Bizarreries du destin, ou mémoires de Miladi Kilmar, publiés par M. Sabatier de Castres.	76
Essai chymique sur la fermentation spiritueuse, acéteuse, & sur leurs produits, soutenu en 1781 pour le baccalauréat en médecine dans l'université de Montpellier; par M. Bernard-Nicolas Pluviner.	97
Lettres édifiantes & curieuses écrites des missions étrangères. Tom. XIII, XIV, XV; & tomes XVI, XVII, XVIII, Mémoires de la Chine.	103
Histoire de la poésie angloise, depuis la fin du onzième siècle, jusqu'au commencement du dix-	

## DES MATIERES. 429

- huitieme. Tome III. Précédé d'une dissertation sur le Gesta romanorum; par M. Thomas Warton.* 125
- Théâtre de société; par l'auteur du Théâtre à l'usage des jeunes personnes. Dernier extrait.* 157
- La mécanique appliquée aux arts, aux manufactures, à l'agriculture & à la guerre; ouvrage orné de 120 planches; par M. Berthelot. Tome I.* 173
- Traité concernant le gouvernement civil, en trois parties; par Josias Tucker. Second & dernier extrait.* 181
- Les après-soupers de la société, ou Petit théâtre lyrique & moral sur les aventures du jour, avec des gravures & des airs notés. Tome Ier., composé de 4 cahiers d'un très-petit format.* 192
- Histoire de la ville libre & impériale d'Aix-la-Chapelle. Cinquieme extrait.* 200

## M É L A N G E S.

- Le fat corrigé, ou l'amante généreuse, conte; par Mlle. de Gaudin.* 241
- Le paysan & la valise; fable, traduite du russe de Soumorokof.* 261
- Fin des mémoires pour servir à la vie de Fernand Cortez, conquérant du Mexique, traduit de l'anglois.* 262
- Sur la question agitée dans les volumes de mars & d'avril, concernant la langue des Romains.* 285
- Recherches sur l'origine & le premier usage des re-*

*gistres , des signatures , des réclames , & des chiffres de page dans les livres imprimés. Communiquées aux rédacteurs du journal.* 287

## POÉSIES FUGITIVES.

- Vers à M. le duc de Crillon , sur la conquête de Minorque ; par M. Foix.* 326  
*Le garde-chasse & les perdrix , fable.* 328  
*Vers sur l'impératrice de Russie ; par M. le comte de Schow \* \*.* 329  
*Vers sur l'élection de M. Sélis à l'académie de Berlin ; par M. l'abbé Daviquet.* ibid.  
*La retraite du sage ; par M. Milon , de Liege.* 330  
*Vers pour le portrait du roi de Prusse ; par le même.* 331  
*A M. de St. Péravi , en lui envoyant un poëme sur la liberté nationale ; par M. Henkart , de Liege , avocat.* ibid.  
*Réponse de M. de St. Péravi à M. Henkart.* 332  
*Vers pour mettre au bas du portrait que l'on grave à Londres de M. Noverre , où il fait les ballets au théâtre de l'opéra ; par M. Nau-de-Ville.* 333  
*L'habit & l'oreiller , fable imitée de Lichtwer ; par M. Crignon.* ibid.  
*Les trois chevaux , conte ; par M. Harduin.* 335  
*La scrupuleuse , conte ; par M. Gaigniez.* 337

## ACADÉMIES. SÉANCES DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I.	<i>Académie françoise.</i>	338
II.	<i>Académie royale de peinture &amp; sculpture de Paris.</i>	ibid.
III.	<i>Académie des sciences, arts &amp; belles-lettres de Châlons-sur-Marne.</i>	339
IV.	<i>Société royale d'agriculture de Lyon.</i>	340
V.	<i>Prix proposé par le collège royal des médecins de Nancy, sur les eaux potables.</i>	341
VI.	<i>Académie royale des belles-lettres, sciences &amp; arts de Bordeaux.</i>	343
VII.	<i>Académie de Mantoue.</i>	344
VIII.	<i>Académie de Goettingen.</i>	346
IX.	<i>Académie de Gorlitz.</i>	351

## S P E C T A C L E S.

PARIS.	<i>Opéra.</i>	352
	<i>Comédie françoise.</i>	356
	<i>Comédie italienne.</i>	360
LONDRES.	<i>Covent-Garden.</i>	362
	<i>Drury-Lane.</i>	368

HISTOIRE-NATURELLE. PHYSIQUE.  
CHYMIE. BOTANIQUE.

I.	<i>Sur les paratonnerres.</i>	370
II.	<i>Moyen de désinfecter les caveaux, égouts, fosses d'aisance, &amp;c.</i>	373

- III. *Nouveaux détails sur la montagne aux environs de Malesherbes.* 376

## MÉDECINE. CHIRURGIE.

- I. *Avis sur le Kirschwafer.* 379  
 II. *Lettre de M. François de Neufchâteau, aux auteurs du Journal de Paris, à l'occasion des enterremens précipités.* 381  
 III. *Remède contre le mal des yeux, adressé aux rédacteurs du journal; par M. Hecart.* 385  
 IV. *Suite des expériences faites avec différens remèdes, de M. le baron de Hupfch, &c.* 387

## AGRICULTURE. ÉCONOMIE. INDUSTRIE. COMMERCE.

- I. *Moyen de préserver les appartemens de l'humidité; par M. R. D. E. M.* 392  
 II. *Lettre sur l'emploi du charbon de terre dans la fonte des métaux.* 394  
 III. *Découverte pour buriner le marbre.* 396

## TRAITS DE BIENFAISANCE, DE PATRIOTISME, DE COURAGE, DE JUSTICE, ET D'HUMANITÉ. 398

## ANECDOTES. SINGULARITÉS. 407

## BIBLIOGRAPHIE DE L'EUROPE. 409

ITALIE. ibid.

ANGLETERRE. 423



